



NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY  
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation







ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE  
DES  
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT  
A ÉTÉ TIRÉE  
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE  
EN VERTU D'UNE AUTORISATION  
DE M. LE GARDE DES SCEAUX  
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE NOUVELLE ÉDITION  
50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE.

---

*Cette nouvelle édition de la correspondance de Flaubert contient,  
publié pour la première fois,  
le texte intégral des lettres à Louise Colet.*

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
GUSTAVE FLAUBERT

---

# CORRESPONDANCE

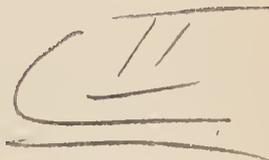
---

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

---

DEUXIÈME SÉRIE

(1847-1852)



PARIS  
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

---

MDCCCXXVI

*Tous droits réservés.*

DNULP

# CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT.

---

185. À LOUISE COLET.

*Entièrement inédite.*

[Rouen], jeudi soir (sans date).

Si j'étais capable de m'effrayer de quelque chose, j'aurais été épouvanté de la lettre que j'ai reçue ce matin. Il y avait de quoi tuer un homme; mais, Dieu merci! en fait de désespoir, j'en suis si trempé que, quelque pénétré que j'aie été par ce nouvel orage, je ne sombre pas encore. Je vais donc tâcher d'être clair une fois pour toutes. Franc, je le suis toujours, et tu ne peux pas m'accuser d'avoir menti ni posé une minute, car dès la première heure, dès le premier mot, j'ai dit tout cela; dès le baptême, j'ai annoncé l'enterrement.

Tu veux savoir si je t'aime? Eh bien, autant que je peux aimer, oui; c'est-à-dire que, pour moi, l'amour n'est pas la première chose de la vie, mais la seconde. C'est un lit où l'on met son cœur pour le détendre. Or, on ne reste pas couché toute la journée. Toi, tu en fais un tambour pour régler le

pas de l'existence ! Non, non, mille fois non ! Que tu ne m'aies jamais compris, comme tu le dis, c'est possible ; je le crois un peu. Il est probable, s'il en eût été autrement, que tu te serais écartée du lépreux.

Je pardonne à Du Camp la trahison qu'il m'a faite en te montrant une lettre de moi. Je ne sais laquelle, mais tu me l'écris ; ainsi c'est net. Je ne le jugeais pas si enfant. Et tu veux que je ne doute pas de tout ? Pourquoi lui en voudrais-je ? Je n'ai pas la force de m'indigner contre qui que ce soit ni de quoi [que] ce soit. Je fréquente quelquefois des gens qui m'ont volé et calomnié, et je leur fais aussi bonne mine qu'à d'autres, parce que, dans le fond, je les aime tout autant, ou tout aussi peu que d'autres.

Est-ce qu'il y a sur la terre rien qui vaille la peine d'une haine ? Je ne suis pas facile à animer, moi. Ce n'est pas ma faute. Il y a des gens qui ont le cœur tendre et l'esprit dur. J'ai, au contraire, l'esprit tendre et le cœur âpre, comme le fruit du cocotier qui contient du lait enfermé dans des couches de bois ; on ne l'ouvre qu'avec la hache, et qu'y trouve-t-on souvent ? une espèce de crème tournée. Je continue. J'ai voulu, depuis six mois, t'amener à moins souffrir ; je t'ai envoyé tout ce que je m'imaginai pour cela ; et voilà que ça redouble ! Que veux-tu que j'y fasse ? Que je vienne à Paris tous les mois ? Je ne le peux pas. A des époques éloignées, je ne sais lesquelles, c'est possible.

[...] Tu me demandes d'où viennent mes changements et ma froideur. J'ai toujours été ce que je suis. Ces lettres que je te renvoie, je les écrirai en-

core si je venais de te voir dans des états désolants comme celui où je venais de te quitter au chemin de fer, et surtout si j'étais dans la même disposition nerveuse. Car c'est un élément dont il faut tenir compte en moi que les nerfs; ils sont sonores et vibrants. Je ne suis peut-être qu'un violon! Un violon quelquefois ressemble tant à une voix qu'on dit qu'il a une âme.

Tous ces gens qui sentent beaucoup, qui le disent et qui pleurent, valent mieux que moi, car je me console de tout parce que rien ne me divertit et je me passe de tout, parce que rien ne m'est nécessaire. Quand ma sœur est morte, je l'ai veillée la nuit; j'étais au bord de son lit, je la regardais, couchée sur le dos dans sa robe de noces avec son bouquet blanc. Je lisais du Montaigne, et mes yeux allaient du livre au cadavre; son mari dormait et râlait; le prêtre ronflait, et je me disais, en contemplant tout cela, que les formes passaient, que l'idée seule restait, et j'avais des tressaillements d'enthousiasme à des coins de phrases de l'écrivain. Puis j'ai songé qu'il passerait aussi. Il gelait; la fenêtre était ouverte, à cause de l'odeur, et de temps à autre, je me levais pour voir les étoiles, calmes, chatoyantes, radieuses, éternelles. Et quand elles pâliront à leur tour, me disais-je, quand elles enverront, comme la prunelle des agonisants, des lueurs pleines d'angoisses, tout sera dit; et ce sera plus beau encore. Donc je me console à peu près de tout en regardant les étoiles, et j'ai pour la vie une apathie si insurmontable que ça m'ennuie de manger, même quand j'ai faim. Il en est de même pour tout le reste.

Ce qui me heurte en toi, veux-tu le savoir? c'est ta rage, encore une fois, de te comparer à une fille, de parler sans cesse de pureté et de sacrifice, de moralité, de mépris pour les sens! Qu'est-ce que cela me fait? J'estime autant un forçat que moi, autant les vierges que les catins et les chiens que les hommes. A part ces idées un peu drôles, je suis comme tout le monde. Tu veux que je me roule à tes genoux comme si j'avais quinze ans, que je vole vers toi, que je frémisses, que je pleure aussi. Tu me promets ton souvenir comme une vengeance (il ne sera jamais que doux, plus doux même encore dans l'avenir, quand tout sera rassis dans ma tête). Mais je mentirais si je faisais cela, je jouerais, je te tromperais! Est-ce que je peux te dire les mots d'amour qui plaisent, moi dont la voix s'est enrouée dans la rage? Est-ce que mon cœur peut les contenir ces effusions amollissantes qui ne me sont jamais venues que comme des sueurs subites? ce cœur où ont cuvé dans la solitude, les passions, les fantaisies et les rêves d'un autre monde, de sorte qu'il est maintenant bosselé et tordu comme de la vaisselle hors de service, et qu'on aura beau l'essuyer et le rincer, toujours il aura la froide odeur de tout ce qu'on y a mangé autrefois.

Adieu, tu refuses plus que tu ne penses en refusant mon amitié. Avant de prendre un parti quelconque, réfléchis. J'ai répondu à ce que tu me demandais.

J'irai à Paris, quand Pr[adier] m'appellera, dans six semaines, un jour; puis, je ne sais quand. L'argent, le temps et les prétextes me manquent.

---

186. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Rouen, début de 1847.]

Le plus sûr, dis-tu, quand on craint le feu, c'est de s'en tenir à distance. Voilà qui est juste au moins; mais moi j'ai l'habitude de me chauffer si fort que j'ai les jambes grillées, et pourtant je crie comme un âne à la moindre brûlure. J'ai à la peau du cœur et des jambes des taches indélébiles. Mais les chirurgiens disent qu'il est fort difficile de distinguer les cicatrices du feu de celles du froid. Les deux éléments, glace et flamme, ne sont peut-être pas si éloignés l'un de l'autre qu'on le pense; y a-t-il tant de degrés de l'un à l'autre? Tout se touche! On se baigne en juillet dans la rivière qui glacera mon champagne en janvier, et les glaçons qu'on y laisse, fondus par le printemps, vous feront de l'eau trop chaude pour le mois de juin.

Le cœur de l'homme est encore plus variable que les saisons, tour à tour plus froid que l'hiver et plus brûlant que l'été. Si ses fleurs ne renaissent pas, ses neiges reviennent souvent par bourrasques lamentables; ça tombe! ça tombe! ça couvre tout de blancheur et de tristesse, et quand le dégel arrive c'est encore plus sale!

Mon Dieu que je suis bête! Je me trouve démesurément stupide, et j'en suis attristé parce que j'en ai conscience. Non seulement j'arrive à ne plus plus pouvoir parler, mais j'en arriverai à ne plus pouvoir écrire. Il est étrange combien toutes mes rigoles se bouchent, comme toutes mes plaies se

ferment et font digue vis-à-vis les flots intérieurs. Le pus retombe en dedans. Que personne n'en sente l'odeur, c'est tout ce que je demande.

Et toi, pauvre chérie, les tiennes se guérissent-elles? Si c'est moi qui les ai faites, que ne puis-je les embrasser pour te témoigner au moins que la vue m'en fait souffrir.

Je vais venir à Paris bientôt, un jour, un seul jour. Me verras-tu? Veux-tu me voir? (car tu dis emphatiquement qu'il vaudrait mieux ne pas se voir). Si tu crains que ma présence ne ravive tes douleurs, que mon départ ne les redouble, que veux-tu que je fasse? Réfléchis à cela! réfléchis-y longuement, sagement. Je ferai là-dessus ce que tu diras.

Le drame avance-t-il? Quant à moi je suis em-  
pêtré dans une foule de lectures que je me hâte de terminer; je travaille le plus que je peux et je n'avance pas à grand'chose. Il faudrait vivre deux cents ans pour avoir une idée de n'importe quoi. Je viens de finir aujourd'hui le *Caïn* de Byron. Quel poète! Dans un mois environ j'aurai achevé Théocrite. A mesure que j'épelle l'antiquité, une tristesse démesurée m'envahit en songeant à cet âge de beauté magnifique et charmante passé sans retour, à ce monde tout vibrant, tout rayonnant, si coloré et si pur, si simple, et si varié. Que ne donnerais-je pas pour voir un triomphe! Que ne vendrais-je pas pour entrer un soir dans Subure, quand les flambeaux brûlaient aux portes des lupanars et que les tambourins tonnaient dans les tavernes! Comme si nous n'avions pas assez de notre passé, nous remâchons celui de l'humanité entière et nous nous délectons dans cette amer-

tume voluptueuse. Qu'importe après tout, s'il n'y a que là qu'on puisse vivre, s'il n'y a qu'à cela qu'on puisse penser sans dédain et sans pitié!

Adieu, à toi.

---

187. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Rouen], sans date<sup>(1)</sup>.

Tu as mal compris, chère amie, *le sens* de ma lettre où je te demandais si tu voulais me voir. Je ne posais pas l'interrogation pour moi, mais pour toi. Ne m'as-tu pas assez dit que je te rendais malheureuse?... J'ai l'air (je me fais cet effet-là à moi-même) d'avoir été la calamité de ta vie. Qu'on aime ou qu'on déteste le poison qu'on boit, rien n'en change l'effet; ceux qui se tuent avec de l'eau-de-vie aiment l'eau-de-vie...

Voici donc ce que j'avais pensé : « Si elle croit que de me voir la rendra pire encore, si une heure, un jour de joie et de larmes mêlées doivent lui laisser encore des mois amers, une longue existence d'ennuis déchirants quand ils ne sont pas mornes, mieux vaut pour maintenant qu'elle ne me voie pas. J'irai dans sa rue, je regarderai sa maison, et je m'en retournerai. Si je la rencontre, tant mieux; sinon, ce sera tout. » Je t'ai demandé enfin si tu voulais guérir. Je t'offrais un moyen, une chance, et tu as cru que c'était l'hypocrite

<sup>(1)</sup> A la place habituelle de la date, Louise Colet a écrit de sa main : dernière lettre du lundi 17 février 1847. Notons que le 17 février est un mercredi.

préparation à ceci : venir à Paris sans vouloir te voir.

Je n'y serais pas venu d'ailleurs si tu m'avais dit : « Tu as raison, cela vaut mieux. » On n'aurait pas eu besoin, comme tu me le recommandais dimanche dans cette hypothèse, de te cacher le jour de ma présence. Il n'y en aurait pas eu du tout.

C'est bien pour jeudi que Phidias m'a engagé à venir, mais je n'y serai que vendredi ou samedi. Il faut probablement que je m'absente mercredi soir de Rouen. Ainsi, si tu me réponds d'ici à ce que nous nous voyions, que ce soit de suite.

Nous allons donc nous revoir, pauvre amie ! J'ai envie de te revoir, mais ce sera si peu ! Tu vas dire que j'empoisonne tout d'avance et que je parle toujours de la pourriture qui viendra sur les fruits, quand à peine ils sortent de la fleur ! Hélas oui ! Hélas oui ! Aussi je n'ai ni la joie bienheureuse de ceux qui se mettent à table, levant bien haut leur verre pour qu'on l'emplisse à déborder, ni la tristesse aigre, ni les sueurs froides de ceux qui se réveillent le lendemain au milieu des pots brisés et de leur cœur déchiré !

A ce qu'il paraît que notre ami Max a manqué d'aller voir Pluton. Qu'il ait manqué, tant mieux pour moi, tant pis pour lui. Quand on a un peu d'humanité, on ne peut s'empêcher de souhaiter la mort à ceux qu'on aime. Et on dira que j'ai le cœur dur !

Pourquoi penser, ou dire du moins, que si tu me demandais à écouter ton drame, je ferais sourde oreille ? Voilà ce que je ne te pardonne pas. Ce sont ces idées que tu te fourres en tête.

Ta gloire m'est plus chère que la mienne, si j'en avais une toutefois! Je veux dire que j'ai plus envie de t'entendre applaudir que de m'entendre applaudir.

Adieu, mille baisers sur les lèvres.

---

188. À ERNEST CHEVALIER.

[Rouen], 23 février 1847.

Permettez-moi, mon cher Monsieur, de vous féliciter sur le haut rang social où la bienveillance éclairée de S. E. le ministre de la justice vous appelle. J'avais su, vieux, par le canal des journaux, quoique je n'en lise jamais, que tu transférais ta boule et ta blague magistrales de Calvi à Ajaccio [...].

J'ai vu par ta dernière lettre que tu allais assez bien. Le ton en était assez gaillard. Conserve-le toujours ce vieil aplomb moral qui à lui seul vaut tout le reste et qui console de tout quand on n'a plus rien. Sois toujours gars, sois toujours aimable, et le soir, par le clair de lune, si tu vas te promener sur la terrasse du Cardinal-Fesch, donne-moi à travers la Méditerranée et la France une bonne pensée, en regardant la baie et les montagnes noircies par le feuillage des maquis.

J'aurais bien envie, à coup sûr, de t'aller faire une visite et de recommencer, avec plus d'intelligence que je n'en ai mis et plus de loisir que je n'en ai eu, ces longues promenades à cheval à travers les forêts de pins et de châtaigniers. Mais est-ce que je le peux? Tu sais bien, tout comme

moi, qu'il y a à cela mille impossibilités. Quand partirai-je? Quand mettrai-je la clef sous la porte, un beau matin, en me murmurant à moi-même : « Bon voyage, Monsieur Dumollet. » Je n'ose même pas souhaiter cela, puisque ce désir ne peut s'accomplir que dans la réalisation du plus grand malheur qui puisse m'advenir.

Tu n'auras pas l'insigne avantage de voir le drôle qui répond au nom de Maxime Du Camp. Le 1<sup>er</sup> mai, nous partons tous les deux pour une pauvre petite excursion en Bretagne<sup>(1)</sup>, à pied, le sac sur le dos. Ma mère nous rejoindra en route. Fasse le ciel que ce ne soit pas autre chose qu'un projet! Je suis si habitué à voir tout me rater dans les mains que je ne compte sur rien.

Voilà ce pauvre bougre de d'Arcet [*sic*] qui a crevé au Brésil comme un mousquet, au moment où il touchait à la fortune, où il l'avait enfin après vingt ans de chasse; il meurt tout d'un coup dans son lit par l'explosion d'une lampe à gaz. Le même paquebot qui a apporté la nouvelle de sa mort apportait deux lettres joyeuses de lui à sa mère et à sa sœur. Comme tout se dégarnit, comme tout s'en va, quel dégel continu que la vie! Joies, parents, amis, tout meurt, part, file : bonsoir, au revoir, oui, et on ne se revoit plus.

Il n'y a que moi qui reste, qui ne change pas de lieu, qui ne change pas d'existence ni de rang. Si tu ne revenais ici que dans dix ans, et j'entends marié, décoré, considéré, procureur du roi et stupide, tu me retrouverais sans doute à ma table, dans la même posture, penché sur les

(1) Voyage décrit dans *Par les Champs et par les Grèves*.

mêmes livres, ou me rôtissant les jambes dans mon fauteuil et fumant une pipe, comme toujours. Je continue mon grec, je lis Théocrite, Lucrèce, Byron, saint Augustin et la Bible. Voilà pour le moment les historiettes que je m'inculque dans le cerveau. Tous les trois mois à peu près, il se trouve que je vais à Paris pendant un jour ou deux me retremper, et puis je reviens ici. Je m'ennuie le premier jour que je suis de retour, comme on s'ennuie toutes les fois qu'on a rompu à ses habitudes et qu'il vous faut les reprendre. L'homme est une si triste machine qu'une paille mise dans le rouage suffit pour l'arrêter.

Rien de neuf ici; tout suit son train. Ma mère toujours triste. L'enfant<sup>(1)</sup> marche, vit et vagit. Le sieur Alfred est à la Neuville en ne faisant pas grand'chose et étant toujours le même être que tu connais, et le bourgeois de Rouen est toujours quelque chose de gigantesquement assommant et de pyramidalement bête. Au reste je n'en vois guère, mais c'est néanmoins humiliant de penser qu'on respire le même air. Adieu, cher ami, à toi, ton vieux.

---

189. À LOUISE COLET.

*Entièrement inédite.*

Samedi matin [Rouen, 20 mars 1847]<sup>(2)</sup>.

Je n'ai gardé de notre dernière entrevue ni irritation ni colère. J'ai pu en être blessé, mais quant

(1) Fille de sa sœur Caroline décédée le 20 mars 1846.

(2) Louise Colet a fait suivre « Samedi matin » de ces mots : juste un mois après la scène de l'hôtel.

à t'en tenir rancune, jamais, jamais, non, jamais contre toi le moindre sentiment méchant ! Ce serait infâme, pauvre cœur.

Ce qui m'en a profondément attristé, humilié, si tu veux, navré est plutôt le mot, c'est que j'y ai vu plus que jamais l'incompatibilité native de nos humeurs. Ce ne sont pas les grands malheurs qui font le malheur, ni les grands bonheurs qui font le bonheur, mais c'est le tissu fin et imperceptible de mille circonstances banales, de mille détails ternes qui composent toute une vie de calme radieux ou d'agitation infernale. On n'a que faire journellement des grandes vertus ni des beaux dévouements ; le caractère est tout. Le tien est irritable par bonds et par soubresauts. Tu as le cœur trop tendre et la tête trop dure.

Tu me demandes par quoi j'ai passé pour en être arrivé où je suis. Tu ne [le] sauras pas, ni toi ni les autres, parce que c'est indissoluble. La main que j'ai brûlée, et dont la peau est plissée comme celle d'une momie, est plus insensible que l'autre au froid et au chaud. Mon âme est de même ; elle a passé par le feu : quelle merveille qu'elle ne se réchauffe pas au soleil ? Considère cela chez moi comme une infirmité, comme une maladie honteuse de l'intérieur, que j'ai gagnée pour avoir fréquenté des choses malsaines ; mais ne t'en désolent pas, car il n'y a rien à faire. Ne me plains pas, car ce n'en vaut pas la peine. Ne t'indigne pas, ce serait inintelligent.

Tu veux savoir si ton image revient souvent à ma pensée. Oui, elle y revient souvent ; mais quelle image ! attristée, pleurante, désolée, comme une apparition qui me poursuit de sa tristesse.

J'ai presque oublié ton rire. Et toi aussi peut-être ?

Ah ! pourquoi le ciel ne t'a-t-il pas faite une de ces femmes légères qui ne prennent de la vie que le plaisir, qui ont au cœur comme au corps un organe pour jouir, sans que le jeu des autres s'en trouve troublé ; ou pourquoi plutôt n'es-tu pas venue il y a six ans, il y a huit ans ? Je me répète cela à satiété, car c'est alors que j'étais l'homme qu'il te fallait ! Car il te faut des illusions, à toi ; tu les aimes. Aime-t-on autre chose ?

Chaque jour je m'aperçois du peu que j'ai et la profondeur de mon vide n'est égale qu'à la patience que je mets à le contempler. Il me semble pourtant que j'aime quelque chose. Toi, par exemple, je t'aime ; mais quand je te vois si différente de moi, je me dis : non, c'est elle. J'aime l'art et je n'y crois guère. On m'accuse d'égoïsme, et je ne crois pas plus à moi qu'à autre chose. J'aime la nature, et la campagne me semble souvent bête. J'aime les voyages, et je déteste me remuer.

Si tu as de nouveaux chagrins chez toi, il y a parité entre nous. Mon beau-frère devient fou. On cache cela encore, mais cela est. Je n'avais pas assez du désespoir à mon chevet, la folie va s'y joindre ; escorté d'elle, quelle figure fais-je au milieu ? Ma société est contagieuse et mauvaise. Je fais plus de mal aux autres qu'ils ne m'en font et que je n'en ai. Tant pis pour les autres, car ce n'est certes pas intentionnel. Mais ce que j'ai de plus doux dans le cœur et de meilleur encore, c'est pour toi. C'est te donner de la monnaie souillée contre de l'or. Si je n'ai que ça ? C'est le denier du pauvre.

Quand nous verrons-nous? Je n'en sais rien. Il vaut mieux pour toi que tu ne me voies pas. Est-ce que tu n'es pas ennuyée de vivre et de sentir?

Adieu, je t'embrasse.

---

190. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi soir [Rouen, 13 avril], 11 heures.

Tu m'as dit que, tel que je suis, j'aurais dû me défendre dès le commencement de tout mouvement d'amour, et, par devoir, réfréner le désir que j'avais, pour n'en pas faire ensuite souffrir personne. C'est vrai, c'est vrai; j'aurais dû ne pas me faire aimer; je n'en suis pas digne, et mieux que cela, je n'y suis pas propre. Ce n'est pas de mon monde à moi. Sois tranquille, va, tu es la dernière. J'ai admiré dans un temps l'héroïsme d'Origène<sup>(1)</sup>, qui me paraît un des grands actes de bon sens dont un homme puisse s'aviser. Que n'en peut-on faire de même pour le cœur! Mais où est le fer pour couper cet organe-là?... S'il n'y avait que celui qui le porte qui en souffrît, le mal ne serait pas grand. Mais si on fait souffrir un autre?... Crois-tu que moi, oui moi que tu accuses d'une personnalité si féroce, je n'éprouve pas, quand je pense à toi, une angoisse indéfinissable

(1) Philosophe grec. Théologien de mœurs sévères, il se mutila pour se soustraire aux tentations.

qui me donne de moi-même un chagrin singulier? Mais qu'y faire, encore une fois, qu'y faire? Est-ce ma faute si ce qui me paraît insignifiant te semble cruel, si mille choses que je fais te blessent jusqu'aux entrailles, si ce qui ne m'effleure même pas te déchire en entier?

Tu as fait dernièrement tout ce que tu as pu pour me cacher ta douleur. Elle perçait malgré toi, comme la *forme* d'un mort sous son drap blanc, quelque propre qu'il soit, quelque parfumé qu'on l'ait choisi. Rien de ce qui se passait en toi ne m'échappait; et toi tu n'as pas saisi une minute la moindre chose de ce que je sentais. Je remarque ceci, que nous ne pouvons jamais nous quitter de bonne humeur, et que nous nous séparons toujours mécontents l'un de l'autre. Faudrait-il donc mieux ne pas se voir du tout et devenir étrangers, tout à fait oubliés l'un de l'autre, l'un à l'autre? Mais cela est factice, intentionnel; ce serait du parti pris et de la *pose* vis-à-vis de toi-même. Rien ne se brise net dans le cœur; les liens se dénouent d'eux-mêmes et ne se coupent pas; l'arbre se pourrit sur pied et ne tombe pas en un seul jour.

J'aurais dû, m'as-tu dit, ne pas revenir vers toi, laisser ta plaie se guérir. Je t'avais demandé conseil là-dessus; je te le demande encore. Dans quelques jours, je reviendrai. Si tu veux ne pas me voir, tu ne me verras pas. Personne ne te dira le jour où j'aurai passé par Paris. Peu à peu, le temps passera; tu t'habitueras à penser que je ne suis plus; les âcretés de mon souvenir s'effaceront, s'adouciront à force d'être touchées, et il ne restera plus peut-être dans ton cœur que quelque

chose de vague et de doux, comme pour un rêve d'autrefois qu'on aime encore quoiqu'on ne l'ait plus. Alors, quand tu en seras là, je reviendrai; je serai meilleur peut-être, et toi plus sage.

Mais ne pense pas, je t'en prie, je t'en supplie, ne pense jamais que j'aie jamais voulu ni t'humilier ni te railler, et qu'il y ait eu en moi ironie, dédain ou intention de te faire souffrir! Non, non, mille fois!

Je ne parle pas de moi; je mets ici de côté ce que je pense, ce que je sens. Il ne s'agit que de toi. Réfléchis-y. Je peux te voir quelques heures, dans quelques jours. Ce serait peu. Puis, je serai longtemps sans revenir. Je ne te donne pas de conseil parce que tu accuserais soit mon indifférence, soit mon amour d'y être intéressés. Fais ce que tu voudras; mais ensuite ne m'accuse plus; accuse-toi.

Un temps viendra, si tu vieillis, où tu découvriras de la tendresse dans ce qui te semble cruel, et de la délicatesse peut-être à ce que tu trouves outrageant.

Adieu, adieu; si le ciel était juste, il te donnerait le bonheur que tu n'as pas trouvé en moi. Y a-t-il à boire dans un verre vide?

---

191. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset. Mercredi, 28 avril 1847.

Je pars demain matin pour Paris, et samedi je commence mon voyage de Bretagne. Avant de

m'en aller, cher Ernest, je t'envoie un adieu comme si tu étais là. Si nous avions eu plus d'argent, plus de liberté surtout, en un mot si je ne me trouvais presque forcé de ne pas quitter ma mère, qui est dans un vide si complet et si triste, au lieu de la Bretagne nous eussions pris la Corse. Je n'aurais pas été fâché d'aller voir la baie d'Ajaccio, la plage de Cargèse et encore plus l'aimable substitut que je connais par delà la Méditerranée.

Comme j'ai pensé à toi, à nous deux, lorsqu'il y a trois semaines est venu le temps de Pâques! J'ai songé à ce vieux Jean qui se faisait payer de si longues bouteilles de vin blanc, à la vallée de Cléry où je t'ai vu te tordre de rire, au Château-Gaillard où nous fumions des cigares au soleil, couchés sur les cailloux. Te souviens-tu, vieux, du *pâté* d'Amiens que j'ai englouti à moi tout seul un Vendredi Saint, et du petit vin de Collioure que je humais si lestement? Étions-nous gais alors, et nous nous croyions tristes! Nous l'étions aussi, mais que de bonnes bouffées de verve! Maintenant tout ça s'est aplati, nivelé; il me semble que les angles de ma vie se sont usés sous le frottement déjà nombreux de tout ce qui a passé dessus. Si tu savais l'existence monotone, plate (et dont la régularité tranquille fait le seul charme) que mène ton Gustave que tu as connu si turbulent d'idées et si criard! Ma mère et moi nous sommes seuls maintenant à ce foyer jadis plein et chaud. On a beau dire, les souvenirs ne peuplent pas; au contraire, ils élargissent votre solitude. Mais je travaille, je lis beaucoup. Je médite et je n'écris pas, devenant de plus en plus rechigné et dégoûté de tout ce que je ne trouve

point parfait. Ainsi la journée se passe et le lendemain recommence.

J'ai besoin cependant de prendre un peu l'air, de respirer à poitrine plus ouverte, et je pars avec Du Camp nous promener sur les grèves de Bretagne, avec de gros souliers, le sac au dos, à pied. Nous reviendrons à la fin de juillet. Dans un mois, ma mère viendra nous faire une visite à Vannes. Tâche, au milieu de tes préoccupations magistrales, de m'envoyer au moins une lettre pendant ce temps-là. Je serai à Brest vers le 10 juin. Voilà l'endroit le plus sûr où tu peux m'adresser ton style; ou, si tu aimes mieux, adresse *ta*, ou *tes* (ce sera meilleur) lettres à Achille pour me *la*, ou *les* faire parvenir.

J'ai vu Alfred jeudi dernier. Son épouse va l'enrichir d'un fils ou d'une fille d'ici à quelques semaines. Voilà un crapaud qui me fera rire rien qu'à le regarder. Son père a toujours la même balle; il végète comme par le passé, et encore plus que par le passé, dans une paresse profonde. C'est déplorable [...].

Je comprends bien, va, les ennuis que tu éprouves là-bas, et les aspirations qui te prennent, à tes heures de délaissement, vers le sol natal. La patrie est peut-être comme la famille : on n'en sent bien le prix que lorsqu'on n'en a plus.

Adieu, cher ami, continue à poursuivre le crime et à protéger les mœurs. Porte-toi bien, voilà tout ce que je demande, et pense à ton vieux Flaubert.

---

192. À LOUISE COLET.

*Entièrement inédite.*[*Ultima* du 30 avril 1847]<sup>(1)</sup>.

Jamais je n'ai eu tant conscience du peu de talent qui m'est départi à exprimer des idées par des mots. Tu me demandes une explication franche, nette. Mais ne te l'ai-je pas donnée cent fois, et, j'ose dire, dans chaque lettre depuis des mois entiers? Que veux-tu que je te redise que je ne t'aie dit?

Tu veux savoir si je t'aime, pour trancher tout d'un coup et en finir franchement. N'est-ce pas ce que tu m'écris hier? C'est une question trop large pour qu'on y réponde par un « OUI » ou par un « NON ». C'est ce que je vais pourtant tâcher de faire afin que tu ne m'accuses plus de toujours biaiser. J'espère qu'aujourd'hui au moins tu me rendras justice. Je ne suis pas gâté de ce côté!

Pour moi, l'amour n'est pas et ne doit pas être au premier plan de la vie; il doit rester dans l'arrière-boutique. Il y a d'autres choses avant lui, dans l'âme, qui sont, il me semble, plus près de la lumière, plus rapprochées du soleil. Si donc tu prends l'amour comme mets principal de l'existence : NON. Comme assaisonnement : OUI.

Si tu entends par aimer avoir une préoccupation exclusive de l'être aimé, ne vivre que par lui, ne voir que lui au monde de tout ce qu'il y a sur le monde, être plein de son idée, en avoir le cœur

(1) Date, probablement de réception, de Louise Colet.

comblé ainsi que le tablier d'une enfant qui est rempli de fleurs et qui déborde de tous côtés, quoiqu'elle en porte les coins dans sa bouche et qu'elle le serre avec ses mains, sentir enfin que votre vie est liée à cette vie-là et que cela est devenu un organe particulier de votre âme : NON.

Si tu entends par aimer vouloir prendre de ce double contact la mousse qui flotte dessus sans remuer la lie qui peut être au fond, s'unir avec un mélange de tendresse et de plaisir, se voir avec charme et se quitter sans désespoir (alors qu'on n'était pas désespéré non plus quand on embrassait dans leur bière ses plus tendrement chères), pouvoir vivre l'un sans l'autre, puisqu'on vit bien sevré de tout ce qu'on convoite, orphelin de tout ce qu'on a aimé, veuf de tout ce qu'on rêve, mais éprouver pourtant à ces rapprochements des défaillances qui font sourire comme par des chatouillements étranges, sentir enfin que cela est venu parce que ça devait venir et que ça se passera parce que tout passe, en se jurant d'avance de n'accuser ni l'autre ni soi-même, et, au milieu de cette joie, vivre comme on vit, si ce n'est un peu mieux, avec un fauteuil de plus pour y poser votre cœur les jours de fatigue, sans que, pour cela, on en soit pas beaucoup plus amusé de se lever tous les matins; si tu admets qu'on puisse aimer et en même temps être pris d'une pitié démesurée en comparant les admirations de l'amour aux admirations de l'art, ayant pour tout ce qui vous fait rentrer dans l'organisme d'ici-bas un dédain facétieux et amer; si tu admets qu'on puisse aimer quand on sent qu'un vers de Théocrite vous fait plus rêver que vos meilleurs souvenirs, quand il

vous semble en même temps que tous les grands sacrifices (j'entends ce à quoi on tient le plus, la vie, l'argent) ne vous coûteraient rien, et que les petits vous coûtent : oui.

Ah quand je t'ai vue, pauvre amie, t'embarquer, si jolie dans cet Océan (rappelle-toi mes premières lettres), ne t'ai-je pas crié : « Non, reste, reste au rivage, dusses-tu y vivre toujours pauvre ! »...

Maintenant, ôte de ton esprit les suppositions qui y sont relativement aux influences étrangères que tu crois agir sur moi, ma mère, Phidias, Max. Il n'en est rien, pas plus Max que les autres. Je ne sache jusqu'à présent que personne m'ait fait faire quelque chose en bien ou en mal, ou donné même une opinion. Je ne me raidis contre rien, mais cela se trouve ainsi, tout naturellement, sans que je sache comment.

Quant à tes dissensions avec Max, il faut songer que, dans tout cela, il venait chez toi pour servir tes intérêts et non les siens. Il a pu être blessé (vu qu'il se blesse fort aisément, en quoi nous différons, tu vois, malgré *le pacte* qui nous lie, comme tu dis) de plusieurs choses véhémentes que tu lui as écrites, ou même fatigué d'être si souvent employé à cause de moi. Le rôle de confident, s'il est honorable, n'est pas toujours amusant, ni le calomnié du reste. Il t'était tout dévoué, le pauvre garçon. A l'occasion il le serait encore.

Un mot. Tu reviens sur nos dissemblances d'intelligence, sur Néron, etc. (Néron!) N'en parlons plus, ce sera plus sage. Ces explications-là, outre qu'elles me sont difficiles à produire me font un mal affreux. Oui, un mal inouï, car elles

touchent de trop près au plus profond de mon moi.

Si cette lettre te blesse, si c'est là *le coup* que tu attendais, il me semble qu'il n'est pas si rude. Tu me priais tant de t'assommer ! N'en accuse au reste que toi seule. Tu m'as demandé à genoux que je t'outrage. Eh bien non ! je t'envoie un bon souvenir.

Tu te trompes en disant que je suis bon pour les autres, dur pour toi seule, et tu prends un exemple de ce que je n'en veux pas à Ph[idi]as pour tous ses procédés. Ah mon Dieu non ! Il peut les redoubler, les exagérer tant qu'il voudra ; j'en rirai. Qu'est-ce que ça me fait ? Qu'est-ce que je lui demande ? Sa société quand je vais le voir, lui enfin ; or s'il était autre, ce ne serait plus celui-là que je veux.

---

193. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Nantes, 17 mai.

Puisque vous vous obstinez à ne plus vouloir me donner de vos nouvelles et à vivre pour moi, comme si vous étiez morte, je suis forcé de vous en demander moi-même. Qu'est-ce que vous faites et comment portez-vous la vie ? Si c'est moi qui ai causé votre malheur, pourquoi aussi ne m'appelleriez-vous pas dans votre infortune ? Pourquoi ne guérirais-je pas d'une main la blessure que j'ai faite de l'autre ? Voyons, Louise, soyez bonne encore ; ne me méprisez pas, car je ne le mérite

pas, et ne m'oubliez pas complètement, car moi je pense à vous souvent, tous les jours, et j'avoue, sans fierté, que je souffre à l'idée que dans ton cœur tu m'accuses. Pourquoi n'avez-vous pas pris les choses comme elles devaient être prises, et l'homme, et le milieu où il se trouvait, et toutes les exigences de sa vie? Mais je ne veux pas vous faire de reproches. Étiez-vous libre d'aimer autrement? Est-ce qu'on est ce qu'on veut? Avons-nous seulement la certitude de nos désirs et de nos répulsions? A qui n'est-il pas arrivé de douter de son affection la plus profonde et de se demander s'il ne prenait pas le change?

Vous avez cru, par exemple, qu'intentionnellement je faisais tout ce que je pouvais pour me détacher de vous et que ma tête exigeait la dépossession de mon cœur. Eh bien non! mille fois non! Que n'aurais-je pas donné, au contraire, pour en avoir un à la hauteur du vôtre! Je me suis montré ce que je suis, j'ai paru brutal parce que j'ai été franc, et dur parce que je n'ai pas été hypocrite.

Si je vous revois (si vous pensez que cela soit sans danger pour vous), ce ne sera pas un autre homme, mais le même avec ce qu'il avait de bon et de mauvais. Si, au contraire, cette lettre reste encore sans réponse ce sera donc un adieu, un long adieu comme si l'un était parti pour les Indes et l'autre pour l'Amérique, sur deux continents distincts; vous avec beaucoup de choses, moi avec presque rien. Nous penserons sans doute l'un à l'autre et nous nous enverrons dans l'âme des souhaits muets et des tendresses secrètes, et puis ça passera et nous ensuite. Mais, quand vous aurez

besoin d'un ami, Louise, rappelez-vous de moi; aux grandes occasions de douleur pensez à moi.

Adieu, et quand votre fille dormira cette nuit, allez l'embrasser de ma part.

Poste rest. Vannes, jusqu'à la fin du mois.

---

194. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Quimper, le 11 juin.

Mon *vous* n'exprime pas aussi bien ce que je suis pour toi, que *tu*. Je te tutoie donc, car j'ai pour toi un sentiment spécial et particulier, auquel en vain je cherche un nom juste sans le pouvoir trouver, et si je t'écris ce n'est pas, comme tu dis, parce que je n'ai rien de mieux à faire, car souvent, dans la journée, je t'envoie de bonnes pensées. Oui, souvent je songe à toi : je te vois, au milieu de ta triste vie, rendue plus triste par moi, seule dans ton petit boudoir, seule dans ta maison, isolée dans ton cœur, qui n'a pour habitants que des ennuis et des chagrins que j'ai augmentés, mon Dieu! que j'ai augmentés. Voilà ce que je me reproche sans cesse. Mais est-ce ma faute, encore un coup! Plus tard, si je vis, si tu vieillis, j'écrirai peut-être toute cette histoire qui n'en est même pas une. Alors elle nous paraîtra peut-être à nous-mêmes toute simple et toute naturelle. Vues à distance les choses prennent des proportions régulières et se couvrent d'une couleur normale. De près nous étions, au contraire, choqués de leur discordance et des tons criards qui les bigarraient.

Sache donc une fois pour toutes que jamais je ne me suis *moqué* de toi (je ne me suis jamais moqué de personne si ce n'est de moi peut-être), et que tu n'as pas été ma *dupe*. Je crois n'en avoir encore fait aucune. Je l'ai quelquefois été au contraire. Me moquer de toi, et pourquoi? Non, rassure-toi, rassure-toi et, si tu doutes de mon amour, ne doute pas du moins de mon respect. Le mot peut te paraître ridicule, mais il est d'une vérité intense et profonde. Oui, ton amour à toi m'inspire du respect parce qu'il me paraît singulièrement beau et singulièrement surnaturel. Tu m'accuses d'orgueil; tout le monde me juge de même. Eh bien! accepte cette confiance : avant toi, je n'ai pas été aimé. En secret, je n'en sais rien; mais de fait, non, jamais. Tu es la première et la seule que j'aie vue m'aimer comme toi, d'une manière aussi douloureuse et partant aussi solide. Je t'aime avec les restes de mon cœur que d'autres amours ont dévoré jusqu'au dernier fil, et je m'émeus d'une commisération amère, d'une tendresse âcre, à sentir que je n'ai que cela pour satisfaire l'appétit de ton âme. Comme l'or est creux, tu m'accuses. Accuses-en la vie elle-même, qui est un triste régal. Tu m'as ôté une opinion que j'avais : c'est qu'une femme ne pouvait s'éprendre de moi et garder cette manie longtemps, ce qui me semblait impossible. Mais j'aimerais mieux être resté dans cette conviction. Et pourtant je sens que t'ôter de moi ce serait m'ôter trop. Restes-y donc.

Je voulais te parler de mon voyage, mais j'aime mieux te parler de toi et de nous. A quoi cela m'avancera-t-il ce voyage? A être un peu plus triste cet hiver. Ah! pas de soleil! L'ombre est trop noire

ensuite! Je hume l'air, j'aspire l'odeur des aubépines et des ajoncs, je marche au bord de la mer, j'admire les bouquets d'arbres, les coins de ciel floconnés, les couchers de soleil sur les flots, et les goémons verts qui s'agitent sous l'eau comme la chevelure des Naiades, et le soir je me couche harassé dans des lits à baldaquin où j'attrape des puces. Voilà. Au reste j'avais besoin d'air. J'étouffais depuis quelque temps. Tu me demandes si je suis plus heureux : mais, je ne me plains pas; et si j'éprouve moins de désillusions : je n'en éprouve point. Franchement, j'en ai peu éprouvé dans la vie, étant né avec une provision médiocre d'illusions. Quand on compte sur peu, on est toujours étonné de ce qu'on trouve. Demain matin ou plutôt dans quelques heures (il est tard, tout dort, et toi aussi peut-être), nous partons pour Brest où nous ne devons arriver que dans 15 jours, après avoir fait près de 80 lieues à pied sur le bord de la mer. A Brest donc je t'écrirai, et j'espère une lettre plus longue.

Adieu, chère amie, adieu je t'embrasse sur les yeux pour les essuyer s'ils pleurent.

Amitiés et souvenir de Max.

195. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Saint-Brieuc, 7 juillet.

J'attendais une lettre à Brest; rien. Serai-je plus heureux à Saint-Malo? Qu'y a-t-il donc? Es-tu malade? Que t'est-il arrivé? Pourquoi ce silence? Il fallait au moins m'en avertir! Si tu crois

que mon amour se soucie peu de toi, il serait généreux et juste toutefois de penser que mon amitié peut s'en inquiéter. As-tu voulu m'oublier par le silence ? Mais un mot au moins ! un mot qui me dise : « Je ne veux plus songer à toi, adieu ». Je n'aurais rien dit. Est-ce que ma dernière lettre t'a encore blessée ? T'a-t-elle froissée de nouveau ? Toute ma conduite envers toi est comme serait celle d'un chirurgien qui panserait ses malades avec des gantelets de fer aux mains. Toutes les fois que je m'approche de toi, je te déchire ; alors je recule et tu me rappelles — tu me rappelais du moins — et je reste, impuissant et triste, à contempler le mal auquel je ne puis rien et que je gémis de ne pouvoir alléger. Eh bien oui, s'il y a dans mon cœur quelque chose de doux, c'est pour toi. Je te voudrais heureuse. L'homme tel que je le rêve pour toi, j'irais te le chercher au ciel s'il y était niché et s'il y avait une échelle pour y monter. Souvent maintenant, quand je marche silencieux pendant des heures entières, soit dans les sentiers de la campagne au milieu des blés, soit en poussant mes pas sur le sable, et que j'écoute les coquilles se casser sous mes souliers et la mer souffler sa cadence au large, ton idée me revient, elle me suit, elle m'accompagne. Je revois ton visage, je me demande ce que tu fais, ce que tu penses, si c'est l'heure où tu sors... et puis, comme, de toi, ma pensée revient sur moi-même, j'en deviens plus triste, plus sombre, j'en suis ému... et je m'ajoute : allons ! elle a peut-être fait tout à l'heure un beau vers, elle le relit avec enthousiasme, elle est heureuse, pour cette minute du moins ; que les autres lui coulent pareilles !

Si je te revoyais maintenant, il me semble que je t'expliquerais un tas de choses qui me viendraient et que tu comprendrais, et alors tu ne m'accuserais plus, tu ne pleurerais plus. Oh! si je t'ai fait de la peine, si j'ai ouvert en toi, au lieu de cette source de joie que l'amour extrait des cœurs les plus arides, le lac morne des désespoirs latents, si, voulant t'appuyer sur moi pour y asseoir ton âme, tu n'as trouvé que douleur et amertume, si je t'ai menti enfin, si je te suis la désillusion de ce que tu croyais, ne m'en veux pas! ne m'en veux pas! Jamais je n'ai voulu te blesser; jamais, même au fond, même dans le recoin obscur pour tous, je n'ai eu pour toi un mouvement méchant; et si j'ai été dur, c'est que je suis malade, va. Souffrant, aigri, la vie m'éreinte comme un trot trop dur qui vous casse les reins. Il n'y a que seul que je ne souffre plus. Les meilleures affections m'irritent souvent démesurément. J'ai beau me retenir, il en sort trop. Je trouve que le monde a raison de me trouver intolérant; mais il ne sait pas, en revanche, tout ce que je tolère sans rien dire. Adieu, mon amie, adieu. Je serai à Rennes dans 10 jours, et revenu je ne sais quand. Veux-tu que je t'embrasse, hein? Eh bien, si tu as peur que ça encore ne te remue, sur la main, et détourne la tête.

---

196. À ERNEST CHEVALIER.

Saint-Malo, 13 juillet 1847.

J'ai reçu ici avant-hier ta lettre qui a voyagé, avant de m'arriver, de Croisset à Rouen, de Rouen

à Croisset et dans plusieurs villes de la Bretagne. Nous sommes aux deux bouts de la France : toi dans la baie d'Ajaccio, moi dans celle de Saint-Malo; toi en face de l'Italie, nous en face de l'Angleterre. Quoique ce pays soit fort beau, d'un chic âpre et superbe, j'aimerais mieux être de l'autre bord, auprès de cette vieille Méditerranée. Mais maintenant tout voyage m'est à peu près impossible : ma mère n'a plus que moi, que moi seul; il y aurait cruauté à la quitter. Aussi la pauvre femme, ne pouvant se passer de moi, est venue (comme il en était convenu du reste) me rejoindre à Brest, et nous avons fait tous ensemble les bouts de route qu'il fallait faire en voiture, nous retrouvant ainsi et nous séparant quand il nous plaisait. Nous terminons (hélas!), Max et moi, un voyage qui pour n'être pas au long cours, ce que je regrette, a été une fort jolie excursion. Sac au dos et souliers ferrés aux pieds, nous avons fait sur les côtes environ 160 lieues à pied, couchant quelquefois tout habillés faute de draps et de lit, et ne mangeant guère que des œufs et du pain faute de viande. Tu vois, vieux, qu'il y a aussi du sauvage sur le continent. Mais j'aime mieux la sauvagerie corse. Celle-là du moins a moins de puces et plus de soleil. Or, chaque jour, j'ai de plus en plus besoin de soleil! Il n'y a guère que ça de beau au monde, ce grand bec de gaz suspendu là-haut par les ordres d'un Rambuteau inconnu!

En fait de monuments, nous en avons beaucoup vu, des celtiques! et des dolmens! et des menhirs! et des peulvens! Mais rien n'est plus fastidieux que l'archéologie celtique; ça se ressemble d'une manière désespérante. En revanche, nous

avons eu de beaux moments à l'ombre des vieux châteaux; nous avons fumé de longues pipes dans mainte douve effondrée, toute couverte d'herbes et parfumée par la senteur des genêts, et puis la mer, la mer! le grand air, les champs, la liberté, j'entends la vraie liberté, celle qui consiste à dire ce qu'on veut, à penser tout haut à deux, et à marcher à l'aventure, en laissant derrière vous le temps passer sans plus s'en soucier que de la fumée de votre pipe qui s'envole.

Il paraît, toi, mon pauvre vieux ministère public, que tes amis les bandits t'embêtent toujours démesurément et que tu en as plein le c., avant qu'un de ces beaux matins il ne t'arrive d'en avoir plein le dos ou plein la poitrine, ce que je ne souhaite nullement. Aux vacances enfin nous pourrions tailler une petite bavette et contempler réciproquement nos deux balles. Réponds-moi à Croisset où je serai dans environ 3 semaines. J'y vais reprendre mon train de vie habituelle, mon grec et mes bouquins, mes savates et mon pantalon large.

Si la Corse te possède encore l'été prochain, tu auras l'honneur probablement d'y recevoir le jeune Maxime Du Camp, qui se propose de voir en même temps la Sardaigne. Je voudrais bien l'accompagner et tomber un beau matin dans ton parquet pour casser et briser tout, roter derrière la porte, renverser les encriers et ch... devant le buste de S. M., faire enfin l'entrée du « Garçon ». A propos, pendant que j'y pense, connais-tu quelqu'un qui voudrait faire avec Paris le commerce de gourdes corses? C'est un drôle de ma connaissance, M. Godillot, fondateur du bazar du voyage,

qui voudrait lier des relations avec ce pays. Comme je lui ai dit que j'y avais été, que j'y avais un ami, il m'a prié de m'informer à qui s'adresser.

Adieu, mon cher Ernest, je t'embrasse;

A toi.

---

197. À LOUISE COLET.

*Entièrement inédite.*

Pontorson, mercredi 1 heure [août].

Je t'envoie, ma chère amie, une fleur que j'ai cueillie hier au soleil couchant sur le tombeau de Chateaubriand. La mer était belle, le ciel était rose, l'air était doux, c'était un de ces grands soirs d'été, tout flambant de couleurs, d'une splendeur si immense qu'elle en est mélancolique. Un de ces soirs ardents et tristes comme un premier amour. La tombe du grand homme est sur un rocher en face des flots. Il dormira à leur bruit, tout seul, en vue de la maison où il est né. Je n'ai guère pensé qu'à lui tout le temps que j'ai passé à Saint-Malo, et cette idée de se préoccuper de sa mort et de se retenir sa place d'avance pour l'autre côté d'ici, qui me paraissait assez puérile, m'a semblé là très grande et très belle, ce qui m'a fait retourner cette question que je n'ai pas résolue : « Y a-t-il des idées bêtes et des idées grandes ? » Cela ne dépend-il pas de leur exécution ?

Ton histoire de forçat m'a ému jusqu'à la moelle des os et hier, toute la journée, j'y ai rêvé avec

une telle intensité, que j'ai repassé pas à pas par toute sa vie. Peut-être l'ai-je reconstruite telle qu'elle s'est passée. (Ainsi qu'il m'est arrivé de tomber juste en écrivant un chapitre d'*entregent*, comme on disait jadis, dialogues et poses, et avec une fidélité si exacte, quoique je n'avais rien vu de pareil, qu'un ami a failli s'en évanouir à la lecture, car il se trouvait que c'était son histoire.)

Mais, pour en revenir à notre homme, en voilà un qui doit trouver l'état social peu à son gré. Pauvre diable! je me l'imagine le soir, à l'heure où ils rentrent tous, à six heures, quand on les fouille. Comme il doit rêver à Paris, à sa vie d'autrefois, aux théâtres qui s'ouvrent alors, aux quinquets de la rampe et à la femme qu'il a vue dans ce milieu et à cause de laquelle s'est ouvert son abîme!

Oui, j'aurais voulu le voir à Brest, et puis il y a toujours à profiter dans la société de ces hommes-là. Les gens qui méditent, c'est-à-dire les champignons intellectuels qui se pourrissent à leur place, comme moi, font bien de temps à autre d'approcher du feu. Ça leur fait jeter leur jus, ils n'en sont que plus secs après.

La contemplation d'une existence rendue misérable par une passion violente, de quelque nature qu'elle soit, est toujours quelque chose d'instructif et de hautement moral. Ça rabaisse, avec une ironie hurlante, tant de passions banales et de manies vulgaires que l'on est satisfait en songeant que l'instrument humain peut vibrer jusque-là et monter à des tons si aigus.

Mais ce qui m'a touché aussi, c'est toi recevant sa lettre et croyant qu'elle était de moi. Oh! j'ai

compris cela, va, et ce que tu as ressenti. Je t'embrasse sur le cœur pour la peine que tu as eue.

Il y a malentendu entre nous deux. Il me semble que successivement je t'avais dit que j'attendrais de tes lettres à Brest, à Saint-Malo, à Rennes. Ainsi je serai encore à Rennes dans quatre ou cinq jours, puis à Fougères, à Caen et à Trouville. Je reviendrai à Croisset pour regretter mon voyage, comme cela arrive toujours. Je vais tâcher, cet hiver, de travailler assez violemment. J'ai à lire Swedenborg et sainte Thérèse. Je recule mon *Saint Antoine*. Ma foi, tant pis. Quoique je n'aie jamais compté faire là-dessus quelque chose de bon, plutôt ne rien écrire que de se mettre à l'œuvre à demi préparé.

Je suis curieux de voir ton drame. Quand comptes-tu le présenter? Puisque nous en sommes sur le métier, je vais te donner ce qui s'appelle un *conseil d'ami*, et d'ami qui connaît ce dont il parle, hélas! Si Beauvallet vient à Rouen et qu'il y joue ta *Charlotte Corday*, je crois, vu l'intelligence de mes chers concitoyens, qu'il fera, comme on dit, un four, c'est-à-dire qu'il n'y viendra personne ou qu'on sifflera. Que Beauvallet interroge tous ses camarades; s'ils sont sincères, et qu'ils lui disent le contraire, je veux bien que le Diable m'étouffe. D'abord :

1° Tout ce qui est vers est sifflé à Rouen; 2° tout ce qui est beau; 3° les cochonneries seules réussissent.

Voilà mon opinion, et ancrée si avant dans mon individu que, si jamais je faisais quelque chose pour la scène, je défendrais qu'on le jouât sur le théâtre du pays qui me donna le jour.

Quant à mon voyage, nous avons commencé à l'écrire, mais cette façon d'aller nous eût demandé six mois et trois fois plus d'argent que nous n'en avons. Or c'est encore une plaie que je t'ai cachée, mais qui est vive chez moi, que celle-là! Combien de temps irai-je encore? Au diable l'avenir.

N'importe, il est toujours ennuyeux de ne pouvoir vivre à sa guise. L'histoire de Pétion et du praticien sont deux histoires embêtantes; on n'aime pas ça; nous en avons été fâchés pour toi:

A propos, quelles sont donc les révélations de l'Institutrice <sup>(1)</sup>? Je flaire du drôle.

Adieu, à toi.

*Ex Imo.*

198. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi soir.

Merci, merci de ta lettre de dimanche! J'en ai ressenti dans l'âme un bien inouï, et j'ai eu pour toi un élan de tendresse qui m'a porté vers toi tout entier.

Mentalement, je me suis jeté dans tes bras, sur ton cœur; j'aurais voulu y être! Ne me juge pas sur l'apparence. Contrairement à beaucoup qui sont moins qu'ils ne paraissent, je suis peut-être plus que le dehors ne dit.

<sup>(1)</sup> Institutrice des enfants de la duchesse de Praslin, fille du maréchal Sébastiani, assassinée par son mari le duc de Praslin, le 17 août 1847.

Ce que je ferai de ton amour, «de ce pauvre amour»? Mais je le garde, mais j'y compte. Tâche qu'il ne te fasse pas tant de mal à toi; voilà ce que je demande et ce que je désire. Modère cette violence de passions, cet emportement de caractère qui t'a fait déjà tant souffrir; fais-toi vieille pour ma vieillesse.

Si je te parais si dur, c'est qu'on a beaucoup frappé sur moi et que j'ai du calle à quantité d'en droits sensibles. Si je te semble si froid, c'est que j'ai bien brûlé déjà et qu'il n'est pas étonnant que le charbon ne flambe plus si fort. Maintenant surtout j'ai plusieurs choses fâcheuses qui me surviennent. J'ai mal aux nerfs par moments (c'est la maladie des gens sensibles pourtant!). Un ami dont je t'ai peu parlé parce que nous ne nous voyons guère maintenant — il m'a quitté, il s'est marié — et que j'ai démesurément aimé dans ma jeunesse et auquel je porte un attachement profond, est malade d'une maladie incurable. Je le vois qui va se mourir. J'ai beaucoup vécu avec lui, et si jamais j'écris mes mémoires, sa place, qui y sera large, ne sera guère qu'un grand côté de la mienne. Et puis, et puis, des ennuis d'intérieur fort tristes et, pour bouquet, des dettes.

Avec tout cela, je lis sainte Thérèse et le docteur Strauss<sup>(1)</sup>. J'ai des envies poignantes d'aller vivre hors la France. Il me revient par bouffées des besoins de pérégrinations démesurées. «Ah! qui me donnera les ailes de la colombe?» comme dit le psalmiste. Si je les avais, les ailes de la co-

(1) Théologien allemand, publia sous la forme d'examen critique la *Vie de Jésus* que traduisit Littré en 1839.

lombe, j'irais vers toi, chère et bonne amie, oui j'irais, quand ce ne serait que pour toi. Mais ce serait pour moi aussi, car je te désire souvent et je pense à toi tous les jours. Si tu savais comme je suis enchaîné ici ! Oh ! les tyrannies douces !

Pourquoi, quand nous sommes ensemble, nos caractères et nos idées se heurtent-ils toujours ? Il y a là quelque chose qui ne dépend pas de nous et qui est amèrement fatal. Nous essayerons de nous y prendre mieux, n'est-ce pas ?

Que je t'embrasse pour ton bon amour, pour ton bon cœur. N'aie plus de ces colères qui m'affligent et qui m'irritent. Adieu. Un long baiser sur tes seins.

A toi.

---

199. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Croisset. Vendredi soir, 11 heures. [Août 1847.]

J'ai envoyé tantôt à Rouen chercher le paquet que tu m'y avais adressé. Heureusement que tu n'y avais pas intercalé de billet, il eût été probablement lu et alors !... En aurais-je eu à subir de ces aimables plaisanteries !...

Je lirai les lettres de M. de Praslin. Le peu que j'en connais me paraît curieux. J'y ai été frappé d'une chose, c'est que ces lettres m'ont rappelé par place la couleur des tiennes. Tu vas rire, mais ce rapprochement, quelque fin qu'il soit, m'a sauté aux yeux par sa justesse. Il faut croire que le rap-

prochement n'ira pas plus loin, et que je ne t'assassinerai jamais. Mais qui sait? N'importe, ce serait drôle.

C'était, après tout, un homme de mœurs aimables que M. de Praslin, mais il n'aimait pas les grosses femmes.

Dis-moi donc quels étaient ces détails que l'on a omis à dessein dans la publication de cette affaire et qu'est-ce que c'était que ce liquide répandu sur les draps de la Duchesse. Dans ta lettre qui était adressée à Fougères, tu me parlais de révélations curieuses de l'institutrice. Quelles sont-elles?

J'ai feuilleté le livre de Thoré<sup>(1)</sup>. Quel bavardage! que je m'estime heureux de vivre loin de tous ces gaillards! quelle fausse instruction! quel placage, quel vide! Je suis las de tout ce qu'on dit sur l'Art, sur le Beau, sur l'idée, sur la forme; c'est toujours la même chanson et quelle chanson! Plus je vais et plus j'ai en pitié tous ces gens-là et tout ce qu'on fait maintenant. Il est vrai que je passe maintenant toutes mes matinées avec Aristophane. Voilà qui est beau et verveux et bouillant. Mais ce n'est pas décent, ce n'est pas moral, ce n'est même pas convenable; c'est tout bonnement sublime.

Du haut de l'Arc de Triomphe, les Parisiens, même ceux qui sont à cheval, ne paraissent pas grands. Quand on est huché sur l'antiquité, les modernes non plus ne vous semblent pas fort élevés de stature. Quand je me sonde là-dessus, je ne crois pas qu'il y ait chez moi sécheresse ni

<sup>(1)</sup> Critique d'art, il fit la critique des Salons sous le nom de W. Burger.

endurcissement, à cette restriction graduelle de mes admirations. A mesure que je me détache des artistes, je m'enthousiasme davantage pour l'Art. J'en arriverai pour mon propre compte à ne plus oser écrire une ligne, parce que, de jour [en jour] je me sens de plus en plus petit, mince et faible. La Muse est une vierge qui a un pucelage de bronze, et il faut être un luron pour... [sic].

Non l'épouvante du pauvre artiste devant la beauté, si c'est impuissance, n'est ni dureté, ni scepticisme. La mer paraît immense vue du rivage. Montez sur le sommet des montagnes, la voilà plus grande encore. Embarquez-vous dessus, tout disparaît; des flots, des flots! Que suis-je, moi, dans ma petite chaloupe? «Préservez-moi, mon Dieu, la mer est si grande et ma barque est si petite!» C'est une chanson bretonne qui dit cela, et je le dis aussi en songeant à d'autres abîmes.

Du Camp n'a pu et n'aurait pu aller chez toi pour prendre ta commission. Revenu à Paris, il est parti de suite pour Vichy d'où il doit être revenu le soir même, et je l'attends ici demain à 10 heures du soir. Nous allons passer un mois ensemble à écrire notre voyage que nous avons commencé en route.

Je vais demain voir cet ami<sup>(1)</sup> malade dont je t'ai parlé. Il est pire; ça m'assombrit : un ami qui meurt c'est quelque chose de vous qui meurt.

Adieu, chère amie, je t'embrasse tendrement, à toi.

Tu ferais bien, pour tes maux de cœur, d'aller à la campagne, chez ces bons bourgeois. Prends

(1) Alfred Le Poittevin.

beaucoup de bains tièdes, fais-toi soigner et bois de la camomille.

Adresse-moi les lettres que tu m'écriras au nom de Du Camp.

---

200. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

26 [août]. — La Bouille.

J'avais pensé à prétexter une course à Rouen et à aller à Paris pour ta fête, mais il m'eût fallu pour cela être absent deux jours (vu l'heure des bateaux), temps qui eût été un peu long pour faire une simple visite. Quant à venir ici, il n'y faut pas songer. Le pays consiste en une douzaine de maisons sur le quai; il n'y a pas d'endroit où se voir. Patience donc, mon pauvre cœur; cet hiver j'espère aller passer une quinzaine à Paris. Je pourrais à la rigueur m'en passer (c'est pour consulter quelques livres à la bibliothèque royale, dont j'ai besoin); mais je saisisrai ce prétexte.

*Présentement* donc, je n'avise pas comment nous voir. Peut-être dénicherai-je quelque chose, mais ça me paraît difficile, vu un tas de choses que je t'expliquerai, et qui sont aussi pénibles qu'ennuyeuses.

Merci de tes offres, merci de ton dévouement, mais je n'ai maintenant besoin de rien. Dans un avenir qui est peu éloigné peut-être, je serai sans doute sans le liard, ce dont je me moque complètement. Quand j'en serai là, si j'y viens, je ne souffrirai plus sans doute de beaucoup de choses qui me feraient souffrir maintenant. Mais quant à *gagner* de l'argent, non! non! et à *en* gagner avec ma plume, jamais! jamais!

Je n'en fais pas le serment, parce que l'on a l'habitude de violer les serments; mais je dis seulement que cela m'étonnerait fort, vu que le métier d'homme de lettres me répugne prodigieusement.

J'écris pour moi, pour moi seul, comme je fume et comme je dors. C'est une fonction presque animale, tant elle est personnelle et intime.

Je n'ai rien en vue, quand je fais quelque chose, que la réalisation de l'idée, et il me semble que mon œuvre perdrait même tout son *sens* à être publiée. Il y a des animaux qui vivent dans la terre et des plantes que l'on ne peut pas cueillir et que l'on ignore. Il y a peut-être aussi des esprits créés pour les coins inabordables. A quoi servent-ils? A rien! Ne serais-je pas de cette famille?

Quoi qu'il en soit je m'inocule sainte Thérèse et je commence à lire Aristophane en grec.

Parle-moi de tes affaires littéraires. Quand penses-tu avoir fini ton drame? etc... etc...

Je ne t'en écris pas plus long ce soir, car je suis excédé par un mal de dents et un mal d'oreilles qui m'ont agacé toute la journée. Quelle sottise mécanique que la nôtre!

Adieu chère amie, mille tendresses pour ton cœur, mille caresses pour ton corps.

---

201. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Dimanche, 11 h. du soir. [La Bouille, 29 août 1847.]

Non, je suis encore ici à La Bouille et ta lettre écrite mercredi au soir et timbrée de Paris du 26

ne m'a été renvoyée que hier dans la matinée. Mais, Dieu merci, à la fin de cette semaine nous déménageons ; aussi tu peux m'écrire à Croisset. A propos de lettre il me semblait que je t'avais répondu, relativement à celle de Fougères, que je l'avais reçue ; sois sans crainte.

Tant mieux pour toi que l'officiel soit enfin parti. Il y a des gens dont la présence étouffe. Je suis aise pour toi de ce débarras. Ce ne sont pas en effet les grands malheurs qui sont à craindre dans la vie, mais les petits. J'ai plus peur des piquêtes d'épingle que des coups de sabre. De même qu'on n'a pas besoin à toute heure de dévouements et de sacrifices, mais qu'il nous faut toujours, de la part d'autrui, des semblants d'amitié et d'affection, des attentions et des manières enfin. J'éprouve la vérité de ceci fort cruellement dans ma famille, où je subis maintenant tous les embêtements, toutes les amertumes possibles. Ah ! le désert ! le désert ! une selle turque ! un défilé dans la montagne et l'aigle qui crie dans un nuage ! As-tu vu quelquefois en te promenant sous les falaises, appendue au haut d'un rocher, quelque plante svelte et folâtre qui épanchait sur l'abîme sa chevelure remuante ? Le vent la secouait comme pour l'enlever, et elle se tendait dans l'air comme [pour] partir avec lui. Une seule racine imperceptible la clouait sur la pierre, tandis que tout son être semblait se dilater, s'irradier à l'entour pour voler au large. Eh bien, que le vent plus fort un jour l'emporte, que deviendra-t-elle ? Le soleil la séchera sur le sable, la pluie la pourrira en lambeaux. Moi aussi je suis attaché à un coin de terre, à un point circonscrit dans le monde, et plus je m'y

sens attaché, plus je me tourne et me retourne avec fureur du côté du soleil et de l'air, (Tu m'accuses dans ton cœur de n'avoir pas même le désir de te voir. Mais quand même tu ne serais pas toi, n'importe d'où il me viendrait, crois-tu qu'un peu d'amour ne me serait pas bon?) et je me demande : quand tout lien sera brisé, quand j'aurai donné sur ma ville la malédiction de l'adieu, où irai-je ?

Si tu savais, après tout, quelle est ma vie ! Quand je descends le soir après une journée de huit heures de travail, la tête remplie de ce que j'ai lu ou écrit, préoccupé, agacé souvent, je m'assois, pour manger, en face de ma mère qui soupire en pensant aux places vides, et l'enfant se met à crier ou à pleurer ! Souvent, maintenant, elle a, dans ses indispositions, des attaques de nerfs, mêlées d'hallucinations comme j'en avais ; et c'est moi qui suis là, méthode peu curative pour mon propre compte ; et pour finir c'est mille autres choses encore.

Mon frère et sa femme se conduisent à peu près aussi indélicatement que possible. J'ai pris le parti d'avaler tout pour faire croire aux autres que les pilules sont bonnes, mais il y en a de dures à digérer. Tout ça me fournit par moment des aspects très grotesques que je me plais à étudier ; c'est une compensation au moins. Et enfin mon beau-frère est revenu tout à coup d'Angleterre dans un état mental déplorable. Il joue [avec] son enfant de manière à la tuer (ce à quoi je m'attends) et ma mère est dans des angoisses perpétuelles, de sorte qu'il faut toujours être là, ou avec lui, ou avec elle, ou avec eux.

Je ne sais pas pourquoi je me suis laissé aller à te parler de ces misères, pauvre ange, comme si tu n'avais pas assez des tiennes. Causons de toi plutôt. Quand ton drame est-il enfin fini? Quand réunis-tu ton Comité pour le lui lire? Comptes-tu toujours sur Rachel<sup>(1)</sup>?

Tu vas aller à la campagne avec Henriette<sup>(2)</sup>. Je pense souvent à cette enfant. Il me semble qu'elle m'est quelque chose et que je lui suis un peu parent.

Je lui souhaite le grand gazon et des papillons.

Tu me demandes si j'ai lu l'affaire Praslin. Par fragments. C'est toujours moins canaille que les autres *scandales*, puisque c'est le mot, et ça m'a fait plaisir, en ce sens que j'y ai vu que l'homme n'était pas encore mort, et que l'animal, malgré les habits dont on le couvre, la cage où on le met et les idées qu'on lui fourre, restait toujours avec ses vieux instincts naturels de bassesse et de sang.

On a beau, depuis qu'on fait des civilisations, vouloir fausser la lyre humaine. On en hausse ou monte bien quelques cordes, mais elle reste toujours complète.

Adieu pauvre chérie, un bon baiser. Place-le où tu voudras, et qu'il y reste.

---

(1) Louise Colet devait demander à Rachel d'interpréter le rôle de Madeleine dans son drame de ce nom. La pièce fut refusée.

(2) Fille de Louise Colet.

202. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

La Bouille. Vendredi soir.

Je reçois de Croisset votre lettre d'avant-hier. Encore des larmes, des récriminations et, ce qui est plus drôle, des injures. Et tout cela parce que je ne suis pas venu à un rendez-vous que je n'avais pas promis.

Vous me direz qu'il était entendu tacitement entre nous que je devais m'y rendre. Mais si je n'ai pu, s'il existait des motifs que vous ne pouviez connaître? Alors que dans la colère égoïste de votre amour vous m'envoyez de si belles choses, s'il y avait des obstacles enfin, des obstacles insurmontables...

N'importe, n'est-ce pas? Vous vous souciez fort peu de tout ce qui m'arrive. Qu'importe l'état où je suis? Du moment que je ne quitte pas tout pour vous, j'ai tort, j'ai tort, et toujours tort.

Ah Louise! vous dites que vous me plaignez; eh bien, je vous plains aussi, car vous m'avez appris une triste chose : c'est qu'il y a tout autant d'amertume et de misères dans l'amour heureux que dans l'amour dédaigné.

Goutte à goutte, vous me les avez toutes distillées de façon, je vous jure, à n'en pas perdre le souvenir. Vous ne voulez pas du sentiment que j'ai pour vous, de cette pitié insultante qui ne provient, selon vous, que du remords. Ah! vous parlez à un sourd. Je ne crois pas au remords. C'est un mot de mélodrame que je n'ai jamais cru vrai.

Vous déclarez que *je devais* au moins vous envoyer des fleurs le 29 juillet<sup>(1)</sup>. Vous savez bien que je n'admets pas davantage les devoirs. Vous frappez mal, en voulant frapper trop fort. Je ne ris pas de tout cela cependant comme vous le présumez, car je ne ris plus et pour cause ! Depuis quinze jours surtout, j'ai éprouvé de telles choses que j'en ai perdu l'habitude, pour le moment du moins. Cela reviendra peut-être.

Il me semble pourtant que la lettre que je vous ai écrite de Saint-Malo était affectueuse et bonne. Il paraît que non. Je me trompe peut-être.

Vous êtes comme les autres après tout, comme tout le monde. J'ai beau faire tout ce que je peux, je blesse toujours. Et moi ? Ah mais, on suppose toujours que non. C'est comme un homme qui en tombant d'un clocher en écrase un autre dans sa chute : on plaint beaucoup celui qui a été écrasé, mais celui qui, en écrasant, a été brisé du coup, ah bah ! c'était sa faute !

Quant à la lettre de Fougères, je ne l'ai pas reçue. J'avais dit qu'on la fît suivre à Trouville. A Trouville elle n'y était pas. J'ai écrit hier pour la ravoir. Je suis revenu vite, en toute hâte, et je n'ai pu par conséquent l'avoir. Nous sommes revenus quinze jours plus tôt que nous ne le devions primitivement, ma mère m'ayant écrit de revenir le plus tôt possible. Le pays est accablé de maladies d'enfants. Elle a fui de Croisset et s'est logée ici dans un taudis où j'ai le bonheur d'être. D'un moment à l'autre je m'attends à voir son enfant

<sup>(1)</sup> Anniversaire de leur première nuit d'amour. Voir lettre n° 112, t. I.

crever comme un pétard. J'y crois parce que je le redoute et que les choses que je crains ont l'habitude de se réaliser. Voilà pourquoi Max est revenu si vite à Paris, et juste le 29, sans qu'il y eût pour cela la moindre intention ironique, soyez-en bien sûre. Je n'ai pas le cœur à l'ironie, vu le pétrin où je suis plongé. Tout me craque dans les mains pour le quart d'heure, parents, amis, argent, et vous, vous sur qui je comptais toujours!

Vous me demandez un oubli absolu. Je pourrais vous en donner les marques; mais que cela soit, au fond, non... Vous n'avez pu vous résigner à m'accepter avec les infirmités de ma position, avec les exigences de ma vie. Je vous avais donné le fond. Vous voulez encore le dessus, l'apparence, les soins, l'attention, les déplacements, tout ce que je me suis tué à vous faire comprendre que je ne pouvais vous donner.

Qu'il en soit comme vous voudrez! Si vous me maudissez, moi je vous bénis et toujours mon cœur remuera à votre nom.

Vous croyez que je n'ai pas non plus fêté l'anniversaire mercredi et que je n'y songeais pas. — Adieu.

---

203. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Jeudi soir. [Croisset, fin septembre 1847.]

J'ai été malade tous ces jours-ci, ma chère amie. Mes nerfs m'ont repris. J'ai eu une attaque, il y a une huitaine et j'en suis resté passablement malade et irrité. Le travail que je fais maintenant — j'écris enfin, chose rare chez moi — ne contribue

pas peu non plus à me mettre dans un état peu normal. Voilà pourquoi je n'ai pas répondu à ta lettre, encore moins aimable que les autres, mais j'ai assez de bourrasques aussi pour tolérer les orages chez les autres. Convenons que l'homme (ou la femme; l'un et l'autre vaut mieux) est une triste machine. Je suis furieusement lassé de la mienne. Il y a des saisons où il vous prend des redoublements de lassitude, comme on a après le dîner des envies de vomir. La vie après tout n'est-elle pas une indigestion continuelle? Je te renverrai d'ici à peu les papiers Praslin. Je ne les ai pas lus, car M. et M<sup>me</sup> Praslin m'assomment également. Mais quelque chose de sublime, c'est le discours du sieur Pasquier. Est-ce fin? Miséricorde! Quelle honnêteté de sentiments! Quelle bénignité de style! O pair de France, que nos morales *et nos littératures* diffèrent!

Nous sommes occupés maintenant à écrire notre voyage et, quoique ce travail ne demande ni grands raffinements d'effets ni dispositions préalables de masses, j'ai si peu l'habitude d'écrire et je deviens si hargneux là-dessus, surtout vis-à-vis de moi-même, qu'il ne laisse pas que de me donner assez de souci. C'est comme un homme qui a l'oreille juste et qui joue faux du violon; ses doigts se refusent à reproduire juste le son dont il a conscience. Alors les larmes coulent des yeux du pauvre racleur et l'archet lui tombe des doigts...

Quand ce livre sera fini (dans 6 semaines environ), ce sera peut-être drôle à cause de sa bonne foi et de son sans-façon; mais bon? Au reste, comme nous le ferons recopier pour en avoir chacun un exemplaire, tu pourras le lire si tu veux.

Voilà bientôt le mois d'octobre. Quand est-ce que les Français rouvrent ? Quand présentes-tu ton drame ? Je suis fort impatient de cela. Si je ne veux pas de bruit pour moi (faisant un peu peut-être comme le renard ?), si de jour en jour j'en deviens plus reculé, plus insoucieux et plus insensible, toute ma vanité s'est reportée sur les autres.

Oh, pauvre amie, si l'on t'applaudit bien, crois-tu que les bravos ne retentiront pas encore plus fort dans mon cœur que dans la salle ?

Adieu. Sur le front un long et tendre baiser. A toi.

---

204. À LA MÊME.

[Croisset.] Sans date.

Je vous aurais répondu plus tôt, ma chère amie, si je n'étais tellement harassé de ma *Bretagne* (que j'ai grand hâte de finir) que je ne suis guère en état d'écrire même un bout de lettre. Répondez-moi, je vous prie. Comment va votre santé d'abord, et le drame ensuite ? Quant à moi, les nerfs me tourmentent toujours un peu, et de plus j'ai pour le moment un rhumatisme dans le cou, qui me donne un air assez ridicule. Mais tout cela serait peu de chose sans le style, qui me gêne beaucoup plus que toutes les maladies du monde. Voilà trois mois et demi que j'écris sans discontinuer du matin au soir. Je suis à bout de l'agacement permanent que cela me procure, dans l'impossibilité incessante où je me trouve de *rendre*. Les bourgeois auront beau dire, cette crème fouettée n'est pas facile à battre. Plus je vais, et plus je

découvre de difficultés à écrire les choses les plus simples, et plus j'entrevois le vide de celles que j'avais jugées les meilleures. Heureusement que mon admiration des maîtres grandit à mesure et, loin de me désespérer par cet écrasant parallèle, cela ravive au contraire l'indomptable fantaisie que j'ai d'écrire.

Vous parlez de la *Cléopâtre* de M<sup>me</sup> de Girardin. J'ai lu cette ratatouille et je trouve que votre jugement est encore bien favorable sur elle. Où diable aussi s'aller attaquer à des sujets pareils ? Il y a des idées tellement lourdes d'elles-mêmes qu'elles écrasent quiconque essaie de les soulever. Les beaux sujets font les œuvres médiocres.

Byron a échoué à *Sardanapale*. Quel est le peintre qui rendra la figure de César ? Et puis il a été donné à l'antiquité de produire des êtres qui ont, du fait de leur seule vie, dépassé tout rêve possible. Ceux qui les veulent reproduire ne les connaissent pas ; voilà ce que ça prouve. Quand on est jeune, on se laisse tenter volontiers par ces resplendissantes figures dont l'auréole arrive jusqu'à vous ; on tend les bras pour les rejoindre, on court vers elles... et elles reculent, elles reculent, elles montent dans leurs nuages, elles grandissent, elles s'illuminent et, comme le Christ aux apôtres, vous crient de ne pas chercher à les atteindre.

Je suis curieux de voir les remarques du Philosophe sur votre drame (et le drame lui-même, bien entendu). C'est un homme de goût, dans ce qu'il écrit du moins, et auquel il me semble que j'aurais confiance. Ne négligez rien, travaillez, refaites et ne laissez là l'œuvre que lorsque vous aurez la conviction de l'avoir amenée à tout le

point de perfection qu'il vous était possible de lui donner. Le génie n'est pas rare maintenant, mais ce que personne n'a plus et ce qu'il faut tâcher d'avoir, c'est la *conscience*.

Je relis maintenant *Don Quichotte* dans la nouvelle traduction de Damas Hinard. J'en suis ébloui, j'en ai la maladie de l'Espagne. Quel livre ! quel livre ! comme cette poésie-là est gaie-ment mélancolique !

Le temps est gris, le ciel blanchâtre et sale, terne et tiède comme l'ennui. J'ai pour horizon, toute la journée, en travaillant, les pains de sucre de la boutique d'un épicier. Mon Dieu, que la vie est bête !

Vous ne me dites pas si l'officiel est toujours le même insupportable personnage ? Après ne pas vivre avec ceux qu'on aime, le plus grand supplice est de vivre avec ceux que l'on n'aime pas, c'est-à-dire avec plus des trois quarts du genre humain.

Adieu, ma chère Louise. Je vous embrasse tendrement sur le cœur. A vous.

---

205. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Croisset.] Vendredi minuit.

Tu as été malade, chère amie ; tu as souffert. Dois-je regretter de n'avoir pas été là ? J'aurais peut-être calmé tes douleurs. Peut-être, hélas, les aurais-je augmentées, puisque j'en suis la cause. Tâche de ne pas te plaire à la douleur ; elle a son charme comme tout ce qui est fort. Les fascinations de la

tristesse ne sont pas moins dangereuses que celles du bonheur; elles attirent même davantage. Tu me parles d'espèces d'hallucinations que tu as eues; prends-y garde. On les a d'abord dans la tête, puis elles viennent devant les yeux. Le fantastique vous envahit, et ce sont d'atroces douleurs que celles-là. On se sent devenir fou. On l'est, et on en a conscience. On sent son âme vous échapper et toutes les forces physiques crient après pour la rappeler.

La mort doit être quelque chose de semblable, quand on en a conscience. Je ne vais pas non plus parfaitement bien, mais la machine est bonne, et, quoique les rouages grincent, faite pour durer longtemps. Je deviens de plus en plus sombre, de plus en plus âcre et hargneux. Je suis insupportable, je le sens. Tout me blesse et me froisse; j'aurais besoin de quitter tout, d'aller vivre ailleurs, d'aspirer une bonne bouffée d'air. Il me faudrait de la brise. J'ai besoin de voir des arbres à grande chevelure et de chevaucher sur une grande route d'Asie, en plein soleil, dans de la lumière rouge. De même qu'on prend des bains sans être sale, une grande lessive intérieure me serait utile.

Tu crois que j'aime beaucoup l'étude et l'art parce que je m'en occupe. Si je me sondais bien, peut-être ne découvrirais-je à cela pas autre chose que de l'habitude. Je ne crois seulement qu'à l'éternité d'une chose, c'est à celle de l'*Illusion*, qui est la vraie vérité. Toutes les autres ne sont que relatives.

Ne me traite plus d'égoïste, même dans ton cœur. Je voudrais l'être, voilà tout. Fasse le ciel que j'y arrive!

Tu m'aimes toujours. Merci de tant d'amour; il y a de quoi en combler un cœur avide. Il y a des trésors devant lesquels on s'assoit mélancolique, en songeant qu'ils ne sont pas faits pour nous. Qui est-ce qui a pensé à vouloir boire la mer? Mais on vide un verre! Tu m'as jugé trop grand, enfant. Si tu m'eusses vu comme me voit tout le monde, tu aurais passé près de moi sans me regarder, ou tu m'aurais quitté sans peine. Mais je ne te quitterai pas le premier. Pense toujours à moi, mais tâche de me juger, et ton esprit se vengera de ton cœur.

Pour moi, cœur et esprit t'aiment d'une façon étrange et malheureusement tournée.

Adieu, un baiser sur ton beau front.

---

206. À LA MÊME.

Nuit du samedi, 2 h. [Croisset, octobre 1847.]

J'ai remis hier moi-même au chemin de fer un paquet contenant les papiers Praslin, le livre de Thoré et la *Jeunesse de Gœthe*<sup>(1)</sup>. Tu as dû le recevoir hier ou aujourd'hui. Je t'eusse envoyé tout cela plus tôt, mais j'ai préféré faire ma commission moi-même pour qu'elle fût mieux faite; et comme je ne vais presque jamais à Rouen, voilà la cause de ce retard dont, au reste, je te demande pardon.

Comment vas-tu, chère amie? Que devient le corps, et l'âme? Pégase et le pot au feu? je veux

(1) Comédie en 1 acte en vers de Louise Colet.

dire l'Art et la vie. J'ai été assez vexé pour toi de l'engrossement de Rachel. Que décides-tu ? Si j'ai un conseil à te donner, c'est d'attendre qu'elle ait pondu son enfant pour lui donner le tien. On n'a presque pas d'exemple d'une pièce jouée par elle qui soit tombée. Si sans elle ton œuvre triomphe, avec elle le succès sera plus complet ; si elle doit échouer, son aide la fera toujours vivre quelque temps. Je n'ai d'ailleurs, quand j'y réfléchis, et j'y rêve souvent, rien de vraiment solide à te communiquer là-dessus. Consulte les gens habitués aux chances dramatiques. En fait de succès et de chutes à prédire, je n'y entends goutte. J'aurais en poche l'*Hamlet* de Shakespeare et les *Odes* d'Horace, que j'hésiterais à les publier. Mais tout le monde n'est pas tenu d'avoir sur l'intelligence du public le préjugé que j'en ai. Tu me demandes des renseignements sur notre travail à nous deux, Max et moi. Sache donc que je suis harassé d'écrire. Le style, qui est une chose que je prends à cœur, m'agite les nerfs horriblement. Je me dépîte, je me ronge. Il y a des jours où j'en suis malade et où, la nuit, j'en ai la fièvre. Plus je vais et plus je me trouve incapable de rendre l'*Idee*. Quelle drôle de manie que celle de passer sa vie à s'user sur des mots et à suer tout le jour pour arrondir des périodes ! Il y a des fois, il est vrai, où l'on jouit démesurément ; mais par combien de découragements et d'amertumes n'achète-t-on pas ce plaisir ! Aujourd'hui, par exemple, j'ai employé huit heures à corriger cinq pages, et je trouve que j'ai bien travaillé. Juge du reste ; c'est pitoyable. Quoi qu'il en soit, j'achèverai ce travail qui est, par son objet même, un rude exercice, puis l'été prochain

je verrai à tenter *Saint Antoine*. Si ça ne marche pas dès le début, je plante le style là, d'ici à de longues années. Je ferai du grec, de l'histoire, de l'archéologie, n'importe quoi, toutes choses plus faciles enfin. Car je trouve trop souvent bête la peine inutile que je me donne.

Voici donc ce que nous faisons. Ce livre aura XII chapitres. J'écris tous les chapitres impairs, 1, 3, etc., Max tous les pairs. C'est une œuvre, quoique d'une fidélité fort exacte sous le rapport des descriptions, de pure fantaisie et de digressions. Ecrivant dans la même pièce, il ne peut se faire autrement que les *deux* plumes ne se trempent un peu l'une dans l'autre. L'originalité distincte y perd peut-être. Ce serait mauvais pour toute autre chose, mais ici l'ensemble y gagne en combinaisons et en harmonie. Quant à le publier, ce serait impossible. Nous n'aurions, je crois, pour lecteur que le procureur du roi, à cause de certaines réflexions qui pourraient bien ne lui pas convenir. Quand il sera recopié et corrigé, je te prêterai mon exemplaire. Si ça t'ennuie tu ne le liras pas, mais je te prierai de ne pas le jeter au feu; c'est une faiblesse.

J'irai à ta pièce, comme je te l'avais promis, il me semble, et comme tu m'y invites. Doutes-tu du tressaillement que j'aurai au lever du rideau? J'irai de toute façon et n'importe comment, à moins d'impossibilité dont je ne puis prévoir même l'hypothèse.

J'ai été dégoûté, quoique je me dégoûte de peu de choses, du tableau de Phidias avec Slovasko et la catin d'iceluy. Ça m'a paru platement sale.

Adieu, ma vieille amie.

Dis-moi que tu es sinon heureuse, du moins calme. Le bonheur est un mensonge dont la recherche cause toutes les calamités de la vie. Mais il y a des paix sereines qui l'imitent et qui sont supérieures peut-être.

Adieu encore, je te serre tendrement les mains, en dedans, et je t'embrasse sur l'âme. A toi.

---

207. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Mardi, minuit. [Croisset, octobre 1847.]

Je n'ai rien compris à ce que tu me dis, chère amie, relativement aux livres que je t'ai envoyés. Ne m'avais-tu pas demandé *La Jeunesse de Gæthe*? Tu m'avais écrit que tu n'en avais pas d'autre exemplaire, et que tu avais besoin de cet ouvrage. Encore une faute que j'ai faite! A ce qu'il paraît, qu'il est écrit dans le livre du destin que la plus insignifiante de mes actions te doit causer du chagrin ou de l'embarras. J'ai beau faire ou ne pas faire, c'est tout un.

Quand je ne t'écris pas, tu trouves que je t'oublie; quand je t'écris, je te blesse. Que j'agisse ou que je me tienne tranquille, je te déchire!... Ce n'est pas toi que j'accuse, c'est une réflexion que je fais et que malheureusement je trouve très juste.

Est-ce que l'officiel est sans cesse sur ton dos et empeste toujours ta vie de sa présence? C'est le plus grand supplice que l'on puisse endurer que de vivre avec des gens qu'on n'aime pas.

J'ai connu peu d'êtres dont la société ne m'ait inspiré l'envie d'habiter le désert. Pardon, pauvre amie, de t'avoir encore causé du désagrément par ce maudit envoi de livres ! Mais pouvais-je prévoir cela ?

J'ai reçu hier un mot de Phidias pour réclamer l'argent du buste de mon père, que la commission ne lui envoie pas (car on ne s'est pas encore décidé sur la place). Il me dit dedans : « La Muse va faire jouer un drame au Français ; viendrez-vous l'applaudir ? » Certainement j'irai ; mais est-ce qu'il y a du nouveau ? Est-il reçu ? Quand le joue-t-on ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Si j'avais quatre sous, j'irais à Paris le mois prochain. J'ai absolument besoin de quelques renseignements que je ne peux trouver qu'à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Mais pour aller à ta pièce je vendrais plutôt mes bottes, j'irais plutôt à pied.

Il est triste de n'être pas libre, de ne pouvoir aller où l'on veut et que la fortune toujours nous lie les pieds. L'hippogriffe, c'est l'argent ! A mesure que je vais, pourtant, je me fais à l'idée de la misère et, par anticipation, je m'y habitue. Autrefois j'avais là-dessus des désirs fort beaux, féconds et d'où sortaient parfois de grandes choses, comme il en jaillit de toute aspiration démesurée. Je vois que je me modère ; j'en arrive à souhaiter presque le confortable. Cent mille livres de rente, comme tout le monde, de quoi vivre enfin ! C'est bien canaille ! Ne ris pas de cette confidence, et ne me méprise pas pour te l'avoir faite. Elle touche à des choses de mon intérieur très profondes.

J'aurai fini *la Bretagne* dans un mois. J'ai encore

deux chapitres, après quoi je reprendrai ce vieux drôle d'Aristophane. Je serai content quand je serai débarrassé de ce travail. Au reste, j'ai envie de te le lire pour savoir ce que tu en penses. C'est une ratatouille assez farce, composée sans prétention, mais avec conscience. Heureux ceux qui ne doutent pas d'eux et qui allongent au courant de la plume tout ce qui leur sort du cerveau. Moi j'hésite, je me trouble, je me dépîte, j'ai peur; mon goût s'augmente à mesure que décroît ma verve et je m'afflige beaucoup plus d'un mot louche que je ne me réjouis de toute une bonne page. J'ai relu hier au soir le chapitre *Du cœur*, de La Bruyère. C'est beau, bien beau; mais tout n'y est pas dit. Je n'y ai rien trouvé, par exemple, de relatif à nous deux.

Adieu, pauvre chère amie, je t'embrasse tendrement sur tes beaux yeux.

---

208. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Croisset, jeudi soir.

Voilà l'hiver, le vent est froid, la campagne met son manteau de brume; c'est la saison où le feu se rallume et où recommencent les longues heures du soir passées à le voir brûler.

Quand je vais me coucher et que je regarde, dans mon fauteuil, les derniers charbons qui s'éteignent, je te donne, avant de m'endormir, une bonne et longue pensée que je t'envoie, sans que

tu le saches, et qui part de mon cœur comme un soupir.

J'éprouve la nuit un calme suprême. Aux lumières des bougies studieuses, l'intelligence s'allume et brille plus claire. Je ne vis bien maintenant qu'à leur lueur tranquille. Toute la journée, je suis un peu malade et toujours irrité, et puis j'écris maintenant et j'en ai si peu l'habitude que ça me met dans un état d'aigreur permanent et je suis toujours dégoûté de ce que je fais. L'idée me gêne, la forme me résiste. A mesure que j'étudie le style, je m'aperçois combien je le connais peu et j'en ai parfois des découragements si intimes que je suis tenté de laisser tout là et de me mettre à faire des choses plus aisées.

Oh l'Art! l'Art! quel gouffre! et que nous sommes petits pour y descendre, moi surtout!

Tu me trouves, au fond de ton âme, un être assez mauvais, doué d'un orgueil démesuré. Oh! pauvre amie si tu pouvais assister à ce qui se passe en moi, tu aurais pitié de moi, à voir les humiliations que me font subir les adjectifs et les outrages dont m'accablent les *que* relatifs.

Tu liras ce voyage quand il sera fini et recopié. Il en existera deux copies; je te prêterai la mienne. Mais il n'est pas prêt d'être achevé. Ce ne sera pas, je crois, avant six semaines.

Depuis quatre jours j'ai écrit trois pages et détestables, lâches, molles, ennuyeuses. Tu vois que je ne vais pas vite. Le seul mérite de ce travail c'est la naïveté des sentiments et la fidélité des descriptions. Il serait impubliable à cause des excentricités humoristiques qui s'y glissent à notre insu. Nous serions mis en pièces par tout ce qu'il

y a d'honnêtes gens dans la Presse, ou au moins prétendant l'être.

Et le drame de *Madeleine*, qu'est-ce qu'il devient? Quand la lecture? Quand la réception? Vers quelle époque crois-tu qu'il sera joué? Voilà surtout ce qui m'intéresse. Tu avais aussi d'autres plans dramatiques; fais-m'en part.

Que je te plains du retour de l'officiel! Après l'ennui de ne pas vivre avec les gens qu'on aime, ce qu'il [y] a de pis c'est de vivre avec ceux qu'on n'aime pas. Prends patience et détache-toi du *contingent* comme devant le Philosophe.

Adieu, je t'embrasse. Où? Eh bien! sur le cœur.

209. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Croisset.] Dimanche.

Je pars demain d'ici pour Rouen et je vous envoie cette lettre. Je dis vous car le tutoiement, à ce qu'il paraît, a passé de mode; c'est vous qui le voulez. Je vous écris donc encore d'ici, sur ma table dégarnie, car tout est emballé et expédié. Il me reste une goutte dans mon encrier, une plume aux trois quarts rongée et une feuille de papier. J'emploie le tout à votre souvenir. Est-ce galant? vous qui m'accusez d'être si rustre! Après tout, vous prouvez par là votre bon sens et vous vous rangez à l'avis commun. Mais savez-vous, chère Louise, que j'ai été un peu choqué de la catégorie où vous me faites entrer dans votre dernière lettre, et choqué de deux manières : dans ma

petite vanité d'homme d'abord, et ensuite dans l'estime que j'ai pour votre esprit. Je rapporte les choses chronologiquement. « Dans le monde des étudiants, des viveurs, des jureurs et des fumeurs » dites-vous. *Fumeurs*, passe : je fume, refume et surfume de plus en plus, de bouche et de cerveau. *Jureur*, il y a encore du vrai; mais je jure tellement en dedans qu'on doit me passer le peu qu'on en entend. Quant à *étudiant*, voilà qui m'humilie. Où diable avez-vous [vu] que j'aie ou aie eu la figure d'un étudiant? Ce n'a jamais été, je crois, ni par la gaîté ni par les mœurs. Savez-vous qu'au temps où j'en subissais le titre, je n'en acceptais pas la position, moi qui vivais tout seul dans ma triste chambre de la rue de l'Est, qui descendais une fois par semaine de l'autre côté de l'eau et pour aller dîner, et encore! moi qui ai passé ainsi deux ans à rugir de colère et à me cuire de chagrin! *Ob! ma bonne vie d'étudiant!* Je ne souhaiterais pas à mon ennemi, si j'en avais un, une seule de ces semaines-là; et c'est là, n'est-ce pas, que je suis devenu un *viveur!* Il est joli votre viveur! Il consomme plus de quinine que de rhum et ses orgies sont si bruyantes qu'on ne sait pas s'il existe encore, dans sa propre ville, dans celle où il est né et où il habite. J'aime à croire que vous rectifierez ce jugement qui est faux. Je souhaiterais qu'il fût vrai, voilà tout.

Pour ce qui est de l'hyperbole de Corneille, vous avez raison. Non seulement je crois, mais j'ai toujours cru « qu'un amour comme le mien ne pouvait entrer en comparaison ». Vous auriez seulement dû élargir la proposition et dire : n'importe quel espèce d'amour.

Si vous rétractez cette hyperbole, si vous vous en repentez enfin, il n'en est pas de même relativement à la mienne, à celle de la voiture. Oui je voudrais l'avoir, et je n'en ferais pas des bûches comme vous le présumez. N'était-elle pas très commode? Non, non je ne crache pas sur ce souvenir. Je le bénis, je le respecte, je l'aime.

Pourquoi aussi me reparler éternellement de D[u Camp]? Je vous ai expliqué sa conduite, et ses raisons; mais où avez-vous [vu] que je les approuvasse, ou que j'y aie donné la moindre adhésion? J'ai exposé la vérité. Vous me demandiez de l'histoire; j'en ai fait.

Tenez, dans ce moment-ci je voudrais vous voir, vous embrasser, vous parler doucement. Je suis sûr que vous m'écouteriez, que vous me tendriez à la fin une bonne main, une main attendrie et que vous concluriez comme mon professeur d'histoire par me dire : « drôle d'être », et puis ce serait tout.

Ah! il faut que je vous remercie de l'offre obligeante que vous me faites pour les livres de Sainte-Geneviève! Merci, ce serait trop long et trop difficile : à moi de vous expliquer ce que je veux, à vous de comprendre. Ce sont des recherches assez disséminées, qu'il faut que je fasse de côté et d'autre. J'avais le projet d'aller à Paris vers le milieu de février, époque où j'aurais quelques fonds nécessaires à y vivre.

Si votre drame n'est joué qu'à la fin, je retarderais de quelques jours; ou bien, au contraire, j'avancerais mon voyage, pour y retourner ensuite exprès.

On termine ordinairement les lettres par une

formule de politesse où le mot dévoué se trouve. Prenez la formule et ajoutez-y le sentiment et, de plus, sur vos deux mains, deux longs baisers que j'y dépose. Adieu, à vous, *ex imo* (ce qui veut dire : *du fond*, en latin).

---

210. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Rouen.] 1847.

Tu donnes dans cette manie des parents qui, cherchant une cause aux fredaines de leurs fils, la trouvent invariablement dans l'influence qu'exerce sur eux quelque mauvais garnement de leur connaissance et qui, le plus souvent, est étranger complètement à tous ces faits dont on leur attribue l'origine. Toujours Du Camp! éternellement Du Camp! Ça devient en toi une maladie chronique. Franchement tu me prends pour un imbécile. Crois-tu que je n'agis qu'avec sa permission? Rassure-toi. Sache d'abord qu'il ne lit pas du tout tes lettres quand il est ici — d'ailleurs il n'y est plus depuis quelque temps déjà — et, en second lieu, que je conserve encore quelque peu de mon libre arbitre. Quant à la conduite qu'il a tenue vis-à-vis de toi, il a cessé de te fréquenter sur une lettre où tu l'invectivais pour t'avoir refusé sa porte à une heure où il avait une femme chez lui. Quand on fait ses affaires, on fait mal, ordinairement, celles des autres. C'est ce qui est arrivé. S'il n'avait pas eu de son côté une attache, il aurait été peut-être plus liant et plus patient. Mais, au fond, il trouvait que tu lui donnais beaucoup

d'occupations. S'il a eu un autre motif pour rompre avec toi, il ne me l'a pas dit. Maintenant quant à te nuire vis-à-vis de moi, détrompe-toi : il ne m'a jamais donné sur ce chapitre aucun conseil ni avis. Au contraire il m'a dit toujours que tu m'aimais beaucoup. Voilà la vérité simple et pure. N'en parlons plus si ça t'est indifférent.

Je t'ai dit que j'irais voir pour ton drame. J'irai. Si tu veux me l'envoyer pour le lire, envoie-le moi à la fin de ce mois. J'aurai fini mon voyage et pourrai l'étudier plus tranquillement.

Tu es tellement disposée à tout prendre mal que cette expression de « vieille amie », que j'avais crue affectueuse, tu y as vu une intention ironique et tu me la répètes pour me le faire sentir. Tu ajoutes que je serais piqué si je te savais avoir cette paix du cœur que je te souhaite. Ah tu me connais mal ! Tu ne me connais guère. On dit que c'est le premier amour qui est le plus fort. Je me rappelle celui-là, quoique ce soit de l'histoire bien ancienne et que c'est si vieux qu'il me semble que ce n'est pas moi qui l'ai eu. Eh bien, dans ce temps-là, la femme que j'aimais m'aurait dit d'aller à trente lieues lui chercher un homme, j'y serais parti en courant et j'aurais été heureux de son bonheur. Il est vrai que je n'ai jamais été jaloux et qu'on m'a toujours accusé de n'avoir pas d'âme. Et tu crois que maintenant, maintenant, après toutes les pluies qui m'ont tanné le cuir, je te tourmente à plaisir, que je pose et que je grimace ! Ah ma foi non ! J'en aurais l'intention, que le courage me manquerait. Je ne suis ni chaste, ni fort, mais faible et malléable : un rien m'émeut. Que ne suis-je insensible, au contraire ! Je n'aurais pas eu,

ce soir encore, pendant une belle demi-heure, des bougies qui me dansaient devant les yeux et m'empêchaient de voir.

*Causer d'Art* comme avec un indifférent, dis-tu. Tu causes donc d'Art avec les indifférents? Tu regardes ce sujet comme tout secondaire, comme quelque chose d'amusant, entre la politique et les nouvelles? Pas moi, pas moi! J'ai revu ces jours-ci un ami qui habite hors la France. Nous avons été élevés ensemble; il m'a entretenu de notre enfance, de mon père, de ma sœur... du collège, etc. Tu crois que je lui ai parlé de ce qui me touche de plus près, de plus haut du moins, de mes amours et de mes enthousiasmes? Je l'ai bien évité, vive Dieu! car il aurait marché dessus. L'esprit a sa pudeur. Il m'a assommé et je souhaitais son départ au bout de deux heures, ce qui n'empêche pas que je lui suis tout dévoué et que je l'aime beaucoup, si on appelle ça aimer. De qui causer si ce n'est d'Art, est-ce avec le premier venu? (*Sic.*) Tu es plus heureuse que moi alors, car moi je ne trouve personne.

Tu veux que je sois franc? Eh bien je vais l'être. Un jour, le jour de Mantes, sous les arbres, tu m'as dit « que tu ne donnerais pas ton bonheur pour la gloire de Corneille ». T'en souviens-tu? Ai-je bonne mémoire? Si tu savais quelle glace tu m'as versée là dans les entrailles et quelle stupéfaction tu m'as causée! La gloire! la gloire! mais qu'est-ce que c'est que la gloire! Ce n'est rien. C'est le bruit extérieur du plaisir que l'Art nous donne. « Pour la gloire de Corneille »; mais pour être Corneille! pour se sentir Corneille?

Je t'ai toujours vue d'ailleurs mêler à l'Art un

tas d'autres choses, le patriotisme, l'amour, que sais-je? un tas de choses qui lui sont étrangères pour moi, et qui, loin de l'agrandir, à mes yeux le rétrécissaient. Voilà un des abîmes qu'il y a entre nous. C'est toi qui l'as ouvert et qui me l'as montré.

Oui, quand je t'ai connue, j'ai été de suite disposé à t'aimer, je t'ai aimée. Après t'avoir eue je n'ai pas senti la lassitude que les hommes prétendent être infailible, et j'ai été poussé vers toi de tout mon cœur et de tout mon corps. Mais à chaque fois que j'y allais, il surgissait un débat, une querelle, une bouderie, un mot qui te blessait, une aventure enfin qui surgissait de terre et qui, comme un glaive à deux tranchants nous faisait saigner l'un et l'autre. Je ne peux pas penser à toi, et aux meilleurs souvenirs qui en viennent, sans qu'ils ne soient gâtés de suite par l'idée d'une de tes souffrances qui s'y mêle. Quand j'allais à Paris, c'étaient mes départs qui te faisaient pleurer; maintenant c'est de ce que je n'y vais pas que tu m'en veux. Tu en arrives à me haïr à travers ton amour. Tu le voudrais du moins. Que cela arrive donc si tu en dois être moins malheureuse! A d'autres âges et dans d'autres circonstances, nous eussions peut-être bu la coupe en y mettant moins de fiel. Mais nous nous sommes rencontrés déjà plus que mûrs sous le rapport du cœur, ô ma vieille amie, et nous avons fait mauvais ménage, comme les gens qui se marient vieux. A qui la faute? Ni à l'un, ni à l'autre; à tous les deux peut-être. Tu ne m'as pas voulu comprendre et moi je ne t'ai peut-être pas comprise. J'ai heurté en toi beaucoup de choses; tu m'as souvent démesurément froissé. Mais j'y suis si habitué que je n'y

aurais pris garde si tu ne m'avais averti toi-même de tous les coups que je te donnais. C'est lamentable pourtant, car j'aime ton visage et tout ton être m'est doux! Mais, mais je suis si las! si ennuyé, si radicalement impuissant à faire le bonheur de qui que ce soit! Te rendre heureuse! Ah pauvre Louise, moi rendre une femme heureuse! Je ne sais seulement pas [faire] jouer un enfant. Ma mère me retire sa petite quand j'y touche, car je la fais crier, et elle est comme toi, elle veut venir près de moi et m'appelle.

Oui, je me ferme, je m'éteins, ma mémoire s'en va chaque jour. Je m'aperçois que j'ignore complètement beaucoup de choses que j'ai parfaitement sues. Si mon goût augmente, je n'en écris qu'avec plus de difficulté. La phrase ne coule plus, je l'arrache et elle me fait du mal en sortant.

J'en suis arrivé, relativement à l'art, à ce qu'on éprouve relativement à l'amour quand on a passé déjà quelques années à méditer sur ces matières. *Il m'épouvante*. Je ne sais pas si cela est clair; il me semble que oui.

Réveille donc ton sens critique et prends-moi par le côté ridicule; il est large en moi. Y es-tu décidée? Je te faciliterai cette étude, elle m'amusera moi-même. Ce sera la contre-partie de tous les hymnes que je me suis chantés à ma louange, et quand le jour viendra où je ne te serai plus rien, écris-le, comme tu le dis, sans détour ni sans façon; de ce jour-là commencera alors une nouvelle phase.

Addio *Carissima*.

---

## 211. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Rouen, sans date.]

Les détails du ménage d'Emma Marguerite m'ont peu charmé; c'est bien commun. Il y a des satisfactions bourgeoises qui dégoûtent, et de ces bonheurs ordinaires dont la vulgarité me répugne.

C'est pour cela que je suis toujours prévenu contre Béranger, avec ses amours dans les greniers, et son idéalisation du médiocre. Je n'ai jamais compris que dans un grenier on fût bien à vingt ans. Et dans un palais, y sera-t-on mal? Est-ce que le poète n'est pas fait pour nous transporter ailleurs?

Je n'aime pas à retrouver l'amour de la grisette, la loge du portier et mon habit râpé, là où je vais pour oublier tout cela. Que les gens qui sont heureux là dedans s'y tiennent; mais donner cela comme du beau, non, non! J'aime encore mieux rêver, dussé-je en souffrir, des divans de peaux de cygne, et des hamacs en plume de colibri.

Quelle singulière idée tu as de vouloir que l'on continue *Candide*! Est-ce que c'est possible? Qui le fera? Qui pourrait le faire? Il y a des œuvres tellement épouvantablement grandes — celle-là est du nombre — qu'elles écraseraient celui qui voudrait les porter. Armure de géant, le nain qui se la mettrait sur le dos en serait assommé avant d'avoir fait un pas.

Tu n'admires pas assez, tu ne respectes pas

assez. Tu as bien l'amour de l'Art, mais tu n'en as pas la religion. Si tu goûtais une délectation profonde et pure dans la contemplation des chefs-d'œuvre, tu n'aurais pas parfois sur leur compte de si étranges réticences. Telle que tu es pourtant, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour toi une tendresse et une propension involontaires.

Adieu, le tien.

---

212. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi midi. [Rouen, sans date.]

Tu m'engages à ne pas t'écrire si ça m'ennuie, ou puisque ça m'ennuie, dis-tu. Je suivrais ce conseil, s'il était bien vrai que cela m'assommât, pour me servir de ton mot, « ne sachant point souffrir contradiction ni débat chez moi ». Ce serait du reste assez mal; car, n'aurais-je pas pour toi le plus petit sentiment, après tout ce que tu me donnes je devrais toujours m'efforcer de t'en rendre quelque chose. Et c'est parce que je ne m'efforce pas et que je ne me fouette pas que je te parais si cruellement froid et si étrangement insensible.

Il est permis de tout faire, si ce n'est faire souffrir les autres; voilà toute ma morale. Mais quand les autres souffrent malgré vous? Quand cela est le résultat d'une volonté fatale et au-dessus de la nôtre, et comme la pure expression de la constitution interne de la vie, que dire? Que faire? Quel remède?

Le caillou peut se plaindre quand il est écrasé

par le pied du cheval, et cependant les éclats du silex entrent dans la corne de l'animal. Il en saigne et il en boite, mais il continue à courir !

Tu avais espéré le feu qui brûle, flambe, éclaire, envoie des clartés joyeuses, fait sécher les boiserie humides, assainit l'air et redonne la vie. Hélas ! je ne suis qu'une pauvre lampe de nuit, dont la mèche rouge pétille dans une mauvaise huile toute pleine d'eau et de poussière.

Je m'étais dit : « Si faible que soit cette clarté, si tiède que soit ce rayon, ce sera toujours quelque chose pour cette pauvre âme. » J'aurais voulu éclairer un peu ta vie, la dorer d'une teinte douce où le sentiment, l'esprit et le plaisir se seraient trouvés fondus à dose égale. Il n'y eût eu qu'agrément et que charme. Et j'ai retrouvé toutes les âcretés qui m'ont usé et tous les épouvantements par où j'avais passé !

La faute n'en est ni à moi ni à toi, mais à Dieu qui fait tout pour le mieux harmonique et tout pour le pire relatif.

J'irai, je crois, à Paris dans un bon mois ou six semaines. Tu me reverras maigri aussi, si tu l'es. La bague que je porte à mon doigt, et qui me le serrait autrefois, en tombe maintenant quand je secoue la main.

Nous nous reverrons donc, tu auras une joie ; puis, je repartirai, et ainsi toujours. Tu me réaccuseras encore, tu me maudiras peut-être de nouveau ; c'est là l'éternel cercle.

Comment, chère amie, peux-tu supposer que je sois assez indifférent à tout ce qui te touche pour que tu m'écrives que je m'inquiète peu de ton drame ? J'y pense souvent. Je rêve de la pre-

mière représentation comme si c'était moi. Es-tu sûre que Rachel se charge du rôle? Comment t'y es-tu prise, l'œuvre avance-t-elle? Toute la vanité littéraire que je n'ai plus (je l'ai réduite en miettes imperceptibles à force de bon sens), je l'ai reportée sur les autres. Quand les mères vieillissent, elles ne sont plus coquettes pour elles, tu sais!

Je lis maintenant du Théocrite et du Lucrèce. Je commence à les comprendre. Quels artistes que ces anciens! Et quelles langues que ces langues-là! Toutes celles que nous pourrons faire, va, ne vaudront jamais celles-là.

C'est là qu'il faut vivre, c'est là qu'il faut aller, dans la région du soleil, au pays du Beau. Les gens qui entendent la vie matérielle, quand il pleut l'hiver ferment leurs volets, allument vingt-cinq bougies, font un grand feu, conditionnent un punch et se couchent sur des peaux de tigre, à fumer des cigarettes.

Il faut prendre cela au sens moral et, comme dit le proverbe persan, « boucher les cinq fenêtres afin que la maison y voie plus clair ».

Fourmi, qu'est-ce que me fait le monde à moi? Qu'il tourne à sa fantaisie! Je vis dans ma petite demeure que je tapisse de poussière de diamants.

Je lis aussi du Byron, et toujours les Livres Saints. Je fume, je prends l'air sur mon balcon et puis c'est tout. La vie se passe tout de même.

Écoute ici un conseil médical : prends beaucoup de bains. Il y a quelque temps, j'étais fort irrité (c'était le résultat d'une grande colère qui m'avait duré plusieurs jours). Je me suis mis à ce régime et je m'en suis fort bien trouvé.

Adieu, chère amie, et puisque tu ne veux pas que j'embrasse ton front, je passe ma main sous tes papillotes, je te prends par les oreilles, et ce baiser je le mets sur ta bouche.

---

## 213. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Samedi soir [Rouen, 11-12 décembre 1847].

Vous me dites d'être bon, de vous répondre tout de suite; vous faites presque appel à ma générosité, pauvre chère âme. Vous saviez bien que je ne vous refuserais pas. Il y a vingt-six ans aujourd'hui, à cette heure à peu près (il est 1 heure), je suis venu au monde. Souhaitez-moi que ce qui me reste à vivre soit plus facétieux que ce qui a été vécu et acceptez la dédicace de cet anniversaire.

Ah! qu'il aurait mieux valu, je ne dis pas pour moi, mais pour vous, que jamais vous ne me connaissiez! Vous me navrez de tristesse à vous voir si malheureuse. Et quand je pense que c'est moi qui en suis la cause, moi! moi! Je ne valais pas tant d'amour, je vous l'ai dit dès le début.

Si j'avais pu vivre à Paris, vous n'auriez pas tant pleuré peut-être. Cet amour que vous trouvez que je vous refuse, il se fût en allé de votre cœur pièce à pièce, ou plutôt petit à petit, emporté chaque jour par la pourriture de l'habitude. Les arrachements que vous ressentez auraient été des délabrements. Mais le bonheur! le bonheur! Allons donc! le croyez-vous possible n'importe

où, n'importe comment, n'importe par qui? N'y a-t-il pas, au fond des meilleures tendresses, des levains amers qui montent du fond à la surface et la troublent toujours, si pure qu'elle soit? L'Amour c'est le Ciel, dit-on. Mais le ciel a des nuages, sans compter les tempêtes.

Eh bien! oui, patientez, nous nous reverrons. Je veux vous revoir d'ailleurs; les baisers reviendront... mais ce sera pire encore pour vous après... Tâchez de réfléchir là-dessus froidement, comme si c'était sur un autre, et vous verrez que j'ai raison et qu'il vaut mieux peut-être continuer votre malheur.

Ah! tutoyons-nous, voyons! Pas de petitesse! Tâchons d'avoir de l'esprit, puisque c'est un peu notre métier à tous deux.

Non, je ne suis pas une abstraction, et je n'ai pas ce calme divin dont vous parlez. Mais rassure-toi quant à mes œuvres, ce ne sera pas le côté des passions qui manquera. J'en ai de vieilles provisions dans mon sac et, comme j'en dépense peu, elles ne s'usent pas vite. S'il fallait être ému pour émouvoir les autres, je pourrais écrire des livres qui feraient trembler les mains et battre les cœurs et, comme je suis sûr de ne jamais perdre cette faculté d'émotion, que la plume me donne d'elle-même sans que j'y sois pour rien et qui m'arrive malgré moi d'une façon souvent gênante, je m'en préoccupe peu et je cherche au contraire non pas la *vibration* mais le *dessin*.

Quant à ma santé dont tu t'inquiètes, sois convaincue une fois pour toutes que, quoi qu'il m'arrive et que je souffre, [qu']elle est bonne, en ce sens qu'elle ira loin (j'ai mes raisons pour le

croire). Mais je vivrai comme je vis, toujours souffrant des nerfs, cette porte de transmission entre l'âme et le corps, par laquelle j'ai voulu peut-être faire passer trop de choses.

Ma *nature*, comme tu dis, ne souffre pas du régime que je mène, parce que je lui ai appris, de bonne heure, à me laisser tranquille. On s'habitue à tout, à tout, je le répète. À 15 ans j'ai passé un mois à ne faire que deux repas par semaine. De 21 ans à 24, deux ans et demi se sont écoulés sans que j'aie visité Paphos, et le singulier de tout cela c'est qu'il n'y a ni parti pris, ni entêtement. Cela se fait je ne sais pourquoi, apparemment parce qu'il faut que ça se fasse. Je n'ai jamais éprouvé, pour vivre, la nécessité de la compagnie de personne. Le désir, oui; mais le besoin?

Si j'étais riche, c'est-à-dire si j'avais le moyen de m'entourer de statues, de musique et de fleurs, si j'avais enfin la *réalisation*, et on l'a, quoi qu'on en dise, avec de l'argent quand on sait s'en servir, il est probable que j'en arriverais à ne plus manger que du pain sec et à ne plus dormir, car je n'aurais plus ni faim ni sommeil.

Moi aussi, comme toi, j'éprouve qu'il me faudrait parfois une bonne brise sur le visage.

Au coin de mon feu je rêve des voyages, des courses à n'en plus finir par le monde et, plus triste ensuite, je me remets à mon travail. Mon apathie à me mouvoir, à l'action en général, quelle qu'elle soit, augmente. Voilà trois semaines que nous sommes ici à R[ouen]. Je n'ai, depuis ce temps, pris l'air que sur mon balcon. Je refais cependant des armes, avec furie même. C'est trois demi-heures de rage furieuse par semaine. Après

ma leçon, j'en ai pour longtemps à râler dans un fauteuil. Mais je ne suis plus si vigoureux que dans ma jeunesse où la sueur m'en coulait par terre, comme de dessous le ventre des chevaux.

Je ne sais quand je te ferai lire *la Bretagne*, que j'ai fort envie de te montrer. Je n'aurai pas fini mon dernier chapitre avant le jour de l'An. Puis il faudra relire le tout, corriger et ensuite recopier. Je n'aurai guère un manuscrit sortable avant le printemps.

Phidias m'assomme. Il est fort ridicule dans cette affaire (du buste). Dis-lui que je n'y peux rien. Au reste, mercredi dernier on a décidé définitivement l'emplacement du buste. Il ne doit pas être maintenant longtemps avant d'être payé.

Adieu, je t'embrasse quoique je n'en aie guère la place.

---

214. À ERNEST CHEVALIER.

Lundi soir [Rouen, décembre 1847].

MON CHER ERNEST,

Je te renvoie la lettre adressée à ta grand'mère, car nous ignorons son adresse à Forges et, n'entendant pas parler d'elle, nous ne savons pas non plus si elle n'est pas retournée aux Andelys.

Rien de nouveau ici. Tout le monde a le rhume, Henri IV est mort, la vertu est plus précieuse que les richesses, etc.

Il va y avoir un banquet réformiste dans ma patrie; j'irai. Le pouvoir va me regarder d'un

mauvais œil, je serai *couché sur les registres*, et ce sera un précédent fâcheux pour moi, quand plus tard tu réclameras ce vieux glaive et ces bonnes balances contre celui qui t'embrasse.

A toi.

215. À LOUISE COLET.

*En partie inédite.*

Dimanche soir. [Rouen, sans date].

J'ai écrit à Du Camp pour les lettres ; je lui en avais déjà parlé. Vous savez, je vous dirai exactement et entièrement, comme je le dois, quelle sera sa réponse. Quoi qu'il arrive, soyez, ma chère Louise, sans la moindre inquiétude et sur le présent et sur l'avenir. J'ai peur, d'après tout ce que vous me dites de votre santé, que vous ne finissiez par devenir malade. Soignez-vous, soyez sage ; je veux dire raisonnable. Tâchez surtout de réfréner cette susceptibilité nerveuse qui est la calamité des natures d'artiste et la source de presque toutes leurs douleurs, tant au moral qu'au physique. Quant à moi, mes nerfs ne vont pas mieux. Je m'attends d'un jour à l'autre à avoir quelque attaque assez grave, car voilà quatre mois révolus que je n'en ai eu, ce qui est, depuis un an, le délai habituel. Au reste je m'en f..., comme dirait Phidias. A force de temps tout s'use, les maladies comme le reste, et j'userai celle-là à force de patience, sans remède ni rien ; je le sens et j'en suis presque sûr. Pardon, pauvre âme, de vous entretenir de ces misères mais ce sont les moindres ; j'en ai d'autres, la famille, etc ! Oh si vous saviez l'envie, le besoin

que je me sens de faire mon paquet et de partir bien loin, dans un pays dont je n'entende pas la langue, loin de tout ce qui m'entoure, de tout ce qui m'opresse!

Penser que jamais, sans doute, je ne verrai la Chine! que jamais je ne m'endormirai au pas cadencé des chameaux! que jamais peut-être je ne verrai dans les forêts luire les yeux d'un tigre accroupi dans les bambous! Vous pouvez traiter tout cela comme des appétits d'imagination qui ne méritent pas de pitié; mais j'en souffre tant quand j'y pense, ce qui malheureusement m'arrive souvent, que vous en seriez émue si vous pouviez voir ce qu'il y a là de lamentable et d'irréparable. Je vis dans une fosse et, quand je lève la tête pour regarder le Ciel, c'est vous que je vois en haut, penchée sur le bord et pleurant. Y a-t-il du nouveau pour le drame? à quand? qu'a-t-on décidé? J'ai bien envie de le voir, allez; mon cœur en bat d'avance comme si je voyais se lever le rideau du premier acte.

J'ai fini le dernier chapitre de la *Bretagne*; il me faut bien encore six belles semaines pour corriger l'ensemble, enlever des répétitions de mots et élaguer quantité de redites. C'est un travail délicat, long et ennuyeux. Maintenant que je n'écris plus, je vais reprendre ce brave Aristophane et mes lectures religieuses. Mon copiste va si lentement, est si bête et si sot que je ne sais quand il aura fini et quand je pourrai vous prêter le manuscrit qui sera mien, des deux que nous ferons faire. Si nous eussions eu deux mille francs dans notre poche, au lieu de faire copier nous en eussions fait tirer deux exemplaires imprimés pour nous seuls, ce

qui eût été plus commode à lire. Adieu, ma chère Louise, je vous embrasse sur le cœur, de tout le mien.

---

216. À LA MÊME.

Rouen [fin décembre 1847].

Parlons de choses sérieuses, de votre cher drame. Je n'ai jamais eu tant souci d'aucune de mes œuvres (je n'ai eu souci d'aucune du reste, c'est donc peu dire). Eh bien, je n'ai jamais tant pensé à rien de ce que j'ai pu faire qu'à votre pièce; son avenir, son succès m'intéressent infiniment et j'en suis préoccupé comme je le serais de la nuit de noces de ma fille. Si Rachel ne peut jouer le rôle de Madeleine, il serait plus sage d'attendre à l'année prochaine. Mais si l'année prochaine, comme celle-ci, elle ne peut ou ne veut le jouer, il faut, je crois, le donner le plus tôt possible aux Français et pas ailleurs. Un demi-succès aux Français vaut mieux qu'un succès à l'Odéon. Si vous le donnez à un théâtre secondaire, il n'y aurait selon moi que la promesse d'une belle mise en scène qui me ferait céder, et encore! Il y a du reste trop longtemps que je n'ai de nouvelles du monde civilisé pour vous donner aucun avis bien bon; tâchez avant tout, et par n'importe quels moyens, que Rachel prenne le rôle.

Depuis ma dernière lettre, j'ai encore eu un accroc à ma casaque. Il m'a poussé sous le bras un anthrax qui m'a fait souffrir pendant quelques jours et empêché de dormir pendant quel-

ques nuits. C'est à peu près passé et j'ai recommencé d'aujourd'hui à faire des armes. J'étudie avec conscience cet art compliqué qui vous apprend la manière de se débarrasser du prochain. Le prochain d'ailleurs me gêne peu et je n'en vois guère.

J'ai pourtant vu dernièrement quelque chose de beau et je suis encore dominé par l'impression grotesque et lamentable à la fois que ce spectacle m'a laissée. J'ai assisté à un banquet réformiste ! Quel goût ! quelle cuisine ! quels vins ! et quels discours ! Rien ne m'a plus donné un absolu mépris du succès, à considérer à quel prix on l'obtient. Je restais froid et avec des nausées de dégoût au milieu de l'enthousiasme patriotique qu'excitaient « le timon de l'état, l'abîme où nous courons, l'honneur de notre pavillon, l'ombre de nos étendards, la fraternité des peuples » et autres galettes de cette farine. Jamais les plus belles œuvres des maîtres n'auront le quart de ces applaudissements-là. Jamais le *Frank*<sup>(1)</sup> de Musset ne fera pousser les cris d'admiration qui partaient de tous les côtés de la salle aux hurlements vertueux de M. Odilon Barot et aux éplorements de M<sup>e</sup> Crémieux sur l'état de nos finances. Et après cette séance de 9 heures passées devant du dindon froid ; du cochon de lait et dans la compagnie de mon serrurier qui me tapait sur l'épaule aux beaux endroits, je m'en suis revenu gelé jusque dans les entrailles. Quelque triste opinion que l'on ait des hommes, l'amertume vous vient au cœur quand s'étalent

(1) Personnage de *La Coupe et les Lèvres*.

devant vous des bêtises aussi délirantes, des stupidités aussi échevelées. On a fait l'éloge de Béranger dans presque tous les discours. Quel abus on en fait, de ce bon Béranger ! Je lui garde rancune du culte que les esprits bourgeois lui portent. Il y a des gens de grand talent qui ont la calamité d'être admirés par de petites natures : le bouilli est désagréable surtout parce que c'est la base des petits ménages. Béranger est le bouilli de la poésie moderne : tout le monde peut en manger et trouve ça bon.

Voilà le jour de l'an qui vient, encore un an de passé ! Allons, du courage, pauvre amie ! Cette année-ci sera meilleure, espérons-le.

On a coutume de faire un cadeau à ceux qu'on aime. Je cherche autour de moi à vous envoyer quelque chose, quelque chose qui soit de moi, à moi. Je ne trouve rien. Eh bien, chère Louise, acceptez ceci, un baiser que je vous donne, un grand baiser du cœur, dans lequel je me mets tout entier, dans lequel je vous prends tout entière. Je le dépose ici, au bas de ma lettre ; prenez-le.

---

217. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Croisset, mars 1848.]

Je vous remercie de la sollicitude que vous avez prise de moi durant ces événements derniers et, cette fois-ci, comme les précédentes, je vous demande pardon de l'inquiétude et du chagrin que je vous ai causés.

Votre lettre ne m'est arrivée qu'après sept jours de retard. La faute a été aux postes qui ont été, comme vous pouvez vous le figurer, fort mal servies pendant toute la semaine dernière.

Vous me demandez mon avis sur tout ce qui vient de s'accomplir<sup>(1)</sup>. Eh bien ! tout cela est fort drôle. Il y a des mines de déconfits bien réjouissantes à voir. Je me délecte profondément dans la contemplation de toutes les ambitions aplaties. Je ne sais si la forme nouvelle du gouvernement et l'état social qui en résultera sera favorable à l'Art. C'est une question. On ne pourra pas être plus bourgeois ni plus nul. Quant à plus bête, est-ce possible ?

Je suis bien aise que votre drame y gagne. Un beau drame vaut bien un roi. J'irai l'applaudir à la première représentation. Comme je vous l'ai dit déjà, je serai là. Vous me verrez, je le soignerai bien et de tout cœur.

A quoi bon revenir sans cesse sur D[u Camp] et sur les griefs, fondés ou non, que vous pouvez avoir contre lui ? Vous devez comprendre que cela m'est pénible depuis longtemps. Cette persistance, qui était d'abord de mauvais goût, finit par être cruelle.

A quoi bon aussi tous vos préambules pour m'annoncer la *nouvelle* ? Vous auriez pu me la dire tout d'abord sans circonlocutions. Je vous épargne les réflexions qu'elle m'a fait faire et l'exposé des sentiments qu'elle m'a causés. Il y en aurait trop à dire. Je vous plains, je vous plains beaucoup. J'ai souffert pour vous et, pour mieux dire, j'ai

<sup>(1)</sup> Chute de Louis-Philippe et proclamation de la République le 24 février 1848.

*tout vu.* Vous comprenez, n'est-ce pas? C'est à l'artiste que je m'adresse.

Quoi qu'il advienne, comptez toujours sur moi. Quand même nous ne nous écrivions plus, quand même nous ne nous reverrions plus, il y aura toujours entre nous un lien qui ne s'effacera pas, un passé dont les conséquences subsisteront.

Ma *monstrueuse personnalité*, comme vous le dites si aimablement, n'est pas telle qu'elle efface en moi tout sentiment honnête, humain, si vous aimez mieux. Un jour, peut-être, vous le reconnaîtrez et vous vous repentirez d'avoir dépensé, à propos de moi, tant de chagrin et tant d'amertume.

Adieu, je vous embrasse. A vous.

218. À MAXIME DU CAMP.

Croisset, 7 avril 1848.

Alfred est mort lundi soir, à minuit. Je l'ai enterré hier. Je l'ai gardé pendant deux nuits. Je l'ai enseveli dans son drap, je lui ai donné le baiser d'adieu et j'ai vu souder son cercueil. J'ai passé là deux jours larges. En le gardant, je lisais les *Religions de l'antiquité* de Kreutzer. La fenêtre était ouverte, la nuit était superbe, on entendait les chants du coq et un papillon de nuit voltigeait autour du flambeau. Jamais je n'oublierai tout cela, ni l'air de sa figure ni, le premier soir, à minuit, le son éloigné d'un cor de chasse qui m'est arrivé à travers les bois. Le mercredi j'ai été me promener tout l'après-midi avec une chienne qui m'a suivi sans que je l'aie appelée. Cette chienne l'avait pris en affection et l'accompagnait

toujours quand il sortait seul. La nuit qui a précédé sa mort, elle a hurlé horriblement sans qu'on ait pu la faire taire. Je me suis assis sur la mousse à diverses places, j'ai fumé, j'ai regardé le ciel, je me suis couché derrière un tas de bourrées de genêts et j'ai dormi. La dernière nuit, j'ai lu les *Feuilles d'automne*. Je tombais toujours sur les pièces qu'il aimait le mieux ou qui avaient trait pour moi aux choses présentes. De temps à autre j'allais lever le voile qu'on lui avait mis sur le visage, pour le regarder. J'étais enveloppé d'un manteau qui a appartenu à mon père et qu'il n'a mis qu'une fois, le jour du mariage de Caroline. Quand le jour a paru, vers 4 heures, moi et la garde nous nous sommes mis à la besogne. Je l'ai soulevé, retourné et enveloppé. L'impression de ses membres froids et raidis m'est restée toute la journée au bout des doigts. Il était affreusement décomposé. Nous lui avons mis deux lin-couls. Quand il a été ainsi arrangé, il ressemblait à une momie égyptienne serrée dans ses bandellettes et j'ai éprouvé je ne puis dire quel sentiment énorme de joie et de liberté pour lui. Le brouillard était blanc, les bois commençaient à se détacher sur le ciel, les deux flambeaux brillaient dans cette blancheur naissante. Des oiseaux ont chanté et je me suis dit cette phrase de son *Bélias* : « Il ira, joyeux oiseau, saluer dans les pins le soleil levant », ou plutôt j'entendais sa voix qui me la disait et tout le jour j'en ai été délicieusement obsédé. On l'a placé dans le vestibule. Les portes étaient décrochées et le grand air du matin venait avec la fraîcheur de la pluie, qui s'était mise à tomber. On l'a porté à bras au cimetière. La course

a duré plus d'une heure. Placé derrière, je voyais le cercueil osciller avec un mouvement de barque qui remue au roulis. L'office a été atroce de longueur. Au cimetière, la terre était grasse. Je me suis approché sur le bord et j'ai regardé une à une toutes les pelletées tomber. Il m'a semblé qu'il en tombait cent mille. Pour revenir à Rouen, je suis monté sur le siège avec Bouilhet. La pluie tombait raide. Les chevaux allaient au galop; je criais pour les animer. L'air m'a fait grand bien. J'ai dormi toute cette nuit et je puis dire toute cette journée. Voilà ce que j'ai vécu depuis mardi soir. J'ai eu des aperceptions inouïes et des éblouissements d'idées intraduisibles. Un tas de choses me sont revenues, avec des chœurs de musique et des bouffées de parfums. Jusqu'au moment où il lui a été impossible de rien faire, il lisait Spinoza jusqu'à une heure du matin, tous les soirs, dans son lit. Un de ces derniers jours, comme la fenêtre était ouverte et que le soleil entrait dans sa chambre, il a dit : « Fermez-la, c'est trop beau ! c'est trop beau ! » Il y a des moments, cher Max, où j'ai singulièrement pensé à toi et où j'ai fait de tristes rapprochements d'images.

Adieu, je t'embrasse et j'ai grande envie de te voir, car j'ai besoin de dire des choses incompréhensibles.

---

219. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, lundi 10 [avril 1848].

J'attendais toujours à t'écrire, mon brave Ernest, pour te donner des nouvelles définitives de ce pauvre Alfred. Tout est fini maintenant ! Il est mort

il y a aujourd'hui 8 jours, à cette heure-ci (minuit). Je l'ai enterré jeudi dernier. Il a horriblement souffert et s'est vu finir. Tu sais, toi qui nous as connus dans notre jeunesse, si je l'aimais et quelle peine cette perte m'a dû faire. Encore un de moins, encore un de plus qui s'en va. Tout tombé autour de moi. Il me semble parfois que je suis bien vieux. A chaque malheur qui vous arrive, on semble défier le sort de vous en donner plus, et à peine on a le temps de croire que c'était impossible qu'il en arrive de nouveaux, auxquels on ne s'attendait pas; et toujours, et toujours.

Quelle plate boutique que l'existence! Je ne sais si la République y portera remède. J'en doute fort.

Et toi, vieil ami, que deviens-tu dans ta Corse? Se dispose-t-on à te donner ton congé? Crois-tu que tu resteras? J'avais envoyé à ton père une lettre de recommandation pour quelqu'un de la connaissance de Crémieux. Il ne m'a donné aucune nouvelle de ses démarches; je ne sais où en sont les choses. Ici, tout est fort plat et très tranquille, quoiqu'assez sombre. Je monte demain ma première garde. Hier j'ai été de « revue » pour planter un arbre de la Liberté! *Hei mihi!*

Mon intérieur, pauvre vieux, n'est pas plus gai que par le passé. La mort d'Alfred n'est pas venue, comme tu penses, pour me ragaillardir. Les farces du « vrai Garçon », comme c'est loin! Et comme ça me paraît amer maintenant!

Je travaille toujours, je lis, je culotte une masse de pipes, la journée passe et le lendemain vient.

Adieu, cher Ernest, je t'embrasse, à toi.

---

## 220. À MAXIME DU CAMP.

[Fin mai 1848<sup>(1)</sup>.]

[...] J'ai reçu ton chapitre; il est meilleur que le précédent. Il faudrait peu de chose pour le rendre bon. Ce serait quelques ciels à retrancher. Il y a trop de couleurs semblables, trop de petits détails, voilà tout. Ah! cher Max! j'ai été bien attendri, va, en lisant une certaine page de regrets et en y resongeant, à ce pauvre bon petit voyage de Bretagne. Oui! il est peu probable que nous en refassions un pareil. Ça ne se renouvelle pas une seconde fois. Il y aurait même peut-être de la bêtise à l'essayer. Ah! comme il m'en est venu tantôt une volée de souvenirs dans la tête, de la poussière, des tournants de route, des montées de côte au soleil, et encore, comme il y a un an, des songeries à deux au bord des fossés! Et dire que, lorsque tu iras boire l'eau du Nil, je ne serai pas avec toi! [...].

---

## 221. À LOUISÉ COLET.

*Billet inédit.*

Vendredi soir, 21 août 1848.

Merci du cadeau.

Merci de vos très beaux vers.

Merci du souvenir.

A vous. G.

---

<sup>(1)</sup> Ce fragment de lettre est extrait des *Souvenirs Littéraires* de Maxime Du Camp.

## 222. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, dimanche 6 mai [1849].

J'ai du nouveau à t'apprendre, mon cher Ernest. Au mois d'octobre prochain, je (n'aie pas peur de ce qui suit, ce n'est point mon mariage, mais mieux), au mois d'octobre prochain ou à la fin de septembre je fous le camp pour l'Égypte<sup>(1)</sup>. Je vais faire un voyage dans tout l'Orient. Je serai parti de quinze à dix-huit mois. Nous remonterons le Nil jusqu'à Thèbes, de là en Palestine; puis la Syrie, Bagdad, Bassora, la Perse jusqu'à la mer Caspienne, le Caucase, la Géorgie, l'Asie Mineure par les côtes, Constantinople et la Grèce s'il nous reste du temps et de l'argent. *Quid dicis?* Je te vois de là ouvrir de grands yeux et te demander comment je fais pour partir. Voici, vieux, les raisons qui m'ont décidé [...]

J'ai besoin de prendre l'air, dans toute l'extension du mot. Ma mère, voyant que cela m'était indispensable, a consenti à ce voyage, et voilà. Je ne pense qu'avec angoisse aux inquiétudes que je vais lui faire subir, mais je crois que c'est un mal pour en éviter un moins [*sic*] grand. Je ne suis pas encore parti. D'ici là il se passera peut-être bien des choses. Cependant, quant à moi, mon parti est pris, et j'ai été longtemps à le prendre. Un an, un an à lutter contre cette passion des champs qui me dévorait, si bien que j'en ai fort

<sup>(1)</sup> Le récit de ce voyage en Égypte fait l'objet des deux volumes : *Notes de Voyages*.

maigri. Dans ce moment on commence à préparer nos affaires, à Du Camp et à moi, et nous sommes en pourparlers pour un domestique. Donc, mon vieux, vers le mois d'octobre il est probable que je te saluerai de la main en passant, et quand nous nous reverrons j'en aurai de belles à te raconter.

Tu auras au mois de juin la visite d'un ancien camarade. Je t'adresse le sieur Fauvel qui va se promener en Corse. Donne-lui toutes espèces de facilités et de recommandations; tu m'obligeras.

Comment, pauvre bougre, n'as-tu pas plus de chance que ça et ne peux-tu sortir de ton île qui, pour être le berceau du grand homme n'en doit pas moins commencer à te sembler fastidieuse? Je ne sais si les Corses sont aussi stupides que les Français, mais ici c'est déplorable. Républicains, réactionnaires, rouges, bleus, tricolores, tout cela concourt d'ineptie. Il y a de quoi faire vomir les honnêtes gens, comme disait le Garçon. *Les patriotes* ont peut-être raison : la France est abaissée. Quant à l'esprit, c'est certain. La politique achève d'en tirer la dernière goutte. [...]

Quand te verrai-je maintenant? Si tu viens aux Andelys en septembre, je ne serai pas encore parti. Si tu te trouves à Marseille, peut-être nous y rencontrerons-nous. Écris-moi de temps à autre d'ici là. Adieu, vieil ami, je t'embrasse.

---

223. À PARAIN.

Croisset, samedi soir. [Mai 1849].

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, mon cher oncle (ce n'est point mon mariage) : je pars

au mois d'octobre prochain avec Du Camp pour l'Égypte, la Syrie et la Perse. Ma santé, qui loin de s'améliorer empire, m'a forcé à aller consulter à Paris M. Cloquet qui m'a fortement conseillé les pays chauds. Quand vous viendrez, je vous conterai tout cela plus au long; j'en ai beaucoup à vous dire. C'est à vous autres que je recommanderai ma pauvre mère pendant mon absence, qui durera de quinze à dix-huit mois. Ma mère va louer sa maison de Rouen, car elle a l'intention de passer une bonne partie de son temps à Nogent. De toutes façons c'est ce qu'elle pourra faire de mieux.

En attendant mon départ, nous sommes convenus, ma mère et moi, de ne pas ouvrir la bouche de ce voyage pour deux raisons : la première, c'est qu'il est inutile de se tracasser d'avance et d'exciter sa tristesse par anticipation; la seconde, c'est que, n'ayant pas fini mon maudit *Saint-Antoine* (car il dure toujours le polisson ! quoique je maigrisse dessus), ça me troublerait et m'empêcherait de travailler. Vous savez, vieux compagnon, que l'idée que je dois être dérangé me dérange, et j'ai bien assez de besogne sans avoir en outre l'Orient qui danse au bout de ma table, et les grelots des dromadaires qui me bourdonnent dans les oreilles par-dessus le bruit de mes phrases. Donc, quoique ce voyage soit conclu, on n'en dit mot ici; comprenez-vous ?

Nous avons calculé, le sieur Du Camp et moi, que nos moyens nous permettaient très largement d'avoir un domestique, chose à peu près indispensable. Il nous faut un gars solide, au moral comme au physique, habitué à la fatigue, sachant

manier un fusil, intelligent et vif. J'ai songé au jeune Leclerc<sup>(1)</sup>, dont la dernière escapade n'a fait que me confirmer dans la bonne opinion que j'avais de sa personne. Si on le retrouvait, pensez-vous qu'il veuille venir ?

Croyez-vous que le choix soit bon ? En cas qu'il soit à Nogent maintenant, je vous réécrirais pour poser mes conditions. S'il est à Paris, y a-t-il moyen d'avoir son adresse ? Dans ce dernier cas il irait parler à Du Camp. Occupez-vous de cela, je vous prie.

J'ai vu chez M. Walkenaer<sup>(2)</sup> une Bible compacte en un volume in-8° dont je désirerais savoir l'éditeur et l'année de la publication. Quand Bonenfant<sup>(3)</sup> verra le susdit particulier, je lui serai fort obligé de m'obtenir ce renseignement. Et vous, vieux brave, avez-vous toujours peur du choléra ? Je ne sais s'il y en a à Rouen, mais on n'en parle guère. Je crois que vous pourriez vous aventurer sans péril. Au reste, je ne veux vous donner aucun conseil, de peur qu'à la moindre colique qui vous prendrait vous ne vous imaginiez trépasser. Mais j'ai tout de même bien envie de vous voir, je vous assure.

Adieu, cher vieil oncle ; je vous embrasse comme je vous aime.

---

(1) Garde-chasse de M. Parain.

(2) Savant érudit ; il possédait dans les environs de Nogent-sur-Seine, le Paracllet, monastère fondé par Abélard en 1123.

(3) Gendre de M. Parain.

## 224. AU MÊME.

Croisset, samedi soir [été 1849].

Je vous remercie, mon brave père Parain, de la célérité que vous avez mise dans l'affaire Leclerc. Pour en finir de suite, qu'il sache à quoi s'en tenir et nous aussi. Voici quelles sont nos conditions : il nous accompagnera partout, ne nous quittera pas et nous obéira ponctuellement.

1° Il aura, soir et matin, lorsque nous serons en route, à faire et défaire notre tente, ce qui ne lui demandera pas cinq minutes de temps au bout de trois jours qu'il en aura pris l'habitude.

2° Il aura soin de nos armes, les charger, les nettoyer, etc., ainsi que la surveillance de nos chevaux et de nos bagages qui seront spécialement sous sa garde.

3° Il brossera nos habits et nos bottes et nous fera la cuisine, ce qui se bornera à faire cuire de la viande (quand nous en aurons) ou des œufs, à vider une volaille, à plumer du gibier (cela n'aura lieu ordinairement qu'en campagne).

4° Il portera le costume que nous jugerons convenable de lui donner. Comme on n'est considéré à l'étranger qu'en rapport de la considération que l'on s'attribue soi-même, cela est important.

Voilà quelles seront ses principales charges. Du reste, il faut qu'il soit décidé d'avance à *tout faire* et à ne jamais dire, comme les domestiques ordinaires : ça n'est pas de mon devoir, ça sort de mes fonctions.

Maintenant, pour sa gouverne, il faut qu'il sache :

1° Qu'il peut y avoir du danger de diverses natures : privation de choses nécessaires, chaleur excessive, mauvaise nourriture bien souvent, maladies, coups de fusil, mal de mer, etc. (la plus grande prudence est exigée tant pour lui que pour nous ; quelque incartade de sa part pourrait nous attirer de mauvaises affaires).

2° Il sera privé complètement, ou à peu près, de femelles, sous peine, s'il voulait s'en passer la fantaisie, de se faire couper la gorge et à nous aussi.

3° Il n'aura plus ni vin, ni eau-de-vie, mais du café plusieurs fois par jour (en campagne) et du tabac tant qu'il en voudra ; nous lui en fournirons.

Du reste il ira à cheval comme nous, sera armé de pied en cap et aura du gibier à tuer de toute nature, depuis des perdrix rouges jusqu'à des lions et des crocodiles. Ce sera même en route sa principale occupation. Quand il aura besoin de quelque chose, nous le lui donnerons et subviendrons à tous ses besoins. Bref, il partagera complètement notre genre de vie. Que Bonenfant ait l'obligeance, tant qu'il est en lui et que Leclerc pourra le comprendre, de l'initier un peu à ce que c'est qu'un voyage pareil, pour qu'il s'en fasse quelque idée et qu'il ne nous accuse pas plus tard de l'avoir trompé. Une fois qu'il sera avec nous, il n'y aura pas à revenir, ni à regretter Courtavant. Il faudra aller jusqu'au bout.

Pour ce qui est de ses gages, nous serons partis de quinze à dix-huit mois au plus. Nous le pren-

drions à notre service le 1<sup>er</sup> septembre prochain, et au retour nous lui compterions 1,500 francs. S'il aimait mieux en laisser d'avance 500 à sa femme, libre à lui. Qu'il réfléchisse. Il y aura du hasard, de l'aventure, beaucoup de fatigue, un peu de péril et considérablement de choses cocasses et nouvelles pour lui.

J'oublie un dernier point, mon cher oncle. Vous me dites que le gaillard est un tant soit peu vaniteux. Il devra, dans l'intérêt de notre sécurité, garder vis-à-vis de nous (en présence d'étrangers surtout) le plus grand respect. Il ira, bien entendu, aux secondes places et en campagne couchera à la porte de notre tente. Du reste il lui arrivera d'avoir des gens sous ses ordres. Quand nous prendrons des escortes en Syrie, il en sera le capitaine. D'ici là, s'il accepte, qu'il s'exerce à monter à cheval et à tirer tout en allant. Qu'il apprenne même à faire la barbe s'il peut; ce ne serait pas inutile.

Je n'ai plus de place, mon cher vieux compagnon, pour vous dire que nous vous attendons. Adieu, vieux solide, embrassez tout votre monde pour moi.

---

225. AU MÊME.

Croisset, vendredi soir [été 1849].

J'ai reçu ce matin, mon cher oncle, une lettre de Leclerc à laquelle je n'ai rien compris. Au lieu de me dire s'il accepte, oui ou non, les conditions que je lui ai posées dans la dernière lettre que je vous ai écrite, il me fait beaucoup de protestations

et de doléances. Je crois que son désir est que vous le repreniez comme garde. Il a l'air d'implorer mon intervention pour cela. Si vous en étiez content, en effet, vous feriez bien de lui pardonner son escapade et de le réintégrer dans ses fonctions. Il me dit qu'il ne va pas vous voir, car il ne ferait que pleurer et ne saurait que vous dire. Il m'a l'air d'un homme abattu et très humilié. Dans tout cela je ne sais s'il veut venir avec moi en Orient. Mais voilà un autre incident. Du Camp a déniché je ne sais où un gars superbe, un Corse, un ancien troupiér qui a déjà été en Égypte et paraît, d'après ce qu'il m'écrit, un drôle roué. Il penche pour lui, de même que moi je penche pour Leclerc. Le choix d'un domestique pour un tel voyage est une affaire trop grave pour se décider à la légère. De sorte que nous ne ferons notre choix et ne donnerons notre parole à l'un ou à l'autre qu'après avoir vu, moi, Sasseti (c'est le nom de l'ex-voltigeur) et lui Du Camp, Leclerc.

En conséquence, si maître Leclerc veut voyager aux conditions que je vous ai envoyées, il fera bien d'accompagner Dupont<sup>(1)</sup> jusqu'à Paris, quand celui-ci se mettra en route, et d'aller place de la Madeleine, 30, causer avec mon collègue afin qu'il en juge. Bien entendu que je paierai ce petit voyage dont la dépense ne peut être grande. Vous la fixerez vous-même, s'il vous plaît, cher oncle.

Voilà donc l'état de la question, comme on dit en politique. Plus tôt Leclerc ira se montrer à Du Camp, et plus tôt nous serons décidés sur

(1) Fermier des parents de Flaubert.

l'homme que nous devons prendre. Du Camp, de son côté, doit m'envoyer un de ces jours Sasseti.

Du reste rien de nouveau, cher vieux compagnon. Je travaille toujours ma *Tentation* comme dix nègres. J'en ai encore pour deux grands mois. Ça et le voyage à l'horizon, vous voyez que je ne manque pas de choses qui me trottent dans la tête.

Adieu, je vous embrasse vous et tout le monde de là-bas.

---

226. À SA MÈRE.

Paris, 26 octobre 1849, 1 h. du matin.

[Nuit du 25 au 26.]

Tu dors sans doute maintenant, pauvre vieille chérie. Comme tu as dû pleurer ce soir, et moi aussi, va! Dis-moi comment tu vas, *ne me cache rien*. Songe, pauvre vieille, que ça me serait un remords épouvantable si ce voyage te faisait trop de mal. Max est bien bon, sois sans crainte. J'ai trouvé nos passeports prêts. Tout a été comme sur des roulettes; c'est bon signe. Adieu; voilà la première lettre, les autres succéderont bientôt. Je t'en enverrai demain une plus longue. Et toi? écris-moi des volumes, *dégorge-toi*.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur plein de toi. Mille caresses.

---

## 227. À LA MÊME.

Paris, vendredi, 26 octobre 1849.

Une journée de passée, pauvre vieille, c'est sans doute la pire. Comme tu as dû t'ennuyer aujourd'hui! Je me figure ta bonne mine pensive... J'attends demain matin une lettre de toi... Il est bien convenu entre Max et moi que si, une fois l'Égypte vue, nous nous sentons fatigués ou que l'ennui de toi me prenne ou que tu me rappelles, je reviens. Ainsi ne te tourmente pas par avance, sois sans crainte; il me semble que l'envie de te revoir me ferait revenir à travers tout. Oh! comme je t'embrasserais au retour, pauvre vieille!...

---

## 228. À LA MÊME.

Paris, samedi, 27 octobre [1849].

La journée d'aujourd'hui m'a semblé moins longue que celle d'hier, pauvre chère vieille, quoique j'aie été moins occupé. Ainsi j'espère peu à peu me faire à notre absence; mais toi? J'attendais avec impatience ta bonne lettre. Quoique par métier je fasse du style, je ne sais que te dire, car j'aurais tant de choses à te dire!

Hier au soir, après t'avoir écrit, j'ai été à l'Opéra voir *le Prophète*. C'est magnifique; ça m'a fait du bien, j'en suis sorti rafraîchi, émerveillé, et plein de vie. Devine qui est-ce qui est venu s'asseoir à côté de

moi? Un Persan en costume!... Je viens de passer une partie de mon après-midi chez ce brave Pradier qui m'a fait de belles théories sur les voyages... Quand cette lettre t'arrivera, tu auras déjà dû recevoir une carte d'Égypte que j'ai recommandée au père Molard... Je pense à toi sans cesse, ton idée m'accompagne partout. Oui, pauvre chérie, va, aie bon espoir; je te ferai de beaux récits de voyage, nous causerons du désert au coin du feu; je te raconterai mes nuits sous la tente, mes courses au grand soleil... Nous nous dirons : oh! te rappelles-tu comme nous étions tristes, et nous nous embrasserons, nous rappelant nos angoisses du départ.

Allons, à demain. Tu voulais prendre le chemin de fer pour venir ici, et moi donc, quelles tentations j'avais de descendre aux stations!

Adieu, pauvre chérie, encore un bon baiser; bonne nuit.

---

229. À LA MÊME.

Paris, 28 octobre [1849].

Tu me parles de la bêtise que tu as eue de croire à la prédiction du petit morceau de papier. Je la comprends, car je la partage, quoiqu'en général, en fait de présages, l'esprit est ainsi fait que l'on croit surtout aux mauvais. (Quand on en a de bons on en doute, quand il vous en arrive de mauvais, cela vous fait peur...) Bouilhet est arrivé ce matin à 11 h. Nous dînons ce soir tous les trois ensemble avec Théophile Gautier, qui a remis

une invitation pour venir avec nous. Pradier viendra demain nous embrasser à l'heure du départ, dans la cour des diligences.

J'ai été dire adieu à M. Cloquet. Il m'a promis, quand tu viendras à Paris, de te faire faire la connaissance de gens qui ont voyagé, pour en causer le plus possible.

Comme je crois que mon manuscrit de *la Bretagne* te ferait plaisir à avoir près de toi, il sera à la disposition de H[amard]. Tu t'adresseras à lui pour qu'il te l'envoie par un moyen sûr... Nous avons été tout à l'heure, Bouilhet et moi, voir au Louvre les bas-reliefs assyriens que Botta a rapportés de Ninive. Vas-y quand tu viendras ici; cela te fera plaisir en songeant que j'en verrai de pareils. Tâche, pauvre vieille, de te mettre à ma place quand je serai en route; songe aux belles choses que je vais voir, à toutes les gueulades que je pousserai. Il y a un danger que nous n'avons pas prévu, c'est que j'en revienne fou; ce serait une bonne charge.

Adieu, pauvre vieille adorée. C'est demain que je pars. Dans 24 heures je roulerai; tu n'auras donc pas de lettre avant la fin de la semaine (probablement), puis deux ou trois, puis de Malte, puis d'Égypte. Une fois en Égypte tu t'y feras; elles arriveront régulièrement, sois-en sûre.

Quant à la Perse, ne t'en inquiète pas d'avance; il sera temps d'y penser plus tard.

Adieu, mille baisers, pauvre mère, je t'embrasse de tout mon cœur. Ton fils qui t'aime.

## 230. À LA MÊME.

Paris, lundi, 29 octobre [1849].

Tout est prêt, nous partons. Il fait beau temps; je suis plutôt gai que triste, plutôt serein que sérieux. Le soleil brille, j'ai le cœur plein d'espoir.

Le dîner d'hier avec Gautier et Bouilhet a été charmant. Ce matin, en lui disant adieu, je n'ai pas été ému comme je le pensais. Ma sensibilité de départ a eu d'ailleurs le fond de son sac vidé avec toi, pauvre chérie.

Adieu, chère vieille. Gautier a soutenu hier devant moi cette opinion qui est mienne «qu'il n'y avait que les bourgeois qui crevassent». C'est-à-dire que, quand on a quelque chose dans le ventre, on ne meurt pas avant d'avoir accouché. Adieu, bon courage, je t'embrasse le plus étroitement possible. A toi.

## 231. À LA MÊME.

Lyon, 31 octobre [1849].

Nous arrivons à l'instant. Le temps est très beau, mais froid. Nous allons bien tous les deux et l'humeur est à l'avenant.

Il me semble, pauvre mère, qu'il y a dix ans que nous ne nous sommes vus. De Marseille je t'écrirai une lettre plus longue.

Nous partons demain matin à 4 heures. Nous serons à Marseille le soir même, à moins que le

brouillard ne nous fasse coucher en route. Adieu, tu seras contente, j'espère, de cette petite surprise. Encore adieu, mille embrassements. Ton fils qui t'aime.

---

## 232. À LA MÊME.

Marseille, 2 novembre 1849.

J'ai reçu ce matin, pauvre chérie, ta lettre n° 3 du 28, envoyée à Paris. J'espère que demain j'en aurai une adressée à Marseille directement. Quant aux miennes, tout le temps que j'ai été à Paris tu as dû en recevoir à peu près tous les jours. De plus, je t'en ai écrit une de Lyon et celle-ci, que je t'écris maintenant, te fût parvenue un jour plus tôt sans les brouillards du Rhône, qui nous ont retardés de 4 heures avant-hier. Du reste je t'écrirai encore demain et mercredi prochain je t'écrirai de Malte. Ainsi, 48 heures après que tu auras reçu ma lettre je serai occupé à t'en envoyer une autre. Tu vois donc, pauvre chère vieille, que cela n'est pas le diable. Quant à toi, tu peux m'écrire à Alexandrie de suite.

Tu dis que les récits de voyage sont bien loin de nous. Eh bien ! pour te prouver le contraire, je vais t'envoyer celui de Paris à Marseille. Quand il a fallu partir de chez Max, tout le monde était en eau, surtout ce pauvre Cormenin qui n'en pouvait plus et faisait pitié. Aimée, Jenny, la portière, etc., tout cela sanglotait et me faisait mille recommandations.

Dans la cour de la diligence nous avons trouvé

Pradier qui s'est écrié (il faisait très beau soleil) : «Fameux, fameux! Savez-vous ce que j'ai vu ce matin à mon baromètre? Beau fixe. C'est bon signe; je suis superstitieux, ça m'a fait plaisir.» Toi qui connais l'homme, tu peux t'imaginer la scène augmentée de son chapeau, de ses longs cheveux, etc. C'était dans la même cour où je me suis embarqué pour la Corse, à la même place, à peu près à la même heure. Le premier voyage a été bon, le deuxième sera de même, pauvre vieille. Tous les gens que nous voyons nous l'affirment. A Lyon, nous avons vu Gleyre<sup>(1)</sup>, un peintre qui a longtemps habité l'Orient (5 ans); il a été jusqu'en Abyssinie. D'après ses conseils nous resterons peut-être plus longtemps en Égypte que nous ne l'avions décidé, quitte à sacrifier ou à bâcler le reste de notre voyage. Ce qu'il y a de certain, c'est que déjà nous avons retranché le Kurdistan, pays compris entre la Syrie du Nord et la Perse. C'est trois mois de moins et le seul passage qui offrît quelque danger. Nous prendrions les bateaux à vapeur et un voyage de quatre mois se réduirait à quinze jours. Au reste, il n'est question maintenant que de l'Égypte et nous ne pensons qu'à elle. Le reste dépendra de mille choses et surtout de toi. Si tu t'ennuies trop, si tu me rappelles, tu sais bien que je reviendrai, pauvre vieille.

Nous venons à l'instant de faire une visite à Clot-Bey qui, au lieu d'être au Caire, se trouve à Marseille. Il va nous charger de lettres et de recommandations. Selon lui, un voyage en Égypte

<sup>(1)</sup> Voir *Notes de Voyages*, I, p. 81.

n'est pas plus qu'un voyage à Marseille. Il ira cet hiver à Paris. M. Cloquet te fera faire sa connaissance et tu pourras te rassurer auprès de lui. Il nous a dit qu'il n'y avait en Égypte à craindre ni brigands, ni fièvres, ni ophthalmies (en prenant des précautions). La seule chose qu'il nous ait bien recommandée, c'est d'éviter le froid des nuits. Mais nos flanelles et nos pelisses sont là.

Nous avons visité tantôt notre paquebot, *le Nil*, par lequel nous devons partir après-demain matin dimanche, à 8 heures. Il est superbe et toi qui aimes surtout les grosses embarcations, il te conviendrait, car c'est le plus gros de tous ceux qui sont dans le port. Le père Cauvière nous a recommandés au capitaine; nos chambres sont choisies. Le capitaine nous donnera la sienne si je suis trop malade de la mer. Tu vois, pauvre vieille chérie, que l'on soigne ton poulot. Nous avons des balles d'une importance superbe. Sur le paquebot, *le Rhône* on accablait Sasseti de questions pour savoir quelles étaient nos seigneuries. C'est un drôle de garçon qui n'est embarrassé de rien et connaît tout. Il est parti ce matin déjeuner chez la contre-basse du théâtre qui est un de ses amis, ce qui lui a valu d'entendre hier au soir *la Juive* pour rien, dans l'orchestre, parmi les musiciens, comme un artiste. Je crois que c'est un bon choix. Il nous sert très bien.

Ce matin j'ai reçu de Lauvergne une lettre pour Soliman-Pacha, général en chef de l'armée d'Égypte. J'y suis crânement recommandé. Le paragraphe qui me concerne commence ainsi : « C'est un homme puissant par la pensée » et tout le reste est dans ce goût-là.

Allons, pauvre adorée de mon cœur, prends courage, tu verras comme la première lettre que tu recevras d'Égypte te fera plaisir. Lis, tâche de lire, occupe-toi. Embrasse bien la petite fille. Je pense à elle souvent. Parle de moi, tâche qu'on en parle. Dis au père Parain qu'il boive de temps à autre un verre de kirsch à ma santé. Ici, un voyage en Orient est si peu de chose que le moindre décrotteur vous parle de Jérusalem, du Caire et de Persépolis comme de rien du tout. Ça ravale la bonne opinion qu'ont d'eux-mêmes les gens qui croient faire un grand coup en y allant. Adieu, mille baisers, mille tendresses. Demain je t'enverrai un bout de lettre, mais comme je l'écrirai probablement l'heure de la poste passée, il y aura un jour d'intervalle entre les deux. Encore une bonne embrassade.

---

233. À LA MÊME.

Marseille, samedi soir [3 novembre 1849].

Ah ! pauvre mère, que je voudrais pouvoir me glisser dans mes lettres, entre ces plis de papier sur lesquels je verse un long regard de tendresse. Ecris-moi des volumes, dis-moi tout ce que tu veux, épanche-toi.

Aujourd'hui nous avons embarqué notre bagage. Tous ces messieurs du bord sont charmants. Maxime a reconnu le médecin pour avoir déjà navigué avec lui. Reconnaissance, embrassade. Tableau. Nous partons avec le consul de Manille

qui traverse pour se rendre dans l'Inde, et le consul de Tripoli qui se rend à Malte avec sa famille. Nous serons, je pense, aussi bien que possible, sauf le mal de mer auquel il faut se résigner, quoique le docteur Barthélemy (un élève de M. Cloquet), le médecin même du bord, prétende qu'il réussit quelquefois à le guérir.

Clot-Bey, auquel nous venons de faire nos adieux (je t'ai dit, je crois, qu'il est à Marseille et non au Caire), nous donne quantité de lettres pour l'Égypte; ce ne sont qu'ingénieurs, généraux, beys, pachas, etc. Il nous engage à nous dépêcher au commencement, c'est-à-dire à Alexandrie où il n'y a pas grand-chose à voir, afin de tâcher de partir du Caire avec l'expédition annuelle du miri (prélèvement de l'impôt) qui va partir pour la Haute-Égypte. Ce serait plus amusant, plus commode et plus économique; *nous voyagerions avec une armée*. Quel choix! C'est ça qui serait pompadour, maréchal de Richelieu et surtout mousquetaire gris! Il nous a dit que pour nos communications de lettres sur le Nil ce serait assez facile, surtout pour les faire aller en France, plus que pour en recevoir. Il y a sur tous les bords du fleuve des gouverneurs auxquels nous serons adressés, dans le cas où nous irions seuls, et de place en place (jusqu'en Abyssinie même!), des médecins francs. Tu vois, pauvre mère, qu'il n'est pas possible de voyager dans de meilleures conditions! Clot-Bey m'a l'air d'un excellent bougre dans toute la force du terme. Il ira à Paris d'ici un mois ou deux. Écris à M. Cloquet de t'en prévenir. Tu dînerais avec lui; cela te ferait grand bien. Il te rassurerait beaucoup.

Parle-moi de ta santé, pauvre chérie; ne me cache rien. As-tu été reprise de tes crachements de sang? Et les migraines? etc. Moi, à cause du froid (car il ne fait pas chaud du tout, le temps est sec) et par précaution, j'ai dès maintenant endossé la chemise de flanelle. Me voilà donc condamné au gilet de santé.

Bouilhet doit t'écrire; il me l'a promis en partant. Tâche de t'habituer à Nogent. Si tu revenais à Rouen tu t'embêterais peut-être encore plus. Je voudrais bien que l'été fût venu pour que tu puisses un peu voyager en Angleterre. Adieu, pauvre vieille; ne pleure pas. Dans 72 heures je t'écrirai de Malte, sous les orangers; mais quel dégobillage d'ici là, peûh, peûh! Ah peûh!

Adieu, je t'embrasse sur tes deux longues joues creuses.

---

234. À LA MÊME.

Malte. — A bord du *Nil*.  
Nuit du mercredi au jeudi, 7-8 novembre [1849].

Nous venons d'arriver à Malte, chère bonne mère. Le bateau est à l'ancre dans le port, nous repartons demain à 1 heure après avoir pris du charbon. Je profite de l'état de stabilité du bâtiment pour t'envoyer cette lettre promise.

Sais-tu une chose, pauvre vieille, une chose superbe? C'est que je n'ai pas eu le mal de mer. Non, pas du tout (sauf en partant de Marseille, la première demi-heure où j'ai vomi un verre de rhum que j'avais pris pour me donner du cœur). Du reste, tout le temps de la traversée, c'est-à-dire

depuis dimanche matin jusqu'à ce soir, j'ai été un des plus gaillards, si ce n'est le plus gaillard des passagers. Il n'en est pas de même de Maxime ni de Sasseti qui ont piqué une assez grande quantité de renards ! Quant à moi, promenades sur le pont, dîners avec l'état-major, stations sur la passerelle, entre les deux tambours, dans la compagnie du commandant, où je me piète dans des attitudes à la Jean-Bart, la casquette sur le côté et le cigare au bec. Je m'instruis en marine, je m'informe des manœuvres, etc. Le soir, je contemple les flots et je rêve, drapé dans ma pelisse comme Childe Harold. Bref, je suis un gars. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis adoré à bord. Les messieurs m'appellent papa Flaubert, tant, à ce qu'il paraît, ma boule est avantageuse sur l'élément humide. Tu vois, pauvre vieille, que le début est bon. Et ne va pas croire que la mer ait été très calme ; au contraire, le temps a été un peu dur, le vent d'est nous a retardés de 12 heures.

Nous avons à bord deux jeunes gens dont l'un a déjà fait notre voyage. Selon lui, rien n'est plus aisé. C'est un ancien élève de l'École polytechnique, très riche, que l'on appelle M. Delagrangé et qui, dans ce moment, se dirige vers Suez pour gagner Ceylan et faire un petit voyage de 4 ans dans l'Inde, uniquement pour son agrément. La traversée seule lui coûte 7,000 francs. Rien n'est plus drôle que notre bâtiment et la composition des passagers. Tout le monde est ami intime. On cause, on parlotte, on blague. Les meilleurs font des politesses aux dames. On dégobille l'un devant l'autre, et le matin on se revoit avec des figures de déterrés qui rient les unes des autres.

Une des plus comiques est celle de Maxime qui ne croyait pas être malade, le pauvre garçon, et m'avait très recommandé au médecin, tandis que je n'ai rien et que lui ne désouffre presque pas. Quant au jeune Sasseti il fait le crâne, mais n'est pas beaucoup plus solide que son maître.

Demain matin nous visiterons Malte. Je jetterai cette lettre à la poste. Je m'achèterai une paire de souliers dont j'ai besoin ainsi que de la poudre, car nous n'en avons que fort peu et elle est exécrationnable en Égypte. A propos d'Égypte, t'ai-je dit que très probablement nous serons présentés au vice-roi? Vois-tu nos seigneureries devant son Altesse?

Écris-moi de suite au Caire, car je crois que nous ne resterons que peu de temps à Alexandrie.

Dimanche matin, ayant de m'embarquer, j'ai reçu ta lettre du 29. Écris-m'en souvent de pareilles; elle m'a fait du bien. Adieu, pauvre chérie, de tout mon cœur. Embrasse Liline pour moi.

---

235. À LA MÊME.

Alexandrie [17 novembre 1849].

C'est jeudi, avant-hier seulement, que nous sommes arrivés, ayant séjourné 24 heures à Malte à cause du temps qui était contraire. Notre commandant, en homme prudent, a mieux aimé allonger le voyage d'une journée (ce qui nous a permis de bien voir l'île) que de s'exposer à quelque avarie. Du reste, de Malte à Alexandrie, le

temps a été assez beau pour que l'on pût dessiner sur le pont.

Quand nous avons été à deux heures du rivage d'Égypte, je suis monté avec le chef de timonerie sur l'avant et j'ai aperçu le sérail d'Abbas-Pacha comme un dôme noir sur le bleu de la mer. Le soleil tapait dessus. J'ai aperçu l'Orient à travers, ou plutôt dans une grande lumière d'argent fondue sur la mer. Bientôt le rivage s'est dessiné, et la première chose que nous avons vue à terre c'est deux chameaux conduits par un chamelier, puis, tout le long du quai, de braves Arabes qui pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Pour débarquer, ç'a été le tintamarre le plus étourdissant : des nègres, des négresses, des chameaux, des turbans, des coups de bâton administrés de droite et de gauche, avec des intonations gutturales à déchirer les oreilles. Je me fiche une ventrée de couleurs, comme un âne s'emplit d'avoine. Le bâton joue un grand rôle ici ; tout ce qui porte un habit propre rosse ce qui porte un habit sale ; quand je dis habit, c'est culotte qu'il faudrait. On voit quantité de Messieurs vaguer de par les rues rien qu'avec une chemise et une longue pipe. Hormis les femmes de la plus basse classe, toutes sont voilées, avec des ornements sur le nez qui pendent et ballottent comme au frontal des chevaux. En revanche, si l'on ne voit pas leur figure, on leur voit toute la poitrine. En changeant de pays, la pudeur change de place, comme un voyageur embêté qui se met tantôt sur l'impériale et tantôt sur la rotonde. Une chose curieuse ici, c'est le respect ou plutôt la terreur que l'on a pour le Franc. Nous avons vu

des bandes de dix à douze Arabes, tenant toute une rue, s'écarter pour nous laisser passer. Alexandrie, d'ailleurs, est presque un pays Européen, tant il y a d'Européens. Nous sommes, à la table d'hôte de notre hôtel, une trentaine. Tout est plein d'Anglais, d'Italiens, etc. Hier nous avons vu une procession magnifique pour la circoncision du fils d'un riche négociant. Ce matin nous avons déjà vu les aiguilles de Cléopâtre (deux grands obélisques sur le bord de la mer), la colonne de Pompée, les catacombes et les bains de Cléopâtre. Demain nous partons pour Rosette, d'où nous serons revenus dans trois ou quatre jours. Nous allons doucement et sans nous fatiguer, vivant sobrement et couverts de flanelle des pieds à la tête, quoiqu'il fasse trente degrés de chaleur dans les appartements. Ce n'est du reste nullement incommodant, à cause de la brise de mer.

Soliman-Pacha, l'homme le plus puissant de l'Égypte, le vainqueur de Nezim, la terreur de Constantinople, se trouve par hasard à Alexandrie au lieu d'être au Caire. Nous lui avons fait une visite hier, munis de la lettre de Lauvergne. Il nous a admirablement reçus. Il doit nous donner des ordres pour tous les gouverneurs de l'Égypte; il nous offre sa voiture pour aller au Caire. C'est lui qui a fait le marché pour nos chevaux pour notre course de demain. Il est charmant, cordial, etc. C'est sans doute nos balles qui lui plaisent. De plus, nous avons M. Gallis, l'ingénieur en chef des armées, le bey Prestot, etc. Pour te donner une idée de la manière dont nous allons voyager, on nous donne des soldats afin

d'écarter la foule lorsque nous sommes à photographier. J'espère que c'est chic.

Il n'est pas possible, comme tu vois, d'être mieux. Quant aux ophthalmies, parmi les gens que l'on rencontre il n'y a que ceux de la *plus vile condition*, comme on dit généralement, qui en soient atteints. M. Villemain, un jeune docteur d'ici qui est en Égypte depuis cinq ans, me disait ce matin n'en avoir pas vu un seul cas sur un homme aisé, ni sur un Européen. Rassure-toi donc, prends bon courage; je reviendrai en bon état.

Allons, adieu, pauvre vieille, il est quatre heures. J'ai été dérangé dans ma lettre par la visite de M. PASTRI, banquier. C'est lui qui doit nous faire parvenir notre argent et expédier nos bagages si nous envoyons en France quelque môme.

Nous allons de ce pas chez notre ami Soliman prendre une lettre pour demain. Elle est adressée au gouverneur de Rosette afin qu'il nous loge chez lui, c'est-à-dire dans la forteresse, seul endroit logeable, à ce qu'il paraît. Nous avons l'intention de pousser jusqu'à Damiette, mais comme on nous a dit que ce serait trop fatigant à cheval, à cause des sables, nous avons renoncé à la partie; nous irons du Caire, par bateau. Tu vois que nous ne sommes pas des entêtés. Nous avons pour principe d'écouter l'avis des gens compétents et de nous ménager comme deux petits saints. Adieu, mille baisers, pauvre vieille; embrasse la petite pour moi. Écris-moi de bien longues lettres. Je te serre à t'étouffer. Ton fils qui t'aime.

---

236. À LA MÊME.

Alexandrie, jeudi, 22 [novembre 1849].

Je t'écris, chère vieille, en grande tenue, habit noir, gilet blanc, escarpins, etc., comme un homme qui vient de faire une visite à un premier ministre. Nous sortons à l'instant de chez Hartim-Bey, ministre des affaires étrangères, auquel nous avons été présentés par le consul et qui nous a parfaitement reçus. Il va nous donner un firman ficelé pour tout notre voyage. Nous sommes reçus ici d'une manière incroyable. Nous avons l'air de princes; ceci n'est pas une plaisanterie. Sasseti répète : « C'est égal, je pourrai dire qu'une fois en ma vie j'ai eu dix esclaves pour me servir, et un qui chassait les mouches. » C'est en effet ce qui lui est arrivé.

Lundi prochain, nous partons en barque sur le Nil jusqu'à Kafresahiah<sup>(1)</sup>; de là nous aurons trois jours de cheval jusqu'à Mansourah, d'où nous reprendrons une cange pour Damiette, et de Damiette nous remonterons jusqu'au Caire. Cette petite expédition dans la Basse-Égypte est l'affaire d'une quinzaine. Pendant ce temps, il est probable que je ne pourrai t'écrire, pauvre vieille, car à Damiette il est peu probable de rencontrer une occasion pour Alexandrie et nous pouvons arriver au Caire après le départ du courrier. Ainsi, prends patience, chère mère, ne t'inquiète pas. Je ne sais au juste quand tu recevras ma prochaine

<sup>(1)</sup> *Kafr ez-Zaiyât.*

lettre. Le bateau de Beyrout à Alexandrie a eu trois jours de retard dans un voyage de trente-six heures, à cause des vents d'ouest. Tu vois que mille causes peuvent retarder l'arrivée des lettres.

Aujourd'hui nous avons fait emplette de tarbouchs (petits bonnets rouges à glands de soie) et nous portons déjà la coiffure égyptienne, en attendant le reste de l'accoutrement, que nous prendrons au Caire.

Ce matin, nous avons déjeuné chez M. Gallis, l'ingénieur en chef, avec notre ami Soliman-Pacha, et ce soir nous allons à l'Opéra. Tu vois que jusqu'à présent notre existence n'est pas bien rude, quoique nous ayons traversé le désert.

Il est six heures, nous allons dîner. Ce soir ou demain matin je reprendrai ma lettre et te raconterai notre petite expédition de Rosette.

Vendredi matin [23 novembre 1849].

Nous sommes partis à la pointe du jour dimanche dernier, sellés, bottés, enharnachés, armés, avec quatre hommes qui nous suivaient à pied en courant, notre drogman monté sur son mulet chargé de nos manteaux et de nos provisions, et nos trois chevaux qui se conduisaient à l'aide d'un simple licol. Ils avaient l'air de rosses et étaient au contraire d'excellentes bêtes. Avec deux coups d'éperon on les enlevait au galop, et en sifflant ils s'arrêtaient tout court; pour les faire aller à droite ou à gauche, il suffisait d'appuyer sur leur cou.

Dès les portes d'Alexandrie, le désert com-

mence : ce sont des monticules de sable couverts çà et là de palmiers, puis des grèves qui n'en finissent [pas]. De temps à autre, il vous semble voir à l'horizon de grandes flaques d'eau avec des arbres qui se reflètent dedans et, tout au fond, sur la ligne extrême qui paraît toucher le ciel, une vapeur grise passe en courant comme un train de chemin de fer. C'est le mirage. Tout le monde l'éprouve, Arabes et Européens, ceux qui sont habitués au désert comme ceux qui le voient pour la première fois. De temps à autre, dans le sable, on rencontre la carcasse de quelque animal, un chameau mort, aux trois quarts rongé par les chacals et dont les boyaux noircis au soleil passent en dehors ; un mufle momifié, une tête de cheval, etc. Les Arabes trottinent sur leurs ânes avec leurs femmes empaquetées d'immenses voiles noirs ou blancs. On s'adresse le bonjour, *Tayèb*, et on continue son chemin.

Vers onze heures nous avons déjeuné près d'Aboukir, dans une forteresse gardée par des soldats qui nous ont offert d'excellent café et refusé le *batchis*<sup>(1)</sup>, chose merveilleuse ! La plage d'Aboukir est encore couverte, de place en place, par des débris de navire. Nous y avons rencontré quantité de requins échoués. Nos chevaux écrasaient des coquilles au bord des flots ; nous tirions des cormorans et des pies de mer. Nos Arabes couraient comme des lévriers ramasser celles que nous avons blessées (car j'ai tué du gibier ! oui, moi ! voilà du nouveau, hein, pauvre vieille ?). Le temps était magnifique, la mer et le ciel étaient

(1) *Bakbiche*, gratification.

tout bleus, l'espace immense. A un endroit que tu trouveras sur ta carte et que l'on appelle Éd-kou, on passe l'eau en bac. Là, nos gamins avaient acheté au conducteur de deux chameaux quelques dattes dont ceux-ci étaient chargés. A une demi-lieue plus loin environ, nous chevauchions tranquillement côte à côte, à cent pas de nos guides qui nous suivaient par derrière, quand tout à coup nous détournons la tête à un bruit de grands cris qui nous arrive. Nos hommes se bousculaient tous et nous faisaient signe de venir. Sasseti s'enlève au grand galop avec son pet-en-l'air de velours qui vole au vent, nous enfonçons nos éperons dans le ventre de nos chevaux et nous arrivons sur le théâtre du conflit. C'était le propriétaire des dattes qui suivait de loin ses chameaux et qui, voyant nos jeunes drôles en manger, avait cru qu'ils les avaient volées et était tombé sur eux à coups de bâton.

Mais quand il vit trois bougres fondre sur lui avec des fusils accrochés à leur selle, les rôles changèrent et, de battant qu'il était, il devint battu. Le courage alors revint à nos hommes qui tombèrent dessus à coups de triques et de façon à ce que la peau du derrière lui en pétait à chaque bordée. Pour éviter les coups, il entra dans la mer en relevant sa robe de peur d'être mouillé; les autres l'y suivirent. Plus il relevait sa robe, plus il offrait de place aux bâtons qui roulaient sur lui comme des baguettes de tambour. Il n'y avait rien de plus drôle à considérer que ce cul noir au milieu des vapeurs blanches. Il hurlait comme une bête féroce. Nous autres, nous étions là sur le bord à rire comme des fous. J'en ai encore mal

aux flancs quand j'y pense. C'est une des plus belles charges que j'aie vues, soit dit sans calembour. Le surlendemain, en revenant de Rosette, nous avons rencontré les mêmes chameaux qui revenaient d'Alexandrie. En nous apercevant de loin, il prit le large, laissa là ses bêtes et fit un grand détour à pied par le désert afin de nous éviter. Cette aventure nous a considérablement divertis. Du reste, tu ne saurais croire le rôle important que le bâton joue ici; on y distribue les horions avec une prodigalité sublime, le tout accompagné de cris, les plus couleur locale du monde.

Le soir à six heures, après un coucher de soleil qui faisait ressembler le ciel à du vermeil fondu et le sable du désert à de l'encre, nous arrivâmes à Rosette dont toutes les portes étaient fermées. Au nom de Soliman-Pacha elles s'ouvrirent, en criant lentement comme celles d'une grange. Les rues étaient sombres et si étroites qu'il n'y avait juste la place que pour un cavalier. Nous avons traversé les bazars, dont chaque boutique est éclairée par un verre plein d'huile suspendu par une ficelle, et nous sommes arrivés à la caserne. Le pacha nous a reçus sur son sofa, entouré de nègres qui nous ont apporté des pipes et du café. Après beaucoup de politesses et de compliments, on nous a donné à souper et fait nos lits garnis d'excellentes moustiquaires. A propos de moustiques, j'en suis tigré. Du reste je ne les sens nullement, ce qui est le principal. J'y suis actuellement inaccessible. Ma peau en est tannée; mais ce qui me désole, c'est que je ne me bronze pas du tout, tandis que Max est déjà aux trois quarts

nègre. Le lendemain matin, pendant que nous faisons nos ablutions, le pacha entra dans notre chambre en nous amenant le médecin du régiment, un Italien parlant parfaitement français et qui nous fit les honneurs du pays. Grâce à cet excellent homme, nous passâmes une journée fort agréable. Quand il sut mon nom et que j'étais fils de médecin, il me dit qu'il avait entendu parler de mon père et qu'il avait lu son nom cité plusieurs fois. Ce ne fut pas pour moi, chère mère, une médiocre satisfaction en songeant que la mémoire de ce pauvre père m'était encore bonne à quelque chose et me protégeait de si loin. Cela me rappelle qu'au fond de la Bretagne aussi, à Guérande, le médecin du pays m'avait dit l'avoir cité dans sa thèse. Oui, pauvre chérie, je pense à vous deux et bien souvent ; tandis que mon corps va en avant, ma pensée remonte la carte et s'enfonce dans les jours passés.

Toute la matinée fut donc employée aux courses dans Rosette. A chaque nouvelle visite que nous faisons, chibouk, café, et nullement question de manger. Je crevais de faim et commençais à trouver que c'était trop de fumée. Bref, à une heure et demie, le pacha nous dit que nous allions dîner. Nous étions cinq à tour d'une table grande comme un guéridon ; on buvait tous dans le même verre et l'on mangeait avec ses doigts. Il y eut bien de servis au moins trente plats. On mange cinq ou six bouchées de chacun et on vous en sert un autre. Tous arrivent l'un après l'autre. Un négrillon en jaquette bariolée chassait les mouches, d'autres nous versaient de l'eau, soit pour boire ou nous laver les mains.

C'était dans une grande chambre en bois, ouverte de tous côtés, et dominant la mer qui battait au pied. Quant à la cuisine turque, la pâtisserie (beignets, gâteaux, plats sucrés) est excellente. Le reste m'a paru exécration, mais ne m'a pas fait mal au ventre, ce qui m'a étonné. L'après-midi nous nous sommes promenés en barque sur le Nil, du côté de l'ombre, frisant le bord du fleuve chargé de jardins qui versent dans l'eau leurs touffes vertes. De temps en temps, dans les palmiers et les orangers, paraît une maison en bois toute découpée de ciselures comme un manche d'ombrelle chinoise. Sur le balcon, une femme voilée dont on ne voit que les yeux, ou bien un Musulman prosterné du côté de la Mecque et récitant ses prières en se frappant le front contre la terre.

Le lendemain mardi, à six heures du matin, nous sommes repartis. Il faisait froid. Nous avons gardé nos cabans toute la journée, et nous sommes arrivés à cinq heures à Alexandrie après dix-huit lieues de cheval dans le désert, et sans être ni écorchés ni moulus. Nos selles, d'ailleurs, sont si bonnes qu'on y est comme dans des fauteuils.

Tu vois que tout va bien, pauvre mère. Nous sommes couverts de flanelle des pieds à la tête. Le moral et le physique sont bons. Maxime me surveille et me soigne comme un enfant. Je crois qu'il me mettrait sous verre, s'il le pouvait, de peur qu'il ne m'arrive quelque chose.

Adieu, pauvre mère adorée. Bon espoir. Embrasse Liline pour moi. Toi je t'embrasse à t'étouffer.

Ce soir, soirée, réunion du grand monde. Nous

allons chez le général Gallis. On dit qu'on y joue au whist. Ce n'est pas mon affaire, mais la société, l'étiquette, les exigences du monde! Je vais donc déployer mes bonnes manières.

---

## 237. À LOUIS BOUILHET.

Le Caire, 1<sup>er</sup> décembre 1849.

Je commence, mon cher vieux, par embrasser ta bonne tête et par souffler sur ce papier toute l'inspiration, pour que ton esprit vienne vers moi. Je crois, du reste, que tu penses bougrement à nous, car nous pensons, nous autres, bougrement à toi, et cent fois dans la journée nous te regrettons. A l'heure qu'il est, la lune brille sur les minarets; tout est silencieux. De temps à autre aboient les chiens. J'ai devant ma fenêtre, dont les rideaux sont tirés, la masse noire des arbres du jardin, vue dans la clarté pâle de la nuit. J'écris sur une table carrée, garnie d'un tapis vert, éclairé par deux bougies et puisant mon encre dans un pot à pommade. J'entends derrière le refend le jeune Maxime qui fait ses dosages photographiques. Les muets sont là-haut qui dorment, à savoir Sasseti et le drogman, lequel drogman, pour avouer la vérité, est un des plus fieffés ruffians qu'on saurait dire. Quant à ma seigneurie, elle est revêtue d'une grande chemise de nubien, en coton blanc, ornée de houppes et d'une coupe dont la description serait longue. Mon chef est complètement ras, sauf une mèche à l'occiput (c'est par là qu'au jour du jugement Mahomet doit vous enlever) et couvert d'un tar-

bouch rouge qui cassepète de couleur rouge et m'a fait les premiers jours cassepéter de chaleur. Nous avons des boules assez orientales. Des considérations de sécurité arrêtent notre élan de costume; l'Européen étant plus respecté en Égypte, ce ne sera qu'en Syrie que nous nous affublerons complètement. Et toi, pauvre vieux bougre aimé, que deviens-tu dans cette sale patrie à laquelle je me surprends parfois rêvassant avec tendresse? Je songe à nos dimanches à Croisset, quand j'entendais le bruit de la grille en fer et que je voyais apparaître la canne, le cahier et toi... Quand reprendrons-nous nos interminables causeries au coin du feu, plongés dans mes fauteuils verts? Où en est *Melanis* et les pièces, voyage? etc., etc. Envoie-moi des volumes.

Nous partons le 1<sup>er</sup> janvier pour notre voyage de la Haute-Egypte et de la Nubie. Ce sera l'affaire de trois mois environ. Je n'ai pas encore vu les pyramides. La semaine prochaine, nous ferons une petite tournée aux environs, dans laquelle nous verrons les pyramides, Sakkara, Memphis et le Mokattam, où j'espère tuer des hyènes ou quelque renard dont je rapporterai la peau.

Je crois bien, homme intelligent, que tu ne t'attends pas à recevoir de moi une relation de mon voyage. C'est tout au plus si j'ai le temps de me tenir au courant de mes notes. Je n'ai encore rien écrit, ni même ouvert un livre, si ce n'est hier que j'ai lu trois odes d'Horace par divertissement, en fumant mon chibouk. Je voudrais pourtant t'envoyer quelque chose qui aille te divertir dans ton logement de la rue Beauvoisine, entre Huart et les hiboux empaillés. D'un mot, voici jusqu'à présent

comment je résume ce que j'ai ressenti : peu d'étonnement de la nature, comme paysage et comme ciel, comme désert (sauf le mirage); étonnement énorme des villes et des hommes. Hugo dirait : « J'étais plus près de Dieu que de l'humanité! ». Cela tient sans doute à ce que j'avais plus rêvé, plus creusé et plus imaginé tout ce qui est horizons, verdure, sables, arbres, soleil, que ce qui est maisons, rues, costume et usages. Ça été pour la nature une retrouvaille et pour le reste une trouvaille. Mais il y a un élément nouveau que je ne m'attendais pas à voir et qui est immense ici, c'est le grotesque. Tout le vieux comique de l'esclave rossé, du vendeur de femmes bourru, du marchand filou, est ici très jeune, très vrai, charmant. Dans les rues, dans les maisons, à propos de tout, de droite et de gauche on y distribue des coups de bâton avec une prodigalité repoussante. Ce sont des intonations gutturales qui ressemblent à des cris de bêtes féroces, et des rires par là-dessus, avec de grands vêtements blancs qui pendent, des dents d'ivoire claquant sous des lèvres épaisses, nez camus de nègres, pieds poudreux, et des colliers, et des bracelets! pauvre vieux! Nous avons fait chez le pacha de Rosette un dîner où il y avait dix nègres pour nous servir. Ils avaient des jaquettes de soie, quelques-uns des bracelets d'argent; un négrillon nous chassait les mouches avec un plumeau en roseaux; nous mangions avec nos doigts; on apportait les mets plat à plat, sur un plateau d'argent. Il y en eut environ une trentaine qui défila de cette façon. C'était dans un pavillon de bois, toutes fenêtres ouvertes, sur des divans, en vue de la mer.

Une des plus belles choses, c'est le chameau. Je ne me lasse pas de voir passer cet étrange animal qui sautille comme un dindon et balance son col comme un cygne. Ils ont un cri que je m'épuise à reproduire; j'espère le rapporter, mais c'est difficile à cause d'un certain gargouillement qui tremblote au fond du râle qu'ils poussent. Du reste j'en aurai peut-être assez du chameau, car nous irons du Caire à Jérusalem par le désert et le mont Sinaï. C'est l'affaire de vingt-cinq jours au moins. Notre caravane se composera de douze chameaux. Vois-tu nos boules là-dessus? Arrivés à Jérusalem, nous en cuyderons peut-être crever de fatigue. Du reste si le dromadaire se conduit avec moi comme la Méditerranée, j'en aurai le dessus; car vous saurez, mon cher Monsieur, que j'ai été le plus gaillard de tous les passagers, quoique la mer ait été chienne (on roulait, on dégoillait, c'était superbe). Tout le temps de la traversée, onze jours, j'ai mangé, fumé, blagué et été si aimable par mes histoires lubriques, bons mots, facéties, etc., etc., que l'état-major m'adorait. Je crois que je repasserais sur le *Nil* gratis. J'ai acquis là cette conviction que les choses prévues arrivent rarement. J'avais peur du mal de mer, et je n'en ai pas eu un brin; il n'en fut pas ainsi de Maxime et du jeune Sasseti.

Accoudé sur le bastingage, je contemplais les flots au clair de lune, en m'efforçant de penser à tous les souvenirs historiques qui devaient m'arriver, et ne m'arrivaient pas, tandis que mon œil, stupide comme celui du bœuf, regardait l'eau tout bonnement. Plusieurs fois j'ai songé à Racine dans son cabinet, avec sa perruque et son habit xvii<sup>e</sup> siècle, se creusant l'imagination pour arranger la

plaine liquide avec la montagne humide, à tous les bouillons qu'il voyait en idée, et quel tranquille tohu-bohu cela faisait dans sa tête.

Si tu veux avoir une bonne idée de Malte, lis dans le livre de Maxime ce qu'il en dit; c'est fort exact. Appelle toute ta réflexion sur la *Calessina*; seulement figure-toi dedans des mines d'abbés du bon vieux temps, en culotte courte avec le chapeau pointu et dans la compagnie d'une dame.

Le matin du jour où nous avons abordé l'Égypte, je suis monté dans les hunes avec le maître de timonerie, et j'ai aperçu cette vieille Égypte. Le ciel, la mer, tout était bleu. Le sérail du vieux pacha se détachait en blanc à l'horizon. Voilà ce que j'ai vu. En approchant de terre, du côté des catacombes et des bains de Cléopâtre, nous distinguâmes un homme à pied avec deux chameaux qu'il poussait devant lui. Dans le port quelques Arabes assis, jambes croisées sur les pierres, pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Nous avons passé à l'arrière d'un petit brick portant écrit le nom de Saint-Malo, et l'on a lâché les ancres. Toute une flottille de canots pleine de portefaix, de drogmans, de cawas des consuls, s'est ruée autour de nous; ç'a été un bon charivari de paquets, de gueulades; on s'embarrassait dans les longues pipes, dans les cordages, dans les turbans; on jetait les malles de par-dessus le bord dans les canots, le tout assaisonné de coups de trique sur les épaules des felahs.

A Alexandrie, dès le soir de notre arrivée, nous avons vu une procession aux flambeaux: on fêtait la circoncision d'un enfant. Les fanaux de résine éclairaient les rues sombres où la foule bigarrée se

bousculait avec des cris. Ici, au Caire, nous avons assisté à des drôleries pareilles; un de ces derniers soirs nous avons vu des dévots chanter les louanges d'Allah, dans une noce; rangés en parallélogramme, ils se dandinaient en psalmodiant d'une façon monotone. Un d'entre eux donnait le ton et jetait régulièrement des cris aigus. Les bouffons sont parfaits et les plaisanteries d'iceux du meilleur goût. Un même parlait à un sourd; après avoir essayé de se faire entendre en lui criant alternativement à chacune de ses oreilles, il s'est mis à la fin, et de désespoir, à lui hurler dans le derrière.

Demain nous devons faire une partie sur l'eau avec plusieurs dames qui danseront au son du tarabouk, avec des crotales et leurs coiffures de piastres d'or. Avant-hier, nous fûmes chez une femme qui nous présenta à deux autres. L'appartement délabré et percé à tous les vents était éclairé par une veilleuse; on voyait un palmier par la fenêtre sans carreaux, et les deux femmes turques avaient des vêtements de soie brochés d'or. C'est ici qu'on s'entend en contrastes : des choses splendides reluisent dans la poussière:

Adieu, pauvre vieux bougre. Ecris quelquefois à ma mère, et préviens-la dès que tu auras reçu de mes nouvelles. Nous t'embrassons. Pioche raide... Adieu; mille tendresses.

---

238. À SA MÈRE.

Le Caire, 2 décembre 1849.

Nous voici au Caire, pauvre chérie, où nous devons rester tout le mois de décembre, jusqu'au

retour des pèlerins de la Mecque qui doit avoir lieu dans vingt-cinq jours environ. Nous allons visiter le Caire soigneusement et nous piéter à travailler tous les soirs, chose que nous n'avons pas encore faite. Vers le 1<sup>er</sup> janvier, nous nous mettrons dans une cange et nous remonterons le Nil pendant six semaines, après quoi nous le descendrons et reviendrons ici. Tout ce voyage de la Haute-Égypte est excessivement facile et sans le moindre danger d'aucune espèce, surtout en cette saison, où les chaleurs sont loin d'être excessives. Ainsi tu peux, dès maintenant, changer d'opinion relativement au climat de l'Égypte. Il y fait des brouillards le soir tout comme ailleurs. Les nuits sont froides (quoique les domestiques, les esclaves plutôt, dorment dans la rue par terre, devant les portes) et l'on y voit des nuages. A entendre, en France, certaines gens, l'Égypte est un véritable four. D'accord, mais il tiédit quelquefois. Si tu veux, pauvre vieille, avoir l'inventaire de ce que je porte sur le corps (d'après le conseil unanime des gens sensés), voici comment je suis vêtu : ceinture de flanelle, une chemise de flanelle, un caleçon de flanelle, pantalon de drap, gros gilet, grosse cravate et paletot par-dessus ma veste le soir et le matin. Je suis rasé et porte le tarbouch rouge avec les deux petits bonnets blancs en dessous.

Tout ce qui est officier, militaire, ou employé de l'administration porte la redingote de Constantinople, c'est-à-dire la nôtre, avec le tarbouch. Comme robe de chambre, j'ai acheté hier une chemise de Nubie qui m'a coûté cinquante sols et qui est d'un grand chic. Pour une vingtaine de francs on peut avoir des robes de chambre en soie. Un

bon cheval coûte trois cents francs; aussi en acheterons-nous en Palestine. Tu dois voir, chère mère, par le peu d'intervalle qu'il y a entre cette lettre-ci et la précédente, que nous avons brûlé la Basse-Egypte. On ne nous a pas engagés à y aller à cause des marais qu'il y a encore, restes de l'inondation. Il fallait les traverser; on y gobe des fièvres et la colique. Nous nous en sommes privés. C'est sans doute un excès de prudence, mais enfin mieux vaut trop que pas assez. De même pour le Senaar; nous avons eu un moment l'intention de pousser jusque-là. C'est, à ce qu'il paraît, aussi facile que d'aller d'Alexandrie au Caire, mais Linant-Bey (l'ingénieur en chef des ponts et chaussées d'Égypte), qui y a été trois fois, nous a dit que nous ne verrions rien du tout, et que cela ne valait pas la peine d'allonger notre voyage. Ainsi le Senaar, jusqu'à présent, me paraît mis de côté, à moins que là-haut la rage ne nous empoigne de remonter plus loin. En revanche M. Linant (c'est à coup sûr l'homme le plus intelligent que nous ayons encore rencontré, le plus instruit et le mieux de toute façon) nous engage à aller à Jérusalem par terre, et non par mer, ce qui rentre dans notre itinéraire primitif, comme tu peux t'en assurer en y jetant les yeux. Je conclus de tout cela qu'il n'est pas possible en Europe d'avoir sur les routes d'Asie des renseignements précis. Cela change souvent. Ainsi nous avons vu à Alexandrie un jeune prince allemand qui revenait de Palmyre réputée inabordable; il y avait été avec son domestique et son drogman, sans qu'il lui arrivât rien du tout. J'en ai assez vu, et surtout assez entendu, pour avoir cette conviction que la mauvaise rencontre n'existe

que quand on la cherche; quant aux maladies on les gagne par imprudence. Que dis-tu d'un brave Anglais (le fait nous a été rapporté par le comte de Neuville qui a voyagé avec lui en Syrie) qui, tout le temps qu'il était en Syrie, faisait quatre repas, mangeait du roastbeef et buvait du vin! On avait beau lui soutenir qu'il allait se tuer, notre homme n'en démordait pas. Quand la fièvre l'empoigna, il ajouta du rhum à son thé et s'imagina de prendre alors des bains froids pour se calmer le sang. Aussi s'est-il fait claquer comme un pétard à Jérusalem, soutenant jusqu'au dernier moment que le climat était meurtrier et son régime bon. Sois donc sans crainte aucune, pauvre vieille, nous allons bien tous et irons bien jusqu'au bout.

C'est au Caire que l'Orient commence. Alexandrie est trop mêlée d'Européens pour que la couleur locale y soit bien pure. Ici on rencontre moins de chapeaux. Nous courons les bazars, les caouehs (cafés), les baladins, les mosquées. Il y a des farceurs d'un grand mérite et qui font des plaisanteries d'un goût plus que léger. Le bazar des esclaves a eu nos premières visites. Il faut voir là le mépris qu'on a pour la chair humaine. Le socialisme n'est pas près de régner en Égypte. Je me fonds en admiration devant les chameaux qui traversent les rues et se couchent dans les bazars entre les boutiques.

---

239. À LA MÊME.

Mardi soir, 4 décembre [1849].

Bonne journée aujourd'hui, chère mère; j'ai reçu quatre lettres de toi. Tout ce bon bagage à

la fois m'a rempli de joie. Nous avons fait cet après-midi une délicieuse course aux tombeaux des Califes. C'est une grande plaine aux environs du Caire, toute chargée de mosquées du temps des croisades. On a le désert d'un côté, le Caire et tous ses monuments à vos pieds, et plus loin les prairies du Nil, avec le fleuve tacheté de voiles blanches. Les canges ont toutes deux grandes voiles croisées qui font ressembler le bateau à une hirondelle volant avec deux immenses ailes. Le ciel était tout bleu, les éperviers tournoyaient, les chameaux passaient, et du haut des minarets en ruines, dont les pierres sont rongées de vieillesse comme des pans de guenilles déchiquetées par les rats, on voyait les hommes et les bêtes ramper comme des mouches, le tout inondé d'une lumière liquide qui paraît pénétrer la surface de chaque chose et la transparence de l'atmosphère.

Maintenant que j'ai de tes nouvelles, je ferme ma lettre. Nous partons après-demain pour notre petite excursion autour du Caire.

Adieu, je t'embrasse un million de fois.

---

240. À MADAME BONENFANT.

Le Caire, 5 [4] décembre 1849.

Et d'abord, chers parents, permettez-moi de vous dire que je ne sais comment vous remercier pour les bons soins que vous prodiguez à ma pauvre mère. Elle en a bien besoin, je vous assure, et sans vous je ne sais ce qu'elle deviendrait.

Dans sa lettre que j'ai reçue hier, elle me parle de retourner à Rouen vers la fin de décembre. Je crois qu'elle fera bien d'y rester le moins longtemps possible et de retourner auprès de vous; elle ne saurait être mieux nulle part ailleurs.

Quand tu me répondras, chère Olympe, dis-moi bien franchement comment elle va, si elle n'est pas trop triste. Ses lettres me paraissent bien raisonnables, mais j'ai peur qu'elle ne se batte un peu les flancs pour m'écrire et, de peur de m'attrister, fasse bonne contenance en dépit d'elle-même. En tout cas ne me cache rien. Je fais appel là-dessus à ta franchise et à ton bon cœur. Tu l'as sans doute bien embrassée quand je suis parti; comme elle pleurait, n'est-ce pas? Merci, ma grosse, pour tout ce que tu lui as donné de tendresse en cet affreux moment. Il n'y a rien de perdu; je ramasse tout cela et le garde en un coin sûr.

J'espère bien que vous n'avez pas le toupet d'espérer de moi une relation de voyage. Il me manque, pour effectuer la chose, le temps. A peine, en voyage, si on a celui de respirer. Les soins matériels absorbent une quantité de quarts d'heure inconcevable. Pour acheter une pipe dans un bazar, c'est l'affaire d'une demi-journée, tant les marchands se disputent avec votre drogman, l'un voulant tromper l'autre. De là, cris, injures, coups : tableau! Et la journée se passe ainsi. J'ai bien pensé au brave père Parain ce matin. Nous avons visité le bazar des orfèvres. Dans un couloir aussi étroit et aussi sombre qu'une tige de botte (lorsque, la tenant par les tirants, on cherche à découvrir le clou qui vous blesse le talon), rangés

des deux côtés derrière de gros coffres en bois, fumant la pipe et buvant le café, il y a quantité de drôles en turban, penchés sur leur genou et occupés à gratter je ne sais quoi. Dans une espèce d'arrière-boutique flamboie la forge; quelques gamins polissent des chaînes d'or. Des femmes voilées passent devant vous en criant des mots incompréhensibles; ou bien c'est la tête de quelque chameau traversant le bazar, qui entre dans la boutique sans façon et regarde ce que l'on fait avec son grand air hébété. Voilà ce que c'est que le bazar des orfèvres. D'orfèvrerie on n'en voit pas; tout est sous clef.

---

## 241. À SA MÈRE.

Le Caire, 14 décembre 1849.

Si tu savais, chère vieille, combien de fois par jour, en voyant de belles choses, je te regrette et me figure ta mine garnie de lunettes, s'ébahissant à mes côtés. Aussi, de tout ce que je vois, je tâche de ramasser le plus possible pour t'en rapporter davantage. Comme nous causerons au retour, pauvre chère vieille! Allons! allons! prends courage! Ce temps, qui te paraît si long maintenant, dans quelques mois te semblera avoir passé vite. Tu ne te rappelleras plus alors que l'uniformité de ton inquiétude, sans toutes les intermittences qui peuvent maintenant en mesurer l'étendue. Quand je dis intermittences, je me trompe sans doute, car je suis sûr que tu ne désinquiétudes pas et que, du matin au soir (et surtout du soir au matin), tu

es à te creuser la tête pour imaginer un tas de dangers, qui n'ont jamais existé que dans ta cervelle. La lettre d'aujourd'hui, par exemple, me paraît plus triste que les autres. Comme tu vas t'ennuyer, à Rouen ! Comme tu vas regarder ton feu brûler et la pluie couler sur les carreaux ! Fais venir Bouilhet, vous causerez de moi ensemble. Tu sais qu'il est d'une timidité ridicule, et s'il ne t'a pas écrit (ce qui ne m'étonnerait guère), ou s'il ne vient pas subito te voir, sachant ton retour à Rouen, c'est qu'il y a là plus de gaucherie qu'autre chose.

Ma lettre t'arrivera après le jour de l'an. A cette époque nous ferons nos préparatifs pour le voyage du Nil. Nous aurons une belle cange avec dix marins à nous (chaque homme 15 francs par mois), et des lettres de recommandation pour tous les gouverneurs. Il n'y aurait même rien d'étonnant quand Soliman-Pacha nous accompagnerait une partie du voyage (ce qui nous dérangerait un peu, par parenthèse). Nous aurons sur notre bateau une masse de pipes, force tarbouch, chibouk et tarabouk (tambour), etc., etc. Oui, nous avons un bon chic. Le soleil s'est enfin décidé à me culotter la peau : je passe au bronze (ce qui me satisfait) ; j'engraisse (ce qui me désole) ; ma barbe pousse comme une savane d'Amérique. Je dors des douze heures de suite sans [me] réveiller, enfin j'ai l'air d'un vieux roquentin. J'ai une bonne boule et suis satisfait de moi. Quant à la vanité, rassure-toi, pauvre vieille ; je ne suis pas encore ivre d'encens et je crois qu'au retour je ne ferai pas semblant de ne pas te reconnaître.

Nous avons cette semaine fait une petite ex-

cursion de six jours à Giseh, aux Pyramides, à Sakkara et à Memphis. A Sakkara j'ai ramassé dans leur pot des momies d'ibis que nous rapporterons. Quant à des momies humaines, c'est fort difficile à exporter, toutes les antiquités étant arrêtées à la douane. Du reste, si ce n'est pas plus malaisé pour sortir que pour entrer, l'affaire sera bâclée aisément. Nous sommes entrés à Alexandrie sans qu'on ait ouvert nos bagages (1,200 livres). Nous avons donné cinquante sols, et tout a été dit. Voilà donc dix jours que nous avons passés à peu près entièrement dans le désert, couchant sous la tente, vivant avec les Bédouins (lesquels sont très gais et les meilleurs gens du monde), mangeant des tourterelles, buvant du lait de buffle, et entendant la nuit glapir ces vieux chacals que nous voyons le soir et le matin galoper entre les monticules de sables voisins. J'adore le désert; l'air y est sec et vif comme celui des bords de la mer, rapprochement d'autant plus juste qu'en passant la langue sur sa moustache, on se sale le palais. On y respire à pleins poumons. Nos chevaux étaient ferrés avec un fer plein (comme un soulier) pour mieux courir sur le sable; nous les lancions à fond de train, nous *dévorions* l'espace, nous faisons une masse de charges. Pour te rassurer dès à présent quant au désert (relativement à notre voyage du Sinaï que nous ferons vers le mois d'avril probablement), apprend, pauvre vieille, qu'il n'y a dans le désert ni ophthalmie, ni dyssenterie, ni fièvre. *Il n'y a rien* et puis c'est tout; le seul danger sérieux est d'y crever de faim ou de soif quand on n'a pas de provisions. Nous avons un drogman parfait, homme d'une cinquan-

taine d'années, Italien, aux trois quarts Arabe, grand drôle flegmatique, connaissant les coins et recoins de toute l'Égypte, excellent dans tous les marchés que nous faisons et qui, au milieu d'une vingtaine d'Arabes, est curieux à voir. Pour une piastre (5 sols) il se chamaille avec eux pendant une heure. Alors son grand œil noir s'allume, il gesticule, pâlit, crie et finit par les faire taire. Il est bon cuisinier, nous prie de lui laisser nous faire des plats sucrés, sait empailler les oiseaux, estamper les bas-reliefs. Il fait tous les métiers possibles et ne rit jamais que lorsqu'il a pris un raccourci pour nous mener d'un endroit à l'autre. Alors il met les poings sur les hanches, baisse le nez et se tortille en grim pant sur sa bourrique. Dans l'intérieur du Caire nous ne sortons pas des ânes; ou plutôt nous ne sortons pas sans âne. Les rues sont si étroites qu'il n'y a pas moyen d'avoir d'autre monture et la ville est si grande qu'on ne saurait faire une course à pied. Depuis les grands seigneurs jusqu'aux nettoyeurs de pipes, tout le monde trotte sur son baudet. On crie, on se range, on se frôle les uns les autres, on passe et l'on disparaît, le tout sans encombre ni accident. Les trois quarts des rues ne sont guère plus grandes que la rue du Petit-Puits. Par le haut, les maisons font toucher leurs balcons de bois ciselés. On entend des voix chanter de derrière les murs ou bien résonner de temps à autre le singulier cri de joie des femmes arabes, qui ressemble à un trille de clarinette. En fait de baladins, farceurs et danseuses, c'est, à ce qu'il paraît, dans la Haute-Égypte que nous pourrons nous donner une bosse de cette bonne couleur tant rêvée.

Nous sommes arrivés au bas de la colline où se trouvent les pyramides, il y a aujourd'hui huit jours (vendredi), à 4 heures du soir. C'est là que commence le désert. Ça été plus fort que moi, j'ai lancé mon cheval à fond de train. Maxime m'a imité et je suis arrivé au pied du Sphinx. En voyant cela, qui est indescriptible (il faudrait dix pages, quelles pages!), la tête m'a un moment tourné, et mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris. Au coucher du soleil, le Sphinx et les trois pyramides toutes roses semblaient noyés dans la lumière; le vieux monstre nous regardait d'un air terrifiant et immobile. Jamais je n'oublierai cette singulière impression. Nous y avons couché trois nuits, au pied de ces vieilles bougresses de pyramides, et franchement c'est chouette. Plus on les voit, plus elles paraissent grandes; les pierres, qui à vingt pas semblent grosses comme des pavés de rues, ont la taille d'un homme environ et, quand on monte sur elles, cela grandit au fur et à mesure comme lorsqu'on gravit une montagne. Dès le lendemain matin, avant le jour, nous avons commencé l'ascension. Les Arabes qui vous mènent sont si adroits, deux par devant qui vous tirent et deux par derrière qui vous poussent, que l'on est entraîné presque malgré soi. Moi qui n'ai pas le *vent long*, je n'en pouvais plus d'essoufflement quand je suis arrivé en haut. C'est l'affaire d'un petit quart d'heure.

Le reste de la journée a été employé à visiter l'intérieur des pyramides, les hypogées, les tombeaux où je ne suis pas descendu, de peur du vertige, descente dangereuse d'ailleurs et qui ne récompense pas du mal que l'on se donne. Nous

avons reçu des Anglais voyageurs sous notre tente. Nous leur avons offert la pipe et le café et échangé toutes sortes de politesses. Le lendemain, course à cheval dans l'intérieur du désert; photographie, notes. Le vent, la nuit, donnait des coups dans notre tente comme dans la voile d'un navire. Notre lanterne brûlait suspendue au milieu; les chevaux, attachés à des piquets, soufflaient. Giuseppe, l'écumoire à la main, marmitonnait la cuisine, et autour de leurs feux nos Arabes chantaient des litanies ou écoutaient un d'entre eux raconter une histoire. Pour dormir, ils font des trous dans le sable avec leurs mains et se couchent dans ces sortes de fosses comme des cadavres. On ne sort pas ici des tombeaux, des momies, des débris de toute espèce; la terre des environs de Sakkara est littéralement composée d'ossements humains. Pour arranger la bride de mon cheval, mon saïs (valet de pied qui court devant les chevaux) a pris un os, en guise d'autre chose. Le sol, en cet endroit, est effondré par des souterrains qui étaient des nécropoles.

A Memphis nous avons campé au bord d'un lac, dans un bois de palmiers, près du colosse de Sésostris étendu sur le ventre dans la boue. Il ne reste rien de Memphis. Il n'y a que des palmiers, quelques troupeaux de chèvres, une belle herbe verte et, çà et là, quelque pauvre Arabe qui fuit à toutes jambes devant vous quand vous galopez vers lui. Je m'aperçois que les Francs sont fort respectés. Nos armes et le souvenir de Napoléon y sont pour beaucoup; mais il faut dire aussi que beaucoup d'officiers de l'armée du pacha sont des Français et que les pauvres diables ne savent ja-

mais à qui ils ont affaire. Avant-hier matin, 12, anniversaire de ma naissance, nous sommes revenus au Caire par une autre route, marchant tout le temps sous les palmiers ou au bord du Nil et allant au petit pas pour faire durer le plaisir ; aussi avons-nous mis sept heures pour une route qui en demande quatre.

Je t'ai parlé de verdure. Cela peut te sembler drôle. Mais il y a en Égypte deux choses, l'Égypte proprement dite, la vallée, tout ce qui reçoit l'inondation, qui est plus vert que la Normandie, et immédiatement à côté le sable aride, le désert, de sorte que ces deux couleurs tranchent brutalement côte à côte, dans la même vue, comme du haut des pyramides, par exemple. Vous voyez des champs, des prairies, des mosquées, et le désert, cette grande polissonne d'étendue qui est violette au soleil levant, grise en plein midi, et rose le soir. Ah ! tout cela est bien farce.

---

242. À SON FRÈRE.

Le Caire, 15 décembre 1849.

Tu dois commencer à trouver que je suis une fière canaille de ne vous avoir pas donné plus tôt de mes nouvelles, mon cher Achille ; mais c'est tout au plus si j'ai le temps, à chaque courrier, de griffonner à la hâte quelques lignes pour notre pauvre mère. Nous rentrons le soir passablement échignés et, dès que nos notes sont prises, nous tapons de l'œil. Voilà deux jours que nous sommes revenus des pyramides. De tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, c'est à coup sûr ce qu'il y a de

plus beau, quoique l'impression soit toute différente de celle à laquelle on s'attend. Ces *étonnantes bâtisses*, au premier coup d'œil, ne paraissent pas fort grandes, n'ayant rien là qui puisse servir de terme de comparaison. Mais à mesure qu'on reste auprès et surtout que l'on monte sur elles, cela grandit prodigieusement et paraît si bien devoir vous écraser que l'on en courbe les épaules. Quant à la vue qu'on découvre de là-haut, je défie qui que ce soit, fût-ce Desalleurs, M<sup>e</sup> Bailleul ou Chateaubriand, d'en donner une idée. On serre son manteau contre soi, vu que le froid vous pince fort, et on tait sa gueule; voilà tout.

A propos de froid, il fait froid en Égypte, on y est couvert de flanelles et de paletots, de même que l'on y voit des nuages, de même qu'il y a beaucoup de verdure. La première chose que l'on vous recommande, c'est de vous bien couvrir, pour éviter les dyssenteries qui sont fort dangereuses. A part cela, il y règne peu de maladies; les fièvres sont dans le delta, et les ophthalmies n'attaquent guère que les Arabes. Du reste dans la Haute-Égypte, pour laquelle nous partons au mois de janvier, après le retour des pèlerins de la Mecque, il n'y a plus ni maladies d'yeux ni maladies de ventre. Ici, au Caire, on voit quantité de borgnes et d'aveugles. Les enfants des pauvres gens sont littéralement mangés par les mouches, ce qui ne les empêche pas de porter des colliers et aux jours de fête, comme aux circoncisions et aux mariages, des bonnets et des vestes garnis de piastres d'or que les grands leur prêtent pour embellir la cérémonie.

On peut ici satisfaire son goût pour l'académie

humaine. Quantité de messieurs marchent complètement nus, ce qui fait détourner les yeux des Anglaises; les drôles sont du reste crânement tournés et outillés. Quant aux femmes, on ne leur voit rien de la figure, que la poitrine en plein. Dans la campagne, par exemple, quand elles vous voient venir, elles prennent leur vêtement, se le ramènent sur le visage et, pour se cacher la mine, se découvrent ce qu'on est convenu d'appeler la gorge, c'est-à-dire l'espace compris depuis le menton jusqu'au nombril.

Ah! j'en ai t'y vu de ces tetons! j'en ai t'y vu! j'en ai t'y vu!

Remarque : Le teton d'Égypte est très pointu, en forme de mamelle, et n'excite pas du tout.

Mais ce qui excite, par exemple, ce sont les chameaux (les vrais, ceux qui ont quatre pattes) traversant les bazars; ce sont les mosquées avec leurs fontaines, les rues pleines de costumes de tous pays, les cafés qui regorgent de fumée de tabac et les places publiques retentissantes de baladins et de farceurs. Il y a sur tout cela, ou plutôt c'est de tout cela que ressort une couleur d'enfer qui vous empoigne, un charme singulier qui vous tient bouche béante.

Quant aux almées du Caire, il n'y en a plus au Caire; elles sont reléguées dans la Haute-Égypte. En revanche il y a des almées mâles, citoyens à métier suspect, habillés en femmes et qui se trémoussent d'une belle façon. Après demain, nous en ferons venir six dans le jardin de l'hôtel et nous nous donnerons une représentation complète. Ce que j'en ai déjà vu dans la rue m'a paru très beau.

Nous sommes ici sur un excellent pied. Soliman-Pacha s'est pris d'une belle affection pour nous dès le début, ce qui nous a bien fait, comme position, et nous voyageons avec une certaine mine. L'Égypte est du reste peuplée de Français, lesquels sont fort heureux de rencontrer des compatriotes avec qui causer des théâtres de Paris et de la politique du jour. Presque toutes les places importantes sont occupées par eux, ou par des Arméniens chrétiens, de sorte que les pauvres diables d'Arabes ne savent jamais à qui ils ont affaire et baissent pavillon devant toute redingote européenne. Du reste le peuple s'inquiète fort peu de tout ce qui se passe. Il était égyptien sous Mahomet, il redevient turc sous Abbas, il sera anglais plus tard quand l'Angleterre se sera emparée de l'Égypte (ce qui arrivera un de ces matins); ou plutôt il restera le même, se moquant de tout, flâneur, causeur et paresseux, car l'Arabe ici est très gai, fort amateur de drôleries, de mascarades et de processions. Le fellah tout nu laboure les champs avec un hoyau et s'arrête pour vous voir passer, tout comme les bons paysans de France. Le Bédouin s'amuse à se faire raconter des gaudrioles, et l'habitant des villes fume sa pipe sur sa boutique, se branle la tête en récitant sa prière, et floue gravement le bourgeois en buvant son café d'un air antique.

J'ai adressé chez toi une lettre pour maman. La voilà revenue à Rouen, la pauvre femme; elle ne sait où traîner son ennui. Soignez-la bien; je ne te dis pas de l'aimer, cher frère, mais c'est de paroles surtout qu'elle a besoin. Il lui faut, pour vivre, quelque peu de cette tendresse quotidienne à

laquelle elle a été si habituée et que lui prodiguait notre pauvre père.

Pardon, pauvre vieux, si je te dis des choses que tu devines, mais à mille lieues de distance on est si loin ! Et maintenant que tu es seul près d'elle, fais-toi double et remplace-moi.

Adieu, embrasse pour moi Julie et Juliette<sup>(1)</sup>, tout le monde, tous les nôtres, cela va sans dire.

Tout à toi. Écrivez-moi au Caire. Je t'embrasse.

---

243. À LOUIS BOUILHET.

*de Saltatoribus.*

[Fin décembre 1849-début janvier 1850.]

Nous n'avons pas encore eu de danseuses ; elles sont toutes dans la Haute-Égypte, exilées. La partie que nous devions faire sur le Nil la dernière fois que je t'ai écrit a raté. Du reste, il n'y a rien de perdu. Mais nous avons eu les danseurs. Oh ! Oh ! Oh !

C'est nous qui t'avons appelé ! J'en ai été indigné, et très triste. Trois ou quatre musiciens jouant des instruments singuliers (nous en rapporterons) se tenaient debout au fond de la salle de l'hôtel pendant que, sur une petite table, un monsieur prenait son repas et que nous autres nous fumions nos pipes, assis sur le divan. Comme danseurs, figure-toi deux drôles passablement laids, mais charmants de corruption, de dégradation inten-

(1) Femme et fille d'Achille Flaubert.

tionnelle dans le regard et de féminité dans les mouvements, ayant les yeux peints avec de l'antimoine et habillés en femmes. Pour costume, de larges pantalons et une veste brodée qui descend jusqu'à l'épigastre, tandis que les pantalons au contraire, retenus par une énorme ceinture de cachemire pliée en plusieurs doubles, ne commencent à peu près qu'au bas ventre, de sorte que tout le ventre, les reins et la naissance des fesses sont à nu à travers une gaze noire collée sur la peau, c'est-à-dire retenue par les vêtements inférieurs et supérieurs. Elle se ride sur les hanches comme une onde ténébreuse et transparente, à tous les mouvements qu'ils font. La musique va toujours du même train, sans arrêter, pendant deux heures. La flûte est aigre, les tambourins vous retentissent dans la poitrine, le chanteur domine tout. Les danseurs passent et reviennent, ils marchent remuant le bassin avec un mouvement court et convulsif. C'est un « trille de muscles » (seule expression qui soit juste); quand le bassin remue, tout le reste du corps est immobile. Lorsque c'est, au contraire, la poitrine qui remue, tout le reste ne bouge. Ils avancent ainsi vers vous, les bras étendus, en jouant des crotales de cuivre, et leur figure, sous leur fard et leur sueur, demeure plus inexpressive qu'une statue. J'entends par là qu'ils ne sourient point. L'effet résulte de la gravité de la tête en opposition avec les mouvements lascifs du corps. Quelquefois ils se renversent tout à fait sur le dos par terre, comme une femme qui se couche, et se relèvent avec un mouvement de reins pareil à celui d'un arbre qui se redresse une fois le vent passé. Dans les saluts et révérences,

leurs grands pantalons larges se bouffissent tout à coup comme des ballons ovales, puis semblent fondre, en vidant l'air qui les gonfle. De temps à autre, pendant la danse, le cornac qui les a amenés folâtre autour d'eux, leur embrassant le ventre, les reins et disant des facéties gaillardes pour épicer la chose, qui est déjà claire par elle-même. C'est trop beau pour que ce soit excitant. Je doute que les femmes vailent les hommes; la laideur de ceux-ci ajoute beaucoup comme Art. J'en ai gobé une migraine pour le reste de la journée.

L'autre jour, j'ai pris un bain. J'étais seul au fond de l'étuve, regardant le jour tomber par les grosses lentilles de verre qui sont au dôme. L'eau chaude coulait partout; étendu comme un veau, je pensais à un tas de choses; tous mes pores tranquillement se dilataient. C'est très voluptueux et d'une mélancolie douce, que de prendre ainsi un bain sans personne, perdu dans ces salles obscures où le moindre bruit retentit comme un coup de canon, tandis que les Kellaks nus s'appellent entre eux, et qu'ils vous manient, et vous retournent comme des embaumeurs qui vous disposeraient pour le tombeau.

Nous avons été, moyennant batchi (le batchi et le coup de bâton sont le fond de l'Arabe; on n'entend pas d'autre chose et on ne voit que ça), initiés.

On nous a mis des serpents autour du cou, autour des mains; on a récité sur nos têtes des incantations; on nous a soufflé dans la bouche: c'était très amusant. Les hommes qui exercent d'aussi coupables industries exécutent leurs viles jongleries, comme disait M. de Voltaire, avec une

singulière habileté. A propos de M. de Voltaire, ce que tu me dis sur lui à propos de ta nuit passée à Mauny m'a ému. J'ai habité ce château pendant plusieurs mois, ayant deux ans et demi; ce sont mes plus vieux souvenirs. Je me rappelle un rond de gazon, avec un maître d'hôtel en habit noir qui passait dessus, de grands arbres, et un long corridor au bout duquel, à gauche, était la chambre où je couchais.

Nous devisons avec des prêtres de toutes les religions. C'est quelquefois réellement beau comme poses et attitudes de gens. Nous faisons faire des traductions de chansons, de contes, de traditions, tout ce qu'il y a de plus populaire et oriental. Nous employons des savants, cela est littéral. Nous avons de bonnes touches, beaucoup d'insolence, énormément de liberté de langage. Le maître d'hôtel chez qui nous sommes trouve même que nous allons quelquefois un peu loin.

Un de ces jours nous allons nous livrer à la visite des sorciers. Toujours dans le but de ces vieux mouvements.

Pauvre cher bougre, j'ai bien envie de t'embrasser. Je serai content quand je reverrai ta figure. Hier, en lisant tes vers, j'ai exagéré mon exagération pour me faire plaisir et m'illusionner, comme si tu étais là.

Va voir souvent ma mère, soutiens-la, écris-lui quand elle sera absente; la pauvre femme en a besoin. Tu feras là un acte de haut évangélisme, et comme étude tu y verras l'expansion pudique d'une bonne et droite nature. Ah! pauvre vieux, sans elle et toi, je ne penserais guère à ma patrie, je veux dire à ma maison. Je vois ici de gentils

exemples de bassesse : c'est antique. Vive un gouvernement despotique pour ravaler la dignité de l'homme ! Miséricorde, quelles canailles que tous ces bougres-là !

Le soir, quand tu es rentré, que les strophes ne vont pas, que tu penses à moi et que tu t'ennuies, appuyé du bout du coude sur ta table, prends un morceau de papier et envoie-moi tout, tout. J'ai mangé ta lettre et l'ai relue plusieurs fois.

Adieu, je t'embrasse et suis plus que jamais « Maréchal de Richelieu, juste-au-corps bleu, Mousquetaire gris, régence et cardinal Dubois », sacrebleu !

A toi, mon solide.

---

244. À SA MÈRE.

Le Caire, 5 janvier 1850.

Ta bonne et longue lettre du 16, pauvre chère vieille, m'est arrivée pour mon cadeau du jour de l'an, mercredi dernier. J'étais en train de faire une visite officielle à M. notre consul, quand on lui a apporté un gros paquet, qu'il a décacheté immédiatement. J'ai saisi le pli que j'ai reconnu entre cent autres (la main me démangeait de l'ouvrir, mais la bienséance, hélas ! s'y opposait). Par bonheur il nous a fait passer dans le salon de son *épouse* pour lui rendre nos devoirs et, comme celle-ci venait de recevoir une lettre de sa mère, nous nous sommes accordé mutuellement la permission de

lire chacun de notre côté, dès avant même de nous presque saluer.

Nous avons fait une course à chameau!!! Eh bien, le chameau ne donne, quoi qu'on en dise, ni mal de mer, ni courbature. Au bout de quatre heures de dromadaire, nous n'étions pas plus fatigués que si nous fussions restés dans nos chambres. On est là piété dans une espèce de fauteuil; on change de position comme il vous plaît, jambes croisées, ou étendues sur le col de la bête, ou passées dans l'étrier. Après ça, est-ce que nous n'avions pas assez rêvé le djemel, pour qu'il fût possible qu'il nous incommodât?

Je *cassepète* du besoin de te dire mon surnom. Sais-tu comment les Arabes m'appellent? (comme ils ont une grande difficulté à prononcer nos noms français, afin de distinguer les Francs ils inventent un à leur usage) devine-le donc, ce fameux nom! *Abou-Scheneb*, ce qui veut dire «le père de la moustache». Le mot d'Abou, père, s'applique à tout ce qui a rapport à la chose dont on parle. Ainsi on dit : *Père des bottes*, *père de la colle*, *père de la moutarde*, pour dire marchand de chaussures, de colle, de moutarde, et ils s'entendent tout de même entre eux, comme disait la mère Decaux. (Le nom de Max est un nom très long, dont je ne me souviens pas, et qui veut dire *l'homme excessivement maigre*.) Juge de ma joie quand j'ai appris l'honneur que l'on rendait à cette partie de ma personne.

Souvent, afin de gagner du temps et de n'être pas obligés de revenir déjeuner ici, à l'hôtel, nous sortons dès le matin et, quand l'appétit nous prend, nous nous tablons dans un restaurant turc. Là, on

déchiquète tout avec ses mains et l'on rote à outrance. La salle à manger et la cuisine ne font qu'un et la grande cheminée, garnie de petites potiches, gargouille et fume derrière vous avec le marmiton en turban blanc et bras retroussés. Je prends soin d'écrire les noms de tous les mets et leur composition. J'ai également relevé tous les parfums qui se font au Caire. Cela peut m'être fort utile quelque part. Nous avons pris deux drogman; le soir un conteur arabe vient nous lire des contes, et il y a un effendi que nous payons pour nous faire des traductions. Mais si nous ne perdons pas de temps, en revanche l'argent file vite, et plus vite que les dromadaires, celui-là! Car à propos de ces petites bêtes, nous avons mis 4 heures à faire 6 lieues. Tu vois le train que cela va.

Pour en revenir à la vie que nous menons ici, j'ai eu il y a quelques jours un bel après-midi. Maxime était resté faire je ne sais quoi. J'ai pris Hassan (le second drogman que nous avons loué momentanément) et me suis dirigé chez l'évêque des Coptes pour causer avec lui. Je suis entré dans une cour carrée entourée de colonnes et au milieu de laquelle il y avait un petit jardin, c'est-à-dire quelques grands arbres, plates-bandes de verdure sombre dont un divan en bois treillagé faisait la bordure. Mon drogman, avec ses larges culottes et sa veste à grandes manches, marchait devant, moi derrière. Sur un des coins du divan était assis un vieux roquentin à mine renfrognée, à barbe blanche, dans une grande pelisse et flanqué de livres en écriture baroque épars de tous côtés. A une certaine distance se tenaient trois docteurs en robe noire, plus jeunes et avec de lon-

gues barbes aussi. Le drogman a dit : « C'est un seigneur français, *bbawadja fransaoui*, qui voyage par toute la terre pour s'instruire et qui vient vers toi pour causer de ta religion. » Voilà le style dont on se traite ! Imagines-tu les phrases que je fais ? Ainsi tantôt, comme j'étais à examiner des graines chez un marchand, une femme, à l'enfant de laquelle je venais de faire l'aumône, m'a dit : « Béni soyez-vous, mon doux seigneur : que Dieu vous accorde de retourner sain et sauf dans votre patrie. » On se sert beaucoup de bénédictions et de formules de ce genre. Un sais à qui Max demandait s'il n'était pas fatigué a répondu : « Le plaisir de tes yeux me suffit. »

Donc je reviens à l'évêque. Il m'a reçu avec moult politesses ; on a apporté le café et bientôt je me suis mis à lui pousser des questions touchant la Trinité, la Vierge, les Évangiles, l'Eucharistie ; toute ma vieille érudition de *Saint Antoine* est remontée à flot. C'était superbe, le ciel bleu sur nos têtes, les arbres, les bouquins étalés, le vieux bonhomme ruminant dans sa barbe pour me répondre, moi à côté de lui, les jambes croisées, gesticulant avec mon crayon et prenant des notes, tandis qu'Hassan se tenait debout, immobile, à traduire de vive voix et que les trois autres docteurs, assis sur les tabourets, opinaient de la tête et interprétaient de temps à autre quelques mots. Je jouissais profondément. C'était bien là ce vieil Orient, pays des religions et des vastes costumes. Quand l'évêque a été échigné, un des docteurs l'a remplacé et, lorsqu'à la fin j'ai vu qu'ils avaient tous les pommettes rouges, je suis sorti. J'y retournerai, car il y a là beaucoup à apprendre.

La religion cophte est la plus ancienne secte chrétienne qu'il y ait, et l'on n'en connaît presque rien, pour ne pas dire rien, en Europe (du moins que je sache). J'irai de même chez les Arméniens, chez les Grecs, les Sunnites, et surtout chez les docteurs musulmans.

Nous attendons toujours le retour de la caravane de la Mecque; c'est une occasion trop bonne pour la rater et nous ne partirons pas pour la Haute-Égypte avant que les pèlerins ne soient arrivés. On voit là des choses assez cocasses. Les chevaux des prêtres marchent sur le corps des fidèles prosternés. Il y a toutes sortes de derviches, de chanteurs, etc.

Lorsque je pense cependant à mon avenir (cela m'arrive rarement, car je ne pense à rien du tout, contrairement aux grandes pensées que l'on doit avoir devant les ruines), bref, lorsque je me demande : Que ferai-je au retour? Qu'écrirai-je? Que vaudrai-je alors? Où faudra-t-il vivre? Quelle ligne suivre, etc., etc., je suis plein de doutes et d'irrésolutions. D'âge en âge j'ai toujours ainsi reculé à me poser vis-à-vis de moi-même, et je crèverai à soixante ans avant d'avoir une opinion sur mon compte, ni peut-être fait une œuvre qui m'ait donné ma mesure. *Saint Antoine* est-il bon ou mauvais? Voilà par exemple ce que je me demande souvent. Lequel de moi ou des autres<sup>(1)</sup> s'est

(1) Quand, au début de l'année 1849, le voyage en Orient en compagnie de Du Camp fut décidé, Flaubert y mit cette condition qu'il ne partirait pas sans avoir achevé *la Tentation*. Au mois de septembre suivant il convia Bouilhet et Du Camp à la lecture de son œuvre. Ses deux amis lui en déconseillèrent la publication. Voir *La Tentation de saint Antoine*, p. 666.

trompé? Au reste, je ne m'inquiète guère de tout cela; je vis comme une plante, je me pénètre de soleil, de lumière, de couleurs et de grand air, je mange; voilà tout. Restera ensuite à digérer. C'est là l'important.

Tu me demandes si l'Orient est à la hauteur de ce que j'imaginai. A la hauteur, oui, et de plus il dépasse en largeur la supposition que j'en faisais. J'ai trouvé dessiné nettement ce qui pour moi était brumeux. Le fait a fait place au pressentiment, si bien que c'est souvent comme si je retrouvais tout à coup de vieux rêves oubliés.

---

245. AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Le Caire, 15 janvier 1850.

Vous avez appris par ma mère, cher et excellent ami, que nous étions arrivés au Caire en bon état, et son avant-dernière lettre me témoigne même la joie que vous avez eue, en sachant que j'avais supporté la traversée comme un vieux pirate. C'est vrai. Je fus le plus crâne des passagers!!! Je n'étais pas si fier il y a quelque dix ans, vous vous en souvenez? lorsque nous longions ensemble la côte corse! Je me disais cela à moi-même, en la regardant de loin, cette brave Corse, au souvenir de laquelle vous êtes toujours mêlé.

Donc nous voilà en Égypte, *terre des Pharaons, terre des Ptolémées, patrie de Cléopâtre* (ainsi que l'on dit en haut style). Nous y sommes et y vivons, avec la tête plus rase qu'un genou, fumant dans de longues pipes et buvant le café sur des divans.

Qu'en dire? Que voulez-vous que je vous en écrive? Je ne fais que revenir à peine du premier étourdissement. C'est comme si l'on vous jetait tout endormi au beau milieu d'une symphonie de Beethoven, quand les cuivres déchirent l'oreille, que les basses grondent et que les flûtes soupirent. Le détail vous saisit, il vous empoigne, il vous pince et, plus il vous occupe, moins vous saisissez bien l'ensemble; puis, peu à peu, cela s'harmonise et se place de soi-même avec toutes les exigences de la perspective. Mais les premiers jours, le diable m'emporte, c'est un tohu-bohu de couleurs étourdissant, si bien que votre pauvre imagination, comme devant un feu d'artifice d'images, en demeure tout éblouie. Tandis que vous marchez le nez en l'air, à regarder les minarets couverts de cigognes blanches, les terrasses des maisons où s'étirent au soleil les esclaves fatigués, les pans des murs que traversent les branches de sycomore, la clochette des dromadaires tinte à vos oreilles, et de grands troupeaux de chèvres noires passent dans la rue, bêlant au milieu des chevaux, des ânes et des marchands. Dès qu'il fait nuit, tout le monde porte sa lanterne de toile, et les saïs (valets de pied) des pachas courent dans la ville en tenant dans la main gauche de grands fanaux allumés. On se bouscule, on se débat, on frappe, on se roule, on jure de toutes les manières, on crie dans toutes les langues; les rauques syllabes sémitiques claquent dans l'air comme des coups de fouet; vous frôlez tous les costumes de l'Orient et vous coudoyez tous ses peuples (je parle ici du Caire). On voit à la fois le papas grec en longue barbe, qui chemine sur sa mule, l'Arnaut en veste bro-

dée, le Cophte en turban noir, le Persan dans sa pelisse de fourrure, le Bédouin du désert, au visage couleur de café, et qui marche gravement, tout enveloppé dans des couvertures blanches.

On se figure en Europe le peuple arabe très grave ; ici il est très gai, très artiste dans sa gestulation et son ornementation. Les circoncisions et les mariages ne semblent être que des prétextes à réjouissances et à musiques. Ce sont ces jours-là que l'on entend dans les rues le gloussement strident des femmes arabes qui, empaquetées de voiles et les coudes écartés, ressemblent, sur leurs ânes, à des pleines lunes noires s'avancant sur je ne sais quoi à quatre pattes. L'autorité est si loin du peuple que ce dernier jouit (en paroles) d'une liberté illimitée. Les plus grands écarts de la presse donneraient une idée faible des facéties que l'on se permet sur les places publiques. Le saltimbanque, ici, touche au sublime du cynisme. Si Boileau, qui trouvait que le latin dans les mots brave l'honnêteté, eût connu l'Arabe, qu'aurait-il dit, bon Dieu ! Du reste cet Arabe-là n'a guère besoin de drogman pour se faire comprendre ; la pantomime explique la chose. On va jusqu'à prendre les animaux pour les faire participer à d'obscènes rébus.

Pour qui voit les choses avec quelque attention, on *retrouve* encore bien plus qu'on ne trouve. Mille notions que l'on n'avait en soi qu'à l'état de germe, s'agrandissent et se précisent, comme un souvenir renouvelé. Ainsi, dès en débarquant à Alexandrie, j'ai vu venir devant moi toute vivante l'anatomie des sculptures égyptiennes : épaules élevées, torse long, jambes maigres, etc. Les

danses que nous avons fait danser devant nous ont un caractère trop hiératique pour ne pas venir des danses du vieil Orient, lequel est toujours jeune, parce que là rien ne change. La Bible est ici une peinture de mœurs contemporaines. Savez-vous qu'il y a quelques années on punissait encore de la peine de mort le meurtrier d'un bœuf, tout comme au temps d'Apis! Vous voyez qu'il y a de quoi s'amuser et dire sur tout cela bien des sottises. Quant à nous autres, nous nous en abstenons le plus possible. Si nous publions quelque chose, ce serait au retour, mais d'ici là que rien ne transpire. Lavolée m'avait demandé quelques articles ou des bouts de lettres pour la *Revue orientale*. Il s'en passera, malgré mes promesses; mon intention est bien arrêtée de ne rien publier d'ici à longtemps encore, pour plusieurs motifs que je regarde comme très graves et que je vous expliquerai plus tard, cher ami:

Vous devinez, d'après ce qui précède, la manière dont nous vivons. Nous courons toute la journée les bazars, les mosquées, les tombeaux. Nous rentrons le soir éreintés et nous ronflons comme des toupies d'Allemagne. Quelquefois, nous nous arrêtons pour déjeuner chez un restaurant turc. Là on déchire la viande avec ses mains, on recueille la sauce avec son pain, on boit de l'eau dans des jattes, la vermine court sur la muraille, et toute l'assistance rote à qui mieux mieux : c'est charmant. Vous croirez difficilement que nous y faisons d'excellents repas et que l'on y prend du café dont l'arome est capable de vous attirer, vous, de Paris jusqu'ici. Néanmoins la première fois que j'y fus, j'ai beaucoup pensé à M<sup>me</sup> Cloquet, qui

regarde déjà Toulon comme si *disgusting* ! Comme je me souviens qu'elle est fort patriote, vous pouvez lui faire cette confiance, savoir, qu'il est presque impossible que, d'ici à quelque temps, l'Angleterre ne devienne pas maîtresse de l'Égypte ; elle tient déjà Aden rempli de troupes. Le transit de Suez sera très commode pour vous faire arriver un beau matin les uniformes rouges au Caire. On apprendra cela en France quinze jours après, et l'on sera fort étonné ! Souvenez-vous de ma prédiction. Au premier mouvement qui se passera en Europe, l'Angleterre prendra l'Égypte, la Russie Constantinople, et nous autres, par représailles, nous irons nous faire massacrer dans les montagnes de la Syrie. Il n'y a rien ici pour s'opposer à une invasion. Dix mille hommes y suffiraient (des Français surtout, à cause du souvenir de Bonaparte que les Arabes regardent presque comme un *demi-dieu* ; le mot n'est pas trop fort). Mais ce n'est pas pour nous que cuit le pâté. Les employés européens tourneront la casaque au gouvernement local qu'ils détestent, et tout sera fini. Quant au peuple arabe, il lui est fort indifférent de savoir à qui il appartiendra ; sous des noms différents il restera toujours le même, n'y gagnant rien parce qu'il n'a rien à y perdre. Abbas-Pacha (je vous le dis dans l'oreille) est un crétin presque aliéné, incapable de rien comprendre ni de rien faire. Il désorganise l'œuvre de Méhémet ; le peu qui en reste ne tient à rien. Le servilisme général qui règne ici (bassesse et lâcheté) vous soulève le cœur de dégoût, et sur ce chapitre bien des Européens sont plus Orientaux que les Orientaux.

Si vous voyez Clot-Bey, remerciez-le d'avance pour nous des recommandations qu'il nous a données pour Linant-Bey. Elles nous ont été fort agréables. Soliman-Pacha nous traite presque comme ses enfants. Il est probable que nous allons partir avec lui pour la Haute-Égypte. Le vieux brave est un excellent homme, franc comme un coup d'épée, et grossier comme un juron. Quant à Clot-Bey, c'est en Égypte qu'il faut venir pour l'apprécier. Ce qu'il a fait est énorme, je vous assure.

Nous allons quelquefois chez Gaetani-Bey qui a été enchanté de recevoir une carte de vous et qui nous a demandé beaucoup de vos nouvelles. Du reste vous êtes connu ici comme à Paris et il n'y a pas si mince médecin (même arabe!) qui n'ait entendu parler de vous ou ne vous ait lu dans quelque traduction italienne.

Un service, cher ami : y aurait-il indiscretion ou empêchement à ce que vous écriviez à Meschid-Pacha, afin d'avoir dès à présent un firman impérial pour tout l'empire ottoman ? Nous nous en servirions en Palestine, Syrie, Kurdistan, surtout et Arménie ; pour le retour, cela nous serait fort utile. Nous allons écrire à cet effet au général Aupick, ambassadeur à Constantinople. Nous l'obtiendrons ; mais un bon appui de Meschid lui-même serait immense. Vous voyez comme la question est posée ; répondez-moi et agissez avec le même sans-gêne.

---

## 246. À LOUIS BOUILHET.

Le Caire, 15 janvier 1850.

Ce matin à midi, cher et pauvre vieux, j'ai reçu ta bonne et longue lettre tant désirée; elle m'a remué jusqu'aux entrailles. Comme je pense à toi, va, inestimable bougre! combien de fois par jour je t'évoque et que je te regrette! Si tu trouves que je te manque, tu me manques aussi. En marchant le nez en l'air dans les rues, en regardant le ciel bleu, les moucharabis, les maisons et les minarets couverts d'oiseaux, je rêve à ta personne, comme toi dans ta petite chambre de la rue Beauvoisine, au coin de ton feu, pendant que la pluie coule sur tes vitres et que Huard est là. Il doit faire froid à Rouen maintenant, de ce vieux bougre de froid embêtant. On a les pattes mouillées et on s'ennuie en pensant au soleil. Quand nous nous reverrons, il aura passé beaucoup de jours, je veux dire beaucoup de choses. Serons-nous toujours les mêmes? N'y aura-t-il rien de changé dans la communion de nos êtres? J'ai trop d'orgueil de nous-mêmes pour ne pas le croire. Travaille toujours, reste ce que tu es. Continue ta dégoûtante et sublime façon de vivre, et puis nous verrons à faire résonner la peau de ces tambours que nous tendons si dru depuis longtemps. Je cherche partout à te rapporter quelque chose de chic. Jusqu'à présent je n'ai rien trouvé, si ce n'est que j'ai coupé à Memphis deux ou trois branches de palmier pour t'en faire des cannes.

Je me livre beaucoup à l'étude de la parfumerie et à la composition des onguents. J'ai avant-hier mangé la moitié d'une pastille, dont j'ai eu le corps « exhausted » pendant trois heures; je croyais avoir du feu à la langue.

C'était le matin, le soleil se levait en face de moi; toute la vallée du Nil, baignée dans le brouillard, semblait une mer blanche, immobile, et le désert derrière, avec ses monticules de sable, comme un autre Océan d'un violet sombre, dont chaque vague eût été pétrifiée. Cependant le soleil montait derrière la chaîne arabique, le brouillard se déchirait en grandes gazes légères, les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts, arabesqués de galon, de sorte qu'il n'y avait que trois couleurs : un immense vert à mes pieds, au premier plan; le ciel blond rouge comme du vermeil usé, derrière et, à côté, une autre étendue mamelonnée, d'un ton roussi chatoyant; puis les minarets blancs du Caire tout au fond, et les canges qui passaient sur le Nil, les deux voiles étendues (comme les ailes d'une hirondelle que l'on voit en raccourci); çà et là, dans la campagne, quelques touffes de palmiers.

Oui, nous avons eu de bonnes balles aux pyramides. La nuit, le vent tapait sur notre tente à grands coups sourds, comme dans la voile d'un navire. Une fois, nous nous sommes relevés à 2 heures du matin; les étoiles brillaient. Le temps était sec et clair; il y avait un chacal qui piaulait derrière la seconde pyramide. Nos Arabes étaient couchés dans des fosses qu'ils se creusent dans le sable, avec leurs mains, pour dormir; deux ou trois de leurs feux brûlaient. Quelques-uns, assis en

cercle, fumaient leurs pipes et, parmi ceux-là, un vieux chantait quelque chose de monotone qui avait un refrain (c'était traînard et chanté à demi-voix). Nous sommes entrés dans toutes les pyramides, nous avons rampé sur la poitrine dans les corridors, glissant dans les crottes de chauves-souris qui venaient voltiger autour de nos flambeaux, et nous retenant du mieux que nous pouvions sur la pente glissante des dalles. Il y fait de 40 à 50 degrés de chaleur. On étouffe légèrement, mais au bout de peu de temps on s'y fait. Dans les puits de Sakkara, nous nous sommes livrés au même exercice et nous en avons tiré quelques momies d'ibis qui sont encore dans leur pot. Du reste l'ascension des pyramides, comme leur visite intérieure (cela est peut-être plus difficile) est une vraie niaiserie quant à la difficulté. Elles ont cela de drôle, ces braves pyramides, que plus on les voit, plus elles paraissent grandes. Au premier abord, n'ayant aucun point de repère à côté, on n'est nullement surpris de leur taille. A cinquante pas, chaque pierre n'a pas l'air plus considérable qu'un pavé. Vous vous en approchez; chaque pavé a huit pieds de haut et autant de large. Mais quand on monte dessus, que l'on est arrivé au milieu, cela devient immense. En haut on est tout stupéfait. Le second jour, comme nous revenions au soleil couchant d'une course à cheval que nous avons faite derrière, dans le désert, en passant près de la seconde pyramide, elle m'a semblé tout à pic, et j'ai baissé les épaules comme si elle allait me tomber dessus et m'écraser. Celle-ci a son sommet tout blanchi par les fientes d'aigles et de vautours qui planent sans cesse autour du som-

met de ces monuments; ce qui m'a rappelé ceci de *Saint Antoine* : « Les dieux à tête d'ibis ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux. » Maxime répétait toujours : « J'ai vu du côté de la Libye le Sphinx qui fuyait. Il galopait comme un chacal. » A propos de répéter, je ne prends pas un bain sans me redire ce vers, dont tu ne comprends pas toute la finesse, ainsi que Trissotin :

Où Rome dans les eaux se plonge avant la nuit<sup>(1)</sup>.

Ce vers-là ajoute au plaisir de mon bain. C'est comme une température plus chaude par-dessus la chaleur de l'étuve. Quant à ce vieux Sphinx, qui est au pied des pyramides et qui semble les garder, nous sommes arrivés dessus au triple galop, et j'ai éprouvé là un bon vertige. Maxime était plus pâle que mon papier. C'est bougrement drôle et difficile à faire comprendre. Ça avait été plus fort que moi, j'étais parti en avant, laissant tout là; Maxime m'avait rejoint sur le sable et nous galopions comme des furieux, l'œil tendu vers le Sphinx (Abou-el-Houl : le père de la terreur) qui grandissait, grandissait et sortait de terre comme un chien qui se lève. Aucun dessin que je connaisse n'en donne l'idée. Il a le nez mangé comme par un chancre, les oreilles écartées de la tête comme un nègre; on lui voit encore les yeux très expressifs et terrifiants, tout le corps est dans le sable; devant sa poitrine il y a un grand trou, reste des déblayements que l'on a essayés. C'est là devant que nous avons arrêté nos chevaux, qui soufflaient bruyamment pendant

<sup>(1)</sup> *Melaenis*, chant III, p. 207, édition Lemerre.

que nous regardions d'un regard idiot. Puis la rage nous a rempoignés, et nous sommes repartis à peu près du même train à travers les petites pyramides qui parsèment le pied des grandes.

On n'a pas tous les jours des émotions aussi «po-hê-tiques». Dieu merci! car le petit bonhomme en pèterait. A Memphis, il n'y a plus rien qu'un colosse couché sur le ventre dans une mare, beaucoup de palmiers et de tourterelles dedans. En revenant, j'ai trouvé sur la poussière un gros scarabée que j'ai empoigné et qui est piqué dans ma collection.

---

247. À EMMANUEL VASSE.

Le Caire, 17 janvier 1850.

Tu t'étonnes sans doute, mon cher ami, en lisant le timbre de l'enveloppe que tu viens de décacheter. Je suis en Égypte depuis deux mois; c'est le commencement d'un grand voyage que je vais faire à travers la Syrie, la Perse et l'Asie Mineure. Je serai de retour en France au printemps 1851.

Dans quelques jours je pars pour la Nubie et je ne veux pas te laisser plus longtemps sans te remercier de ton envoi, que du reste je ne connais pas. Ta lettre, datée du 11 novembre, m'est arrivée hier seulement. Ma mère, pas plus que toi, ne me dit le titre de ton ouvrage que je voudrais bien connaître.

Je suis parti de Paris sans avoir un moment pour te dire adieu. Un matin je suis entré au ministère, je t'ai demandé, tu n'y étais pas.

Voici quel est notre itinéraire : au mois d'avril prochain, nous (je voyage avec Du Camp) serons de retour ici. De là nous irons à Jérusalem par le Sinaï et El-Akabah; de Jérusalem à Damas, Antioche, Beyrout, Alep; d'Alep à Biredjik, de Bir à Bagdad; descendre le fleuve, Bassra, Chouster, Persépolis, Ispahan, Téhéran; revenir par le Caucase, Constantinople (et la Grèce peut-être). Si tu as sur quelques-uns de ces points quelque instruction à me donner, un détail à chercher, une commission quelconque, je m'en acquitterai avec plaisir. Écris-moi, si tu en as le temps ou la bonne volonté, tant que tu voudras. Quant à moi, je ne te promets rien, ayant tout au plus, le soir, le temps de prendre mes notes. J'espère bien que d'ici à deux ans nous serons à causer de tout cela, au coin de mon feu, en fumant les vieilles pipes de l'amitié.

Tu peux m'écrire au Caire jusqu'au mois d'avril, à Jérusalem vers le mois de mai, à Bagdad en juillet.

Adieu, porte-toi bien, pioche toujours. Je te serre les deux mains.

A toi.

---

248. À SA MÈRE.

Le Caire, 3 février 1850.

Nous partirons pour la Haute-Égypte probablement mercredi prochain; le soir de notre départ, nous devons dîner chez Soliman-Pacha. Notre barque nous attendra à sa porte et, après le

dîner, s'il y a du vent nous partirons. Nous allons remonter le plus vite possible, ne nous arrêtant que lorsque le vent défaillera, ce qui ne paraît pas devoir se présenter souvent, et c'est en revenant que nous nous arrêterons à loisir.

Notre cange est peinte en bleu, son raïs (capitaine) s'appelle Ibrahim. Il y a neuf hommes d'équipage. Pour logement, nous avons une première pièce où se trouvent deux petits divans en face l'un de l'autre. Ensuite une grande chambre à deux lits, puis une espèce de recoin pour mettre nos effets, enfin une troisième pièce où couchera Sasseti et qui est notre magasin. Quant au drogman, il couchera sur le pont. C'est un monsieur qui ne s'est pas encore déshabillé depuis que nous l'avons; constamment vêtu de toile, il trouve toujours qu'il a trop chaud. Son langage est incroyable et sa personne plus curieuse encore. C'est du reste un rude et brave homme. On irait avec lui jusqu'aux antipodes sans qu'il vous arrive une écla-boussure.

Je me suis très enrhumé en restant pendant cinq heures debout sur un mur, à voir la cérémonie du *Dauseb*. Voici ce que c'est : le mot *dauseb* veut dire piétinement, et jamais nom ne fut mieux donné. Il s'agit d'un homme qui passe à cheval sur plusieurs autres couchés par terre comme des chiens. A certaines époques de l'année cette fête se renouvelle, au Caire seulement, en mémoire et pour répéter le miracle d'un certain saint musulman qui est entré ainsi jadis dans le Caire, en marchant avec un cheval sur des vases de verre, sans les briser. Le scheik qui renouvelle cette cérémonie ne doit pas plus blesser les hom-

mes que le saint n'a brisé les vases de verre. Si les hommes en crèvent, c'est à cause de leurs péchés. J'ai vu là des derviches qui avaient des broches de fer passées dans la bouche et dans la poitrine. Aux deux bouts de la tringle de fer étaient emmanchées des oranges. La foule des fidèles hurlaient d'enthousiasme; joins à cela une musique sauvage à rendre fou. Quand le scheik à cheval a paru, mes gaillards se sont couchés par terre en tête-bêche; on les a alignés comme des harengs et tassés les uns près des autres, pour qu'il n'y eût aucun interstice entre les corps. Un homme a marché dessus pour voir si ce plancher de corps était bien adhérent et alors, pour écarter la foule, une grêle, une tempête, un ouragan de coups de bâton administrés par les eunuques s'est mis à pleuvoir de droite et de gauche, au hasard, sur ce qui se trouvait là (nous étions, nous autres, juchés sur un mur, Sasseti et Joseph à nos pieds). Nous y sommes restés depuis 11 heures jusqu'à près de 4 heures. Il faisait très froid et nous avions à peine la place de bouger, tant il y avait de monde et tant notre place était étroite. Mais elle était excellente et rien ne nous a échappé. On entendait les bâtons de palmier sonner sourdement sur les tarbouchs, comme les baguettes sur des tambours pleins d'étoupes, ou plutôt comme sur des balles de laine. Ceci est exact : le scheik s'est avancé, son cheval tenu par deux saïs et lui-même soutenu par deux autres; le bonhomme en avait besoin. Les mains commençaient à lui trembler, une attaque de nerfs le gagnait et, à la fin de sa promenade il était presque complètement évanoui. Son cheval a passé au petit pas sur le

corps de plus de deux cents hommes couchés à plat sur le ventre. Quant à ceux qui en sont morts, c'est impossible à savoir ; la foule se rue tellement derrière le scheik, une fois qu'il est passé, qu'il n'est pas plus facile de savoir ce que sont devenus ces malheureux que de distinguer le sort d'une épingle jetée dans un torrent. La veille au soir, nous avons été dans un couvent de derviches où nous en avons vu tomber en convulsions à force d'avoir crié Allah. Ce sont de gentils spectacles, et qui auraient bougrement fait rire M. de Voltaire. Quelles réflexions n'aurait-il pas faites sur le pauvre esprit humain ! sur le fanatisme ! la superstition ! Moi, ça ne m'a pas fait rire du tout ! Cela est trop *occupant* pour être effrayant. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est leur musique.

C'est un bien drôle de pays que ce pays. Hier, par exemple, nous étions dans un café qui est un des plus beaux du Caire, et où il y avait en même temps que nous, dans le café, un âne qui chiait et un monsieur qui pissait dans un coin. Personne ne trouve ça drôle, personne ne dit rien. Quelquefois, un homme près de vous se lève et se met à dire sa prière, avec grandes prosternations et grandes exclamations, comme s'il était tout seul. On ne détourne même pas la tête, tant cela paraît tout naturel. Te figures-tu un individu récitant son bénédicité au Café de Paris ?

Tu me parles de ma mission <sup>(1)</sup>. Je n'ai presque rien à faire et je crois que je ne ferai presque rien.

(1) Flaubert avait été chargé par le Ministre de l'agriculture de recueillir des renseignements propres à être communiqués aux chambres de commerce. (Voir DU CAMP, *Souvenirs littéraires*, I, p. 32.)

Il me faudrait plus de toupet que je n'en ai pour demander une récompense après cela. Je deviens de moins en moins cupide de quoi que ce soit. Après mon retour, je reprendrai ma bonne et belle vie de travail, dans mon grand cabinet, sur mes bons fauteuils, auprès de toi, ma pauvre vieille, et ce sera tout. Ne me parle donc pas *de me pousser*. Me pousser à quoi? Qu'est-ce qui me peut satisfaire, si ce n'est la volupté permanente de la table ronde? N'ai-je pas tout ce qu'il y a de plus enviable au monde? l'indépendance, la liberté de ma fantaisie, mes deux cents plumes taillées et l'art de s'en servir. Et puis c'est que l'Orient, l'Égypte surtout, est un pays raplatissant pour toutes les petites vanités mondaines. A force de parcourir tant de ruines, on ne pense pas à se dresser des bicoques; toute cette vieille poussière vous rend indifférent de renommée. A l'heure qu'il est, je ne vois nullement (au point de vue littéraire même) la nécessité de faire parler de moi. Habiter Paris, publier, se remuer, tout cela me semble bien fatigant, vu de si loin. Peut-être dans dix minutes aurai-je changé d'avis. Mais je ne demande qu'une chose à mes semblables, c'est de me laisser tranquille comme je fais envers eux.

---

249. À LA MÊME.

Beni-Souëf, 14 février [1850], à bord de la cange.

Depuis huit jours que nous sommes partis, nous avons fait environ 25 lieues, ayant eu à partir du second jour le vent contraire, ou plutôt

n'ayant guère eu de vent, si ce n'est cette nuit. On a été obligé presque tout le temps de haler sur la corde. Quand le vent manque, les hommes ôtent leur chemise, se jettent à l'eau et vont à la nage sur la rive tirer la corde. Ce matin, on en a flanqué un dans le fleuve d'un grand coup de pied dans le derrière, trouvant qu'il n'allait pas assez vite à une manœuvre. Quand on ne hale pas, on pousse du fond avec de grandes gaffes. De cette manière-là on fait, en travaillant bien, de 3 à 5 lieues par jour.

Il fait beau temps; le soleil commence à cassebriller; le Nil est plat comme un fleuve d'huile. A notre gauche, nous avons toute la chaîne arabe qui, le soir, est violet et azur. A droite, des plaines, puis le désert. Les rives du Nil ressemblent aux bords de la mer; on a plutôt l'air d'être sur les grèves de l'Océan. Par moments, il y a des plages aussi étendues, à peu de chose près, que celle du Mont-Saint-Michel. Il fait un silence absolu; nous n'entendons rien que l'eau couler. Quelquefois, au loin, une bande de chameaux qui passe. Sur le bord de l'eau, des oiseaux qui viennent boire; de place en place un bouquet de palmiers, qui renferme un village dont les maisons sont construites de roseaux et de terre. Quand nous descendons et quand nous y allons, les enfants se sauvent à toutes jambes, de peur de nos fusils; les femmes se voilent et détournent la tête.

Nous menons une bonne vie, pauvre vieille adorée. Ah! comme je te regrette! Comme tout cela te plairait! Si tu savais quel calme tout autour de nous, et dans quelles profondeurs paisibles on

se sent errer l'esprit! Nous pareissons, nous flâ nons, nous rêvassons. Le matin je fais du grec, je lis de l'Homère; le soir j'écris. Dans le jour, bien souvent nous mettons nos fusils sur notre dos et nous allons chasser.

---

## 250. À LA MÊME.

Entre le mont Farchout et Ressel<sup>(1)</sup>, 3 mars 1850.

Nous menons une vie de fainéantise et de rêvasserie; toute la journée vautrés sur notre tapis, nous fumons des chibouks et des narguilehs, en absorbant de la limonade et en regardant les rives du fleuve. (Ce sont plutôt des rivages. Ça ressemble à la mer.) On croit faire une longue navigation et toujours longer les côtes d'un continent. Dans des moments, on se croit dans un lac immense dont on ne voit pas les limites. La chaîne arabique ne nous quitte pas sur la gauche. C'est tantôt une falaise coupée à pic, d'autres fois elle se mamelonne en monticules que de grandes lignes de sable parallèles rayent de gris, comme le dos d'une hyène.

A propos de bêtes féroces, aujourd'hui nous avons vu pour la première fois plusieurs crocodiles. Max en a tiré plusieurs et n'en a tué aucun. C'est fort difficile, à cause de l'extrême pusillanimité de cette grosse bête qui fuit au moindre bruit.

De temps à autre, on rencontre une cange qui descend vers le Caire. Les drogmans des deux bateaux s'appellent. On se met sur le pont, et on se

(1) Rissieh.

regarde passer sans rien dire. Quand le bateau que l'on croise porte pavillon tricolore, on se salue de quatre coups de fusil, on se crie les nouvelles politiques, et quelquefois on se met en panne pour se faire une visite. Il y a quelques jours, à Beni-Souëf, nous sommes ainsi montés à bord d'une cange où voyageait un certain M. Robert, du Dauphiné, en compagnie d'un Polonais dont j'ai, bien entendu, oublié le nom, en sa qualité de nom polonais. Quand il a su le mien, il s'est mis à me dire : « Ah ! Monsieur, vous portez le nom d'un homme que j'ai bien connu (cela m'a fait dresser les oreilles) ; j'ai connu un célèbre médecin qui s'appelait comme vous », etc. Lui ayant dit que c'était mon père, il m'a fait beaucoup de politesses et de compliments. Ce Polonais a habité Neufchâtel, m'a demandé des nouvelles de plusieurs familles de Rouen ; il connaît Orłowski. C'est un homme de taille moyenne, brun, avec de très beaux yeux noirs. Le médecin de Siout, à qui j'en ai parlé et qui l'avait vu quelques jours avant nous, croit que c'est un médecin lui-même. Cette rencontre inattendue m'a fait un singulier plaisir, que tu comprendras mieux que je ne pourrais te l'écrire.

Quant à nos santés, elles sont excellentes ; nous engraissons tous, Maxime y compris, ce qui peut paraître fabuleux. Si nous écoutions Joseph, nous crèverions de cuisine. Il ne rêve que plats sucrés qu'il appelle des *douces*, et ragoûts qu'il appelle des *petites friddousses*. Au reste, nous fondrons cet été en Syrie, où nous mènerons une vie plus rude.

---

## 251. À LA MÊME.

Assouan (Syène), 12 mars 1850.

Nous voilà à Assouan, devant la première cataracte, ayant encore, pour arriver au terme de notre voyage du Nil, 65 lieues à faire environ; si nous avons du bon vent, il y en a pour une dizaine de jours. Puis nous redescendrons tout doucement, nous arrêtant un peu partout. Ce qu'il y a à voir ici est énorme. Il faudrait des années et non des semaines. Nous voyageons lentement du reste, ne nous fatiguant pas, regardant avec de longues contemplations tout ce qui nous passe sous le nez, dormant beaucoup, mangeant de même, et ayant des teints d'une fraîcheur charmante, malgré le culottage du soleil sur nos cuirs.

Nous entrons dans la Nubie. La nature est tout autre. Le paysage est d'une férocité nègre; des rochers tout le long du Nil, qui maintenant devient resserré; des palmiers de 50 pieds de haut au moins, et des montagnes de sable qui, au soleil, semblent être de poudre d'or. Nous nous sommes promenés tantôt dans l'île d'Éléphantine. Des enfants tout nus nous suivaient sous les palmiers. Au seuil des huttes, des femmes couleur de café brûlé, n'ayant qu'un petit caleçon en cuir pour tout vêtement, nous regardaient passer, ouvrant tout ébahis leurs grands yeux de faïence. Le soleil se couchait sur les montagnes; une grande prairie verte s'étendait devant nous, entre des dattiers qui l'encadraient, et au loin le Nil brillait dans la dé-

coupure inégale des rochers de granit qu'il traverse. Pour passer le fleuve, les gens du pays s'y prennent de la façon suivante : on commence par ôter sa chemise que l'on roule en turban sur sa tête, on monte à califourchon sur deux bottes de roseaux liées ensemble et terminées en pointe à chaque bout; puis, avec une rame, on pousse l'eau alternativement à droite et à gauche. Au milieu de l'eau on voit ainsi ces tritons noirs qui s'en vont tranquillement, les jambes accroupies devant eux sur leur singulière nacelle.

Ce matin on nous a apporté une grande cigogne en vie; après l'avoir gardée une heure, nous l'avons relâchée. Elle avait les pattes roses et le corps tout blanc.

L'autre jour, au moment de partir d'Esneh, des Bédouins nous ont vendu pour quatre piastres (20 sous) une gazelle qu'ils avaient tuée le matin. Pendant deux jours nous avons vécu dessus; c'est excellent. Nous avons gardé sa tête et Joseph a découpé sa peau pour m'en faire un tapis. Il ne serait pas difficile d'en avoir une en vie. Je voudrais bien en rapporter une à Croisset pour la petite, mais l'embarras que cela nous causerait m'empêchera de réaliser cette envie que j'ai depuis longtemps. En fait de crocodiles, nous en voyons toujours; les gredins ont la vie dure. Il faudrait les surprendre pendant leur sommeil, mais je crois qu'ils sont toujours éveillés. Pour des momies, nous n'avons pas encore commencé nos recherches. Du reste c'est bientôt, en redescendant, que nous allons nous mettre à travailler. Maxime va recommencer ses rages photographiques; il faut espérer que, pendant ce temps-là, j'écrirai à

ce malheureux Bouilhet dont je n'ai aucune nouvelle.

Nous avons eu à Esneh une soirée d'almées. C'était convenable; je ne dis que cela! car ça mériterait une description très stylée. Une de ces femmes avait un mouton familial tacheté de henné jaune (par gentillesse), avec une muselière en velours; il la suivait comme un chien. Quant aux danses de ces dames, c'est une chose des plus merveilleuses qu'il soit possible de voir. Cela seul vaut le voyage (sans enthousiasme).

---

### 252. À LOUIS BOUILHET.

13 mars 1850, à bord de notre cange,  
à 12 lieues au delà de Syène.

Dans six ou sept heures nous allons passer sous le tropique de ce vieux mâtin de Cancer. Il fait dans ce moment 30 degrés de chaleur à l'ombre; nous sommes nu-pieds, en chemise; je t'écris sur mon divan, au bruit des tarabouks de nos matelots qui chantent en frappant dans leurs mains. Le soleil tape d'aplomb sur la tente de notre pont. Le Nil est plat comme un fleuve d'acier. Il y a de grands palmiers sur les rives. Le ciel est tout bleu. O pauvre vieux, pauvre vieux de mon cœur!

Qu'est-ce que tu fais, toi, à Rouen? Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes lettres, ou pour mieux dire je n'en ai encore reçu qu'une, datée de la fin de décembre et à laquelle j'ai répondu immédiatement. Peut-être en ai-je une autre d'arrivée au Caire, ou qui est en route maintenant

pour parvenir jusqu'à moi. Ma mère m'écrit qu'elle ne te voit guère souvent. Pourquoi cela? Si ça t'embête trop, fais-le un peu à cause de moi et tâche de me dire ce qui se passe dans ma maison, sous tous les rapports possibles. As-tu été à Paris? es-tu retourné chez Gautier? et Pradier, l'as-tu vu? Qu'est-ce qu'est devenu le voyage en Angleterre à propos du conte chinois? Je rognonne souvent de tes vers, va, pauvre bougre. J'ai besoin tout de suite de te faire une réparation éclatante relativement au mot « vagabond » appliqué au Nil :

Que le Nil vagabond roule sur ses rivages!<sup>(1)</sup>

Il n'y a pas de désignation plus juste, plus précise, ni plus large à la fois. C'est un fleuve cocasse et magnifique, qui ressemble plutôt à un Océan qu'à autre chose. Des grèves de sable s'étendent à perte de vue sur ses bords, sillonnées par le vent comme les plages de la mer. Cela a des proportions telles que l'on ne sait pas de quel côté est le courant, et souvent on se croit enfermé dans un grand lac. Ah! mais! Si tu t'attends à une lettre un peu propre, tu te trompes. Je t'avertis très sérieusement que mon intelligence a beaucoup baissé.

En fait de travail, je lis tous les jours de l'*Odyssee* en grec. Depuis que nous sommes sur le Nil j'en ai absorbé quatre chants; comme nous reviendrons par la Grèce, ça pourra me servir. Les premiers jours je m'étais mis à écrire un peu, mais j'en ai, Dieu merci, bien vite reconnu l'ineptie. Il vaut mieux être œil, tout bonnement. Nous vi-

(1) *Melaenis*, chant III.

vons, comme tu le vois, dans une paresse crasse, passant toutes nos journées couchés sur nos divans, à regarder ce qui se passe, depuis les chameaux et les troupeaux de bœufs du Sennahar jusqu'aux barques qui descendent vers le Caire, chargées de négresses et de dents d'éléphant. Nous sommes maintenant, mon cher Monsieur, dans un pays où les femmes sont nues, et l'on peut dire avec le poète « comme la main », car, pour tout costume, elles n'ont que des bagues. J'ai vu des filles de Nubie qui avaient des colliers de piastres d'or leur descendant jusque sur les cuisses, et qui portaient sur leur ventre noir des ceintures de perles de couleur. Et leur danse ! Procédons par ordre, cependant.

Du Caire à Beni-Souëf, rien de bien curieux. Nous avons mis dix jours à faire ces 25 lieues, à cause du Khamsin ou Simoûn (meurtrier) qui nous a retardés. Rien de ce que l'on dit sur lui n'est exagéré. C'est une tempête de sable qui vous arrive. Il faut s'enfermer et se tenir tranquille; nos provisions en ont seules beaucoup souffert, la poussière pénétrant partout, jusque dans les boîtes de fer-blanc fermées à force. Le soleil, ces jours-là, a l'air d'un disque de plomb; le ciel est pâle; les barques tournoient sur le Nil comme des toupies. On ne voit pas un oiseau, pas une mouche. Arrivés à Beni-Souëf, nous avons fait une course de cinq jours au lac Mœris. Mais comme nous n'avons pu aller jusqu'au bout, nous y retournerons une fois revenus au Caire. Jusqu'à présent, du reste, nous avons vu peu de choses; car nous profitons du vent pour aller au plus loin de notre voyage; c'est en revenant que nous nous arrêterons par-

tout. Comme nous avons l'intention d'aller à Kosséir, sur les bords de la mer Rouge, et à la grande oasis de Thèbes, il est certain que nous ne serons pas revenus au Caire avant la fin de mai, ce qui nous remet en Syrie au mois de juin.

A Medinet-el-Fayoun, nous avons logé chez un chrétien de Damas, qui nous a donné l'hospitalité. Il y avait chez lui, logeant comme communal habituel, un prêtre catholique.

Sous prétexte que les musulmans ne prennent pas de vin, ces braves chrétiens se gorgent d'eau-de-vie. La quantité de petits verres qu'on siffle par confraternité religieuse est incroyable. Notre hôte était un homme un peu lettré et, comme nous étions dans le pays de saint Antoine, nous avons causé de lui, d'Arius, de saint Athanase, etc., etc. Le brave homme était ravi. Sais-tu ce qu'il y avait de suspendu aux murs de la chambre où nous avons couché? une gravure représentant une vue de Quillebœuf, et une autre une vue de l'abbaye de Granville! Cela m'a fait bien rêver. Quant au propriétaire, il ne savait pas ce que ces deux images figuraient. Quand on voyage ainsi par terre, le soir vous couchez dans des maisons de boue desséchée, dont le toit en canne à sucre vous laisse contempler les étoiles. A votre arrivée, le scheik chez lequel vous logez fait tuer un mouton; les principaux du pays viennent vous faire une visite et vous baiser les mains l'un après l'autre. On se laisse faire avec un aplomb de grand sultan, puis on se met à table, c'est-à-dire on s'assoit par terre tous en rond autour du plat commun, dans lequel on plonge les mains, déchiquetant, mâchant et rotant à qui mieux mieux. C'est une po-

litesse du pays, il faut roter après les repas. Je m'en acquitte mal.

Nous avons eu, à un pays qui s'appelle Djebel-et-Téir, un tableau assez bon : sur le haut d'une montagne dominant le Nil se trouve un couvent de Cophtes. Ils ont l'habitude, dès qu'ils aperçoivent une cange de voyageurs, de descendre de leur montagne, de se jeter à l'eau et de venir à la nage vous demander l'aumône. On en est assailli. Vous voyez ces gaillards, tout nus, descendre les rochers à pic, et nager vers vous à toute force de jarret en criant tant qu'ils peuvent : « batchis, batchis, Cawadja chistiani ! » (Donnez-nous de l'argent, Monsieur chrétien). Et comme, en cet endroit-là, il y a beaucoup de cavernes, l'écho répète avec un bruit de canon : Cawadja, Cawadja... Les vautours et les aigles volent sur vos têtes, le bateau file sur l'eau avec ses deux grandes voiles étendues. En ce moment-là, un de nos matelots (le grotesque du bord) dansait tout nu une danse lascive; pour chasser les moines chrétiens, il leur présentait son derrière, pendant qu'ils se cramponnaient au bordage de la cange. Les autres matelots leurs criaient des injures avec les noms répétés d'Allah et de Mohammed. Les uns leur donnaient des coups de bâton, d'autres des coups de cordes; Joseph tapait dessus avec les pincettes de la cuisine. C'était un *tutti* de calottes, de gueulades et de rires. Dès qu'on leur a donné quelque argent, ils le mettent dans leur bouche et remontent chez eux par le même chemin. Si on ne leur administrait ainsi de bonnes rossées, on se trouverait assailli d'une telle quantité qu'il y aurait danger de faire chavirer la cange.

Ailleurs ce ne sont plus les hommes qui viennent vous voir mais les oiseaux. Il y a à Sheik-Saïd un Santon (chapelle-tombeau bâtie en l'honneur d'un saint musulman) où les oiseaux vont d'eux-mêmes déposer la nourriture qu'on leur donne. Cette nourriture sert aux pauvres voyageurs qui passent par là. Nous qui avons lu Voltaire, nous ne croyons pas à ça. Mais on est si arriéré ici ! On y chante si peu Béranger ! (Comment, Monsieur, on ne commence pas à civiliser un peu ces pays ! l'élan des chemins de fer ne s'y fait-il pas sentir ? quel y est l'état de l'instruction primaire ? etc.) Si bien que lorsqu'on passe devant ce Santon, tous les oiseaux viennent entourer le bateau, se poser sur les manœuvres... on leur émiette du pain, ils tournoient, gobent sur l'eau ce qu'on leur a jeté et repartent.

J'ai fait à Keneh quelque chose de convenable et qui, je l'espère, obtiendra ton approbation. Nous avons mis pied à terre pour faire des provisions, et nous marchions tranquillement dans les bazars, le nez en l'air, respirant l'odeur de santal qui circulait autour de nous, quand, au détour d'une rue, voilà tout à coup que nous tombons dans le quartier des filles de joie. Figure-toi, mon ami, cinq ou six rues courbes avec des cahutes hautes de 4 pieds environ, bâties de limon gris desséché. Sur les portes, des femmes debout, ou se tenant assises sur des nattes. Les négresses avaient des robes bleu ciel, d'autres étaient en jaune, en blanc, en rouge, larges vêtements qui flottent au vent chaud. Des senteurs d'épices avec tout cela ; et sur leurs gorges découvertes de longs colliers de piastres d'or, qui font que, lorsqu'elles

se remuent, ça claque comme des charrettes. Elles vont, appellent avec des voix traînantes : « Cawadja, Cawadja » ; leurs dents blanches luisent sous leurs lèvres rouges et noires ; leurs yeux d'étain roulent comme des roues qui tournent. Je me suis promené en ces lieux et repromené, leur donnant à toutes des batchis, me faisant appeler et raccrocher ; elles me prenaient à bras le corps et voulaient m'entraîner dans leurs maisons... Mets du soleil par là-dessus. Eh bien ! j'ai résisté, exprès, par parti pris, afin de garder la mélancolie de ce tableau et faire qu'il restât plus profondément en moi. Aussi je suis parti avec un grand éblouissement et que j'ai gardé. Il n'y a rien de plus beau que ces femmes vous appelant. Si j'eusse cédé, une autre image serait venue par-dessus celle-là et en aurait atténué la splendeur.

Je n'ai pas toujours mené avec moi un « artisme » si stoïque : à Esneh je suis allé chez Ruchiouk-Hânem, courtisane fort célèbre. Quand nous arrivâmes chez elle (il était deux heures de l'après-midi), elle nous attendait ; sa confidente était venue le matin à la cange, escortée d'un mouton familial tout tacheté de henné jaune, avec une muselière de velours noir sur le nez et qui la suivait comme un chien ; c'était très farce. Elle sortait du bain. Un grand tarbouch, dont le gland éparpillé lui retombait sur ses larges épaules et qui avait sur son sommet une plaque d'or avec une plaque verte, couvrait le haut de sa tête, dont les cheveux sur le front étaient tressés en tresses minces allant se rattacher à la nuque ; le bas du corps caché par ses immenses pantalons roses, le torse tout nu, couvert d'une gaze violette, elle

se tenait au haut de son escalier, ayant le soleil derrière elle, et apparaissant ainsi en plein dans le fond bleu du ciel qui l'entourait. C'est une impériale bougresse, tétonneuse, viandée, avec des narines fendues, des yeux démesurés, des genoux magnifiques, et qui avait en dansant de crânes plis de chair sur son ventre. Elle a commencé par nous parfumer les mains avec de l'eau de rose. Sa gorge sentait une odeur de térébenthine sucrée : un triple collier d'or était dessus. On a fait venir les musiciens et l'on a dansé. Sa danse ne vaut pas, à beaucoup près, celle du fameux Hassan dont je t'ai parlé. Mais c'était pourtant bien agréable sous un rapport, et d'un fier style sous l'autre. En général les belles femmes dansent mal. J'en excepte une Nubienne que nous avons vue à Assouan. Mais ce n'est plus la danse arabe, c'est plus féroce, plus emporté; ça sent la ligne et le nègre.

Le soir, nous sommes revenus chez Ruchiouk-Hânem. Il y avait quatre femmes danseuses et chanteuses, almées (le mot almée veut dire savante, bas bleu; comme qui dirait putain, ce qui prouve, Monsieur, que dans tous les pays les femmes de lettres!!!). La fête a duré depuis 6 heures jusqu'à 10 1/2, le tout entremêlé de baisers pendant les entr'actes. Deux joueurs de rebek assis par terre ne discontinuaient pas de faire crier leur instrument. Quand Ruchiouk s'est déshabillée pour danser, on leur a descendu sur les yeux un pli de leur turban afin qu'ils ne vissent rien. Cette pudeur nous a fait un effet effrayant. Je t'épargne toute description de danse, ce serait raté. Il faut vous l'exposer par des gestes, pour vous la faire comprendre — et encore ! j'en doute.

Quand il a fallu partir, je ne suis pas parti. Ruchiouk ne se souciait guère de nous garder la nuit chez elle, de peur des voleurs qui auraient bien pu venir, sachant qu'il y avait des étrangers dans sa maison. Maxime est resté tout seul sur un divan, et moi je suis descendu au rez-de-chaussée dans la chambre de Ruchiouk. Une mèche brûlait dans une lampe de forme antique suspendue à la muraille. Dans une pièce voisine, les gardes causaient à voix basse avec la servante, négresse d'Abyssinie qui portait sur les deux bras des traces de peste. Son petit chien dormait sur une veste de soie. Son corps était en sueur : elle était fatiguée d'avoir dansé, elle avait froid. Je l'ai couverte de ma pelisse de fourrure et elle s'est endormie. Pour moi, je n'ai guère fermé l'œil. J'ai passé la nuit dans des intensités rêveuses infinies. C'est pour cela que j'étais resté. En contemplant dormir cette belle créature, qui ronflait la tête appuyée sur son bras, je pensais à des nuits de plaisir à Paris, à un tas de vieux souvenirs... et à celle-là, à sa danse, à sa voix qui chantait des chansons sans signification ni mots distinguables pour moi. Cela a duré ainsi toute la nuit. À 3 heures je me suis levé pour aller dans la rue; les étoiles brillaient. Le ciel était clair et très haut. Elle s'est réveillée, a été chercher un pot de charbon et pendant une heure s'est chauffée, accroupie autour, puis est revenue se coucher et se rendormir.

Le matin, à 7 heures, nous sommes partis. J'ai été chasser avec un matelot dans un champ de coton, sous des palmiers et des gazis. La campagne était belle; des Arabes, des ânes, des buffles allaient aux champs. Le vent soufflait dans les

branches minces des gazis. Cela sifflait comme dans des joncs; les montagnes étaient roses; le soleil montait, mon matelot allait devant moi, se courbant pour passer sous les buissons et me désignant d'un geste muet les tourterelles qu'il voyait sur les branches. Je n'en ai tué qu'une : je ne les voyais pas. Je marchais, poussant mes pieds devant moi et songeant à des matinées analogues... à une entre autres, chez le marquis de Pomereu, au Héron, après un bal. Je ne m'étais pas couché et le matin j'avais été me promener en barque sur l'étang, tout seul, dans mon habit de collège. Les cygnes me regardaient passer et les feuilles des arbustes retombaient dans l'eau. C'était peu de jours avant la rentrée; j'avais quinze ans.

Comme nature, ce que j'ai encore vu de mieux, ce sont les environs de Thèbes. A partir de Keneh l'Égypte perd son allure agricole et pacifique, les montagnes deviennent plus hautes et les arbres plus grands. Un soir, dans les environs de Dendérah, nous avons fait une promenade sous les doums (palmiers de Thèbes); les montagnes étaient lie de vin, le Nil bleu, le ciel outremer et les verdure d'un vert livide; tout était immobile. Ça avait l'air d'un paysage peint, d'un immense décor de théâtre fait exprès pour nous. Quelques bons Turcs fumaient au pied des arbres avec leurs turbans et leurs longues pipes. Nous marchions entre les arbres.

A propos, nous avons vu déjà beaucoup de crocodiles. Ils se tiennent à l'angle des flots, comme des troncs d'arbres échoués. Quand on en approche, ils se laissent couler dans l'eau comme de grosses limaces grises. Il y a aussi beaucoup de

cigognes, et de grandes grues qui se tiennent au bord du fleuve par longues files alignées comme des régiments. Elles s'envolent en battant des ailes quand elles aperçoivent la cange.

Ici, du reste, en Nubie, cela change; il y a peu d'animaux. Cela devient plus vide. Le Nil se resserre entre des rochers; lui qui était si large est maintenant resserré, par places, entre des montagnes de pierre; il a l'air de ne pas remuer et se tient plat, scintillant au soleil.

Avant-hier nous avons passé les cataractes ou, pour mieux dire, les cataractes de la première cataracte, car c'est tout un pays. Des nègres nus traversent le fleuve sur des troncs de palmier, en ramant avec les deux mains. Ils disparaissent dans les tourbillons d'écume plus rapidement qu'un flocon de laine noire jeté dans un courant de moulin. Puis le bout de leur tronc d'arbre (sur lequel ils sont couchés) se cabre comme un cheval. On les revoit, ils arrivent à nous et montent à bord; l'eau ruisselle sur leurs corps lisses comme sur les statues de bronze des fontaines.

La description de la manière dont on passe les cataractes est trop longue. Sache qu'un coup de gouvernail à faux casserait le bateau net sur les rochers. Nous avons environ cent cinquante hommes pour haler notre bateau. Tout cela tire ensemble sur un long câble et gueule d'accord, en poussant de grands cris.

Nous sommes arrêtés dans ce moment faute de vent. Les mouches me piquent la figure; le jeune Du Camp est parti faire une épreuve. Il réussit assez bien; nous aurons, je crois, un album assez gentil.

Je ne t'ai pas encore, suivant la promesse que je t'avais faite, ramassé des cailloux du Nil, car le Nil a peu de cailloux. Mais j'ai pris du sable. Nous ne désespérons pas, quoique cela soit difficile, d'exporter (expression commerciale) quelque momie.

Écris-moi donc d'archi-longues lettres, envoie-moi tout ce que tu voudras, pourvu qu'il y en ait beaucoup.

Dans un an à cette époque-ci je serai de retour. Nous reprendrons nos bons dimanches de Croisset. Voilà bientôt cinq mois que je suis parti. Ah ! je pense à toi souvent, pauvre vieux. Adieu, je te serre à deux bras, y compris tous tes cahiers.

*P. S.* — Si tu veux savoir l'état de nos boules, nous sommes couleur de pipe culottée. Nous engraissons, la barbe nous pousse. Sasseti est habillé à l'Égyptienne. Maxime, l'autre jour, m'a chanté du Béranger pendant deux heures et nous avons passé la soirée jusqu'à minuit à maudire ce drôle. Hein ! comme la chanson des « Gueux » est peu faite pour les socialistes et doit les satisfaire médiocrement !

---

253. A SA MÈRE.

Ipsamboul, 24 mars 1850. Dimanche des Rameaux.

Si cette lettre t'arrive, pauvre vieille, elle sera probablement encore mieux reçue que les autres, car il est probable que les derniers courriers ne t'en ont pas apporté. Tu recevras celle-ci de Wadi-Halfa, c'est-à-dire du point le plus éloi-

gné de tout notre voyage. Avec des détours plus ou moins longs, nous n'allons plus faire maintenant que nous rapprocher insensiblement. Sais-tu que nous sommes à près de 1,400 lieues de distance? Comme ça doit te paraître loin, pauvre vieille, et comme cette carte d'Égypte te semble longue! n'est-ce pas? Quant à moi, ce n'est que par une réflexion assez longue que je peux calculer la distance qui nous sépare; il me semble toujours que tu es près de moi, que nous ne sommes pas loin et que, si je voulais, je ne serais pas longtemps à te voir. Voilà près de deux mois, sept semaines, que je n'ai eu de tes nouvelles. J'ai encore une quinzaine à attendre avant d'être revenu à la première cataracte, où j'espère en trouver. Et encore c'est bien chanceux! Va, pauvre vieille, ceux qui restent ne sont pas les seuls à avoir de l'inquiétude. J'éprouve parfois des appétits de te voir qui me saisissent tout à coup comme des crampes de tendresse; puis le voyage, la distraction de la minute présente fait passer cela. Mais c'est le soir, avant de m'endormir, que je te donne une bonne pensée et tous les matins, quand je me réveille, tu es le premier objet qui me vienne à l'esprit. Mais dis, je suis bien sûr que tu ne dépenses pas à moi. Je te vois toujours appuyée sur le coude, le menton dans ta main, rêvant avec ton bon air triste. Songe donc, pauvre mère, que 5 est le tiers de 15. Tu me reverras au mois de février prochain. C'est encore l'été et l'hiver à passer.

Si nous n'avions pas eu du vent défavorable, ou plutôt une absence de vent aussi complète, nous serions déjà de retour à Assouan (première

cataracte). Mais nous avons mis quinze jours à faire 60 lieues. Il y a des journées où nous n'avons pas fait une demi-lieue. Ce matin le vent reprend, nous allons un peu, et nous espérons ne pas tarder à arriver à Wadi-Halfa, d'où nous allons redescendre piano, examinant tout à notre aise. Depuis que nous sommes partis du Caire, en effet, nous n'avons guère quitté la cange. Maintenant nous allons faire des stations pour examiner ces vieilles bougresses de ruines. La chaleur commence à taper; il faisait hier au soir 34 degrés à 8 heures du soir, et toute la journée le soleil avait été caché par les nuages. Au soleil, dans la journée d'avant-hier, nous avons eu 55 degrés centigrades. Nous avons été obligés de renoncer à notre amour désordonné de marcher pieds nus. Même à travers de fortes chaussures, la chaleur du sol se fait sentir vigoureusement, comme si l'on marchait sur des plaques de cheminée tiédies. En somme, sous le soleil de Nubie, on est comme sous un vaste four de campagne. Mais une chose étrange, c'est que nous n'en sommes nullement gênés. Dans ces climats-ci la chaleur se supporte beaucoup mieux que le froid qui, quelque mince qu'il soit (relativement), gêne beaucoup. Dans ce moment je suis sans pantalon et sans habit, n'ayant pour tout vêtement que mon caleçon et une grande chemise blanche par-dessus.

Nous avons passé les cataractes sans encombre. Au reste, par excès de prudence, nous avons mis pied à terre. C'est une des choses les plus curieuses et les plus belles que nous ayons encore vues. Je t'ai parlé, dans ma dernière lettre, de gens d'Assouan et d'Éléphantine qui traversent le

Nil assis sur des joncs. Un peu plus loin, aux cataractes, ils sont montés, tout nus, sur des troncs de palmiers; il est amusant de les voir se lancer dans les tourbillons d'écume, disparaître et revenir sur l'eau; le courant les entraîne entre les rochers comme un fêtu de paille, d'une manière rapide et effrayante; leurs dos noirs ruissellent d'eau, leurs dents blanches sourient. Tout cela est d'une élégance de sauvage qui charme profondément.

Avant-hier, nous avons abordé deux bateaux de marchands d'esclaves chargés de négresses. Elles venaient du Darfour, du pays des Gallas, de l'intérieur de l'Afrique, femmes volées pour la plupart. Elles étaient empilées dans les cages, qui en regorgeaient comme des charrettes de foin chez nous. Pour costumes elles portaient des amulettes et de petits caleçons de cuir. Nous en avons acheté (pas des femmes) mais des pagnes (leur caleçon). C'est si peu beurré de crasse et de graisse de mouton que ça en empoisonne notre divan. Nous avons marchandé des plumes d'autruche et une petite fille d'Abyssinie, afin de rester plus longtemps à bord et de jouir de ce spectacle qui avait son chic. Quelques-unes, sur des pierres, broyaient de la farine, et leurs longues chevelures tombaient par-dessus elles comme la longue crinière d'un cheval qui broute à terre. Les enfants à la mamelle pleuraient. On faisait la cuisine. Les unes, avec des dents de porc-épic, arrangeaient les chevelures de leurs compagnes. C'était fort triste et singulier. Dans chacun de ces bateaux-là, il y a toujours quelques vieilles négresses qui font et refont ce voyage pour encou-

rager les nouvelles venues, faire qu'elles ne se découragent pas trop et ne se rendent pas malades à force d'être trop tristes. Sais-tu, pauvre chérie, que nous sommes à un mois de distance du pays des singes et des éléphants? Mais il faut se limiter et songer que le fond du sac n'est pas inépuisable.

---

254. A LA MÊME.

Philæ, 15 avril 1850.

Nous voilà de retour de la Nubie, comme nous sommes partis, en bon état, si l'on peut dire ainsi quand il y a deux grands mois que l'on n'a reçu des nouvelles de tout ce que l'on a de plus cher au monde. Hier soir nous sommes arrivés à Philæ, à la nuit tombante. Je suis aussitôt parti à âne avec Joseph pour Assouan (à une lieue d'ici), dans l'espérance d'avoir un paquet de lettres : rien ! J'imagine que tu as manqué un courrier et que tous les autres sont à la chancellerie du Caire, où je viens d'écrire immédiatement pour qu'on me les envoie à Keneh; autrement je n'aurais de lettres de toi qu'à notre retour au Caire, à la fin de mai. Ça fera (ou ça ferait) près de quatre mois sans savoir ce que tu es devenue.

Le ciel était bien beau hier au soir, les étoiles brillaient, les Arabes chantaient sur leurs dromadaires. C'était une vraie nuit d'Orient où le ciel bleu disparaissait sous la profusion des astres. Mais j'avais le cœur bien triste, ma pauvre mère tant aimée. Écris-moi donc plutôt deux fois, plu-

tôt cent fois qu'une, par tous les courriers. Une lettre se perd si vite. Max en a eu déjà plusieurs disparues. Si je savais au moins que les miennes te parviennent, je ne me plaindrais pas. Mais c'est là ma plus grande angoisse. Quand je me figure toi tourmentée, cela me désole. Peut-être es-tu malade, pauvre vieille. Tu pleures peut-être en ce moment, tournant tes pauvres beaux yeux que j'aime sur cette carte, qui ne te représente qu'un espace vide où ton fils est perdu. Oh non, va, je reviendrai; tu ne peux pas être malade, car un fort désir fait vivre. Voilà bientôt six mois que je suis parti; dans six mois je ne serai pas loin du retour; ce sera probablement vers janvier ou février prochain.

Hier soir, chez l'effendi où j'ai été les chercher, il y avait des lettres pour Maxime; il y en avait pour Sasseti même, qui n'en reçoit jamais. Mais de toi, rien, ni d'Achille qui devrait pourtant me donner un peu de tes nouvelles, ni de Bouilhet, ni du père Parain, qui devrait bien quelquefois se lever dès le matin pour m'écrire de n'importe quelle orthographe : « Ta mère se porte bien ». Voilà tout ce que je demande, il me semble que ce n'est guère. Est-ce qu'on ne pense plus à moi? Serait-il vrai, le proverbe : les absents ont tort?

Quant à te parler de notre voyage, ce sera pour une autre fois. Je suis pressé; nous allons descendre la cataracte, nous déménageons les bagages et nous-mêmes. Le bateau va s'en aller de son côté et nous à pied du nôtre. Et puis, je suis trop en colère pour avoir le loisir de me recueillir. Nos santés sont florissantes, si ce n'est Sasseti, que le climat fatigue un peu. Je ne sais pas com-

ment Maxime ne se fait pas crever avec la rage photographique qu'il déploie; du reste il réussit parfaitement. Quant à moi, qui ne fais que contempler la nature, fumer des chibouks et me promener au soleil, j'engraisse. Mais je deviens bien laid. Mon nez rougit, et il m'y pousse des poils comme à celui du capitaine Barbet.

Adieu, pauvre tant adorée; je t'embrasse et te surembrasse.

---

255. A LA MÊME.

[22 avril 1850.]

Nous sommes en plein été. A 6 heures du matin, nous avons régulièrement vingt degrés Réaumur à l'ombre; dans la journée c'est trente environ. La moisson est faite depuis longtemps et avant-hier nous avons mangé une pastèque. Où es-tu, toi, pauvre vieille? est-ce à Croisset? à Nogent? à Paris? Et ce voyage d'Angleterre? Envoie-moi les plus longues lettres possible; parle-moi de toi, de ta vie, de tout ce qui se passe. Comme la petite Liline sera gentille l'hiver prochain! Fait-elle bien des progrès dans la lecture?

C'est une bien bonne vie que celle que nous menons. Voilà le voyage de Nubie fini. La conclusion de celui d'Égypte approche aussi. Nous quitterons notre pauvre cange avec peine. Maintenant nous redescendons lentement à l'aviron ce grand fleuve que nous avons monté avec nos deux voiles blanches. Nous nous arrêtons devant toutes les ruines. On amarre le bateau, nous descendons

à terre. Toujours c'est quelque temple enfoui dans les sables jusqu'aux épaules et qu'on voit en partie, comme un vieux squelette déterré. Des dieux à tête de crocodile et d'ibis sont peints sur la muraille blanchie par les fientes des oiseaux de proie qui nichent entre les intervalles des pierres. Nous nous promenons entre les colonnes. Avec nos bâtons de palmier et nos songeries, nous remuons toute cette poussière. Nous regardons à travers les brèches des temples le ciel qui cassepète de bleu. Le Nil coulant à pleins bords serpente au milieu du désert, ayant une frange de verdure à chaque rive. C'est toute l'Égypte. Souvent il y a autour de nous un troupeau de moutons noirs qui broute, quelque petit garçon nu, lesté comme un singe, avec des yeux de chat, des dents d'ivoire, un anneau d'argent dans l'oreille droite et de grandes marques de feu sur les joues, tatouage fait avec un couteau rougi. D'autres fois, ce sont de pauvres femmes arabes, couvertes de guenilles et de colliers, qui viennent vendre des poulets à Joseph, ou qui ramassent avec leurs mains des crottes de biques pour engraisser leur maigre champ. Une chose merveilleuse, c'est la lumière ; elle fait briller tout. Dans les villes, cela nous éblouit toujours, comme ferait le papillotage de couleurs d'un immense bal costumé. Des vêtements blancs, jaunes ou azur se détachent, dans l'atmosphère transparente, avec des crudités de ton à faire pâmer tous les peintres. Pour moi, je rêve de cette vieille littérature, je tâche d'empoigner tout ça. Je voudrais bien imaginer quelque chose, mais je ne sais quoi. Il me semble que je deviens bête comme un pot.

Nous lisons dans les temples les noms des voyageurs; cela nous paraît bien grêle et bien vain. Nous n'avons mis les nôtres nulle part. Il y en a qui ont dû demander trois jours à être gravés, tant c'est profondément entaillé dans la pierre. Quelques-uns se retrouvent partout avec une constance de bêtise sublime. Il y a un nommé Vidua, surtout, qui ne nous quitte pas. Avant-hier, à Ombos, Max a découvert celui de ce pauvre Darcet. Les lettres sont là à se ronger au grand air, pendant que son corps se pourrit là-bas, dans une troisième partie du monde. C'est sans doute ce pauvre nom, à demi effacé déjà, qui survivra de lui le plus longtemps. Il est venu l'écrire en Égypte, il a vécu à Paris, et il a été mourir en Amérique. Quelles réflexions philosophiques, comme dirait Fellacher<sup>(1)</sup>!

Toutes les fois que nous arrivons devant des statues, dans un temple, Max fait devant elles le salut arabe en portant la main à son front, et s'informant de leur santé. Ça ne varie pas. Sasseti a depuis quelque temps une rage de chasse que rien n'arrête. Il est vêtu à l'Égyptienne, ce qui lui donne un air mastoc assez risible. C'est un garçon de très bon cœur et qui nous est fort dévoué. Il possède beaucoup de talents utiles. Maintenant il est cordonnier et raccommode nos chaussures avec du fil de fouet ciré. Nos hardes s'usent. Le chic commence. Je donnerais je ne sais quoi pour que tu puisses connaître ce brave Joseph. C'est une des balles les plus curieuses qu'il soit possible de voir. Il se livre toujours à la confection des *douces*

(1) Professeur d'écriture à Rouen.

(plats sucrés) et des *bé-fils-techs* (beafsteaks). Nous avons eu une fière chance de tomber sur un pareil drogman. Il est très expérimenté et de bon entendement.

Nous avons à bord un vieux matelot qu'on appelle Fergalli et qui me rappelle ce bon Pitchef<sup>(1)</sup>. Plus on lui fait de farces, donne de calottes, coups de poings, etc., et plus il est satisfait. Quelquefois même on le jette à l'eau; alors on rit beaucoup. Les plaisanteries sont toujours de le tuer, de l'écorcher vif, de le mettre à la broche. Comme il est chauve, on lui retire son bonnet et on lui donne de grandes calottes sur la tête. Quelquefois les matelots font mine d'aller le féliciter sur sa nomination de pacha, et on lui donne un charivari qui consiste à faire avec la main et la bouche des pets factices; on le rase avec un couteau; on le déshabille pour qu'il danse. Il y a quelques jours, on l'a habillé en femme avec un voile sur la figure et un morceau de toile à voile pour robe. C'était la mariée, on faisait la noce. Cela pouvait passer pour un de ces spectacles « où un père de famille n'aurait pas été bien aise de mener sa jeune personne ». Après quoi, ces bons Arabes se sont mis à faire leur prière avec des prosternations, des Allah et des Mohammed, comme les plus braves gens du monde. Il n'y a rien de plus gai que ces hommes, ou pour mieux dire de plus enfant; un rien les abat, comme peu de chose les amuse.

Les messieurs de la haute classe ne détestent pas le liquide. Les gouverneurs des petites villes où nous passons viennent nous faire des visites

(1) Surnom donné à Bourlet de la Vallée.

à bord, dans l'espérance d'attraper une bouteille d'eau-de-vie. La canaillerie de ces drôles se rehausse de tous les respects dont on les entoure. A Wadi-Halfa nous avons fait la connaissance du gouverneur d'Ibrim, chargé de recueillir l'impôt dans toute la province. Ce n'est pas une mince besogne. Cela s'exécute à grand renfort de coups de bâton, et arrestations, et enchaînements. Nous sommes descendus avec lui, côte à côte, pendant trois jours. Un villageois n'avait pas voulu payer; le scheik l'a enchaîné et enlevé dans sa cange. Quand elle a passé près de nous, nous avons vu ce pauvre vieux couché au fond du bateau, tête nue sous le soleil et dûment cadenassé; sur la rive, des hommes et des femmes suivaient en criant. Ça n'émoussait nullement notre brave Turc, qui a jugé cependant prudent, pendant deux jours, de ne pas nous quitter de vue, espérant que, si par hasard on l'attaquait, nous avions de très jolis fusils qui portent fort loin. Il venait, tout en descendant le Nil comme nous, nous faire des visites. Une fois, il nous a amené un petit mouton en cadeau, ce qui nous a été sensiblement agréable, car depuis six semaines nous n'avions mangé que du poulet et de la tourterelle. Nous avons eu avec ce brave homme des conversations sur sa spécialité, c'est-à-dire qu'il nous a donné beaucoup de détails sur la manière de faire mourir un homme à coups de bâton, en un nombre de coups déterminés. Ils vous exposent tout cela très gentiment, en riant, comme on cause spectacles, et l'exécutent très placidement, comme on fume sa pipe.

Pour te donner une idée de tout ce que je vois, va à la bibliothèque de Rouen et demande à voir

le grand ouvrage d'Égypte, le volume de planches d'antiquités. M. Pottier (ou l'ami Lebreton) se fera un plaisir de te montrer ça. Au reste, cet ouvrage n'est pas rare, quelque particulier l'a peut-être.

Voilà, il me semble, une longue lettre; pauvre chère vieille. Qu'elle t'arrive vite, qu'elle te remonte, qu'elle te fasse du bien, comme un bon vent frais, ranimant. Adieux, je t'envoie toute ma tendresse.

---

256. A SA MÈRE.

Thèbes, amarrés au rivage de Louqsor, 3 mai 1850.

Il est quatre heures et demie du matin. Je me lève à la hâte, pauvre chère mère, pour t'envoyer ce mot à Keneh, à l'agent français qui le fera passer au Caire. Je fais partir un exprès à cheval pour le porter et me rapporter des lettres de toi, s'il y en a. Serai-je plus heureux à Keneh qu'à Assouan? Dieu le veuille!

Nous sommes arrivés hier au soir à Thèbes, à neuf heures. Nous nous sommes promenés dans Louqsor au clair de lune. Elle se levait derrière les enfilades des colonnes, éclairant de grandes ruines. Ah! comme le ciel est beau ici, pauvre vieille, quelles étoiles, quelle nuit! Nous n'avons encore rien vu de Thèbes, mais ce doit être magnifique! Nous allons y rester une quinzaine, j'imagine, car c'est *immense*, et comme nous voulons bien voir et ne pas nous échigner, nous prendrons notre temps. Par ce système, aucun de nous n'a été encore fatigué. Je vois que nous ne serons

pas à Jérusalem avant le 1<sup>er</sup> ou le 15 juillet, probablement, et à Constantinople avant octobre ou novembre ; au reste il est impossible d'avance de rien indiquer de précis. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'hiver prochain, en janvier ou février, tu verras ton pauvre fieu. Prends donc patience, pauvre mère ; le temps passe, nous voilà à moitié. La seconde moitié passera plus vite que la première. Comme nous causerons dans nos fauteuils, au coin du feu ! Depuis ma dernière lettre d'Esneh, partie le 26 avril, je n'ai rien de nouveau à te dire, si ce n'est que j'ai tous les doigts noircis de nitrate d'argent, pour avoir aidé mon associé, hier, à Herment<sup>(1)</sup>, dans ses travaux photographiques. Il s'est développé en lui une rage de natation qui aurait pu devenir désastreuse, si on n'avait fini par le prier de cesser. Il se jetait dans le Nil, en pleine eau, sans faire attention qu'il y a beaucoup de crocodiles ; cependant, sur nos remontrances, il a cessé. C'est un bien bon bougre ! Nos santés continuent à être superbes et nos mines ressemblent de plus en plus à des pipes extraculottées !

Adieu, pauvre chérie ; je n'ai plus que le temps de t'embrasser de tout mon cœur. A toi.

---

257. À LA MÊME.

Entre Kaft et Kench, 16 mai 1850.

Nous avons quitté (enfin et hélas !) Thèbes hier matin. Il y a de quoi y rester longtemps et

(1) Erment.

dans un perpétuel ébahissement. C'est de beaucoup ce qu'il y a de plus beau en Égypte et peut-être ce que nous verrons de plus crâne dans tout notre voyage. Ce soir, nous arriverons à Keneh probablement. Si je n'y ai pas de lettres, je n'ai plus d'espoir d'en avoir qu'au Caire. Enfin, Dieu bénisse la poste et les chanceliers ! Si je savais au moins que tu as reçu toutes les miennes ! Je mets dans mes envois le plus de régularité possible ; je fais partir des exprès à cheval quand je n'ai pas d'occasion. Avec tout cela, j'ai bien peur que tu ne passes souvent plusieurs courriers sans avoir de mes nouvelles. Mais tranquillise-toi, bonne mère, je vais et nous allons tous bien. En fait d'inconvénients de voyage, croiras-tu que je viens de passer *quatre jours sans fumer* ! faute de tabac. Le tabac des paysans arabes me semblant exécrationnable, je soupire après le caporal.

Je viens tout à l'heure de rater une grande cigogne qui se promenait tranquillement sur la rive. Ma balle a été à cinquante pas plus loin faire des ricochets sur le sable, et la cigogne tranquillement est remontée dans l'air, laissant pendre ses pattes et donnant de grands coups d'ailes.

Nous venons, pauvre vieille, de passer à Thèbes quinze bien bons jours. C'est beau ! ce devait être au moins une ville aussi grande que Paris. Il faut trois jours rien que pour voir, sans s'arrêter, les ruines qui en demeurent encore, quoique tout soit ravagé et aux trois quarts enfoui. C'est une plaine entre deux chaînes de montagnes, traversée par le Nil, parsemée d'obélisques, de colonnades, de frontispices, de colosses. Je n'oublierai jamais la première impression que m'a faite le palais de

Karnac. Ça m'a semblé une demeure de géants, où l'on devait servir dans des plats d'or des hommes entiers à la brochette, comme des alouettes. Nous avons passé là trois jours, Maxime photographiant et moi estampant, ou pour mieux dire faisant estamper. J'avais parmi mes ouvriers un guide qui parlait un peu anglais; nous nous entendions à moitié dans un charabia composé d'anglais, d'italien et d'arabe :

— Allah! allah! allons! go on! go on! S. n. de D.

— Si, signor, si, signor, è questo bene?

— T'is not very bad, but your paper is not clean.

— Taïeb, taïeb.

Et ainsi de suite. Nous vivions, c'est-à-dire nos affaires étaient dans une petite chambre qui avait pour plafond de grandes dalles peintes en bleu de ciel, et vous voyions devant nous, sur la muraille, des reines avec de grandes coiffures, qui tenaient des rois par la taille. La nuit, je dormais dehors sur une grande pierre (recouverte de mon matelas), couché sur le dos, le nez tourné aux étoiles, au bruit des tarentules et à l'aboiement des chacals, qui alternait avec celui des chiens des villages voisins. Puis nous avons passé sur la rive gauche du Nil. Après avoir, pendant deux jours, logé à Louqsor même, dans le palais de France (maison donnée par Méhémet-Ali, lors de l'expédition de Louqsor pour l'obélisque), nous avons été camper au pied du fameux colosse. Il n'a pas chanté au lever du soleil, mais le gremlin m'a envoyé la nuit une grêle de moustiques qui m'ont dévoré les jambes, et m'ont empêché de dormir;

d'autant plus que le vent qu'il faisait secouait la tente avec furie. Le jour suivant, nous avons couché au Rhamesséion (tombeau d'Osymandias), et celui d'après à Biban-el-Moulouk, ou autrement Vallée des Rois. C'est une merveille. Figure-toi une vallée entière, coupée dans une montagne où il n'y a pas plus de végétation que sur une table de marbre et, des deux côtés, des carrières; ce sont autant de tombeaux. On descend dans chacun par une série d'escaliers, les uns au bout des autres, et qui n'en finissent plus. Puis on entre dans deux grandes salles, peintes de haut en bas et au plafond. On y voyage, le mot est littéral. Figure-toi les grottes de Caumont, dont les murs seraient poncés et couverts de peintures d'or, d'azur, etc. Ce sont des représentations fantastiques ou symboliques, des serpents à plusieurs têtes qui marchent sur des pieds humains, des têtes décapitées qui naviguent, des singes qui traînent des navires, des rois sur leurs trônes avec des visages verts et des attributs étranges. Les peintures sont fraîches comme si elles venaient d'être faites et s'enlèvent sous le pouce. Ailleurs ce sont des joueurs de harpe, des danseuses, des gens qui mangent [...]; on en cassepète. Tu n'en es pas quitte, va! je t'en reparlerai plus d'une fois.

Il y a, à l'entrée [de] la vallée des Rois, au-dessus du Rhamesséion, un vieux Grec qui fait le commerce d'antiquités. Il vit là comme dans une tour, au milieu de la montagne, dans une maison pleine de momies, tout seul, et loin des humains. De vieilles carcasses racornies, plantées debout contre le mur, grimacent dans un coin de sa tour; son rez-de-chaussée est bourré de cercueils, et la

chambre où il nous a reçus a pour volet une planche peinte qui couvrait quelque citoyen du temps de Sésostris. Il est venu nous rendre notre visite un matin, comme nous étions campés au pied du colosse de Memnon. Il avait un turban blanc, une chemise de Nubien blanche et un parapluie en coton blanc. Ce vieux fils de Lemnos portait en outre à sa main gauche son chibouk et un bâton en bois blanc tourné par lui-même et terminé par une pointe en fer, pour s'aider à marcher sur les rochers. Il avait les pieds nus dans ses savates et se traînait en soufflant.

Quant à emporter en France des momies, ce serait difficile; l'exportation en est défendue maintenant. Nous aurions beaucoup d'embarras pour les passer en contrebande au Caire et pour les embarquer à Alexandrie. Ça nous demanderait trop de temps et d'argent.

A Keneh nous allons faire une pointe jusqu'à Kosseir, pour voir la mer Rouge que nous ne connaîtrions point sans cela, puisque le voyage du Sinaï n'aura pas lieu. Nous en aurions pour vingt jours de désert (au mois de juillet ce serait peut-être dur), douze jours de lazaret à Gaza, et 3,000 francs de droit de passage au scheik de El-Akabah. Ce serait absurde. Le voyage de Kosseir, au contraire, nous demandera quatre ou cinq jours; c'est une promenade.

Hier, avant de quitter Thèbes, nous avons pris des chevaux et nous avons été faire un grand tour dans la campagne, derrière Karnac et Louqsor. Au milieu de la journée nous nous sommes arrêtés dans un village et nous sommes entrés dans un jardin. Les arbres, orangers, citronniers, palmiers,

étaient si serrés les uns près des autres, qu'il fallait se baisser pour passer dessous. Là, nous nous sommes reposés à l'ombre, sur un paquet de branches sèches de palmier. Le gamin qui nous suivait à pied a été chercher le gardien du jardin qui nous a apporté une grande jatte de dattes, avec des petits pains chauds posés sur un panier plat en paille de couleur tressée. Le ruisseau qui arrose le jardin, large d'un pied et profond d'un demi-pouce, coulait devant nous, sous la semelle de nos bottes, traînant des feuilles sur son courant, tout comme une rivière. Nous sommes restés là deux grandes heures à causer. Puis nous sommes remontés à cheval et nous nous sommes dirigés sur Karnac. C'est avec un serrement de cœur que nous lui avons dit adieu. Quelle étrange chose ! Être ému en quittant des pierres ! et quand tant d'autres choses nous émeuvent.

J'ai énormément pensé à Alfred à Thèbes. Si le système des Saint-Simoniens est vrai, il voyageait peut-être avec moi ; alors ce n'était pas moi qui pensais à lui, mais lui qui pensait en moi. Et je songe bien aux autres aussi, pauvre mère ! Je ne peux admirer en silence. J'ai besoin de cris, de gestes, d'expansion ; il faut que je gueule, que je brise des chaises, en un mot que j'appelle les autres à participer à mon plaisir. Et quels autres appeler que ses plus aimés ?

Quand je prends une feuille de papier pour t'écrire, le diable m'emporte si je sais quoi mettre. Puis, de soi-même, ça vient, je bavarde. Je m'amuse, les lignes s'allongent. Mais quand je ne sais plus que dire, je jette sur elles un bon regard d'adieu et je leur dis dans ma pensée : allez-vous-

en là-bas vite, vite, embrassez-la pour moi. Des lignes d'écriture embrasser quelqu'un ! Suis-je bête ? Allons, pas fort !

Adieu, pauvre chérie, mille tendresses. Allons, remonte-toi un peu. « Tu te manges le sang » ; « tu ne te fais pas de raison ».

17. Keneh. — Grande joie ! chère mère, mon cœur en saute. Voilà dix lettres pour moi, dont une du père Parain et une de Bouilhet. Quant à toi, je t'embrasse à t'étouffer. Je vois que tu vas bien, que tu es raisonnable. Je t'en aime mille fois plus pour cela. Tu te conduis bien. Comme tes lettres sont gentilles ! Je les ai dévorées comme un affamé. Adieu, encore mille baisers.

---

258. À EMMANUEL VASSE.

17 mai 1850.

A bord de notre cange, entre Kous et Keneh.

Je ne sais, cher ami, si tu as reçu un mot de moi daté du Caire, en réponse à un envoi de ta seigneurie, envoi dont je n'ai pu apprécier que l'intention, puisqu'il est arrivé à Rouen comme j'étais déjà en Égypte. Je crois t'en avoir remercié dans ma dernière lettre ; à mon retour ce sera ma première occupation de te lire, sois-en sûr.

Que deviens-tu et comment supportes-tu cette polissonne d'existence ? Que dit-on à Paris ? Quant à nous, nous n'avons pas reçu de nouvelles d'Europe depuis la fin de janvier dernier. Voilà en effet quatre grands mois que nous vivons sur le Nil, ne voyant que ruines, crocodiles et fellahs. Ce n'est

pas le moyen d'être fort en politique ni de se tenir au courant du mouvement social. Au reste, si tout en France est dans le même état qu'à mon départ, si le bourgeois y est toujours aussi féroce-ment inepte et l'opinion publique aussi lâche, en un mot si la pot-bouille générale y exhale une odeur de graillon aussi sale, je ne regrette rien. Au contraire, que tout cela s'arrange pour le mieux ou pour le pis, je ne demande rien du gâteau général, m'écartant de la foule pour n'avoir pas les coudes foulés.

Pour le moment nous revenons de la Nubie, du désert d'Abou-Coulome et de Korosko; demain ou après-demain nous partons pour Kosseir, sur les bords de la mer Rouge, et dans trois semaines nous ferons une excursion à la grande oasis indépendante de Thèbes.

Tu vois que nous nous foutons complètement de tout ce qui se passe et que nous vivons comme de grands égoïstes, aspirant à pleins poumons le bon air chaud des tropiques, contemplant le ciel bleu, les palmiers et les chameaux, buvant du lait de buffle, fumant dans de longues pipes et dormant le nez aux étoiles. Je crois du reste que jusqu'à présent peu de voyages en Égypte (j'en excepte les voyages des savants) ont été aussi complets que le nôtre. On met ordinairement trois mois à voir ce pays; nous en aurons mis huit. Nous avons relevé, dessiné, mesuré tous les temples de la Nubie et du Saïd (quant au Delta, l'inondation nous empêchera de le connaître aussi bien). Nous avons fait également une excursion dont peu de voyageurs se donnent la fatigue, celle du lac Mœris et du Fayoum.

Nous ne serons pas de retour au Caire avant la fin du mois prochain ; nous nous embarquerons à Alexandrie pour Beyrouth où je compte bien, mon cher Monsieur, avoir une lettre de toi. De Beyrouth nous nous mettrons en selle pour visiter toute la Palestine et la Syrie ; notre intention est de faire ensuite le voyage des îles Chypre, Candie et Rhodes.

Comme tu t'es occupé pendant de longues années de Candie, envoie-moi là-dessus le plus de questions que tu pourras. Je m'informerai et verrai par moi-même tout ce que tu me diras ; je te promets la bonne volonté la plus sincère. Expédie-moi donc par le courrier le plus prochain (à Beyrouth) une masse de notes, tant pour mon instruction personnelle que pour te servir d'éclaircissement à mille solutions qui sans doute te tourmentent. Si tu as quelque lettre à faire remettre ou n'importe quelle commission, tu sais, cher et vieil ami, que je suis tout à toi. Ma mère a dû écrire à M<sup>me</sup> Vasse que nous irions à Larnaka ; ainsi je ne te demande rien pour ta sœur de ce côté. Je crois du reste que tu n'es pas avec elle en correspondance bien suivie. Tu peux t'appliquer ce mot connu : il n'y a pas de ressemblance entre moi, ma famille et une botte d'asperges ; nous ne sommes pas tous très unis. Le principal, quant à la famille, c'est de n'en être pas embêté. Or tu as su, par ton travail et une patience héroïque, te faire une position qui t'en rend indépendant. Dis-moi si elle s'améliore, si tu *montes en grade*, c'est-à-dire si l'argent augmente à mesure que la besogne diminue. Tu sais que tout ce qui t'intéresse m'intéresse. Voilà longtemps que nous portions ensemble

ce vénérable habit de collègue et que nous mangions les fromages de Neufchâtel du père Degouay. Comme c'est vieux! comme il a coulé de l'eau sous le pont depuis! comme j'ai déjà usé de bottes et regardé brûler de chandelles! Qu'est-ce que sont devenus tous ceux qui étaient avec nous?... établis, dispersés, crevés, oubliés, mariés, cocus, députés, etc., etc. Tout cela est drôle. Et «le Garçon»? y penses-tu quelquefois?

Adieu, cher vieux camarade, le ciel te tienne en joie; je t'embrasse.

A toi.

Aurais-tu la bonté d'envoyer à Croisset un simple mot à ma mère, lui disant que tu as reçu de mes nouvelles et que je me porte bien? Tu me rendras service.

---

259. À LOUIS BOUILHET.

Entre Girgeh<sup>(1)</sup> et Siout. [4 juin 1850.]

Et d'abord, mon cher Monsieur, permettez-moi de vous adresser l'hommage de mon admiration frénétique pour le morceau que tu m'as envoyé sur Don Dick d'Arrah. C'est taillé! voilà du style! Sérieusement, c'est fort beau. Je viens de le relire encore une fois et d'en rire comme trois cercueils ouverts. Il y a là des reprises et des mouvements de maître tout à fait crânes. Ce vieux Richard! ça m'a donné une envie de boire de sa bière, que la langue m'en pèle. Je vois le sable qui parsème le

Djirdjeh.

sol de l'établissement, je l'entends qui craque sous les bottes. La salle doit être au rez-de-chaussée, basse, humide, sentir le moisi et avoir peu de lumière. Homme cruel, tu ne m'as pas dit où se fonde l'établissement. Ce doit être dans le « bas » de la ville, rue Nationale ou rue de la Savonnerie plutôt, à moins que ce ne soit à Saint-Sever, ce qui serait sublime. Oui, en voilà encore un qui s'établit, un qui est fixé ! Et nous, nous sommes bien loin d'être établis ni fixés, même à quelque chose. Quant à moi, j'y renonce. J'ai beaucoup réfléchi à tout cela depuis que nous nous sommes quittés, pauvre vieux. Assis sur le devant de ma cange, en regardant l'eau couler, je rumine ma vie passée avec des intensités profondes. Il me revient beaucoup de choses oubliées, comme de vieux airs de nourrice dont il vous survient des bribes. Est-ce que je touche à une période nouvelle ? ou à une décadence complète ? Et, du passé, je vais rêvassant à l'avenir, et là je n'y vois rien, rien. Je suis sans plan, sans idée, sans projet et, ce qu'il y a de pire, sans ambition. Quelque chose, l'éternel « à quoi bon ? » répond à tout et clôt de sa barrière d'airain chaque avenue que je m'ouvre dans la campagne des hypothèses. On ne devient pas gai en voyage. Je ne sais si la vue des ruines inspire de grandes pensées. Mais je me demande d'où vient le dégoût profond que j'ai maintenant, à l'idée de me remuer pour faire parler de moi. Je ne me sens pas la force physique de publier, d'aller chez l'imprimeur, de choisir le papier, de corriger les épreuves, etc. Et qu'est-ce que cela, comparativement au reste ? Autant travailler pour soi seul. On fait comme on veut et d'après ses

propres idées. On s'admire, on se fait plaisir à soi-même; n'est-ce pas le principal? Et puis, le public est si bête! Et puis, qui est-ce qui lit? Et que lit-on? Et qu'admire-t-on? Ah! bonnes époques tranquilles, bonnes époques à perruques, vous viviez d'aplomb sur vos hauts talons et sur vos cannes! Mais le sol tremble sous nous. Où prendre notre point d'appui, en admettant même que nous ayons le levier? Ce qui nous manque à tous, ce n'est pas le style, ni cette flexibilité de l'archet et des doigts désignée sous le nom de talent. Nous avons un orchestre nombreux, une palette riche, des ressources variées. En fait de ruses et de ficelles, nous en savons beaucoup plus qu'on n'en a peut-être jamais su. Non, ce qui nous manque c'est le principe intrinsèque, c'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet. Nous prenons des notes, nous faisons des voyages; misère, misère! Nous devenons savants, archéologues, historiens, médecins, gnaffes et gens de goût. Qu'est-ce que tout ça y fait? Mais le cœur, la verve, la sève? D'où partir et où aller? Oui, quand je serai de retour, je reprendrai et pour longtemps, je l'espère, ma vieille vie tranquille sur ma table ronde, entre la vue de ma cheminée et celle de mon jardin. Je continuerai à vivre comme un ours, me moquant de la patrie, de la critique et de tout le monde. Ces idées révoltent le jeune Du Camp qui en a de tout opposées, c'est-à-dire qui a des projets très remuants pour son retour et qui veut se lancer dans une activité démoniaque. A la fin de l'hiver prochain, nous causerons de tout cela, mon bonhomme.

Je m'en vais te faire une confidence très nette : c'est que je ne m'occupe pas plus de ma mission

que du roi de Prusse. Pour « remplir mon mandat » exactement, il eût fallu renoncer à mon voyage. C'eût été trop sot. Je fais parfois des bêtises, mais pas de si pommées. Me vois-tu dans chaque pays m'informant des récoltes, du produit, de la consommation? Combien fait-on d'huile, combien goinfre-t-on de pommes de terre? Et dans chaque port: combien de navires? quel tonnage? combien en partance? combien en arrivée? dito, report d'autre part, etc. merde! Ah non, franchement je te le demande, était-ce possible? Et après tant de turpitudes (mon titre en est déjà une suffisante), si on avait fait quelques démarches, que les amis se fussent remués et que le ministre eût été bon enfant, j'aurais eu la croix! Tableau! Satisfaction pour le père Parain! Eh bien non, mille fois, je n'en veux pas, m'honorant tellement moi-même que rien ne peut m'honorer.

Je pense bougrement à toi, va, grande canaille, je te vois circulant dans les rues de Rouen, les coudes serrés, le nez au vent, avec ta canne et le chapeau gris, maintenant que nous sommes en été. A ce moment, mardi 4 juin, 2 h. 1/2 de l'après-midi, je te vois tournant le coin de la rue Ganterie à côté de la crosse. A propos, voilà le grand moment qui approche. Ce sera décisif et pour n'y plus revenir; on va savoir enfin à quoi s'en tenir, le prix de discours français décidera tout. Je ne serai plus dans cette perplexité atroce qui me poursuit jusqu'au milieu du désert, comme des djins. Sera-ce Pigny? Sera-ce Defodon? Lequel? c'est comme la bataille d'Actium. Le sort de l'humanité en dépend, peut-être. Je comparerais volontiers l'un à Catilina et l'autre à César. A moins

que le premier ne devienne un Marius, et que dans le second ne se découvre plus tard un Sylla ! Et qui sait ! Les meilleures républiques ont été ébranlées par des ambitions qui, dans l'origine, paraissaient moins dangereuses ; une action futile cache souvent un motif sérieux. Alcibiade fit couper la queue de son chien pour détourner l'attention des Athéniens.

Il paraît que l'établissement de bacheliers va bien et que tu fais la répétition avec succès. Tant mieux ; tâche de gagner de l'argent et de bien vivre. C'est toujours ça.

J'ai vu Thèbes, vieux ; c'est bien beau. Nous y sommes arrivés un soir à 9 heures, par un clair de lune qui cassepétait sur les colonnes. Les chiens aboyaient, les grandes ruines blanches avaient l'air de fantômes et la lune à l'horizon, toute ronde et rasant la terre, semblait ne pas bouger et se tenir là exprès. A Karnac nous avons eu l'impression d'une vie de géants. J'ai passé une nuit aux pieds du colosse de Memnon, dévoré de moustiques. Ce vieux gremlin a une bonne balle, il est couvert d'inscriptions ; les inscriptions et les merdes d'oiseaux, voilà les deux seules choses sur les ruines d'Égypte qui indiquent la vie. La pierre la plus rongée n'a pas un brin d'herbe. Ça tombe en poudre comme une momie, voilà tout. Les inscriptions des voyageurs et les fientes des oiseaux de proie sont les deux seuls ornements de la ruine. Souvent, on voit un grand obélisque tout droit avec une longue tache blanche qui descend comme une draperie dans toute la longueur, plus large à partir du sommet et se rétrécissant vers le bas. Ce sont les vautours qui viennent fienter là

depuis des siècles. C'est d'un très bel effet, et d'un curieux «symbolisme». La nature a dit aux monuments égyptiens : Vous ne voulez pas de moi, la graine du lichen ne pousse point sur vous ? Eh bien, je vous chierai sur le corps.

Dans les hypogées de Thèbes (qui sont une des choses les plus curieuses et les plus amusantes que l'on puisse voir) nous avons découvert des gaudrioles pharaoniques, ce qui prouve, Monsieur, que de tout temps on s'est damné, on a aimé la fillette, comme dit notre immortel chansonnier. C'est une peinture représentant des hommes et des femmes à table, mangeant et buvant tout en se prenant par la taille et en s'embrassant. Il y a là des profils d'un cochon charmant, des œils de bourgeois en goguette admirables. Plus loin, nous avons vu deux fillettes avec des robes transparentes, les formes on ne peut plus p..., et jouant de la guitare d'un air lascif. C'est b... comme une gravure lubrique, Palais-Royal 1816. Cela nous a fait bien rire et donné à songer.

Quelque chose de bougrement magnifique, ce sont les tombeaux des rois. Figure-toi des carrières de Caumont, dans lesquelles on descend par des escaliers successifs, tout cela peint et doré du haut en bas et représentant des scènes funèbres, des morts que l'on embaume, des rois sur leurs trônes avec tous leurs attributs, et des fantaisies terribles et singulières, des serpents qui marchent sur des jambes humaines, des têtes décapitées portées sur des dos de crocodiles, et puis des joueurs d'instruments de musique et des forêts de lotus. Nous avons vécu là trois jours.

C'est très ravagé et abîmé, non pas par le temps, mais par les voyageurs et les savants.

Nous avons fait une chasse à la hyène. Ça a consisté à passer la nuit à la belle étoile, ou mieux aux belles étoiles, car je n'ai jamais vu le ciel beau comme cette nuit-là. Mais la bête féroce s'est moquée de nous : elle n'est pas venue. En revanche, un jour que je me promenais à cheval tout seul et sans armes du côté des hypogées, pendant que Maxime photographiait de son côté, je montais lentement et le nez baissé sur ma poitrine, me laissant aller au mouvement du cheval, quand tout à coup j'entends un bruit de pierres qui déroulent; je lève la tête et je vois sortant d'une caverne, à dix pas en face de moi, quelque chose qui monte la roche à pic, comme un serpent. C'était un gros renard; il s'arrête, s'assoit sur le train de derrière et me regarde. Je prends mon lorgnon et nous restons ainsi à nous contempler réciproquement pendant trois minutes, nous livrant sans doute à part nous-mêmes à des réflexions différentes. Comme je m'en retournais tranquillement, maudissant la sottise que j'avais faite de n'avoir pas emporté mon fusil, voilà qu'à ma gauche, d'une autre caverne (le sol en est plus percé en-cet endroit qu'une écumoire ne l'est de trous) débusque avec un calme impudent le plus beau chacal que l'on puisse voir. Il s'est en allé tranquillement, à petits pas, s'arrêtant de temps à autre pour détourner la tête et me lancer des œillades méprisantes. A Karnac, nous étions étourdis la nuit du bruit de ces gaillards-là qui hurlaient comme des diables; l'un d'eux est venu, une nuit, voler notre beurre au milieu de

notre campement Quant aux crocodiles, ils sont plus communs sur le Nil que les aloses dans la Seine. Nous tirons dessus quelquefois, mais toujours de trop loin. Pour les tuer, il faut les atteindre à la tête et ce n'est qu'en s'approchant très près (mais ils ont l'oreille fine et détalent lestement) que l'on a chance d'exterminer ces odieux monstres. Quelle belle idée que celle du monstre ! L'animal méchant pour le plaisir d'être méchant !

A Esneh j'ai revu Ruchiouk-Hânem ; ç'a été triste. Je l'ai trouvée changée. Elle avait été malade. Le temps était lourd, il y avait des nuages. Sa servante d'Abyssinie jetait de l'eau par terre pour rafraîchir la chambre. Je l'ai regardée longtemps, afin de bien garder son image dans ma tête. Quand je suis parti, nous lui avons dit que nous reviendrions le lendemain et nous ne sommes pas revenus. Du reste, j'ai bien savouré l'amertume de tout cela ; c'est le principal, ça m'a été aux entrailles. .

J'ai vu la mer Rouge à Kosseir. Ç'a été un voyage de quatre jours pour aller et de cinq pour revenir, à chameau, et par une chaleur qui, au milieu de la journée, montait à 45 degrés Réaumur. Ça piquait et j'ai souhaité parfois la bière Richard, car nous avions de l'eau qui, outre le goût de bouc que lui avaient communiqué les outres, sentait par elle-même le soufre et le savon. Nous nous levions à 3 heures du matin ; nous nous couchions à 9 heures du soir, vivant d'œufs durs, de confitures sèches et de pastèques. C'était la vraie vie du désert. Tout le long de la route, nous rencontrions de place en place des carcasses

de chameaux morts de fatigue. Il y a des endroits où l'on trouve de grandes plaques de sable dallées; c'est uni et glacé comme l'aire d'une grange : ce sont les lieux où les chameaux s'arrêtent pour pisser. L'urine, à la longue, a fini par vernir le sol et l'égaliser comme un parquet. Nous avons emporté quelques viandes froides. Dès le milieu du second jour nous avons été obligés de les jeter. Un gigot de mouton que nous avons laissé sur une pierre a, par son odeur, immédiatement attiré un gypaète qui s'est mis à voler en rond, tout autour.

Nous rencontrons de grandes caravanes de pèlerins qui allaient à la Mecque (Kosseir est le port où ils s'embarquent pour Gedda<sup>(1)</sup>; de là à la Mecque il n'y a plus que trois jours), de vieux Turcs avec leurs femmes portées dans des paniers, un harem tout entier qui voyageait voilé et qui criait, quand nous sommes passés près de lui, comme un bataillon de pies, un derviche avec une peau de léopard sur le dos.

Les chameaux des caravanes vont quelquefois les uns à la file des autres, d'autres fois tous de front. Alors, quand on aperçoit de loin à l'horizon, en raccourci, toutes ces têtes se dandinant qui viennent vers vous, on dirait d'une émigration d'autruches qui avance lentement, lentement et se rapproche. A Kosseir nous avons vu des pèlerins du fond de l'Afrique, de pauvres nègres qui sont en marche depuis un an, deux ans. Il y a là de bien singuliers crânes. Nous avons vu aussi des gens de Bokhara, des Tartares en bonnet

(1) Djeddah.

pointu, qui faisaient la soupe à l'ombre d'une barque échouée construite en bois rouge des Indes. Quant aux pêcheurs de perles, nous n'en avons vu que les pirogues. Ils se mettent deux là dedans, un qui rame et un qui plonge, et vont au large en mer. Quand le plongeur remonte à la surface de l'eau, le sang lui sort par les oreilles, par les narines et par les yeux.

J'ai pris, le lendemain de mon arrivée, un bain de mer dans la mer Rouge. Ça été un des plaisirs les plus voluptueux de ma vie; je me suis roulé dans les flots comme sur mille tétons liquides qui m'auraient parcouru tout le corps.

Le soir Maxime, par politesse et pour faire honneur à notre hôte, s'est donné une indigestion. Nous étions logés dans un pavillon séparé, couchés sur des divans, en vue de la mer, et servis par un jeune eunuque nègre, qui portait avec chic les plateaux de tasses de café sur son bras gauche. Le matin du jour où nous devions partir, nous avons été à deux lieues de là, au vieux Kosseir, dont il ne reste que le nom et la place. Maxime indigéré s'est aussitôt mis à ronfler sur le sable. Le cawas du consul de Gedda et son chancelier qui étaient venus avec nous, ainsi que le fils de notre hôte, se sont mis à chercher des coquilles, et je suis resté tout seul à regarder la mer. Jamais je n'oublierai cette matinée-là. J'en ai été remué comme d'une aventure. Le fond de l'eau était plus varié de couleurs, à cause de toutes ces coquilles, coquillages, madrépores, coraux, etc., que ne l'est au printemps une prairie couverte de primevères. Quant à la couleur de la surface de la mer, toutes les teintes

possibles y passaient, chatoyaient, se dégradaien  
de l'une sur l'autre, se fondaient ensemble, depuis  
le chocolat jusqu'à l'améthyste, depuis le rose  
jusqu'au lapis-lazuli et au vert le plus pâle. C'était  
inouï et, si j'avais été peintre, j'aurais été rude-  
ment embêté en songeant combien la reproduc-  
tion de cette vérité (en admettant que ce fût pos-  
sible) paraîtrait fausse. Nous sommes partis de  
Kosseir le soir de ce jour-là, à 4 heures, et avec  
une grande tristesse. Je me suis senti les yeux  
humides en embrassant notre hôte et en remon-  
tant sur mon chameau. Il est toujours triste de  
partir d'un lieu où l'on sait que l'on ne reviendra  
jamais. Voilà de ces mélancolies qui sont peut-être  
une des choses les plus profitables des voyages.

A propos du changement qui aura pu nous  
survenir pendant notre séparation, je ne crois  
pas, cher vieux, s'il y en a un, qu'il soit à mon  
avantage. Tu auras gagné par la solitude et la  
concentration; j'aurai perdu par la dissémination  
et la rêverie. Je deviens très vide et très stérile.  
Je le sens. Cela me gagne comme une marée  
montante. Cela tient peut-être à ce que le corps  
remue; je ne peux faire deux choses à la fois.  
J'ai peut-être laissé mon intelligence là-bas, avec  
mes pantalons à coulisse, mon divan de maroquin  
et votre société, cher Monsieur. Où tout cela  
nous mènera-t-il? Qu'aurons-nous fait dans dix  
ans? Pour moi, il me semble que, si je rate encore  
la première œuvre que je fais, je n'ai plus qu'à  
me jeter à l'eau. Moi qui étais si hardi, je deviens  
timide à l'excès, ce qui est dans les arts la pire de  
toutes les choses et le plus grand signe de fai-  
blesse.

Il y a au Caire un poète<sup>(1)</sup> qui fait des tragédies orientales dans le goût de Marmontel mitigé de Ducis. Il nous a lu une tragédie sur Abd-el-Kader qui est amoureux d'une Française et finit par se tuer de jalousie. Il y a là des morceaux. Tu en peux juger par le sujet. Le poète, qui est médecin, est un être bouffi de vanité, gredin, voleur, assomme tout le monde de ses œuvres et est repoussé de ses compatriotes. Lors de la révolution de février, il adressa une pièce à Lamartine dont le vers final était :

Vive à jamais le Gouvernement provisoire !

Dans une autre, adressée au peuple français, il y avait ceci :

Peuple Français ! ô mes compatriotes !

Il vit avec un sale nègre dans une maison obscure. Sa famille le redoute et, lorsqu'il lit sa tragédie, tout chez lui tremble de silence et d'attention. Il porte un nez en perroquet, des lunettes bleues et est accusé par un ingénieur de lui avoir volé une caisse d'habits. La canaille française à l'étranger est magnifique et, j'ajoute, nombreuse.

Hein, vieux, j'espère qu'en voilà un paquet et que je suis un aimable homme ! Réponds-moi à Beyrouth où nous serons à la fin de juillet, ensuite à Jérusalem. Pioche toujours. Adieu, vieux de la plume, je t'embrasse sur ta bonne tête.

5 juin. — C'est demain le 6, anniversaire de la naissance du grand Corneille ! Quelle séance à

(1) Chamas. Voir DU CAMP, *Souvenirs*, I, p. 340.

l'Académie de Rouen ! Quels discours ! Tenue de ces messieurs : cravates blanches ; pompe, saines traditions ! un petit rapport sur l'agriculture !

---

260. À SA MÈRE.

6 lieues avant Beni-Souëf, 24 juin 1850.

Quand je t'ai envoyé ma dernière lettre, de Siout, chère pauvre vieille, je croyais bien qu'à la date présente nous serions au Caire depuis plusieurs jours. Mais je comptais sans le vent ; il nous a été constamment défavorable. Depuis quinze jours nous avons fait soixante lieues ; il y a des journées où nous faisons un quart de lieue, et en se donnant un mal de chien. Comme le Nil est maintenant à son plus bas, nous engravons souvent, ce qui n'accélère pas notre voyage. Bref, désespérant d'arriver au Caire avant une huitaine au moins (de Beni-Souëf au Caire il y a 25 lieues juste) et ayant peur que tu ne passes par-dessus un courrier sans avoir de lettres, à tout hasard je vais envoyer celle-ci au Caire dès que nous aurons touché Beni-Souëf. Mais j'ai bien peur que la malle des Indes ne soit déjà arrivée et le courrier de la fin juin parti. En conséquence, ça te fera un mois sans avoir de mes nouvelles. Pauvre mère, je fais tout ce que je peux pour que tu en reçoives le plus souvent possible. Mais je ne commande ni au vent, ni aux bateaux, ni à la poste, ni à la bonne volonté des gens par lesquels passent mes lettres. En Syrie, il est probable qu'il y aura dans ma correspondance de grandes irrég-

gularités; je t'en préviens d'avance. Fais-toi à cette idée. C'est beaucoup plus mal administré que l'Égypte qui se sent un peu de l'influence de Méhémet-Ali, quoique tout aille en se détraquant et redevenant Turc de plus belle.

Nos matelots sont maigris de fatigue; notre raïs est jaune d'impatience. Joseph désire être arrivé pour envoyer de l'argent à sa femme et Sasseti crève d'envie d'être de retour au Caire, sans savoir pourquoi et par esprit d'imitation. Quant à Maxime et moi, nous ne nous sommes jamais ennuyés à bord, quoique nous n'ayons plus rien à faire ni à voir. Nous avons des livres et nous ne lisons pas. Nous n'écrivons rien non plus. Nous passons à peu près tout notre temps à faire les *scheiks*, c'est-à-dire les vieux. Le *scheik* est le vieux monsieur inepte, rentier, considéré, très établi, hors d'âge et nous faisant des questions sur notre voyage, dans le goût de celles-ci :

— Et dans les villes où vous passiez, y a-t-il un peu de société? Aviez-vous quelque cercle où on lise les journaux?

— Le mouvement des chemins de fer se fait-il sentir un peu? Y a-t-il quelque grande ligne?

— Et les doctrines socialistes, Dieu merci, j'espère, n'ont pas encore pénétré dans ces parages?

— Y a-t-il au moins du bon vin? Avez-vous quelques crus célèbres? etc., etc.

— Les dames sont-elles aimables?

— Y a-t-il au moins quelques beaux cafés? Les dames de comptoir affichent-elles un luxe somptueux?

Tout cela d'une voix tremblée et d'un air im-

bécile. Du scheik simple nous sommes arrivés au scheik double, c'est-à-dire au dialogue. Alors, dialogues sur tout ce qui se passe dans le monde et avec de bonnes opinions encroûtées. Puis le scheik a vieilli et est devenu le vieux tremblotant, cousu d'infirmités, et parlant sans cesse de ses repas et de ses digestions. Ici, il s'est développé chez Maxime un grand talent de mimique. Il a un neveu qui est substitut, une bonne qui s'appelle Marianne, etc. Il s'appelle père Étienne. Moi il m'appelle Quarafon; le nom de Quarafon est sublime! Nous nous promenons en nous soutenant réciproquement et en bavachant. Il me dit cent fois par jour d'écrire à son neveu le substitut, pour lui dire de venir parce qu'il *ne se sent pas bien* et, comme nous sommes excédés de poulet, toutes les fois que je me plains, il me dit : «Allons, Quarafon, consolez-vous, vous aurez pour dîner un bon poulet; j'ai dit à Marianne de vous en faire un.» Le soir, pour nous coucher, ça dure une demi-heure. Nous beuglons en geignant et en nous retournant pesamment comme des gens abîmés de rhumatismes. «Al-lons-bonsoir-mon-a-mi, bonsoir!» Il y a quelques jours je commençais à dormir quand j'ai senti un poids qui me pesait sur le dos. C'était le père Étienne qui venait coucher avec moi, parce qu'il avait peur tout seul dans son lit. Quelquefois aussi, il y a des disputes aigres où le père Étienne abuse de la supériorité de son âge et où Quarafon déclare qu'il prendra la diligence la semaine prochaine.

Je t'envoie toutes ces bêtises, chère mère, parce que c'est *toi*. Je sais que tout ce qui t'initie un peu

à notre vie intérieure te fait plaisir. Tu vois que nous passons le temps assez gaiement et que nous avons beau changer de pays, nous ne changeons pas d'humeur. N'importe, ça ne me fera pas de peine non plus d'être arrivé au Caire pour avoir de tes lettres. J'ai reçu les dernières à Keneh le 17 mai, il y a bientôt six semaines.

Nous avons été accueillis à Siout par le médecin<sup>(1)</sup> du lieu, un Français, et accueillis d'une façon remarquable. Pendant deux jours, nous nous sommes empiffrés chez cet excellent garçon; ça nous a remis le torse en état et délassés un moment du poulet, du riz et du pain moisi. On rencontre ainsi de braves gens auxquels on n'est nullement recommandé et qui sont enchantés de vous recevoir. Cela tient à l'ennui où ils vivent, à la disette de nouvelles, et au regret du pays dont on leur apporte quelque chose.

Nous avons vu, près de Manfalout, les grottes de Samoun<sup>(2)</sup>. C'est un cimetière souterrain où il faut ramper pendant trois quarts d'heure sur la poitrine et sur le ventre. Cette expédition est aussi éreintante que curieuse. On en sort exténué. Tout suinte le bitume des embaumements; la poussière des momies vous prend à la gorge et vous fait tousser, les chauves-souris voltigent autour de votre lanterne. C'est une jolie promenade à faire avec une dame. Nous en avons rapporté des momies de crocodiles, des pieds et des mains humaines dorées, choses à appendre dans nos locaux. L'entassement qu'il y a là est inouï.

(1) D<sup>r</sup> Cuny.

(2) La grotte des crocodiles, près de Ma'abdeh.

C'est une des choses les plus singulières que l'on puisse voir. Si on y allait tout seul, je crois qu'on serait pris de panique. Maxime a tué hier trois pélicans d'une seule balle. Leurs têtes sont à sécher au gouvernail. La collection de pattes d'oiseaux s'augmente. Il y a quelques jours, on nous a apporté tout vivant un énorme lézard du Nil qui ressemblait à un petit crocodile, que nous avons immédiatement tué et dépiauté. Pour 60 paras (7 sous 1/2) j'ai acheté une belle carapace de tortue.

Dans quelques jours va finir notre voyage sur le Nil. Nous quitterons, je suis sûr, notre pauvre cange avec tristesse. Mais la pensée que je me rapproche de toi, mère chérie, efface tout regret du temps qui s'écoule.

Quoique je n'aime guère les sentimentalités de cheveux, de fleurs et de médaillons, pour ne pas faire l'*homme fort*, je t'envoie une fleur de coton que j'ai cueillie hier à Fechnah<sup>(1)</sup> à ton intention.

---

261. À LOUIS BOUILHET.

Le Caire, 27 juin 1850.

Nous voilà revenus au Caire. Je n'ai que cela de nouveau à te dire, cher et bon vieux, car depuis ma dernière lettre il n'y a rien d'intéressant à te narrer sur notre voyage. Dans quelques jours, nous partons pour Alexandrie et à la fin

(1) Fechn.

du mois prochain, si d'ici là ne surgit quelque obstacle, nous ne serons pas loin de Jérusalem.

J'ai quitté notre pauvre barque avec une mélancolie navrante. Rentré à l'hôtel au Caire, j'avais la tête bruissante comme après un long voyage en diligence. La ville m'a semblé vide et silencieuse, quoiqu'elle fût pleine de monde et agitée. La première nuit de mon arrivée ici, j'ai entendu tout le temps ce bruit doux des avirons dans l'eau, qui depuis trois grands mois cadencait nos longues journées rêveuses.

Bizarre phénomène psychologique, Monsieur ! Revenu au Caire (et après avoir lu ta bonne lettre), je me suis senti éclater d'intensité intellectuelle. La marmite s'est mise à bouillir tout à coup, j'ai éprouvé des besoins d'écrire cuisants. J'étais monté. Tu me parles du plaisir que te font mes lettres ; j'y crois sans peine, à la joie que les tiennes me causent. Je les lis ordinairement trois fois de suite, je m'en bourre. Ce que tu me dis sur tes visites à Croisset m'a remué le ventre. Je me suis senti *toi*. Merci, cher vieux, des visites que tu fais à ma mère. Merci, merci. Elle n'a que toi à qui parler de moi dans *ses idées*, et que toi qui me connaisse, après tout. Cela se flaire par le cœur. Mais ne te crois pas obligé à dépenser à Croisset tous tes dimanches, pauvre vieux. Ne t'ennuie pas par dévouement. Quant à elle, je crois qu'elle paierait bien tes visites cent francs le cachet. Il serait gars de lui en faire la proposition. Vois-tu le mémoire que fourbirait le « Garçon » en cette occasion : « Tant pour la société d'un homme comme moi. Frais extraordinaires : avoir dit un mot spirituel, avoir été charmant et plein de bon ton, etc. »

Tu t'ennuies ! T'ennuieras-tu moins quand je serai revenu ? Qui sait ? L'âge des tristesses continues nous arrive. Au moins nous nous embêterons ensemble.

Un plan de conte chinois me paraît fort comme idée générale. Peux-tu m'envoyer le scénario ? Quand tu auras comme couleur locale tes jalons principaux, laisse là les livres et mets-toi à la composition ; ne nous perdons pas dans l'archéologie, tendance générale et funeste, je crois, de la génération qui vient. La résolution de Mulot est belle et m'a énormément fait de plaisir comme moralité artistique ; mais est-elle aussi intelligente et sympathique qu'elle est consciencieuse ? Un maître eût été causer avec un prévôt pendant vingt minutes ou huit jours, aurait compris et se serait mis à la besogne. Et le temps perdu ! Misérables que nous sommes, nous avons, je crois, beaucoup de goût parce que nous sommes profondément historiques, que nous admettons tout et nous plaçons au point de vue de la chose pour la juger. Mais avons-nous autant d'innéité que de compréhension ? Une originalité féroce est-elle compatible même avec tant de largeur ? Voilà mon doute sur l'esprit artistique de l'époque, c'est-à-dire du peu d'artistes qu'il y a. Du moins, si nous ne faisons rien de bon, aurons-nous, peut-être, préparé et amené une génération qui aura l'audace (je cherche un autre mot) de nos pères avec notre éclectisme à nous. Ça m'étonnerait : le monde va devenir bougrement bête. D'ici à longtemps ce sera bien ennuyeux. Nous faisons bien de vivre maintenant. Tu ne croirais pas que nous causons beaucoup de l'avenir de la société.

Il est pour moi presque certain qu'elle sera, dans un temps plus ou moins éloigné, régie comme un collège. Les pions feront la loi. Tout sera en uniforme. L'humanité ne fera plus de barbarismes dans son thème insipide; mais quel foutu style, quelle absence de tournure, de rythme et d'élan! O Magniers de l'avenir, où seront vos enthousiasmes?

Qu'importe, le bon Dieu sera toujours là après tout! Espérons qu'il sera toujours le plus fort et que ce vieux soldat ne périra point. Hier soir (ou hier au soir) j'ai relu l'engueulade de Paulus à Vénus<sup>(1)</sup> et ce matin j'ai soutenu comme à dix-huit ans la doctrine de l'Art pour l'Art contre un utilitaire (homme fort du reste); je résiste au torrent. Nous entraînera-t-il? Non, cassons-nous plutôt la gueule avec le pied de nos tables. Soyons forts, soyons beaux, essuyons sur l'herbe la poussière qui salit nos brodequins d'or, ou ne l'essuyons même pas. Pourvu qu'il y ait de l'or en dessous, qu'importe la poussière en dessus! J'ai lu (toujours à propos de cette vieille bougresse de littérature à laquelle il faut tâcher d'ingurgiter du mercure et des pilules), j'ai lu la critique de Vacquerie sur *Gabrielle*<sup>(2)</sup>. C'est bon, très bon même. Ça m'a fort *estonné*, il l'a bien empoigné par son faible; j'en ai été content.

Je viens de passer une partie de ma nuit à lire un roman de Scribe, *la Maîtresse anonyme*. C'est complet. Procure-toi cette œuvre; l'immondicité ne va pas plus loin, rien n'y manque. O public!

(1) Dans *Melaenis*.

(2) Par Emile Augier.

public ! Il y a des moments où, quand j'y songe, j'éprouve pour lui de ces haines immenses et impuissantes, comme lorsque Marie-Antoinette a vu envahir les Tuileries. Mais causons d'autre chose.

La pièce à propos du volume de Musset est bonne, insolente, troussée, un peu longue seulement, surtout (et rien que là) vers la fin. Si tu pouvais la condenser un peu (chose facile à toi qui n'es pas un prime-sautier), ce serait parfait. Mais quelque chose de bien beau, cher vieux, c'est la pièce *A un monsieur*<sup>(1)</sup>; c'est fort. Ce n'est pas pour te dire une malhonnêteté, comme on m'en a dit toute ma vie, sur ma figure, en me trouvant des ressemblances avec tout le monde, mais c'est étrange comme ça m'a rappelé Alfred. Ne trouves-tu pas ?

---

262. AU MÊME.

Alexandrie, 5 juillet [1850].

C'est fini, j'ai dit adieu au Caire, c'est-à-dire à l'Égypte. Pauvre Caire ! comme il était beau la dernière fois que j'ai humé la nuit sous ses arbres ! Alexandrie m'ennuie. C'est plein d'Européens, on ne voit que bottes et chapeaux ; il me semble que je suis à la porte de Paris, moins Paris. Enfin dans quelques jours la Syrie, et là nous allons nous mettre le derrière sur la selle et pour longtemps. Nous serons enfourchés dans les grandes bottes et nous galoperons poitrine au vent.

Je te remercie, cher vieux, des cadeaux qui

(1) *A un jeune homme*, dans *Festons et Astragales*.

m'attendent à Beyrouth. A propos de Lamartine, j'ai lu hier dans le *Constitutionnel* quelques passages de *Geneviève*. Il y a dans la préface une revue des grands livres que je te recommande. C'est de la folie arrivée à l'idiotisme.

Que dis-tu de l'histoire suivante qui s'est passée au Caire pendant que nous y étions? Une femme jeune et belle (je l'ai vue), mariée à un vieux, ne pouvait à sa guise visiter son amant. Depuis trois mois qu'ils se connaissaient, à peine s'ils avaient pu se voir trois ou quatre fois tant la pauvre fille était surveillée. Le mari, vieux, jaloux, malade, hargneux, la serrait sur la dépense, l'embêtait de toutes façons et sur le moindre soupçon la déshéritait, puis refaisait un testament, et toujours ainsi, croyant la tenir en laisse par l'espoir de l'héritage. Cependant il tombe malade. Alternatives, soins dévoués de madame; on la cite. Puis quand tout a été fini, quand le malade est sans espoir, ne pouvant plus remuer ni parler, près de mourir, mais ayant toujours la connaissance, alors elle a introduit son amant dans la chambre et s'est donnée à lui sous les yeux du moribond. Rêve le tableau! A-t-il dû rager, le pauvre bougre! Voilà une vengeance.

---

263. À SA MÈRE.

Beyrouth, 26 juillet 1850.

C'est dans la nuit de jeudi à vendredi dernier que nous sommes arrivés à Beyrouth. La brume voilait les côtes de Syrie, il faisait humide, le pont

était trempé, tous les passagers dormaient, moi seul excepté qui, le lorgnon sur l'œil, me guindais pour découvrir quelque chose. Enfin des lumières à ras des flots ont paru ; c'était Beyrouth. Nous étions dans la rade, le bateau allait à demi-vapeur. Tout le monde se taisait ; on entendait de dessous l'avant du navire glousser une poule dans la cage aux volailles, et au haut du mât la lanterne qui crépitait dans l'humidité de la nuit. Quelque temps après j'ai entendu venir du rivage le chant d'un coq, un autre y a répondu, et puis il s'est mêlé à ces deux voix une autre voix stridente et se répétant d'une façon monotone, comme le chant du grillon. Le capitaine sur la passerelle donnait des commandements, la lune venait de se coucher, il faisait beaucoup d'étoiles. Nous avons passé près d'un navire dont la cabine était éclairée, on a lâché l'ancre, nous étions arrivés et j'ai été me coucher. Il était 3 heures 5 minutes du matin à ma montre.

Le lendemain, ou plutôt 3 heures après, à 6 heures, nous nous sommes embarqués, bagages et gens, dans le canot du lazaret. Nous avions avec nous, comme devant être nos compagnons de captivité, deux moines Franciscains, dont l'un s'en va à Ispahan et l'autre à Jérusalem, un capitaine Maltais, deux ou trois marchands chrétiens de Syrie, établis à Alexandrie, dont l'un possédait une pauvre petite négresse de 10 à 12 ans. Quand nous sommes arrivés sur le vapeur, nous l'avions vue blottie dans un coin et qui pleurait à chaudes larmes. Elle avait l'air si misérable et si triste que les marins en étaient apitoyés. Joseph, qui connaissait son propriétaire, m'a dit : « Il est de si grandes canailles ! Ces chrétiens de la Syrie ! bien pis que

des Turcs ! Il est de mauvaises gens, tout à fait durs, savez-vous bien ? brutaux comme des mulets. » Hier nous l'avons vue comme ses maîtres lui faisaient prendre un bain de mer. Son pauvre petit corps noir était là tout nu, sur la plage, les pieds dans l'eau, en plein soleil, avec sa tête noire frisée et un grand anneau d'argent passé à son cou. Ils l'ont savonnée avec du sable, et d'une si rude façon que la peau lui saignait. Après quoi on l'a entrée dans l'eau et rincée comme un caniche. Alors j'ai pensé aux jeunes personnes d'Europe qui sortent avec leurs mères, ont des maîtres, jouent du piano, lisent des romans, les pieds dans leurs pantoufles brodées... Il y avait aussi avec nous une bonne Alsacienne qui va à Jérusalem rejoindre son fiancé qui tient une manufacture de vers à soie, et de plus un étudiant allemand. L'étudiant allemand a rencontré sa compatriote à Marseille, il l'accompagne et la protège. Ces deux braves gens avaient acheté à Alexandrie une bouteille de vin qui, dans l'embarquement, s'était égarée et dont ils paraissaient fort inquiets. C'était comme l'homme aux bottes de la guimbarde de Fécamp : « ne sentez-vous pas les bottes ? » L'étudiant disait à tout le monde : « Ne foyez-vous pas une pouteille de fin ? Chosef, ne chentez-fous pas une pouteille de fin ? » Enfin on a fini par découvrir la fameuse bouteille qui roulait au fond de la barque, sous une de nos cantines. En voyant le danger qu'elle avait couru, son propriétaire en a écarquillé les yeux sous ses lunettes. C'était une polissonne de bouteille grande comme un broc, et qui contenait bien dix à quinze litres. Ils avaient emporté ça pour le « foyache ».

La mer était si transparente et si bleue que nous voyions les poissons passer et les herbes au fond. Elle était calme et se gonflait avec un doux mouvement, pareil à celui d'une poitrine endormie. En face de nous Beyrouth, avec ses maisons blanches, bâtie à mi-côte et descendant jusqu'au bord des flots, au milieu de la verdure des mûriers et des pins parasols. Puis, à gauche, le Liban, c'est-à-dire une chaîne de montagnes portant des villages dans les rides de ses vallons, couronnée de nuages et avec de la neige à son sommet. Ah! pauvre mère, tiens, dans ce moment-ci, j'en ai les yeux humides en pensant que tu n'es pas là, que tu ne jouis pas comme moi de toutes ces belles choses, toi qui les aimes tant. Que j'aurais de plaisir à voir ta pauvre mine, ici, à mes côtés, s'ébahissant de ces prodigieux paysages. Je crois que la Syrie est un crâne pays, « il est carquechose de particulier », comme dit Joseph. Nous ne sommes pas gâtés en fait de verdure et de vues grasses. L'Égypte n'est même belle que par le caractère monumental, régulier, impitoyable de sa nature, sœur jumelle de son architecture. Mais la Syrie est au contraire mouvementée, variée, pleine de choses imprévues. Le lazaret, par exemple, est un des plus beaux *pavillons* de campagne que je connaisse. O nature! nature! Quelle canaille que cette vieille nature! Comme c'est calme! Quelle sérénité, à côté de toutes nos agitations!

---

## 264. À LA MÊME.

Jérusalem, 10 août 1850.

Nous sommes arrivés hier au soir à quatre heures et demie. C'est une date dans la vie, cela, pauvre chère mère. Jusqu'à présent je n'ai encore rien vu que Botta<sup>(1)</sup> deux fois, une porte, le couvent arménien, la place où était la maison de Ponce Pilate et celle de sainte Véronique. Tout est fermé; c'est la fête du Baïram (fin du Ramadan). Demain seulement nous commençons nos courses. Jérusalem est d'une tristesse immense. Ceci a un grand charme. La malédiction de Dieu semble planer sur cette ville où l'on ne marche que sur des merdes et où l'on ne voit que des ruines. C'est bougrement crâne.

A Beyrouth nous sommes restés trois ou quatre jours de plus que nous ne voulions, grâce à la société que nous y avons eue. Au lieu des braves gens ou des canailles plus ou moins embêtantes de l'Égypte, nous sommes tombés sur un petit groupe vraiment fort aimable : le consul et sa famille, le médecin sanitaire français, le chancelier et le directeur des postes, Camille Rogier, un brave peintre échoué là et qui vit (moyennant la poste) à orientaliser dans ce beau pays. Nous nous sommes trouvés, lui et nous, être de la même bande artistique. Ça été pour nous une grande bonne fortune que de nous trouver tout à coup dans un vrai atelier d'artiste où nous avons eu, comme dessins,

(1) Consul de France.

renseignements et existence, un tas de choses que nous n'aurions pas rencontrées ailleurs. Nous étions vraiment dans une bonne et charmante société. Nous faisons des pique-niques sur l'herbe, servis par des grooms autrement costumés qu'avec des culottes de peau. Pour partir de Beyrouth, il a fallu presque nous en arracher; du reste, l'explication de toutes ces amabilités se trouve dans un mot de Rogier qui nous disait : « Si vous croyez que c'est pour vous que nous vous engageons à rester, vous êtes bon enfant. » En effet, ces exilés sont tous heureux de trouver des gens à qui parler de leur monde, de leurs études. Nous leur apportions Paris et quelque chose de tout ce qu'ils y ont laissé. Beyrouth est du reste un lieu charmant; on y voit de la neige et on y vit dans des maisons de campagne à vue magnifique, en face de la mer et des montagnes. La verdure qui pousse contre les murs entre jusque dans les appartements.

Notre voyage de Beyrouth à Jérusalem a duré neuf jours. Nous partions à quatre heures du matin. Nous faisons une sieste au milieu de la journée et nous nous arrêtons au coucher du soleil. Telle va être notre vie pendant toute la Syrie. Nous couchons dans des caravansérails ou à la belle étoile, sous des arbres. Alors notre lanterne suspendue dans les branches éclaire le feuillage, nos bagages rassemblés en cercle et la croupe de nos chevaux rangés autour de nous, attachés à leurs piquets. Nous avons quatre mulets dont, pendant tout le jour, dans la marche, nous entendons sonner les grelots, din, din, tout le temps. Il y a aussi un âne pour le chef des muletiers, grand bonhomme maigre qui porte un parapluie pour se

garantir du soleil, et un cheval sur lequel on met le manger des bêtes. Enfin nos quatre chevaux pour nous. En tout dix bêtes et huit hommes (car il y a quatre muletiers qui vont à pied); c'est bien là l'Orient et le vrai voyage. Je jouis de tout; je savoure le ciel, les pierres, la mer, les ruines. Nous passons des journées sans desserrer les dents et absorbés côte à côte dans nos songeries particulières. Puis, de temps à autre, la bonde éclate.

J'ai vu Tyr, Sidon, le Carmel, Saint-Jean-d'Acre, Jaffa, Ramleh. Pendant neuf jours nous avons marché à cheval au bord de la mer. Quelquefois nous traversions des bois entiers de lauriers-roses qui poussent jusqu'au bord des flots. Il y a de temps à autre des ponts bossus, jetés sur des ravins desséchés, qui font mon bonheur, surtout quand une bande de voyageurs, chameaux et Bédouins, arrive à passer dessous. Ça fait un grand tableau de verdure dans un petit cadre de pierre. Oui, la Syrie est un beau pays, aussi varié et aussi fougueux de contrastes et de couleurs que l'Égypte est calme, monotone, régulièrement impitoyable pour l'œil.

---

265. À LOUIS BOUILHET.

Jérusalem, 20 août 1850.

Je dirais bien comme Sasseti : « Vous ne croiriez pas, Monsieur ? eh bien, quand j'ai aperçu Jérusalem, ça m'a fait tout de même un drôle d'effet. » J'ai arrêté mon cheval que j'avais lancé en avant des autres et j'ai regardé la ville sainte, tout étonné de la voir. Ça m'a semblé très propre et

les murailles en bien meilleur état que je ne m'y attendais. Puis j'ai pensé au Christ, que j'ai vu monter sur le mont des Oliviers. Il avait une robe bleue et la sueur perlait sur ses tempes. J'ai pensé aussi à son entrée à Jérusalem avec de grands cris, des palmes vertes, etc., à la fresque de Flandrin que nous avons vue ensemble à Saint-Germain-des-Prés, la veille de mon départ. A ma droite, derrière la ville sainte, au fond, les montagnes blanches d'Hébron se déchiquetaient dans une transparence vaporeuse; le ciel était pâle. Il y avait quelques nuages, quoiqu'il fût chaud; la lumière était arrangée de telle sorte qu'elle me semblait comme celle d'un jour d'hiver, tant c'était cru, blanc et dur. Puis Maxime m'a rejoint avec le bagage. Nous sommes entrés par la porte de Jaffa et nous avons dîné à 6 heures du soir.

Jérusalem est un charnier entouré de murailles. Tout y pourrit, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises. Il y a quantité de merdes et de ruines. Le Juif polonais avec son bonnet de peau de renard glisse en silence le long des murs délabrés, à l'ombre desquels le soldat turc engourdi roule, tout en fumant, son chapelet musulman. Les Arméniens maudissent les Grecs, lesquels détestent les Latins, qui excommunient les Coptes. Tout cela est encore plus triste que grotesque. Ça peut bien être plus grotesque que triste. Tout dépend du point de vue; mais n'anticipons pas sur les détails.

La première chose que nous ayons remarquée dans les rues, c'est la boucherie. Au milieu des maisons se trouve par hasard une place; sur cette place un trou, et dans ce trou du sang, des boyaux,

de l'urine, un arsenal de tons chauds à l'usage des coloristes. Tout à l'entour ça pue à crever; près de là deux bâtons croisés d'où pend un croc. Voilà l'endroit où l'on tue les animaux et où l'on débite la viande. Le jeune Du Camp a fait comme à Montfaucon, il a pensé se trouver mal. Oui, Monsieur, il n'y a pas plus d'abattoirs que ça. Les journaux de l'endroit devraient bien tancer un peu les édiles. Ensuite, nous avons été à la maison de Ponce Pilate convertie en caserne. C'est-à-dire qu'il y a une caserne à la place où l'on dit que fut la maison de Ponce Pilate. De là on voit la place du Temple où est maintenant la belle mosquée d'Omar. Nous t'en rapporterons un dessin. Le Saint-Sépulcre est l'agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace, il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une cophite. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme, et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux! C'est le pacha turc qui a les clefs du Saint-Sépulcre; quand on veut le visiter, il faut aller chercher les clefs chez lui. Je trouve ça très fort; du reste c'est par humanité. Si le Saint-Sépulcre était livré aux chrétiens, ils s'y massacraient infailliblement. On en a vu des exemples.

« *Tantum religio, etc.* », comme dit le gentil Lucrèce.

Comme art, il n'y a rien que d'archi-pitoyable dans toutes les églises et couvents d'ici. Ça rivalise avec la Bretagne, sauf quelques dorures, des œufs d'autruche enfilés en chapelet et des flambeaux d'argent chez les Grecs, lesquels ont au moins l'avantage d'avoir du luxe. A Bethléem, j'ai vu un

*Massacre des Innocents* où le centurion romain est habillé comme Poniatowski, avec des bottes à la russe, une culotte collante et un béret à plume blanche. Les représentations des martyrs sont à faire prendre en amour les bourreaux, s'ils ne valaient les victimes. Et puis on est assailli de saintetés. J'en suis repu. Les chapelets, particulièrement, me sortent par les yeux. Nous en avons bien acheté sept ou huit douzaines. Et puis, et surtout, c'est que tout cela n'est pas vrai. Tout cela ment. Après ma première visite au Saint-Sépulcre, je suis revenu à l'hôtel lassé, ennuyé jusque dans la moelle des os. J'ai pris un saint Mathieu et j'ai lu avec un épanouissement de cœur virginal le Discours sur la montagne. Ça a calmé toutes les froides aigreurs qui m'étaient survenues là-bas. On a fait tout ce qu'on a pu pour rendre les saints lieux ridicules. C'est putain en diable : l'hypocrisie, la cupidité, la falsification et l'impudence, oui; mais de sainteté, aucune trace. J'en veux à ces drôles de n'avoir pas été ému; et je ne demandais pas mieux que de l'être, tu me connais. J'ai pourtant une relique à moi, et que je garderai. Voici l'histoire : la seconde fois que j'ai été au Saint-Sépulcre, j'étais dans le Sépulcre même, petite chapelle toute éclairée de lampes et pleine de fleurs fichées dans des pots de porcelaine, tels que ceux qui décorent les cheminées des couturières. Il y a tant de lampes tassées les unes près des autres que c'est comme le plafond de la boutique d'un lampiste. Les murs sont de marbre. En face de vous grimace un Christ taillé en bas-relief, grandeur naturelle et épouvantable, avec ses côtes peintes en rouge. Je regardais la pierre sainte; le prêtre a ouvert une armoire, a

pris une rose, me l'a donnée, m'a versé sur les mains de l'eau de fleurs d'oranger, puis me l'a reprise, l'a posée sur la pierre pour bénir la fleur. Je ne sais alors quelle amertume tendre m'est venue. J'ai pensé aux âmes dévotes qu'un pareil cadeau, et dans un tel lieu, eût délectées et combien c'était perdu pour moi. Je n'ai pas pleuré sur ma sécheresse ni rien regretté, mais j'ai éprouvé ce sentiment étrange que deux hommes « comme nous » éprouvent lorsqu'ils sont seuls au coin de leur feu et que, creusant de toutes les forces de leur âme ce vieux gouffre représenté par le mot « amour », ils se figurent ce que ce serait — si c'était possible. Non, je n'ai été là ni voltairien, ni méphistophélique, ni sadiste. J'étais au contraire très simple. J'y allais de bonne foi et mon imagination même n'a pas été remuée. J'ai vu les capucins prendre la demi-tasse avec les janissaires, et les frères de la terre sainte faire une petite collation dans le jardin des Oliviers. On distribuait des petits verres dans un clos à côté, où il y avait deux de ces messieurs avec trois demoiselles dont, entre parenthèses, on voyait les tetons.

A Bethléem, la grotte de la Nativité vaut mieux. Les lampes font un bel effet; ça fait penser aux rois mages. Mais en revanche c'est un crâne pays, un pays rude et grandiose qui va de niveau avec la Bible. Montagnes, ciel, costumes, tout me semble énorme. Nous sommes revenus hier du Jourdain et de la mer Morte. Pour t'en donner une idée, il faudrait se livrer à un style des plus pompeux, ce qui m'ennuierait et toi aussi sans doute. Aux bords de la mer Morte, sur un petit flot de pierres entassées qu'il y a là, j'ai ramassé, tout brûlant de soleil,

un gros caillou noir pour toi, pauvre vieux, et dans l'eau bleue et tiède j'en ai pris encore trois ou quatre autres petits.

Nous sommes maintenant presque toujours en selle; bottés, éperonnés, armés jusqu'aux dents. Nous allons au pas, puis tout à coup nous lançons nos chevaux à fond de train. Ces bêtes ont des pieds merveilleux. Quand on descend une pente rapide, avant de poser leur sabot quelque part, elles tâtonnent lentement tout à l'entour avec ce mouvement doux et intelligent d'une main d'aveugle qui va saisir un objet. Puis elles le posent franchement et on part. Nous haltons aux fontaines; nous couchons sous les arbres. Je ne peux pas dormir tant j'ai de puces. Nous avons quatre mulets qui portent des colliers avec sonnettes; ça dure toute la journée et la nuit, rangés autour de nous, tout en mâchant leur paille.

A Beyrouth nous avons fait la connaissance d'un brave garçon, Camille Rogier, le directeur des postes du lieu. C'est un peintre de Paris, un de la clique Gautier, qui vit là en orientalisant. Cette rencontre intelligente nous a fait plaisir. Il a une jolie maison et un joli cuisinier.

Il y a bien longtemps que je n'ai lu de ta bonne écriture. Voilà les vacances, tu dois avoir un peu plus de temps. Envoie-moi des volumes.

---

266. À SA MÈRE.

Jérusalem, 20 août 1850.

Par le même courrier j'écris à Bouilhet. Je lui ai dit l'impression religieuse que m'avaient faite les

saints lieux, c'est-à-dire impression nulle. Le proverbe arabe a raison : « Méfie-toi du hadji (pèlerin). » En effet on doit revenir d'un pèlerinage moins dévot qu'on n'était parti. Ce qu'on voit ici de turpitudes, de bassesses, de simonie, de choses ignobles en tout genre, dépasse la mesure ordinaire. Ces lieux saints ne vous font rien. Le mensonge est partout et trop évident. Quant au côté artistique, les églises de Bretagne sont des musées raphaëlesques à côté.

Mais le pays, en revanche, me semble superbe, contre sa réputation. On ne *dépense* pas à la Bible; ciel, montagnes, tournure des chameaux (oh! les chameaux), vêtements de femmes, tout s'y retrouve. A chaque moment on en voit devant soi des pages vivantes. Ainsi, pauvre vieille, si tu veux avoir une bonne idée du monde où je vis, relis la Genèse, les Juges et les Rois. Nous sommes revenus avant-hier de Jéricho, du Jourdain et de la mer Morte. Deux ou trois fois j'ai senti que la tête me partait. Nous avions une escorte de huit cavaliers; nous faisons des courses au galop, à fond de train... sous un ciel outre-mer comme du lapis-lazuli, et puis... et puis tout le reste! A Jéricho, nous avons couché dans une forteresse turque, tout en haut, sur une terrasse. La lune brillait assez pour qu'on pût lire à sa clarté sans fatigue. Au pied du mur les chacals piaulaient; autour de nous, sur des nattes, les soldats turcs déguenillés fumaient leurs pipes ou faisaient leurs prières. Le lendemain nous avons couché à Saint-Saba au milieu des montagnes, dans un couvent grec, plus fortifié qu'un château fort, de peur des Bédouins. Toute la nuit j'ai entendu leurs voix qui chantaient

dans l'église et le tic-tac de l'horloge juchée tout en haut du couvent, sur un rocher.

Nous rapportons une quantité formidable de chapelets. Maxime en a particulièrement la rage. Il en achète partout, prétendant que ce sont des cadeaux qui font grand plaisir et qui ne coûtent pas cher [...]

---

267. À LOUIS BOUILHET.

Damas, 4 septembre 1850.

Toi aussi, mon fils Brutus! ce qui ne veut pas dire que je sois un César!

Toi aussi, pauvre vieux, que j'admiraïs tant pour ton inébranlable foi! Tu as raison de le dire, va, tu as été beau pendant deux ans, et le jour où tu as remporté ce fameux prix d'honneur qui décore la cheminée maternelle, ta mère a pu être fière de toi. Mais elle ne l'a jamais été autant que je l'étais, sois-en sûr. Au milieu de mes lassitudes, de mes découragements et de toutes les aigreurs qui me montaient aux lèvres, tu étais l'eau de Seltz qui me faisait digérer la vie. En toi je me retrempais, comme en un bain tonique. Quand je me plaignais tout seul, je me disais : « Regarde-le » et plus vigoureusement je me remettais à l'ouvrage. Tu étais mon spectacle le plus moral et mon édification permanente. Est-ce que le saint, maintenant, va tomber de sa niche? Ne bouge donc pas de ton piédestal. Serions-nous des crétins, par hasard? Ça se peut. Mais ce n'est pas à nous de le dire, encore moins de le croire. Le temps,

cependant, nous devrait être passé de la migraine et des défaillances nerveuses. Il y a une chose qui nous perd, vois-tu, une chose stupide qui nous entrave : c'est « le goût », le bon goût. Nous en avons trop, je veux dire que nous nous en inquiétons plus qu'il ne faut. La terreur du mauvais nous envahit comme un brouillard (un sale brouillard de décembre qui arrive tout à coup, vous glace les entrailles, pue au nez et pique les yeux). Si bien que, n'osant avancer, nous restons immobiles. Ne sens-tu pas combien nous devenons critiques, que nous avons des poétiques à nous, des principes, des idées faites d'avance, des règles enfin, tout comme Delille et Marmontel ! Elles sont autres, mais qu'est-ce que ça fait ? Ce qui nous manque, c'est l'audace. A force de scrupules, nous ressemblons à ces pauvres dévots qui ne vivent pas de peur de l'enfer, et qui réveillent leur confesseur de grand matin pour s'accuser d'avoir eu la nuit des rêves amoureux. Ne nous inquiétons pas tant du résultat. Aimons, aimons ; qu'importe l'enfant dont accouchera la Muse ! Le plus pur plaisir n'est-il pas dans ses baisers ?

Faire mal, faire bien, qu'est-ce que ça fait ? J'ai renoncé pour moi à m'occuper de la postérité. C'est prudent. Mon parti en est pris. A moins qu'un vent excessivement littéraire ne survienne à souffler d'ici à quelques années, je suis très résolu à « ne faire gémir » les presses d'aucune élucubration de ma cervelle. Toi et ma mère et les autres (car c'est une chose magnifique qu'on ne veuille pas laisser exister les gens à leur guise) blâmez fort ma manière de vivre. Attends un peu que e sois revenu, et tu verras si je vais la reprendre. Je

me fous dans mon trou et, que le monde croule, je n'en bougerai pas. L'action (quand elle n'est pas forcenée) me devient de plus en plus antipathique. Je viens tout à l'heure de renvoyer sans les voir plusieurs écharpes de soie qu'on m'apportait pour choisir; il n'y avait cependant qu'à lever les yeux et à se décider. Ce travail m'a tellement assommé d'avance que j'ai renvoyé les marchands sans leur rien prendre. J'aurais été sultan, je les aurais jetés par la fenêtre. Je me sentais plein de mauvais vouloir contre les gens qui me forçaient à une activité quelconque. Revenons à nos bouteilles, comme dit le vieux Michel.

Si tu crois que tu vas m'embêter longtemps avec ton embêtement, tu te trompes. J'ai partagé le poids de plus considérables; rien, en ce genre, ne peut plus me faire peur. Si la chambre de l'Hôtel-Dieu pouvait dire tout l'embêtement que pendant douze ans deux hommes ont fait bouillonner à son foyer, je crois que l'établissement s'en écroulerait sur les bourgeois qui l'emplissent. Ce pauvre bougre d'Alfred! c'est étonnant comme j'y pense et toutes les larmes non pleurées qui me restent dans le cœur à son endroit. Avons-nous causé ensemble! Nous nous regardions dans les yeux, nous volions haut.

Prends garde, c'est qu'on s'amuse de s'embêter; c'est une pente. Qu'est-ce que tu as? Comme je voudrais être là pour t'embrasser sur le front et te flanquer de grands coups de pied dans le derrière! Ce que tu éprouves maintenant est le résultat du long effort que tu as subi pour *Melaenis*. Crois-tu que la tête d'un poète soit comme un métier à filer le coton, et que toujours il en sorte

sans fatigue ni intermittence? Allons-donc, petiot! Gueule tout seul dans ta chambre. Regarde-toi dans la glace et relève ta chevelure. Est-ce l'état social du moment qui t'indispose? Cela est bon pour les bourgeois que ça trouble au comptoir; moi aussi, je sens par moment des angoisses d'adolescent. *Novembre* me revient en tête. Est-ce que je touche à une renaissance, ou serait-ce la décrépitude qui ressemble à la floraison? Je suis pourtant revenu (non sans mal) du coup affreux que m'a porté *Saint Antoine*. Je ne me vante point de n'en être pas encore un peu étourdi, mais je n'en suis plus malade comme je l'ai été pendant les quatre premiers mois de mon voyage. Je voyais tout à travers le voile d'ennuis dont cette déception m'avait enveloppé, et je me répétais l'inepte parole que tu m'envoies : « A quoi bon ? »

Il se fait pourtant en moi un progrès [?]. (Tu aimerais peut-être mieux que je causasse voyage, grand air, horizons, ciel bleu?) Je me sens devenir de jour en jour plus sensible et plus émouvable. Un rien me met la larme à l'œil. Il y a des choses insignifiantes qui me prennent aux entrailles. Je tombe dans des rêveries et des distractions sans fin. Je suis toujours un peu comme si j'avais trop bu; avec ça, de plus en plus inepte et inapte à comprendre ce qu'on m'explique. Puis de grandes rages littéraires. Je me promets des bosses au retour. Voilà.

Tu fais bien de songer au *Dictionnaire des idées reçues*. Ce livre *complètement fait* et précédé d'une bonne préface où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention

générale, et arrangée de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité.

Si, en 1852, il n'y a pas une débâcle immense à l'occasion de l'élection du président, si les bourgeois triomphent enfin, il est possible que nous soyons encore bâtis pour un siècle. Alors, lassé de politique, l'esprit public voudra peut-être des distractions littéraires. Il y aurait réaction de l'action au rêve; ce serait notre jour! Si au contraire nous sommes précipités dans l'avenir, qui sait la poésie qui doit en surgir? Il y en aura une, va, ne pleurons rien, ne maudissons rien, acceptons tout, soyons larges. On vient de me dire un fait qui m'épouvante : les Anglais sont en train de faire le plan d'un chemin de fer qui doit aller de Calais à Calcutta. Il traversera les Balkans, le Taurus, la Perse, l'Himalaya. Hélas, serions-nous trop vieux pour ne pas éternellement regretter le bruit des roues du char d'Hector?

J'ai lu à Jérusalem un livre socialiste (*Essai de philosophie positive*, par Auguste Comte). Il m'a été prêté par un catholique enragé, qui a voulu à toute force me le faire lire afin que je visse combien, etc. J'en ai feuilleté quelques pages : c'est assommant de bêtise. Je ne m'étais du reste pas trompé. Il y a là dedans des mines de comique immenses, des Californies de grotesque. Il y a peut-être autre chose aussi. Ça se peut. Une des premières études auxquelles je me livrerai à mon retour sera certainement celle de toutes ces déplorables utopies qui agitent notre société et menacent de la couvrir de ruines. Pourquoi ne pas s'arran-

ger de l'objectif qui nous est soumis? Il en vaut un autre. A prendre les choses impartialement, il y en a eu peu de plus fertiles. *L'ineptie consiste à vouloir conclure.* Nous nous disons : Mais notre base n'est pas fixe; qui aura raison des deux? Je vois un passé en ruines et un avenir en germe; l'un est trop vieux, l'autre est trop jeune. Tout est brouillé. Mais c'est ne pas comprendre le crépuscule, c'est ne vouloir que midi ou minuit. Que nous importe la mine qu'aura demain? Nous voyons celle que porte aujourd'hui. Elle grimace bougrement et par là rentre mieux dans le romantisme.

Où le bourgeois a-t-il été plus gigantesque que maintenant? Qu'est-ce que celui de Molière à côté? M. Jourdain ne va pas au talon du premier négociant que tu vas rencontrer dans la rue. Et la balle envieuse du prolétaire? et le jeune homme qui se pousse? et le magistrat! et tout ce qui fermente dans la cervelle des sots, et tout ce qui bouillonne dans le cœur des gredins!

Oui, la bêtise consiste à vouloir conclure. Nous sommes un fil et nous voulons savoir la trame. Cela revient à ces éternelles discussions sur la décadence de l'art. Maintenant on passe son temps à se dire : Nous sommes complètement finis, nous voilà arrivés au dernier terme, etc., etc. Quel est l'esprit un peu fort qui ait conclu, à commencer par Homère? Contentons-nous du tableau; c'est aussi bon.

Et puis, ô pauvre vieux, est-ce qu'il n'y a pas le soleil (même le soleil de Rouen), l'odeur des foins coupés, les épaules des femmes de trente ans, le vieux bouquin au coin du feu et les porcelaines

de la Chine? Quand tout sera mort, avec des brins de moelle de sureau et des débris de pot de chambre, l'imagination rebâtera des mondes.

Je suis bien curieux de le voir, ce brave conte chinois. Ce voyage-là me consolera des tristesses du retour. Je peux te dire une chose fortifiante et qui a le mérite d'être sincère, c'est que, comme *nature*, tu peux marcher hardiment. Tout ce que je vois ici, je le retrouve. (Il n'y a que les villes, les hommes, usages, costumes, ustensiles, choses de l'*humanité* enfin, dont je n'avais pas le détail net.) Je ne m'étais pas trompé. Pauvres diables, que ceux qui ont des désillusions. Il y a des paysages où j'ai déjà passé, c'est certain. Retiens donc ceci pour ta gouverne, c'est le résultat d'une expérience faite exactement qui ne se dément point depuis dix mois : c'est que nous sommes trop avancés en fait d'Art pour nous tromper sur la *nature*. Ainsi, marche.

Tu me demandes pourquoi tu es fidèle à ta Dulcinée. L'explication est facile : parce que tu ne l'étais pas aux autres. Mais pourquoi à celle-là plus qu'aux autres? C'est que celle-là est venue à l'époque où tu devais l'être. L'amour est un besoin; qu'on l'épanche dans un vase d'or ou dans un plat d'argile, il faut que ça sorte. Le hasard seul nous procure les récipients. Dieu! les belles femmes qu'il y avait à Nazareth! des bougresses à la fontaine, avec des vases sur la tête. Dans leur robe serrée aux hanches par des ceintures, elles ont des mouvements bibliques. Ça marche royalement. Le vent lève le bas de leur vêtement de couleur rayé à larges bandes. Elles ont la tête entourée d'un cercle de piastres d'or ou d'argent.

C'est tout profil, et ça passe près de vous comme des ombres.

Au milieu du jour, à l'heure la plus chaude, quand la lumière tombe d'aplomb, quand nous cheminons sans parler sur nos maigres et solides chevaux et que les mulets fatigués tendent au vent leurs gencives blanchies par la soif, c'est alors qu'on voit sortir les lézards du tronc creux des oliviers et que sur les haies de nopals s'avance, en levant les pattes, le caméléon prudent qui roule ses yeux ronds.

Il y a deux ou trois jours nous sommes allés voir la léproserie. C'est hors la ville, près d'un marais d'où des corbeaux et des gypaètes se sont envolés à notre approche. Ils sont là, les pauvres misérables, hommes et femmes (une douzaine peut-être), tous ensemble. Il n'y a plus de voiles pour cacher les visages, de distinction de sexes. Ils ont des marques de croûtes purulentes, des trous à la place du nez, et j'ai mis mon lorgnon pour distinguer à l'un d'eux si c'était des loques verdâtres ou ses mains qui lui pendaient au bout des mains (*sic*). C'étaient ses mains. (O coloristes, où êtes-vous donc?) Il s'était traîné pour boire auprès de la fontaine. Sa bouche, dont les lèvres étaient enlevées comme par une brûlure, laissait voir le fond de son gosier. Il râlait en tendant vers nous ses lambeaux de chair livides. Et la nature calme tout à l'entour! de l'eau qui coulait, des arbres verts tout frissonnants de sève et de jeunesse, de l'ombre fraîche sous le soleil chaud. Puis deux ou trois poules, qui picotaient par terre dans l'espace de basse-cour où ils sont. Les clôtures étaient en bon état; leur logement même est très propre.

A peu près dans le même quartier se trouve le cimetière chrétien, vers la place où l'on dit que saint Paul fut renversé de cheval par l'apparition de l'ange. On y pue raide; ça sent son fruit. Dans un caveau en ruines, nous avons vu, en nous baissant par l'ouverture, plusieurs débris humains, des squelettes, des têtes, des thorax, un mort desséché et tout raidi sous les morceaux de son linceul, une longue chevelure blonde dont le ton doré tranchait sur la poussière grise et, ce que nous avons trouvé assez gaillard, un gros toutou blanc qui sans doute était venu là pour s'y donner une bosse et qui, ne pouvant plus en sortir, y avait crevé. Quelle farce!

Adieu, pauvre vieux.

Le jeune Du Camp devient très socialiste. L'avenir de la France l'inquiète, et il s'emporte dans la discussion.

---

268. À PARAIN.

De la quarantaine de Rhodes.

Dimanche, 6 octobre 1850.

Vous avez bien tort, mon vieux solide, de ne pas m'écrire plus souvent, car je vous assure que vos lettres sont pour moi de vraies parties de plaisir. La dernière m'a fait bien rire, et ce que vous me dites de toutes vos connaissances ne m'a pas médiocrement amusé. Il y aurait là-dessus de quoi causer longuement au coin du feu, le nez sous le manteau de la cheminée et les pieds dans nos pantouffles. C'est ce que je me promets bien de faire à

mon retour. Quelle bosse de soufflet nous nous donnerons ! Il faudra lui faire ajouter un ressort.

Il paraît que le jeune Bouilhet se livre un peu à l'immoralité en mon absence. Vous le voyez trop souvent. C'est vous qui démoralisez ce jeune homme. Si j'étais sa mère, je lui interdrais votre société. Il n'y a rien de pire pour la jeunesse que la fréquentation des vieillards débauchés. Néanmoins, continuez, mes bons vieux, à boire le petit verre à ma santé quand vous vous trouvez ensemble. Pochardez-vous même en mon honneur. Je vous excuse d'avance. Quant à l'Hôtel-Dieu, ça ne va pas fort, dit-on, avec le nouveau ménage. Il n'y a là dedans rien qui m'étonne. Quel bonheur ce sera pour moi de voir de mes yeux ce jeune homme établi et père de famille ! La maison ne périra donc pas ; il y aura un rejeton qui fleurira dans le comptoir. Les laines s'en réjouiront et les registres auront un maître. Avez-vous réfléchi quelquefois, cher vieux compagnon, à toute la sérénité des imbéciles ? La bêtise est quelque chose d'inébranlable ; rien ne l'attaque sans se briser contre elle. Elle est de la nature du granit, dure et résistante. A Alexandrie, un certain Thompson, de Sunderland, a sur la colonne de Pompée écrit son nom en lettres de six pieds de haut. Cela se lit à un quart de lieue de distance. Il n'y a pas moyen de voir la colonne sans voir le nom de Thompson, et par conséquent sans penser à Thompson. Ce crétin s'est incorporé au monument et se perpétue avec lui. Que dis-je ? Il l'écrase par la splendeur de ses lettres gigantesques. N'est-ce pas très fort de forcer les voyageurs futurs à penser à soi et à se souvenir de

vous? Tous les imbéciles sont plus ou moins des Thompson de Sunderland. Combien, dans la vie, n'en rencontre-t-on pas à ses plus belles places et sur ses angles les plus purs? Et puis, c'est qu'ils nous enfoncent toujours; ils sont si nombreux, ils reviennent si souvent, ils ont si bonne santé! En voyage on en rencontre beaucoup, et déjà nous en avons dans notre souvenir une jolie collection; mais, comme ils passent vite, ils amusent. Ce n'est pas comme dans la vie ordinaire où ils finissent par vous rendre féroce.

Nous sommes venus ici de Beyrouth sur le bateau à vapeur autrichien, avec Hartim-Bey, ex-premier ministre d'Abbas-Pacha. C'est une de nos anciennes connaissances d'Égypte que nous avons renouée dimanche dernier, au dîner du Consul général. Il a fui à temps d'Alexandrie; on venait pour l'empoigner de force de la part du pacha, qui probablement allait lui faire prendre quelque funeste tasse de café. Il s'est réfugié à bord du paquebot français pour Beyrouth, et de Beyrouth il gagne Constantinople, où il va aller dénoncer son maître et tâcher de le faire sauter, ce qui est possible. Pendant trois jours passés ensemble à bord, nous avons beaucoup causé, ou plutôt il nous a beaucoup parlé, nous flairant gens de plume et que, par la suite, nous pourrions lui être utiles, et puis peut-être aussi parce que nous sommes des particuliers très aimables. Rien n'est plus respecté en Orient que l'homme maniant la plume. *Effendi* (homme qui sait lire) est un titre d'honneur. Maxime, en ce moment, rédige sur cette affaire un bout de note pour Paris; c'est une nouvelle politique assez grave. Quant à moi, je deviens pares-

seux comme un curé. Je ne suis bon qu'à cheval ou en bateau. Tout travail maintenant m'assomme. Je deviens là-dessus très oriental; il faut espérer que je changerai au retour. A propos de curé, puisque ce mot m'est venu au bec (de ma plume), j'en ai diablement vu en Syrie et en Palestine. Nous avons vu des capucins, des carmélites, etc. Nous avons étudié de près cette fameuse question des Druses et des Maronites dont on a fait tant de bruit en France, et qui est bien une des plus belles blagues du monde. Si on en excepte les Lazaristes, tous ces braves gens d'Église sont... Ce n'est pas en Terre Sainte qu'il faut aller pour devenir dévot. Il y a un proverbe arabe qui dit : « Méfie-toi du pèlerin. » Il est fort sage, je vous en réponds. Dans le jardin des Oliviers, j'ai vu trois capucins qui faisaient une petite collation en compagnie de deux demoiselles dont les tetons blancs brillaient au soleil. Les bons pères les caressaient avec une satisfaction visible. Au moment où nous sommes partis, on apportait une bouteille d'eau-de-vie, et les petits verres étaient déjà atteints. Voilà! Je n'en rapporte pas moins une collection formidable de chapelets pour les bonnes âmes. Tout cela n'empêche pas, mon pauvre vieux, que la Syrie ne soit un crâne pays, et nous avons le cœur gros quand nous sommes partis de Beyrouth. Nous avons vécu là d'une belle vie de vagabond, pendant deux mois.

Il faut vous dire que nous ne portons plus de chaussettes dans nos bottes. Nous avons reconnu que c'était une économie de blanchissage et que ça nous faisait plus frais aux pieds. La saison pourtant se refroidit. Nous couchons encore à la belle

étoile, mais avec des vêtements de drap. Depuis le mois de janvier dernier, nous n'avons pas reçu une goutte de pluie; mais nous allons en avoir à Constantinople.

Je vous ai bien regretté il y a aujourd'hui quinze jours. C'était à Esdoud, au beau milieu du Liban, à trois heures des cèdres. Nous avons dîné chez le scheik du pays. Pour aller dans la salle où nous avons été reçus, nous avons traversé une foule (le mot est littéral) de quarante à cinquante domestiques. Aussitôt que nous avons été assis sur les divans, on nous a parfumés avec de l'encens, après quoi on nous a aspergés avec de l'eau de fleurs d'oranger. Un domestique suivait, portant une longue serviette à franges pour vous essuyer les mains. Le maître de la maison, jeune homme de vingt-quatre ans environ, portait sur les épaules un manteau brodé d'or, et tout autour de la tête un turban de soie rouge à petites étoiles d'or serrées les unes près des autres. Il y avait bien une trentaine de plats à table, pour quatre personnes que nous étions. Afin de faire honneur à tant d'honneurs, j'ai mangé de telle sorte que si je n'ai pas eu d'indigestion le soir, c'est que j'ai un rude estomac. C'est du reste une grande impolitesse à ces gens-là que de refuser. A Kosseir, sur les bords de la mer Rouge, dans une circonstance semblable, Maxime a manqué crever d'indigestion.

Adieu, mon bon vieux père Parain; ne faites pas trop de polissonneries avec Bouilhet. Écrivez-moi souvent, et recevez de ma part la meilleure embrassade que jamais neveu ait donnée à son oncle, ou ami à son ami. A vous du fond du cœur.

---

## 269. À SA MÈRE.

Rhodes, 7 octobre 1850.

Nous avons dit adieu à la Syrie. Pauvre Syrie! Maintenant nous allons entrer dans l'antiquité classique, nous allons voir Milet, Halicarnasse, Sardes, Éphèse, Magnésie, Smyrne, Pergame, Troie et Constantinople. Dans quelques jours nous aurons parcouru Rhodes à dos de mulet; nous allons rentrer dans les bottes et refoutre notre camp. Afin d'être plus libres, nous avons expédié notre bagage à Smyrne, ne gardant avec nous que nos couvertures, nos lits et nos sacs de nuit.

Nous avons vu, en venant de Beyrouth ici, de bons tableaux à bord. Le navire était plein de Turcs allant de Syrie en Turquie. Tout le côté bâbord du pont était occupé par le harem; femmes blanches et noires, enfants, chats, vaisselle, tout cela était vautre péle-mêle sur des matelas, dégueulait, pleurait, criait et chantait. C'était bien drôle comme couleur locale. Il y avait deux négresses vêtues de jaune, avec des vestes rouges, et qui se tenaient debout contre le bastingage dans des poses à faire pleurer de joie le Véronèse. Une vieille Grecque, énorme, se tenait de profil et laissait voir une des plus charmantes têtes antiques qu'il soit possible de trouver sur la plus pure médaille syracusaine. Il y avait avec elle une jeune femme, sa fille, qui était quelque chose d'un peu soigné. Les enfants des femmes turques avaient les sourcils peints jusqu'au milieu du nez et, aux pieds, de petits anneaux d'or garnis de grelots. Les maris

étaient à part, couverts de leurs pelisses en peau de mouton et faisant beaucoup de politesses à Son Excellence Hartim-Bey qui causait avec nous journaux et opéra. Nous avons couché sur le pont, regardant les étoiles qui filaient sur notre tête, à travers les déchirures du rouleau de gaze noire qui s'échappait de la cheminée.

Le second jour nous nous sommes arrêtés à Chypre cinq ou six heures. Nous n'y sommes pas descendus, grâce aux quarantaines. Voilà une des inventions les plus ineptes que l'homme ait jamais vues. Larnaka était devant nous. Nous avons vu de loin le mont Olympe. En sera-t-il toujours ainsi? Ne le verrai-je jamais que de loin? Stéphan y pour- tant nous mènera au Parnasse. Sais-tu sur quoi on y monte? Sur des mulets, pas même sur des che- vaux. Ce qui porte oreilles longues est seul capable de le gravir. Quelles bonnes plaisanteries on aurait faites là-dessus il y a deux cents ans, à l'époque des épigrammes!

Malheureusement nous n'irons pas en Candie; le temps nous presse, nous nous hâtons pour gagner Constantinople, où la mauvaise saison ne va pas tarder à se faire sentir. Depuis que nous sommes à Rhodes, nous avons des nuages, chose presque nouvelle pour nous. Peu à peu nous nous rapprochons de l'Europe. Le lazaret où nous sommes maintenant est sur la pointe d'une petite presqu'île en rochers. Nous habitons une cahute au rez-de-chaussée, entourée de la mer de tous côtés. En face de nous, et presque à la toucher, nous avons la côte d'Asie Mineure et, derrière nous, la ville de Rhodes.

A Baalbeck nous sommes restés trois jours.

Il y avait à côté des ruines un campement de Bohémiens. (Te souviens-tu de ceux que nous avons rencontrés un jour en allant de Nîmes au pont du Gard?) Une femme balançait un enfant suspendu dans un hamac à un arbre. A côté, par terre, était assis un gros singe. Avec les ruines des temples antiques on a construit au moyen âge une forteresse, ruine aussi maintenant et qui enveloppe les autres ruines. Les torrents de l'Anti-Liban se sont fait route au milieu du village dépeuplé; les bouquets de lavande et de menthe poussent entre les murs; une rivière passe par la porte d'une maison dont il n'y a plus que la porte. Quant au temple de Baalbeck, je ne croyais pas qu'on pût être amoureux d'une colonnade; c'est pourtant vrai. Il faut dire que cette colonnade a l'air d'être en vermeil ciselé, à cause de la couleur des pierres et du soleil. De temps à autre, un grand oiseau qui passe en battant dans l'air bleu ses ailes silencieuses; l'ombre de son corps ovale se dessine un instant sur les pierres et glisse dessus; puis rien, du vent et le silence. Ça et là, dans l'air, quelques mèches de coton arrachées aux grands chardons des ruines et qui voltigent comme du duvet.

Nous sommes restés huit jours à Esdoud, au milieu du Liban, chez les lazaristes. Les cèdres ne valent pas leur réputation : ils tombent de vieillesse et sont trop peu nombreux. Mais le Liban n'est pas assez vanté. C'est aussi beau que les Pyrénées et sous un ciel d'Orient. Le supérieur des lazaristes chez lesquels nous étions est un homme avec qui nous avons beaucoup causé, et des plus charmants que j'aie jamais rencontrés. C'est un Espagnol, de mine très altière et vraiment gentilhomme.

Les femmes du Liban portent sur la tête des tasses d'argent; quelques-unes se placent sur le front des carrés d'un pied et demi de longueur. Il y a encore dans le Liban des gens qui adorent des cèdres comme au temps des prophètes. Le ramassis de toutes les vieilles religions qu'il y a en Syrie est quelque chose d'inouï. J'étais là dans mon centre. Il y aurait de quoi y travailler pendant des siècles.

Maxime a lâché la photographie à Beyrouth. Il l'a cédée à un amateur frénétique. En échange des appareils, nous avons acquis de quoi nous faire à chacun un divan comme les rois n'en ont pas : dix pieds de laine et soie brodée d'or ! Je crois que ce sera chic ! Adieu, chère vieille adorée, reçois sur tes pauvres joues creuses tous les baisers de ton Gustave.

---

270. À LOUIS BOUILHET.

Constantinople, 14 novembre 1850.

Si je pouvais t'écrire tout ce que je réfléchis à propos de mon voyage, c'est-à-dire que si je retrouvais quand je prends la plume les choses qui me passent dans la tête et qui me font dire, à part moi : « je lui écrirai ça », tu aurais vraiment peut-être des lettres amusantes. Mais, va te faire foutre, cela s'en va aussitôt que j'ouvre mon carton. N'importe, au hasard de la fourchette, comme ça viendra.

D'abord de Constantinople, où je suis arrivé hier matin, je ne te dirai rien aujourd'hui, à savoir seulement que j'ai été frappé de cette idée de

Fourier : qu'elle serait plus tard la capitale de la terre. C'est réellement énorme comme *humanité*. Ce sentiment d'écrasement que tu as éprouvé à ton entrée à Paris, c'est ici qu'il vous pénètre, en coudoyant tant d'hommes inconnus, depuis le Persan et l'Indien jusqu'à l'Américain et l'Anglais, tant d'individualités séparées dont l'addition formidable aplatit la vôtre. Et puis, c'est immense. On est perdu dans les rues, on ne voit ni le commencement ni la fin. Les cimetières sont des forêts au milieu de la ville. Du haut de la tour de Galata, on voit toutes les maisons et toutes les mosquées (à côté et parmi le Bosphore et la Corne d'Or pleins de vaisseaux). Les maisons peuvent être comparées aussi à des navires, ce qui fait une flotte immobile dont les minarets seraient les mâts des vaisseaux de haut bord (phrase un peu entortillée, passons).

J'aurai demain ton nom, *Loue Bouilbette* (prononciation turque), écrit sur papier bleu en lettres d'or. C'est un cadeau que je destine à orner ta chambre. Cela te rappellera, quand tu le regarderas tout seul, que je t'ai beaucoup mêlé à mon voyage. En sortant de chez les « malins » (écrivains) où nous avons discuté le papier, l'ornementation et le prix de ladite pancarte, nous avons été donner à manger aux pigeons de la mosquée de Bajazet. Ils vivent dans la cour de la mosquée, par centaines. C'est une œuvre pie que de leur jeter du grain. Quand on arrive, ils s'abattent sur les dalles de tous les côtés de la mosquée, des corniches, des toits, des chapiteaux des colonnes. Le port a aussi ses oiseaux familiers. Au milieu des navires et des caïques, on voit les cormorans voler ou qui

se reposent sur les flots. Sur les toits des maisons il y a des nids de cigognes, abandonnés l'hiver. Dans les cimetières les chèvres et les ânes brouettent tranquillement et, la nuit, les femmes turques y donnent des rendez-vous aux soldats.

Le cimetière oriental est une des belles choses de l'Orient. Il n'a pas ce caractère profondément agaçant que je trouve chez nous à ce genre d'établissement; point de mur, point de fossé, point de séparation ni de clôture quelconque. Ça se trouve à propos de rien, dans la campagne ou dans une ville, tout à coup et partout, comme la mort elle-même, à côté de la vie et sans qu'on y prenne garde. On traverse un cimetière comme on traverse un bazar. Toutes les tombes sont pareilles; elles ne diffèrent que par l'ancienneté. Seulement, à mesure qu'elles vieillissent, elles s'enfouissent et disparaissent, comme fait le souvenir qu'on a des morts. Les cyprés plantés en ces lieux sont gigantesques. Ça donne au site un jour vert plein de tranquillité. A propos de sites, c'est à Constantinople véritablement que l'on peut dire : Un site ! ah ! quel tableau ! [...]

Où en es-tu avec la muse ? je m'attendais ici à trouver une lettre de toi et quelque chose en vers y inclus. Que devient la Chine ? Que lis-tu ? Comme j'ai envie de te voir ?

Quant à moi, littéralement parlant, je ne sais où j'en suis. Je me sens quelquefois anéanti (le mot est faible); d'autres fois le style «limbique» (à l'état de limbe et de fluide impondérable) passe et circule en moi avec des chaleurs enivrantes. Puis ça retombe. Je médite très peu, je rêve occasionnellement. Mon genre d'observation est

surtout moral. Je n'aurais jamais soupçonné ce côté au voyage. Le côté psychologique, humain, comique y est abondant. On rencontre des balles splendides, des existences gorge-pigeon très chatoyantes à l'œil, fort variées comme loques et broderies, riches de saletés, de déchirures et de galons. Et, au fond, toujours cette vieille canaillerie immuable et inébranlable. C'est là la base. Ah! comme il vous en passe sous les yeux!

De temps à autre, dans les villes, j'ouvre un journal. Il me semble que nous allons rondement. Nous dansons non pas sur un volcan, mais sur la planche d'une latrine qui m'a l'air passablement pourrie. L'idée d'étudier la question me préoccupe. A mon retour j'ai envie de m'enfoncer dans les socialistes et de faire, sous la forme théâtrale<sup>(1)</sup>, quelque chose de très brutal, de très farce, et d'impartial bien entendu. J'ai le mot sur le bout de ma langue et la couleur au bout des doigts. Beaucoup de sujets plus nets comme plan n'ont pas tant d'empressement à venir que celui-là.

A propos de sujets, j'en ai trois, qui ne sont peut-être que le même et ça m'embête considérablement : 1° *Une nuit de Don Juan*<sup>(2)</sup> à laquelle j'ai pensé au lazaret de Rhodes; 2° L'histoire d'*Anubis*, la femme qui veut se faire aimer par le Dieu. C'est la plus haute, mais elle a des difficultés atroces; 3° Mon roman flamand de la jeune fille qui meurt vierge et mystique, entre son père et sa mère, dans une petite ville de province, au fond d'un jardin planté de choux et de quenouilles, au bord

(1) Voir *Le Candidat*, dans Flaubert, *Théâtre*, I vol.

(2) Voir *Œuvres de jeunesse inédites*, III, p. 321.

d'une rivière grande comme l'Eau de Robec. Ce qui me turlupine, c'est la parenté d'idées entre ces trois plans. Dans le premier, l'amour inassouissable sous les deux formes de l'amour terrestre et de l'amour mystique. Dans le second, même histoire; mais on se donne, et l'amour terrestre est moins élevé en ce qu'il est plus précis. Dans le troisième, ils sont réunis dans la même personne, et l'un mène à l'autre; seulement, mon héroïne crève d'exaltation religieuse après avoir connu l'exaltation des sens. Hélas! il me semble que lorsqu'on dissèque si bien les enfants à naître, on n'est pas assez monté pour les créer. Ma netteté métaphysique me donne des terreurs. Il faut pourtant que j'en revienne. J'ai besoin de me donner ma mesure à moi-même. Je veux, pour vivre tranquille, avoir mon opinion sur mon compte, opinion arrêtée et qui me réglera dans l'emploi de mes forces. Il me faut connaître la qualité de mon terrain et ses limites avant de me mettre au labourage. J'éprouve, par rapport à mon état littéraire intérieur, ce que tout le monde, à notre âge, éprouve un peu par rapport à la vie sociale : « Je me sens le besoin de m'établir. »

A Smyrne, par un temps de pluie qui nous empêchait de sortir, j'ai pris au cabinet de lecture *Arthur*, d'Eugène Suë. Il y a de quoi en vomir; ça n'a pas de nom. Il faut lire ça pour prendre en pitié l'argent, le succès et le public. La littérature a mal à la poitrine. Elle crache, elle bavache, elle a des vésicatoires qu'elle couvre de taffetas pommadés, et elle s'est tant brossé la tête qu'elle en a perdu tous ses cheveux. Il faudrait des Christs de l'Art pour guérir ce lépreux.

En revenir à l'antique; c'est déjà fait. Au moyen âge; c'est déjà fait. Reste le présent. Mais la base tremble; où donc appuyer les fondements? La vitalité et partant la durée est à ce prix, pourtant. Tout cela m'inquiète tellement que j'en suis venu à ne plus aimer qu'on m'en parle. J'en suis irrité parfois comme un galérien libéré qui entend causer système pénitentiaire; avec Maxime surtout, qui n'y va pas de main morte et qui n'est pas un gaillard encourageant; et j'ai rudement besoin d'être encouragé. D'un autre côté, ma vanité n'est pas encore résignée à n'avoir que des prix d'encouragement.

Je m'en vais relire toute l'*Illiade*. Dans une quinzaine, nous ferons un petit voyage en Troade. Au mois de janvier nous serons en Grèce. Je bisque d'être si ignorant. Ah! si je savais le grec au moins! et j'y ai perdu tant de temps!

La sérénité m'abandonne!

Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans sa glace, est un bien grand homme, ou un bien robuste imbécile. Je ne sais pourquoi, mais je deviens très humble.

En passant devant Abydos j'ai beaucoup pensé à Byron<sup>(1)</sup>. C'est là son Orient, l'Orient turc, l'Orient du sabre recourbé, du costume albanais et de la fenêtre grillée donnant sur des flots bleus. J'aime mieux l'Orient cuit du Bédouin et du désert, les profondeurs vermeilles de l'Afrique, le crocodile, le chameau, la girafe.

<sup>1)</sup> Allusion à la *Fiancée d'Abydos*, poème de lord Byron.

Je regrette de ne pas aller en Perse (l'argent! l'argent!). Je rêve des voyages d'Asie, aller en Chine par terre, des impossibilités, les Indes ou la Californie, qui m'excite toujours sous le rapport humain. D'autres fois, je me prends de tendresses à en pleurer, en songeant à mon cabinet de Croisset, à nos dimanches. Ah! comme je regretterai mon voyage et comme je le referai, et comme je me redirai l'éternel monologue : « Imbécile, tu n'as pas assez joui! »

Il faudra reprendre *Agénor*<sup>(1)</sup>. C'est décidément très beau. Je m'en suis redit l'autre jour quelques vers, à cheval, tout haut, et j'ai ri comme un bossu. Ce sera un bon travail comme divertissement à mon retour et pour me désennuyer de revoir ma patrie. Je pense aussi au *Dictionnaire*<sup>(2)</sup>. La médecine pourra fournir de bons articles; l'histoire naturelle, etc. En voici un, de zoologie, que je trouve fort : LANGOUSTE : Qu'est-ce que la langouste? — La langouste est la femelle du homard.

Pourquoi la mort de Balzac m'a-t-elle vivement affecté? Quand meurt un homme que l'on admire on est toujours triste. On espérait le connaître plus tard et s'en faire aimer. Oui, c'était un homme fort et qui avait crânement compris son temps. Lui qui avait si bien étudié les femmes, il est mort dès qu'il a été marié et quand la société qu'il savait a commencé son dénouement. Avec Louis-Philippe s'en est allé quelque chose qui ne re-

<sup>(1)</sup> Personnage de *La Découverte de la Vaccine*, tragédie en cinq actes inachevée, voir *Œuvres de jeunesse inédites*, III, p. 339.

<sup>(2)</sup> Voir dans *Bouvard et Pécuchet*, p. 415, *Dictionnaire des idées reçues*.

viendra pas. Il faut maintenant d'autres missettes.

Pourquoi ai-je une envie mélancolique de retourner en Égypte et de remonter le Nil et de revoir Ruchiouk-Hânem?... C'est égal, j'ai passé là une soirée comme on en passe peu dans la vie. Du reste je l'ai bien sentie. T'ai-je regretté! pauvre vieux!

Il me semble que je ne te dis rien de bien intéressant. Je vais me coucher et demain je te parlerai un peu de mon voyage; ça sera plus amusant pour toi que mon éternel *moi* dont je suis bougrement las.

---

271. À SA MÈRE.

Constantinople, 14 novembre 1850.

[...] Il y a beaucoup de choses du monde que, dans ta candeur, tu ignores, pauvre vieille. Moi qui deviens un très grand moraliste et qui, d'ailleurs, me suis toujours plongé à corps perdu dans ce genre d'études, j'ai soulevé pas mal de coins de rideau qui cachaient des turpitudes sans nombre. On apprend aux femmes à mentir d'une façon infâme. L'apprentissage dure toute leur vie. Depuis la première femme de chambre qu'on leur donne jusqu'au dernier amant qui leur survient, chacun s'ingère à les rendre canailles, et après on crie contre elles. Le puritanisme, la bégueulerie, la bigotterie, le système du renfermé, de l'étroit, a dénaturé et perd dans sa fleur les plus charmantes créations du bon Dieu. J'ai peur du corset moral,

voilà tout. Les premières impressions ne s'effacent pas, tu le sais. Nous portons en nous notre passé; pendant toute notre vie, nous nous sentons de la nourrice. Quand je m'analyse, je trouve en moi, encore fraîches et avec toutes leurs influences (modifiées il est vrai par les combinaisons de leur rencontre), la place du père Langlois, celle du père Mignot, celle de *don Quichotte* et de mes songeries d'enfant dans le jardin, à côté de la fenêtre de l'amphithéâtre. Je me résume : prends quelque'un pour lui<sup>(1)</sup> apprendre l'anglais et les premiers éléments généraux. Mêle-toi de tout cela le plus que tu pourras toi-même, et surveille le caractère et le *bon sens* (je donne au mot l'acception la plus large) de la personne.

Je te parlais tout à l'heure d'observation morale. Je n'aurais jamais soupçonné combien ce côté est abondant en voyage. On s'y frotte à tant d'hommes différents que finalement on finit par connaître un peu le monde (à force de le parcourir). La terre est couverte de balles splendides. Le voyage a des mines de comique immenses et inexploitées. Je ne sais pourquoi personne jusqu'à présent n'a fait cette remarque qui me paraît bien naturelle. Et puis, c'est qu'on se déboutonne si vite, on vous fait des confidences si étranges ! Un homme voyage depuis un an et ne trouve personne à qui parler ; il vous rencontre un soir dans un hôtel ou sous une tente ; on parle d'abord politique, puis on cause de Paris, puis le bouchon sort doucement, le vin s'épanche, et en deux heures voilà qu'on vide le reste jusqu'au fond, ou à peu près. Le len-

(1) Sa nièce Caroline.

demain, on se sépare, et l'on ne reverra jamais son ami intime de la veille au soir; il y a même à cela souvent des mélancolies singulières.

Nous sommes venus sur le Lloyd avec un Américain, sa femme et son fils, de braves gens qui voyagent pour passer le temps. Le fils est un grand nigaud de 14 ans, rouge, muet, dégingandé et frénétique d'une lorgnette qu'il ne quitte pas. Le mari est un gros petit homme, gaillard, carré, gai. La femme, qui peut avoir 40 ans, parle français avec un petit accent très gentil; figure impassible, blonde, robe de soie, beaucoup de cold cream, l'air très distingué et très gracieux. Pendant trois jours, j'ai travaillé scientifiquement ce ménage transatlantique (gens très comme il faut du reste) et voilà le résultat de mon travail. Le fils est ou sera prochainement mené chez les filles par le courrier de son papa, lequel courrier s'entend avec le drogman pour voler ses maîtres. Monsieur brutalise Madame qui se lave les yeux avant de se mettre à table. De plus, j'ai découvert que ce bon Américain est un affreux polisson qui chauffe une petite femme Grecque, épouse d'un drogman du Consulat et laquelle n'est pas digne de nouer les souliers de la lady Américaine. Le bonhomme évince son fils et sa femme pour avoir avec la fille des Grecs des entretiens mythologiques. Il la trimballe avec eux partout. Nous les avons trouvés ensemble aux derviches et dans les mosquées. L'autre soir nous marchions seuls avec lui dans la rue de Péra, quand a passé près de nous un affreux chapeau rose couvert d'un voile noir. L'Américain s'est arrêté sur ses talons et s'est écrié dans son menton : « Oh ! le petit fâme

grec ! » Eh bien, est-ce qu'il n'y a pas dans tout cela de quoi rire et surtout de quoi beaucoup rêver ?

Nous avons visité le vieux sérail et les mosquées. Le sérail ne signifie pas grand'chose. Ce sont d'admirables appartements dans le plus beau point de vue du monde peut-être, mais ornés et meublés dans un goût déplorable. Toutes les vieilles rocamboles d'Europe dont on ne veut plus, on les repasse aux Turcs qui donnent là dedans avec la naïveté du barbare. A part la salle du Trône, merveilleuse, c'est le mot, tout le reste est de la petite musique.

J'ai vu les derviches hurleurs. J'y étais très préparé par tout ce que j'avais déjà vu au Caire ; aussi n'en ai-je été nullement étonné. Jeudi prochain nous y retournerons. Il se passera des choses gentilles ; on se passera dans le corps un tas d'instruments de supplice que nous avons vus accrochés aux murs. Mais je trouve que l'on ne vante pas assez les tourneurs. Rien n'est plus gracieux que de voir valser tous ces hommes avec leurs grands jupons plissés et leur figure extatique levée au ciel. Ils tournent sans s'arrêter pendant une heure environ. Un d'eux nous a affirmé que, s'il ne fallait pas tenir ses bras au-dessus de sa tête, il est capable de tourner pendant six heures de suite. Celui-là nous fait de temps à autre des visites. Nous lui donnons une bouteille d'eau-de-vie qu'il boit très bien, en sa qualité de musulman.

---

## 272. À PARAIN.

[Constantinople,] 24 novembre 1850.

En attendant que je reçoive la lettre annoncée par ma mère et dans laquelle vous devez me raconter une anecdote curieuse sur le jeune Bezet, je répons bien vite, cher oncle, à la vôtre, que j'ai reçue par le dernier courrier...

Que voulez-vous que je vous dise, cher vieux compagnon? Quand je serai revenu à Croisset, comme nous arrangerons ensemble toutes les babilles que je rapporte. Echignerons-nous la muraille, hein! Quel abus de la vrille!

Vous avez donc laissé mourir ce pauvre père C\*\*\*? Moi, je l'ai laissé en Égypte bien portant, avec beaucoup de minarets et les pyramides à l'horizon. Ses filles maintenant vont jouir de leur liberté. Si la rumeur publique est vraie, elles vont pouvoir se livrer à leurs débordements et avoir des rendez-vous en ville tout à leur aise. Prenez garde, mon vieux, ménagez votre santé, vous savez que rien n'est plus dangereux pour la jeunesse que les femmes d'un âge mûr. J'avoue qu'elles ont du charme, mais elles sont bien ardentes. Enfin je me tais, parce qu'il ne faut pas froisser les passions.

Ah! vieux polisson de père Parain, si vous étiez ici vous ouvririez de grands yeux à voir dans les rues les femmes. Elles se font voiturier dans des espèces de vieux carrosses suspendus et dorés à l'extérieur comme des tabatières. Là dedans, couchées sur des divans comme dans leur maison (la

voiture quelquefois est close par des rideaux de soie), on peut les contempler tout à son aise. Elles ont sur la figure un voile transparent à travers lequel on voit le rouge de leurs lèvres peintes et l'arc de leurs sourcils noirs. Dans l'intervalle du voile, entre le front et les joues, paraissent leurs yeux qui brûlent à regarder et qui dardent sur vous, d'aplomb, leurs prunelles fixes. De loin, ce voile, que l'on ne distingue pas, leur donne une pâleur étrange, qui vous arrête sur les talons, saisi d'étonnement et d'admiration. Elles ont l'air de fantômes. A travers les voiles qui retombent sur leurs mains, brillent leurs bagues de diamants; et songer, miséricorde! que dans dix ans elles seront en chapeau et en corset! qu'elles imiteront leurs maris qui se font habiller à l'européenne, portent des bottes et des redingotes!

Souvent, en vous promenant en canot avec moi, vous preniez instinctivement la chaîne. Si vous alliez en caïque sur le Bosphore, je ne sais à quoi vous vous accrocheriez. Figurez-vous des barques de vingt-cinq à trente-cinq pieds de long sur deux et demi tout au plus de large, pointues comme des aiguilles à l'avant et à l'arrière. On y peut tenir deux dedans. On s'accroupit au fond, et il faut rester complètement immobile de peur de chavirer. Les deux rameurs, en chemise de soie, se servent de rames dont la partie comprise entre le tolet et la poignée a un renflement énorme pour faire contrepoids. Quand on est dans une semblable embarcation, que la mer est calme et que les caïkdjis sont bons, on vole sur l'eau.

Le port de Constantinople est plein d'oiseaux. Vous savez que les Musulmans ne les tuent jamais.

Il y a des bandes de goélands qui nagent entre les navires. Les pigeons perchent sur les cordages des navires et de là s'envolent pour aller se poser sur les minarets.

Vous ne sauriez croire, mon vieux, combien nous pensons à vous et combien nous vous regrettons, ici particulièrement. Vous seriez capable d'y passer le reste de votre vie. Une fois entré dans les bazars, vous n'en sortiriez plus. Toutes les boutiques sont ouvertes, on s'assoit sur le bord, on prend la pipe du marchand et on cause avec lui. On peut y revenir vingt jours de suite sans rien acheter. Quand un marchand n'a pas ce que vous désirez, il se lève de dessus son tapis et vous mène chez un voisin. Mais quand il s'agit du prix, il faut, règle générale, commencer par rabattre les deux tiers. On se dispute pendant une heure; il jure par sa tête, par sa barbe, par tous les prophètes, et enfin vous finissez par avoir votre marchandise avec 50, 60 ou 75 pour 100 de rabais. Les Persans particulièrement sont d'infâmes gueux. Avec leur bonnet pointu et leur grand nez, ils ont des balles de gredins très amusantes. Stéphany, notre drogman, a une rage de Perse et de Persans incroyable; partout où il en rencontre, il s'arrête à causer avec eux.

---

273. À SA MÈRE.

Constantinople, 4 décembre 1850.

Sais-tu que tu finiras, chère vieille, par me donner une vanité démesurée, moi qui assiste à la décroissance successive de cette qualité qu'on ne

me refuse généralement point. Tu me fais tant de compliments sur mes lettres que je crois que l'amour maternel t'aveugle tout à fait. Car il me semble, à moi, que je ne t'envoie que de bien fades lignes et surtout bien mal écrites. C'est comme celles que j'envoie à Bouilhet; le cœur m'en soulève quand je les relis. Quant à toi, comme je sais que ce n'est pas la qualité mais la quantité qui t'importe, je t'en expédie le plus que je peux.

J'ai lu ton numéro 45 avant-hier, dans le bureau même du Directeur des Postes (qui est dans toutes les villes, qu'il soit Turc, Français ou Arabe, la personne avec laquelle je me mets tout d'abord le mieux possible). Grâce à mes bassesses, j'ai mes lettres trois heures avant tout le monde. On m'en a d'abord donné une du jeune Bouilhet qui m'a fort amusé, puis une de toi où je vois que tu vas bien; c'est ce que m'assure de son côté mon ancien collaborateur. En fait de nouvelles que tu m'apprends, le mariage d'Eugénie m'a fait rire; je suis vexé de ne pas assister à la noce. Tu sais mon goût pour les noces.

Je suis curieux de voir ce que tu auras décidé relativement à ton voyage d'Italie et si tu emmèneras la petite. Écris-moi à Athènes. Nous ne savons au juste quand nous partons de Constantinople, mais ce sera probablement d'ici à une quinzaine. Nous nous ruinons dans les villes; tout notre voyage de Rhodes et d'Asie Mineure nous a moins coûté que douze jours passés à Smyrne, où nous n'avons pourtant rien acheté. Mais la vie européenne est exorbitante. Deux piastres, Madame! deux piastres, (dix sols!) pour laver un

col de chemise ; ainsi du reste. D'Athènes nous filerons probablement sur Patras, après avoir vu de la Grèce ce que nos moyens nous permettront, et ils ne nous permettront pas grand'chose. Et à Patras nous nous embarquerons pour Brindisi, d'où nous irons par terre jusqu'à Naples. Tel est notre plan. Sinon, il faudrait retourner à Malte, y faire cinq jours de quarantaine et quatre de libre pratique, et de Malte se rembarquer pour Naples, ce qui serait peu amusant, surtout pour Maxime qui redoute la mer. Quant à moi, j'y suis crâne. C'est, avec l'équitation, un talent que j'ai acquis en voyage, car je suis maintenant « aussi bon homme de cheval que de pied » comme M. de Montluc. Autre talent : j'entends très bien l'italien ; il y a du moins peu de choses qui m'échappent quand on ne le parle pas trop vite ; pour ce qui est de le parler, je baragouine quelques mots. Mais ce qui me désole, c'est le grec ; leur s. n. d. D. de prononciation est telle, que je reconnais à peine un mot sur mille. Le grec moderne est tellement mêlé de slave, de turc et d'italien, que l'ancien s'y noie ; et ajoutez à cela leurs polissonnes de lettres sifflées et avalées ! A Athènes je serai moins ébouffé ; on y parle plus littérairement.

En fait de haute littérature, nous avons rencontré ici M. de Saulcy, membre de l'Institut et directeur du Musée d'Artillerie, qui voyage avec Edouard Delessert, le fils de l'ancien préfet de police, et toute une bande qui les accompagne. Dès le début, grande familiarité ; on retranche le *monsieur* ; questions de la plus franche obscénité, plaisanteries, bons mots, esprit français dans toute sa grâce. Nous leur avons conseillé de ne pas aller

dans le Hauran, où infailliblement ils se seraient fait casser leurs gueules. Je crois que c'est un service que nous leur avons rendu là. Dès le lendemain nous étions devenus tellement amis que M. de Saulcy me tapait sur le ventre en me disant : « Ah ! mon vieux Flaubert. » C'est une connaissance, ou plutôt ce sont deux connaissances que je cultiverai plus tard. M. de Saulcy est celui qui a trouvé le moyen de lire le cunéiforme.

Nous dîmons après-demain à l'ambassade chez le général<sup>(1)</sup>. Ce brave général néglige la tenue diplomatique ; dans l'intimité il donne de grands coups de poing dans le dos de Maxime en l'appelant sacré farceur.

J'ai cuydé crever de rire hier au théâtre, à la représentation d'un ballet : *Le triomphe de l'Amour*. Les danseuses pinçaient, aux yeux du public, un cancan effréné. La haute société, croyant que c'est le suprême bon ton, applaudissait à outrance. Les bons pachas étaient transportés. Il y avait des petites filles déguisées en amours qui lançaient des flèches, et un dieu Pan avec un pantalon de velours à bretelles. C'était bon.

Je viens de me promener à cheval, tout seul avec Stéphany, pendant trois heures. Il faisait très froid. Le ciel est pâle comme en France. Nous avons galopé sur des landes à travers champs. J'ai rejoint les eaux douces d'Europe où, dans l'été, les belles dames d'ici viennent marcher sur l'herbe avec leurs bottes de maroquin jaune. Il y avait à la place de promeneurs un troupeau de

<sup>(1)</sup> Le général Aupick, qui épousa, en secondes noces, la mère de Charles Baudelaire.

moutons qui broutaient, et les feuilles jaunies des sycomores tombaient au pied des arbres dans le palais d'été du grand sultan. Je suis revenu par Eyoub. Une mosquée est enfermée dans un jardin qui est plein de tombes drapées et enguirlandées de feuillage et de lierres. J'ai traversé l'interminable quartier juif et le Phanar, quartier des descendants des anciens empereurs Grecs. Puis, par le grand pont de bois et le Petit Champ des morts de Péra, je suis rentré à l'hôtel où le jeune Maxime écrit des lettres.

Je ne sais que rapporter au père Parain, et mon embarras est tel que je ne lui rapporte rien. Il choisira dans mes affaires à moi ce qui lui plaira le mieux. Pour le commun des amis, nous avons des pantouffles, des pipes, des chapelets, toutes choses qui font beaucoup d'effet et qui ne coûtent pas cher. Devenons-nous canailles, hein? Les voyages instruisent la jeunesse.

---

274. À LA MÊME.

Constantinople, 15 décembre 1850.

A quand ma noce? me demandes-tu à propos du mariage d'Ernest. A quand? A jamais, je l'espère. Autant qu'un homme peut répondre de ce qu'il fera, je réponds ici de la négative. Le contact du monde auquel je me suis énormément frotté depuis quatorze mois me fait de plus en plus rentrer dans ma coquille. Le père Parain, qui prétend que les voyages changent, se trompe. Quant à moi, tel je suis parti, tel je reviendrai,

seulement avec quelques cheveux de moins sur la tête et beaucoup de paysages de plus en dedans. Voilà tout. Pour ce qui est de mes dispositions morales, je garde les mêmes jusqu'à nouvel ordre. Et puis, s'il fallait dire là-dessus le fond de ma pensée et que le mot n'eût pas l'air trop présomptueux, je dirais que je suis trop vieux pour changer. J'ai passé l'âge. Quand on a vécu comme moi d'une vie toute intime, pleine d'analyses turbulentes et de fougues contenues, quand on s'est tant excité soi-même et calmé tour à tour, et qu'on a employé toute sa jeunesse à se faire manœuvrer l'âme, comme un cavalier fait de son cheval qu'il force à galoper à travers champs, à coups d'éperon, à marcher à petits pas, à sauter les fossés, à courir au trot et à l'amble, le tout rien que pour s'amuser et en savoir plus; eh bien, veux-je dire, si on ne s'est pas cassé le cou dès le début, il y a de grandes chances pour qu'on ne se le casse pas plus tard. Moi aussi, je suis *établi*, en ce sens que j'ai trouvé mon assiette comme centre de gravité. Je ne présume pas qu'aucune secousse intérieure puisse me faire changer de place et tomber par terre. Le mariage serait pour moi une apostasie qui m'épouvante. La mort d'Alfred n'a pas effacé le souvenir de l'irritation que cela m'a causée. Ça été comme, pour les gens dévots, la nouvelle d'un grand scandale donné par un évêque. Quand on veut, petit ou grand, se mêler des œuvres du bon Dieu, il faut commencer, rien que sous le rapport de l'hygiène, par se mettre dans une position à n'en être pas la dupe. Tu peindras le vin, l'amour, les femmes, la gloire, à condition, mon bonhomme, que tu ne

seras ni ivrogne, ni amant, ni mari, ni tourlourou. Mêlé à la vie, on la voit mal; on en souffre ou on en jouit trop. L'artiste, selon moi, est une monstruosité, quelque chose hors nature. Tous les malheurs dont la Providence l'accable lui viennent de l'entêtement qu'il a à nier cet axiome. Il en souffre et en fait souffrir. Qu'on interroge là-dessus les femmes qui ont aimé des poètes et les hommes qui ont aimé des actrices. Or (c'est la conclusion) je suis résigné à vivre comme j'ai vécu, seul, avec une foule de grands hommes qui me tiennent lieu de cercle, avec ma peau d'ours, étant un ours moi-même, etc. Je me fiche du monde, de l'avenir, du qu'en dira-t-on, d'un établissement quelconque, et même de la renommée littéraire, qui m'a jadis fait passer tant de nuits blanches à la rêver. Voilà comme je suis; tel est mon caractère.

Si je sais par exemple à propos de quoi me vient cette tartine de deux pages, que le diable m'emporte, pauvre chère vieille. Non, non, quand je pense à ta bonne mine si triste et si aimante, au plaisir que j'ai de vivre avec toi, si pleine de sérénité et d'un charme si sérieux, je sens bien que je n'en aimerai jamais une autre comme toi, Va, tu n'auras pas de rivale, n'aie pas peur. Les sens ou la fantaisie d'un moment ne prendront pas la place de ce qui reste enfermé au fond d'un triple sanctuaire. On ira peut-être sur le seuil du temple, mais on n'entrera pas dedans.

Ce brave Ernest! Le voilà donc marié, établi et toujours magistrat par-dessus le marché! Quelle balle de bourgeois et de monsieur! Comme il va bien plus que jamais défendre l'ordre, la famille

et la propriété! Il a du reste suivi la marche normale. Lui aussi, il a été artiste, il portait un couteau-poignard et rêvait des plans de drames. Puis ç'a été un étudiant folâtre du quartier latin; il appelait « sa maîtresse » une grisette du lieu que je scandalisais par mes discours, quand j'allais le voir dans son fétide ménage. Il pinçait le cancan à la Chaumière et buvait des bischops de vin blanc à l'estaminet Voltaire. Puis il a été reçu docteur. Là, le comique du sérieux a commencé, pour faire suite au sérieux du comique qui avait précédé. Il est devenu grave, s'est caché pour faire de minces fredaines, s'est acheté définitivement une montre et a renoncé à l'imagination (textuel); comme la séparation a dû être pénible! C'est atroce quand j'y pense! Maintenant je suis sûr qu'il tonne là-bas contre les doctrines socialistes; il parle de l'*édifice*, de la *base*, du *timon*, de l'*hydre de l'anarchie*. Magistrat, il est réactionnaire; marié, il sera cocu; et passant ainsi sa vie entre sa femelle, ses enfants et les turpitudes de son métier, voilà un gaillard qui aura accompli en lui toutes les conditions de l'humanité. Bref! parlons d'autre chose.

C'est jeudi, en revenant d'Asie, — jeudi anniversaire de ma naissance, — que j'ai trouvé en rentrant tes deux bonnes lettres. Ç'a été une fête. Pendant que Maxime était resté à la maison pour s'occuper des préparatifs du départ (douane, argent, envois de caisses, etc.), j'étais parti dès le matin avec notre ami le comte Kosielski pour la ferme polonaise qui est de l'autre côté du Bosphore, en Asie. Nous avons fait en notre journée 15 lieues ventre à terre, galopant sur la neige qui

couvrait la campagne déserte. C'était de grands mouvements de terrain qui ondulaient comme des vagues monstrueuses, dont la blancheur monotone était déchirée de place en place par de petits chênes rabougris ou des bruyères. Un pâle soleil brillait sur cette étendue froide. Nous nous sommes égarés. Des pâtres bulgares couverts de peaux de bêtes, et qui ressemblaient plutôt à des ours qu'à des hommes, nous ont remis sur notre route. Quant à un chemin frayé, nous ne voyions sur la neige que la trace des lièvres et des chacals qui avaient couru pendant la nuit. Dans les montées et descentes, notre guide chantait à tue-tête une chanson sur un air aigu, que le vent aussitôt arrachait de sa bouche et emportait dans la solitude. Il faisait très froid; le mouvement du cheval cependant nous faisait suer. Kosielski me disait : « Oh ! il me semble que c'est la Pologne. » Et moi je pensais aux grands voyages par terre de l'Asie centrale, à la Tartarie, au Thibet, à tout le vague pays des fourrures et des cités à dômes d'étain.

Tu me demanderas peut-être ce que c'est que le comte Kosielski. C'est un grand seigneur polonais, avec nous au même hôtel, aux trois quarts ruiné par suite des guerres de son pays, couvert de blessures et de horions, homme charmant et de bonne compagnie. Il est chef de l'émigration polonaise et hongroise accueillie par la Sublime Porte sur les terres de l'empire. C'est lui qui leur distribue de l'argent et assigne à chacun le lieu où ils doivent résider. J'ai vu à cette ferme quelques-uns de ces pauvres diables. L'amour de la patrie mène loin (soit dit sans calembour). Kosielski est encore une des nombreuses connaissances que

nous avons faites en voyage, et des meilleures! C'est étonnant du reste comme on s'accroche vite. N'importe, cela a son petit moment d'amertume, de quitter ainsi des sympathies toutes fraîches. Ce pauvre garçon est tellement embêté de nous voir partir qu'il va quitter l'hôtel quand nous n'y serons plus. Sais-tu de quel nom il m'appelle? C'est comme Herbert; il m'appelle *papa* : « Voulez-vous un cigare, papa? Allons, papa, venez », etc.

Quand je saurai l'époque de ton départ, je t'enverrai une liste d'objets que tu m'apporteras. Emmène une femme de chambre si tu le juges nécessaire ou même commode. L'argent est bon, mais l'aise meilleure. Et l'aise, en voyage, c'est tout. C'est la santé et la vie bien souvent. J'attribue notre bon état permanent au bon régime que nous avons suivi, à notre sobriété et, pour lâcher le mot, au confortable dont nous nous privions quand il était absent, mais que nous saisissons avec la même philosophie quand il se présentait.

---

275. À LOUIS BOUILHET.

Athènes, 19 décembre 1850. Au Lazaret du Pirée.

J'y suis depuis hier. Nous voilà casernés au lazaret jusqu'à dimanche... Je lis de l'Hérodote et du Thirlwall<sup>(1)</sup>. La pluie tombe à verse, mais du moins il fait plus chaud qu'à Constantinople où, ces jours derniers, la neige couvrait les maisons.

<sup>(1)</sup> Historien et théologien anglais, publia en 1835 une *Histoire de la Grèce ancienne*, en 8 vol.

J'ai été joyeux tout de bon, hier, en apercevant l'Acropole qui brillait en blanc au soleil, sous un ciel chargé de nuages. Nous passions devant Colone, nous avions Egine à gauche, Salamine en face. Maxime, gêné du mal de mer, râlait dans sa cabine. Le temps était rude. A l'avant, avec mon lorgnon sur le nez, à côté de la cage aux poulets, debout et regardant devant moi, je me laissais aller à de « grandes pensées ». Sans blague aucune, j'ai été ému plus qu'à Jérusalem, je ne crains pas de le dire, ou du moins d'une façon plus vraie, où le parti pris avait moins de part. Ici c'était plus près de moi, plus de ma famille. C'est peut-être aussi que je m'y attendais moins. Voilà l'éternel monologue hébété et admiratif que je me disais en considérant ce petit coin de terre, au milieu des hautes montagnes qui le dominent : « C'est égal, il est sorti de là de crânes bougres, et de crânes choses. »

Nous allons la semaine prochaine commencer nos courses aux Thermopyles, Sparte, Argos, Mycènes, Corinthe, etc. Ce ne sera guère qu'un voyage de touriste (oh!!) : il ne nous reste ni temps ni argent. Il a fallu pour le même motif passer par-dessus la Troade. Constantinople nous a dévorés. J'aurais bien voulu voir aussi la Thessalie. Mais il faut quitter Golconde; c'est fini. J'ai été triste à crever en disant adieu à Constantinople. Encore une porte fermée derrière moi. Encore une bouteille d'avalée. J'éprouve depuis six semaines des appétits féroces de voyage, justement parce que mon voyage finit. Je me désespère d'avoir manqué la Perse. N'y pensons plus. L'homme n'est jamais satisfait de rien; maxime

qui, pour n'être pas neuve, n'en est pas plus consolante.

Comment un homme sensé comme toi a-t-il pu se méprendre à ce propos sur mon voyage d'Italie? Ne vois-tu pas qu'une fois rentré, je ne sortirai plus et que d'ici à..., la saison de mes pérégrinations est close? Comment et avec quoi, animal, irais-je jamais en Italie si je n'y vais pas cette année? Mon voyage d'Orient a rudement entamé mon mince capital. Le soleil l'a fait maigrir. Crois-tu que, comme toi, je ne sente pas bien la fétidité d'un voyage exécuté sans préparations et qui durera peut-être six mois tout au plus? N'importe, j'en prendrai ce que je pourrai, quoique, à suivre mon penchant, je voudrais rester en Italie le temps d'y travailler sur place et de m'infiltrer goutte à goutte ce que je vais avaler à grandes gorgées. C'est comme pour la Grèce; je hausse les épaules de pitié, en songeant que j'y vais rester quelques semaines et non quelques mois. Espérons, malgré tes prédictions, que le voyage d'Italie ne me poussera pas à l'hyménée. Vois-tu la famille où s'élève, dans une tiède atmosphère, la jeune personne qui doit être mon épouse? Madame Gustave Flaubert! Est-ce que c'est possible? Non, je ne suis pas encore assez canaille.

C'en est donc fini de l'Orient. Adieu, mosquées. Adieu, femmes voilées. Adieu, bons Turcs dans les cafés, qui, tout en fumant vos chibouks, vous curez les ongles des pieds avec les doigts de vos mains! Quand reverrai-je les négresses suivant leur maîtresse au bain! Dans un grand mouchoir de couleur elles portent le linge pour changer;

elles marchent en remuant leurs grosses hanches et font traîner sur les pavés leurs babouches jaunes, qui claquent sous la semelle à chaque mouvement du pied. Quand reverrai-je un palmier? Quand remonterai-je à dromadaire?

O Plumet fils! qui avez inventé la désinfection de la merde, donnez-moi un acide quelconque pour désembêter l'âme humaine.

Nous avons passé cinq semaines à Constantinople; il y faudrait passer six mois. Malgré le mauvais temps, nous nous sommes beaucoup promenés dans les bazars, dans les rues, en caïque, à cheval. Nous avons vu le sultan. Nous avons été au théâtre, où l'on jouait un ballet : *Le Triomphe de l'Amour*. Un dieu Pan y dansait un pas de caractère, engainé dans une culotte de velours à bretelles, et les danseuses exécutaient, à la barbe des Arméniens, des Grecs et Turcs, un cancan des plus effrénés. Le public prenait la chose au sérieux et se pâmait d'aise.

Un jour, nous sommes sortis à cheval et nous avons fait le tour des murailles de Constantinople. Les trois enceintes se voient encore. Les murs sont couverts de lierre. Derrière eux grouille la ville turque, avec ses maisons de bois noir et ses vêtements de couleur. En dehors il n'y avait rien qu'un immense cimetière planté de stèles funéraires et de cyprès. Le vent soufflait dans les arbres; il faisait froid. En suivant toujours l'enceinte, nous sommes arrivés au bord de la mer de Marmara. En cet endroit il y a des boucheries. Des tripailles d'animaux jonchaient le sol; des chiens fauves rôdaient là tout autour; les oiseaux de proie, avec de grands cris, voltigeaient dans le ciel, au-dessus

des flots qui se brisaient contre les tours et rebondissaient à grand bruit. Le vent levait en l'air la queue et la crinière de nos chevaux. Nous sommes revenus à travers les tombes, galopant et sautant entre elles, allant au pas quand c'était plus serré, trottant lestement sur les pelouses quand elles se présentaient entre les tombeaux et les arbres.

Un autre jour, c'était un dimanche, je suis sorti tout seul, à pied, et je me suis enfoncé dans le quartier (le Dimitri) au hasard, car je me suis perdu. Dans les cafés, des hommes accroupis autour des mangals (réchauds) fumaient leurs pipes. Dans une rue où une sorte de torrent coulait de la boue, une négresse accroupie demandait l'aumône en turc. Quelques femmes revenaient des vêpres. Des enfants jouaient sur les portes. Aux fenêtres, deux ou trois figures de Grecques qui me regardaient curieusement; je me suis trouvé dans la campagne sur une hauteur, ayant Constantinople à mes pieds qui se développait avec une prodigieuse ampleur. Je ne savais plus guère où j'étais. Il y avait à côté de moi une caserne turque, plus loin quantité de petites colonnes élevées dans les champs. C'est là que les sultans autrefois venaient s'exercer à l'arc. Chaque fois qu'ils avaient touché le but, on élevait une colonne. Puis je me suis dirigé tant bien que mal vers la mer et me suis trouvé devant l'arsenal. Beaucoup de matelots de toutes nations; rues tortueuses et noires, sentant le goudron; et je suis rentré chez moi brisé, étourdi.

Il y a aujourd'hui huit jours, j'ai fait 15 lieues à cheval, en Asie, d'un train d'enfer, sur la neige. J'allais à la colonie polonaise. Pauvres diables!

En courant sur ces solitudes blanches où se voyaient seulement des traces de lièvres et de chamois, je pensais aux voyages d'Asie, au Thibet, à la Tartarie, à la muraille de la Chine, aux grands caravansérails en bois, où le marchand de fourrures arrive le soir, par un crépuscule vert, avec ses chameaux velus dont les poils sont raides de givre. La neige assourdissait le bruit des pas de nos chevaux. Dans les fondrières leurs sabots cassaient la glace. Quand nous les laissions souffler un moment, ils mordillaient du bout des dents les petits arbres rabougris qui apparaissaient sous la neige. Des bergers bulgares couverts de peaux de mouton nous ont remis dans notre route, ou plutôt sur notre voie, car nous allions sans chemin frayé. A la porte de la ferme, il y avait un grand chevreuil suspendu et dont la gorge coupée était noire. Nous sommes revenus à la nuit à Scutari. Mon compagnon, avec un grand coup de fouet de poste, frappait les chiens, dans les villages où nous passions. Toute la meute vagabonde hurlait effroyablement. Nos chevaux continuaient leur train insensé. La mer était grosse pour passer le Bosphore et si nous ne nous sommes pas noyés en caïque, c'est que Dieu ne l'a pas voulu. Du reste, ç'a été une bonne journée et comme on en passe peu dans la vie, même en voyage. Jamais je n'oublierai ces vieilles montagnes de Bithynie toutes blanches, et la lumière qui les éclairait, si froide et si immobile qu'elle semblait factice ; ni tous ces villages qui se suivaient, rendus bruyants tout à coup par nos quatre chevaux passant à fond de train sur le pavé, comme un éclair. Puis, au lieu du pavé, nous sentions de nouveau la terre sous

nos pieds. Au détour de la route, le comte Kosielski, mon compagnon, dirigeant sa bête comme un lancier et se couchant tout entier sur son col, fondait sur les chiens et leur lançait de grands coups de fouet, puis, faisant une volte, continuait sa route sans s'arrêter.

J'ai vu les mosquées, le sérail, Sainte-Sophie; au sérail un nain, le nain du sultan, jouant avec les eunuques blancs à côté de la salle du trône; le nain habillé d'une manière cossue, à l'européenne, sous-pieds, paletot, chaîne de montre, était hideux. Quant aux eunuques, les noirs, les seuls que j'eusse vus jusqu'à présent, ne m'avaient fait aucun effet. Mais les blancs! Je ne m'y attendais guère. Ils ressemblent à de vieilles femmes méchantes. Cela vous irrite les nerfs et vous tourmente l'esprit. On se sent pris de curiosités dévorantes, en même temps qu'un sentiment bourgeois vous les fait haïr. Il y a là quelque chose de tellement antinormal, plastiquement parlant, que votre virilité en est choquée. Explique-moi ça. N'importe, ce produit est une des plus drôles de choses qui soient sorties de la main humaine. Que n'aurais-je pas donné en Orient pour me faire l'ami d'un eunuque! Mais ils sont inabordables. A propos du nain, cher seigneur, il va sans dire qu'il m'a remis en mémoire le gentil Caracoïdès<sup>(1)</sup>.

L'Orient ne sera bientôt plus que dans le soleil. A Constantinople, la plupart des hommes sont habillés à l'européenne; on y joue l'opéra; il y a des cabinets de lecture, des modistes, etc. Dans cent ans d'ici, le harem, envahi graduellement par

(1) Personnage de *Melaenis*, chant II.

la fréquentation des dames franques, croulera de lui seul, sous le feuilleton et le vaudeville... Bientôt le voile, déjà de plus en plus mince, s'en ira de la figure des femmes, et le musulmanisme avec lui s'envolera tout à fait. Le nombre des pèlerins de la Mecque diminue de jour en jour. Les ulémas se grisent comme des Suisses. On parle de Voltaire! Tout craque ici, comme chez nous. Qui vivra s'amusera!

La loi sur la correspondance des particuliers par voie électrique m'a étrangement frappé. C'est pour moi le signe le plus clair d'une débâcle imminente. Voilà que par suite du progrès, comme on dit, tout gouvernement devient impossible. Cela est d'un haut grotesque que de voir ainsi la loi se torturer comme elle peut et se casser les reins à force de fatigue, à vouloir retenir l'immense nouveau qui déborde de partout. Le temps approche où toute nationalité va disparaître. La « patrie » sera alors un archéologisme comme la « tribu ». Le mariage lui-même me semble vigoureusement attaqué par toutes les lois que l'on fait contre l'adultère. On le réduit à la proportion d'un délit.

Ne rêves-tu pas souvent aux ballons? L'homme de l'avenir aura peut-être des joies immenses. Il voyagera dans les étoiles, avec des pilules d'air dans sa poche. Nous sommes venus, nous autres, ou trop tôt ou trop tard. Nous aurons fait ce qu'il y a de plus difficile et de moins glorieux : la transition. Pour établir quelque chose de durable, il faut une base fixe; l'avenir nous tourmente et le passé nous retient. Voilà pourquoi le présent nous échappe.

J'ai ri comme un fol aux « fumiers considérés

comme engrais». La balle de Caudron<sup>(1)</sup>, que j'ai revue là, m'a fait plaisir. Les couplets que j'aime le mieux sont ceux de

Caudron suivant les doctrines  
De son illustre seigneur,

et surtout celui-ci, qui est infect de lourdeur bourgeoise :

Après six mois de ménage  
Lise élargit ses jupons<sup>(2)</sup>.

Quant aux vers sur « Un bracelet<sup>(3)</sup> », je n'aime pas le rejet

La femme d'un agent  
De change.

*Agent de change* est un seul mot, et d'ailleurs il y a là un peu trop d'intention et de chic; ça me semble trop espagnol et cavalcadour.

Ce que j'aime le mieux, c'est le second quatrain et ce vers :

Donne ton poignet mince, ô ma jeune maîtresse,

qui est svelte, vigoureux et bien cambré. Mais l'idée finale a-t-elle assez de relief? N'aurait-il pas fallu frapper plus fort dans le dernier vers?

Envoie-m'en, des vers; écris-moi de longues

(1) Caudron était un ami de jeunesse de Bouilhet qui lui a dédié plusieurs pièces. (Renseignement dû à l'obligeance de M. Léon Letellier.)

(2) Ces quatre vers appartiennent à une poésie inédite de Bouilhet intitulée « Des fumiers considérés comme engrais », écrite en charge du travail du naturaliste rouennais Pouchet sur *Les Engrais*. (Note de René Descharmes, éd. du Centenaire.)

(3) *Le Bracelet*, poésie inédite, datée septembre 1850, d'après M. Letellier.

lettres, cher vieux compagnon; parle-moi de la muse d'abord, puis de toi ensuite. Je ne suis plus du tout au courant de tes amours. Aurais-tu le cœur occupé? Conte-moi donc tout cela.

Que j'aurai de bonheur à revoir ton incomparable balle, ô pauvre vieux! Comme nous reprendrons nos bons dimanches! Mais que vais-je faire, une fois rentré? Je n'en sais rien; je ne m'en doute pas. J'ai tant pensé à l'avenir que je ne m'en occupe plus. C'est trop fatigant et trop creux. Vois-tu la façon formidable dont je gueulerai *Melaenis* d'un bout à l'autre! Serai-je rouge à la fin! Je crois n'avoir rien perdu de cette belle voix qui me caractérise. En revanche, j'ai bougrement perdu de cheveux. Le voyage m'a culotté la figure. Je n'embellis pas, tant s'en faut; le jeune homme s'en va. Je ne voudrais pas vieillir davantage.

Je deviens maintenant comme le père Chateaubriand, qui pleurait à tous les enterrements. Le moindre fait me plonge dans des rêveries sans fin. Je m'en vais de pensées en pensées, comme une herbe desséchée sur un fleuve, et qui descend le courant flot à flot.

Non, ne te moque pas de moi de vouloir voir l'Italie. Que les épiciers s'y amusent aussi, tant mieux pour eux. Il y a là-bas de vieux pans de murs, le long desquels je veux aller. J'ai besoin de voir Capri et de regarder couler l'eau du Tibre.

Parle-moi de la Chine longuement et beaucoup. Je suis bien curieux de voir l'enfant. Nous fermerons les rideaux, nous ferons un grand feu, et seuls, les lumières flambant et les vers ronflant, nous fumerons des narguilés, tandis que l'hippogriffe intérieur nous fera voyager sur ses ailes.

Adieu, cher bon vieux; je t'embrasse. Au printemps prochain, tu me reverras avec les roses. Nous reprendrons nos clairs de lune.

---

276. À SA MÈRE.

Athènes, 24 décembre 1850.

Nous cassepétons de satisfaction d'être à Athènes. Et d'abord il nous semble être au printemps, comparativement à Constantinople qui, dans l'hiver, est une véritable Sibérie. Les vents de la Russie rafraîchis par la mer Noire vous y arrivent de première main. Ici nous retrouvons les myrtes et les oliviers, qui nous rappellent notre bonne Syrie. Et puis les ruines! les ruines! Quelles ruines! Quels hommes que ces Grecs! Quels artistes! Nous lisons, nous prenons des notes!

Quant à moi, je suis dans un état olympien, j'aspire l'antique à plein cerveau. La vue du Parthénon est une des choses qui m'ont le plus profondément pénétré de ma vie. On a beau dire, l'Art n'est pas un mensonge. Que les bourgeois soient heureux! Je ne leur envie pas leur lourde félicité.

Nous sommes restés cinq jours au lazaret du Pirée. Sous prétexte de lazaret, on vous y écorche vif. Nous avons été rincés d'importance sous le rapport de la bourse. Quel infâme brigandage que ces quarantaines! Comme on est complètement en prison, on vous vend tout au poids de l'or; et comme il n'y a jamais rien de prêt, il faut l'aller chercher à la ville, et les commissionnaires

ne sont pas à bon marché. Il faut payer pour avoir une serviette, un couteau, une table, etc.

J'ai vu hier Canaris<sup>(1)</sup>. Il avait un chapeau de soie comme un simple mortel, était habillé à l'européenne et couvert d'un manteau noir. C'est un petit homme trapu, grisonnant, le nez un peu écrasé. Il ne sait ni lire ni écrire. Quand il était ministre de la marine, il ne pouvait signer son nom. Il ne connaît rien de tout ce qu'on a écrit en Europe sur lui. Quel renforcement pour Hugo s'il savait cela, lui qui l'a tant chanté et si bien ! Canaris sait et dit seulement ceci : « Il y a des livres qui parlent de moi en France. » Un de ces jours nous devons aller lui faire une visite.

Nous sommes ici pilotés et servis par un très brave homme, le colonel Touret, commandant de la place, ancien philhellène qui a fait la guerre de l'indépendance avec le général Fabvier.

Nous avons eu l'honneur d'exciter l'hilarité et la curiosité de S. M. Amélie, reine de Grèce. Nous nous sommes trouvés, le jour de notre arrivée, sur son passage, comme elle sortait en voiture pour se promener. Tout le monde la saluait, soit en ôtant son chapeau ou son bonnet. Nous, avec nos tarbouchs, nous lui avons fait le salut turc, ce qui lui a semblé si étrange (il n'y a pas du tout de Turcs ici) qu'elle s'est retournée vers sa dame d'honneur en se mettant à rire. Nous lui avons fait dire par le colonel Touret que nous eussions été fort embarrassés de la

(1) Héros de la guerre de l'Indépendance, fut, en 1843, un des triumvirs chargés d'administrer la Grèce pendant la vacance du trône. Hugo consacra à Canaris un de ses poèmes des *Orientales*.

saluer autrement à cause de nos têtes. Elle a répondu qu'elle s'était pourtant aperçue que nous étions Français. Les Français doivent lui sembler de drôles de corps. N'importe, j'aime mieux être plus drôle encore et ne pas habiter l'ignoble palais où elle loge ! Est-ce laid !

Que dis-tu, en fait d'architecture, de celle du palais de l'ambassade à Constantinople, où l'architecte, ne sachant quel ordre inventer, a inventé celui de la croix de la Légion d'honneur ! Il a décoré des chapiteaux avec de grandes étoiles des braves.

Demain matin, nous partons pour Éleusis ; nous passerons sur le pont du Céphise, où jadis les femmes d'Athènes étaient engueulées, aux mystères, d'une façon si gaillarde !

---

277. À LA MÊME.

Athènes, 26 janvier 1851.

Voici ma dernière lettre d'Athènes probablement ; nous partons dans quelques jours pour le Péloponèse. Je ne sais maintenant comment t'écrire, d'ici à mon arrivée à Naples. Ainsi, pauvre mère, attends-toi à un retard de plusieurs courriers pendant au moins un bon mois. Après quoi tu en recevras régulièrement de Naples jusqu'à ce que toute correspondance cesse ; ce sera l'époque de nos embrassements. Je t'attends à Rome vers la fin de mars. Oh ! viens plus tôt si tu veux, pauvre vieille ; tu seras bien reçue. Quant

au départ de Maxime, je te répète qu'il est complètement subordonné à ton arrivée.

Tu parles de souvenirs et de choses passées; sais-tu aujourd'hui à quoi j'ai pensé? Au long après-midi d'été que nous avons passé tous les trois dans l'auberge de la mère Leblond, à Pont-Audemer. Comme il faisait chaud! comme il y avait des mouches! J'entends encore les grelots des chevaux de roulier qui étaient dans l'arrière-cour pleine de poussière. Je suis comme toi, je n'oublie rien; je rêve souvent de Déville. Le souvenir de ma pauvre sœur ne me quitte pas. J'ai toujours à son endroit une place vide au cœur et que rien ne comble; charmante et bonne créature!

On a beau voyager, voir des paysages et des tronçons de colonnes, cela n'égaye pas. On vit dans une torpeur parfumée, dans une sorte d'état somnolent, où il vous passe sous les yeux des changements de décors, et à l'oreille des mélodies subites : bruits du vent, roulement des torrents, clochettes des troupeaux. Mais on n'est pas gai; on rêve trop pour cela. Rien ne dispose plus au silence et à la paresse. Nous passons quelquefois des jours entiers, Maxime et moi, sans éprouver le besoin d'ouvrir la bouche. Après quoi nous faisons le scheik. A cheval, votre esprit trotte d'un pas égal par tous les sentiers de la pensée; il va remontant dans les souvenirs, s'arrêtant aux carrefours et aux embranchements, foulant les feuilles mortes, passant le nez par-dessus les clôtures. Tout cela mûrit et vieillit, sans parler du physique. Car attends-toi à me retrouver aux trois quarts chauve, avec une mine culottée, beaucoup de barbe et de ventre. Décidément

j'enlaidis; j'en suis affligé. Ah! je ne suis plus ce magnifique jouvencel d'il y a dix ans. Dans onze mois, j'aurai trente ans. C'est l'âge de raison. Je n'en ai guère pourtant.

L'autre jour, nous avons eu à côté de nous, à table, une bande de petits élèves de la marine anglaise de neuf à quatorze ans, qui venaient tranquillement et comme des hommes se foutre une bosse à l'hôtel. Avec leurs uniformes trop grands pour eux, il n'y avait rien d'amusant et de gentil comme cela. Le plus petit, placé à côté de Maxime, et qui n'était pas plus haut que la table, perdait son long nez dans son assiette. Ces messieurs se portaient des toasts avec un sang-froid de lords. Ils fumaient des cigares et buvaient du Marsala. Ma figure les intriguait beaucoup. Ils me prenaient pour un Turc (ce qui est à peu près général partout). Ils ont dit au maître d'hôtel qu'ils étaient bien fâchés de partir le lendemain, que sans cela ils seraient venus me faire une visite pour causer avec moi.

Nous avons fait la connaissance de Mouraddi, celui qui a dernièrement soutenu le siège de Venise avec Manin. Il a été enfermé dans les plombs et s'en est échappé. Ancien philhellène, il a beaucoup connu lord Byron et nous a donné quelques détails intéressants sur lui. C'est un homme curieux à connaître et un crâne citoyen. On fait du reste, en voyage, de bonnes rencontres et je n'aurais jamais cru que l'on y pratiquât autant le monde.

J'ai rapporté, pour le commun des amis, des pipes d'un goût détestable et qui feront beaucoup d'effet. A moins d'y mettre un très grand prix, la

curiosité n'a de valeur que comme ayant du caractère. Y compris ce qui nous appartient à tous deux, nous n'en avons pas en tout pour mille francs, et cela remplit plusieurs caisses.

---

## 278. À LA MÊME.

Patras, 9 février 1851.

Nous voilà arrivés au terme de notre voyage, chère vieille mère. Dans quatre jours nous nous embarquons pour Brindisi. Là, nous rentrons dans les conditions du tourisme ordinaire. C'est fini quant au vrai voyage. Nous nous ennuyons ici à crever. Patras est un exécrationnable séjour. La gargote où nous sommes (les autres qui, dit-on, ne valent pas mieux, sont pleines) est atroce. Arrivant jeudi dernier à 10 heures, nous avons eu bien du mal à avoir de quoi manger, et François, notre drogman, a couché, tout trempé qu'il était, sur les marches de l'escalier où, sans mon paletot, il serait crevé de froid. Du reste nous allons bien sous le rapport sanitaire, et le voyage du Péloponèse, qui en cette saison est assez pénible, ne nous a pas fatigués. Il est vrai de dire que je nous crois solides. « Je sons capables », comme disait Joseph, de faire 30 lieues au trot et de recommencer le lendemain.

C'est donc à la fin du mois prochain, pauvre mère tant aimée, que nous nous reverrons. Nous allons compter non plus maintenant par mois, mais par semaines et jours. J'ai peur que tu n'aies froid dans ton voyage. Prends-y bien garde.

Crois-en mon expérience et ne te fie nullement à la chaleur des pays chauds. Fais-moi le plaisir, je te le demande en grâce, de te faire faire des ceintures de flanelle. Emporte une chancelière pour tes pieds. Tu gèleras dans la diligence de Paris à Marseille, c'est certain. Munis-toi bien de vêtements chauds, manchon, manteau, etc. Si tu étais raisonnable, tu te ferais cadeau d'une petite pelisse en fourrure. Songe qu'à bord des bateaux à vapeur il n'y a pas de feu. A la fin de mars la saison sera encore fraîche. Crois-moi, bonne vieille mère, je n'exagère rien. Suis mes conseils. La santé en voyage n'est qu'au prix de tous ces soins.

Nous sommes dans un piteux état. Nous n'avons plus de talons à nos chaussettes; nos chemises sont en lambeaux et nos bottes rapiécées. Avec ma barbe et ma peau de bique raccommodée avec des queues de renard, j'épouvantais les populations du Péloponèse. Je la couperai à Naples, ma splendide barbe qui m'a tour à tour fait prendre pour un pacha et pour un bandit. Tu me reverras comme jadis, menton rasé. Le Péloponèse m'a reculotté la peau. J'ai sur la figure, jusqu'au milieu du front, une plaque de réglisse comme les vieux matelots. Mes cheveux repoussent un peu; mais d'ici à deux ans j'aurai la calotte complète. Je crois que je suis engraisé.

Tout ce que tu me dis sur l'oubli des absents ne m'étonne nullement. Tel est le commun des âmes. La banalité de la vie est à faire vomir de tristesse, quand on la considère de près. Les serments, les larmes, les désespoirs, tout cela coule comme une poignée de sable dans la main.

Attendez, serrez un peu, il n'y aura tout à l'heure plus rien du tout. Et puis c'est si ennuyeux de jouer toujours le même rôle, et le public nous en tient si peu compte! Il est si lassant de porter toujours le même sentiment! On a besoin de changement, de distractions. C'est là le grand mal. Le cœur, comme l'estomac, veut des nourritures variées. Et d'ailleurs le commun, le chétif, le bête, le mesquin n'ont-ils pas des attractions irrésistibles? Pourquoi tant de maris couchent-ils avec leur cuisinière? Pourquoi la France a-t-elle voulu Louis XVIII après Napoléon? Ce qu'il y a de plus triste là dedans, c'est de s'apercevoir un jour de l'écroulement d'une ancienne amitié. Grâce à de vieilles sympathies, on avait foi en une communauté sentimentale qui n'existe plus. On se disait : Quand j'en aurai besoin, elle me viendra en aide. On l'appelle; l'oreille amie n'entend même plus votre langue. D'un homme à un autre homme, d'une femme à une autre femme, d'un cœur à un autre cœur, quels abîmes! La distance d'un continent à l'autre n'est rien à côté.

Est-ce que j'ai besoin que vous vous jetiez à l'eau si j'y tombe? ou que vous me défendiez contre des assassins? Je sais nager, et l'on n'assassine plus. Ce n'est pas de sacrifices que le cœur a faim, mais de confidences. Je vous demande à aimer comme j'aime, à pleurer comme je pleure et pour les mêmes choses, à sentir comme je sens, voilà tout. Il n'y a rien de plus inutile que ces amitiés héroïques qui demandent des circonstances pour se prouver. Le difficile, c'est de trouver quelqu'un qui ne vous agace pas les nerfs dans toutes les occurrences de la vie.

Ne trouves-tu pas, chère vieille, que je deviens diablement moraliste en voyage ? J'ai beaucoup pratiqué l'humanité depuis dix-huit mois. Voyager développe le mépris qu'on a pour elle. Depuis celui qui vous demande du poison pour expédier son papa, jusqu'à la mère qui vous vend sa fille, on en voit de toutes couleurs. Je n'aurais jamais soupçonné ce côté au voyage. On se dérange pour voir des ruines et des arbres ; mais entre la ruine et l'arbre c'est tout autre chose que l'on rencontre ; et de tout cela, paysages et canailleries, résulte en vous une pitié tranquille et indifférente, sérénité rêveuse qui promène son regard sans l'attacher sur rien (parce que tout vous est égal et qu'on se sent aimer autant les bêtes que les hommes, et les galets de la mer autant que les maisons des villes). Pleine de couchers de soleil, de bruits de flots et de feuillages et de senteurs, de bois et de troupeaux, avec des souvenirs de figures humaines dans toutes les postures et les grimaces du monde, l'âme recueillie sur elle-même sourit silencieusement en sa digestion, comme une bayadère engourdie d'opium.

L'égoïsme aussi se développe raide, à force de voir tant de gens qui vous sont aussi étrangers que le bouquet de lentisques du bord de la route. On ne pense qu'à soi, on ne s'intéresse qu'à soi et l'on donnerait la vie d'un régiment pour s'épargner un rhume. Il y a un proverbe oriental qui dit : « Méfie-toi du hadji (pèlerin). » Ce proverbe est bon. A force d'être hadji, on devient un gredin, à ce que je crois du moins.

Une des plus jolies choses que j'ai vues en

Grèce, ce sont les musiciens ambulants. Souvent vous rencontrez dans les villages deux hommes qui vont ensemble. Ils sont couverts de grands manteaux de grosse laine blanche. Les chiens hurlent après eux d'une façon formidable et les poursuivent jusqu'à ce qu'ils se soient réfugiés sous le hangar d'une maison. Coiffés d'une sorte de petit turban noir très large, dont les deux bouts leur pendent sur les oreilles (l'un d'eux repasse sous le menton comme dans les chaperons du moyen âge), vêtus de guenilles, chaussés de sandales de toile, le plus grand souffle dans une vessie et le plus jeune porte au flanc un grand bissac. Après qu'ils ont fait leur collecte, ils s'en vont et les chiens se remettent à aboyer. J'en ai vu qui étaient noirs de boue et de crasse; et là-dessous des figures charmantes, avec des airs de prince ou de galérien.

D'Athènes à Sparte nous avons eu de la pluie; de Sparte ici, des torrents et des rivières à passer. Nous les passions à cheval; quelquefois, le fleuve n'ayant plus de gué, notre cheval y nageait et nous avions de l'eau jusqu'au haut des cuisses. Quant au bagage, on le déchargeait complètement; nos hommes se mettaient à l'eau et le transbordaient sur leur dos. Le soir nous couchions dans des écuries avec les ânes et les chevaux, enveloppés de nos pelisses, autour d'un grand feu dont la fumée vernissait en noir les poutres du plafond. D'autres fois c'était dans une maison, chez quelque papas grec. La pièce commune, où couchait toute la famille et nous-mêmes, était pleine d'outres de vin, de tas de blé, de fromages secs, d'oignons enfilés à des cordes, etc. Dans un

coin, une femme berçait un enfant dans un tronc d'arbre creusé. Ces sortes d'auges servent à la fois de berceau, de pétrin et de vase à faire la lessive. Juge de la quantité de puces qu'il devait y avoir dans de semblables gîtes !

Nous avons eu du beau temps à partir de Sparte. La Messénie est une belle chose, mais rien n'égale la route de Mégare à Corinthe. Le paysage de Sparte est des plus étranges et ne s'efface pas de la tête une fois qu'on l'a vu. Il n'y a pas une seule route en Grèce, pays bien plus sauvage et mille fois plus inconfortable que toutes les Turquies et toutes les Syries. Mais ce qui vaudrait à lui seul tout le voyage, c'est l'Acropole d'Athènes.

A Athènes, nous avons fait une visite à Canaris. Je lui ai promis de lui envoyer les poésies d'Hugo qui le concernent. Il ne savait seulement pas que Hugo existât ! O vanité de la gloire !

François, notre drogman, est un ancien renégat fait prisonnier par les Turcs dans la guerre d'indépendance. Chemin faisant il nous contait de bonnes histoires de guerre et d'évasion. Nous avons été contents de ce garçon. Je pioche maintenant à faire le derviche hurleur. François, à cheval, me donne des leçons. Maxime en est assommé ; je ne continue pas moins. Un soir, littéralement, j'en avais la poitrine défoncée et, dans la maison où nous couchions, tout le monde était venu à la porte pour voir ce qu'il y avait. Le *scheïb* continue toujours, c'est une forte création que le temps n'entame pas.

Les *biques* d'ici sont à côté, ou mieux, au milieu d'un poulailler qui occupe une chambre. On est

obligé de se battre avec les dindes pour arriver jusqu'à la lunette. Quelle lunette ! Je crois que le maître de l'hôtel engraisse les volailles avec de la merde ; la cuisine semble l'indiquer.

Nous avons été hier pour prendre un bain turc. On nous a dit qu'on ne chauffait les bains qu'après le carnaval. Cela te donne la mesure de Patras. Tout est à l'avenant. Comme douceur orientale, le bain turc est une chose que je regretterai. Rien ne délasse et ne nettoie comme ça.

---

279. À LOUIS BOUILHET.

Patras, 10 février 1851.

Merci, bon vieux solide, des deux pièces grecques. Il y avait longtemps que je n'avais reçu quelque chose d'aussi crâne de ta seigneurie. Celle du « Vesper<sup>(1)</sup> » nous a enthousiasmés avec toutes sortes de « th ». Je la trouve irréprochable, si ce n'est peut-être « pâtre nocturne ». La coupe :

Toi, tu souris d'espoir derrière les coteaux,  
Vesper

est bien heureuse, la seconde strophe surtout.

L'idylle<sup>(2)</sup> est bonne aussi, quoique de qualité

(1) Dans *Festons et Astragales*.

(2) Voir *Nééra*, dans *Festons et Astragales*.

inférieure comme nature essentielle. J'aime ces vers :

L'atelier des sculpteurs est plein de cette histoire...  
 Sa gorge humide encor de l'écume des eaux...  
 Phébé qui hait l'hymen et qu'on croit vierge encore...  
 Ses pieds nus en silence effleuraient la bruyère...

Le jeune Endymion qu'a surpris le soleil

me paraît très profondément grec. En résumé, voilà deux bonnes pièces, la première surtout. Ta pièce au « Vesper » est peut-être une des choses les plus profondément poétiques que tu aies faites. C'est là la poésie comme je l'aime, tranquille et brute comme la nature, sans une seule idée forte et où chaque vers vous ouvre des horizons à faire rêver tout un jour, comme :

Les grands bœufs sont couchés sur les larges pelouses.

Oui, vieux, je ne sais trop t'exprimer ma satisfaction.

Au lieu des tartines que tu m'as envoyées à propos des splendides vignettes de tes pages, j'aurais autant aimé que tu me parlasses de toi. Que deviens-tu? Que fais-tu? matériellement, s'entend. *Quid de Venere?* Il y a longtemps que tu ne m'as conté tes fredaines de jeune homme. Quant à moi, mes cheveux s'en vont. Tu me reverras avec la calotte; j'aurai la calvitie de l'homme de bureau, celle du notaire usé, tout ce qu'il y a de plus bête en fait de sénilité précoce. J'en suis attristé (*sic*). Maxime se moque de moi; il peut avoir raison. C'est un sentiment féminin,

indigne d'un homme et d'un républicain, je le sais. Mais j'éprouve par là le premier symptôme d'une décadence qui m'humilie et que je sens bien. Je grossis, je deviens bedaine et commence à faire vomir. Peut-être que bientôt je vais regretter ma jeunesse et, comme la grand'mère de Béranger, le temps perdu. Où es-tu, chevelure plantureuse de mes dix-huit ans, qui me tombais sur les épaules avec tant d'espérances et d'orgueil!

Oui, je vieillis; il me semble que je ne peux plus rien faire de bon. J'ai peur de tout en fait de style. Que vais-je écrire à mon retour? Voilà ce que je me demande sans cesse. J'ai beaucoup songé à ma *Nuit de Don Juan*, à cheval, ces jours-ci. Mais ça me semble bien commun et bien rabâché; c'est retomber dans l'éternelle histoire de la religieuse. Pour soutenir le sujet il faudrait un style démesurément fort, sans faiblir d'une ligne. Ajoute à tout cela qu'il pleut, que nous sommes dans une sale gargote à attendre encore plusieurs jours le bateau à vapeur, que mon voyage est fini et que ça m'attriste. Je voudrais retourner en Egypte. Je ne cesse de penser aux Indes. Quel sot imbécile que l'homme, et moi en particulier!

Même après l'Orient, la Grèce est belle. J'ai profondément joui au Parthénon. Ça vaut le gothique, on a beau dire, et je crois surtout que c'est plus difficile à comprendre.

Nous avons eu généralement mauvais temps depuis Athènes jusqu'ici. Nous passions les rivières à gué; souvent nous avions de l'eau jusqu'au derrière, et nos chevaux nageaient sous

nous. Le soir nous couchions dans des écuries, autour d'un feu de branches humides, pêle-mêle avec les chevaux et les hommes. Le jour, nous ne rencontrions que des troupeaux de moutons et de chèvres, et les bergers qui les gardaient avaient à la main de grands bâtons recourbés comme des crosses d'évêque. Des chiens au museau noir se ruaient sur nous en aboyant et venaient mordre nos chevaux au jarret, puis au bout de quelque temps s'en retournaient. La Grèce est plus sauvage que le désert; la misère, la saleté et l'abandon la recouvrent en entier. J'ai passé trois fois par Éleusis. Au bord du golfe de Corinthe, j'ai songé avec mélancolie aux créatures antiques qui ont baigné dans ces flots bleus leur corps et leur chevelure. Le port de Phalère a la forme d'un cirque. C'est bien là qu'arrivaient les galères à proue chargées de choses merveilleuses, vases et courtisanes. La nature avait tout fait pour ces gens-là, langue, paysage, anatomies et soleils, jusqu'à la forme des montagnes, qui est comme sculptée et a des lignes architecturales plus que partout ailleurs.

J'ai vu l'autre de Trophonius où descendit ce bon Apollonius de Tyane qu'autrefois j'ai chanté.

Avoir choisi Delphes pour y mettre la Pythie est un coup de génie. C'est un paysage à terreurs religieuses, vallée étroite entre deux montagnes presque à pic, le fond plein d'oliviers noirs, les montagnes rouges et vertes, le tout garni de précipices, avec la mer au fond et un horizon de montagnes couvertes de neige.

Nous nous sommes perdus dans les montagnes du Cithéron et avons failli y passer la nuit.

En contemplant le Parnasse, nous avons pensé à l'exaspération que sa vue aurait inspirée à un poète romantique de 1832, et quelle gueulade il lui aurait envoyée.

La route de Mégare à Corinthe est incomparable. Le sentier taillé à même la montagne, à peine assez large pour que votre cheval y tienne, et à pic sur la mer, serpente, monte, descend, grimpe et se tord aux flancs de la roche couverte de sapins et de lentisques. D'en bas vous monte aux narines l'odeur de la mer ; elle est sous vous, elle berce ses varechs et bruit à peine ; il y a sur elle, de place en place, de grandes plaques livides comme des morceaux allongés de marbre vert et derrière le golfe s'en vont à l'infini mille découpures des montagnes oblongues, à tournures nonchalantes. En passant devant les roches sciropiennes où se tenait Sciron, brigand tué par Thésée, je me suis rappelé le vers du doux Racine :

Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.

Était-ce couenne, l'antiquité de tous ces braves gens-là ! En a-t-on fait, en dépit de tout, quelque chose de froid et intolérablement nu ! Il n'y a qu'à voir au Parthénon, pourtant, les restes de ce qu'on appelle le type du Beau. S'il y a jamais eu au monde quelque chose de plus vigoureux et « de plus nature », que je sois pendu ! Dans les tablettes de Phidias, les veines des chevaux sont indiquées jusqu'au sabot et saillantes comme des cordes. Quant aux ornements étrangers, peintures, colliers en métal, pierres précieuses, etc., c'était prod-

gué. Ça pouvait être simple, mais en tout cas c'était riche.

Le Parthénon est couleur de brique. Dans certains endroits ce sont des tons de bitume et d'encre. Le soleil donne dessus presque constamment; quelque temps qu'il fasse, ça casse-brille. Sur la corniche démantelée viennent se poser des oiseaux, faucons, corbeaux. Le vent souffle entre les colonnes, les chèvres broutent l'herbe entre les morceaux de marbre blanc cassés et qui roulent sous le pied. Ça et là, dans des trous, des tas d'ossements humains, restes de la guerre. De petites ruines turques parmi la grande ruine grecque; et puis, au loin et toujours, la mer!

Parmi les morceaux de sculpture que l'on a trouvés dans l'Acropole, j'ai surtout remarqué un petit bas-relief représentant une femme qui rattache sa chaussure et un tronçon de torse. Il ne reste plus que les deux seins, depuis la naissance du cou jusqu'au-dessus du nombril. L'un des seins est voilé, l'autre découvert. Quels tetons! nom de Dieu! quel teton! Il est rond-pomme, plein, abondant, détaché de l'autre et pesant dans la main. Il y a là des maternités fécondes et des douceurs d'amour à faire mourir. La pluie et le soleil ont rendu jaune blond ce marbre blanc. C'est d'un ton fauve qui le fait ressembler presque à de la chair. C'est si tranquille et si noble! On dirait qu'il va se gonfler et que les poumons qu'il y a dessous vont s'emplier et respirer. Comme il portait bien sa draperie fine à plis serrés. Comme on se serait roulé là-dessus en pleurant! Comme on serait tombé devant à genoux en croisant les mains! J'ai senti

là devant la beauté de l'expression « *stupet acris* »<sup>(1)</sup>.  
Un peu plus j'aurais prié.

A Athènes nous avons fait une visite à Canaris. C'est un gros petit homme trapu, le nez de côté, à cheveux blancs rares, sans crâne. Je lui ai promis de lui envoyer les pièces d'Hugo qui le concernent. Il ne le connaissait pas, même de nom ! O vanité de la gloire !

J'ai relu Eschyle. J'en reviens à ma première impression ; ce que j'aime le mieux c'est *Agamemnon*.

En fait de souvenirs de la Grèce, nous rapportons deux morceaux de marbre de l'Acropole d'Athènes et un du temple d'Apollon Epicureus<sup>(2)</sup>. J'ai acheté dans un village, sur les bords de l'Alphée, un mouchoir brodé à une paysanne.

L'Eurotas est bordé de lauriers-roses et de peupliers. Le paysan de Sparte est unique et demande quatre pages de description ; ce sera pour plus tard. L'Élide est couverte de chênes. Nous l'avons traversée, pour venir ici, dans notre dernière journée, où nous avons fait en ligne droite sur la carte 22 lieues (15 heures de trot).

Nous avons des balles ravagées, culottées et déguenillées qui sont hautes comme chic. De chocolat, que j'étais en Syrie, je suis devenu brique. J'ai les sourcils presque roux comme un vieux matelot. Je ne m'excite pas à me considérer.

Adieu, vieux.

(1) Cette citation, que tous les éditeurs ont reproduite sans observation, est inintelligible. Il faut probablement lire : *Stupet Albius*, emprunté à Horace :

*Hunc capit argenti splendor ; stupet Albius aere.*

(*Satires*, IV, 28.)

(2) Le temple d'Apollon Epikourios (secourable), à Bassai, Arcadie.

280. À SA MÈRE.

Naples, 9 mars 1851.

Quoiqu'il n'y ait pas de lettre de toi à la poste (peut-être y en a-t-il : c'est une infâme pétaudière, un chenil de gredins), je m'en vais t'écrire comme s'il y en avait, pauvre vieille chérie. Car une de mes lettres n'a qu'à manquer et voilà une bonne femme, j'imagine, qui se figure que je suis *tombé malade*. Bientôt, cependant, va cesser notre correspondance, car j'espère que dans un mois tu ne seras pas loin de t'embarquer. Tâche de partir de Marseille par le bateau du 9. Par ce moyen, tu seras à Rome pour la semaine sainte; ça en vaut la peine.

Naples est vraiment un séjour délicieux, quoique jusqu'à présent nous n'ayons guère joui de ses beautés. Tout notre temps est employé au musée des antiques, qui est inépuisable. La nuit dernière je n'ai pas dormi, tant j'avais la tête pleine de bustes d'impératrices et de bas-reliefs votifs. Nous allons là à 9 heures du matin; nous en sortons à 3 heures. Le soir se passe à mettre au net nos notes, ou au théâtre. En nous dépêchant bien, nous en avons encore pour une quinzaine de jours. Restera ensuite le Vésuve, Pompéi et les environs.

Aujourd'hui nous devions aller à Capoue, mais nous nous sommes trompés sur l'heure de départ du chemin de fer (quelle autre baraque!). Il eût été trop tard, nous n'aurions pu rien voir et nous

sommes rentrés tranquillement chez nous. Dans quelques jours nous irons à Pœstum, ce qui est un petit voyage de trois jours.

Mercredi dernier, mercredi des cendres, le musée était fermé. (D'abord tout est fermé à Naples.) C'est fermé à cause du Carême, à cause du dimanche, parce que la reine est malade, parce qu'elle n'est pas malade, parce que le prince de Salerne se meurt; bientôt ce sera parce qu'il est mort (car le bonhomme, dit-on, crève en ce moment). Nous avons été à Baïa, nous avons vu le lac Lucrin, l'Averne, les étuves de Néron, etc., et la place des villas où tous ces vieux menèrent leur crâne vie. Quels hommes! Nous avons bu du Falerne dans un cabaret, en vue de la mer, sous une treille desséchée, à côté du temple de Vénus, dans lequel il y avait une barque à sec.

Depuis que nous sommes ici il a fait assez laid (relativement, bien entendu), si ce n'est le jour où nous avons été à Baïa. Aujourd'hui pourtant il fait beau soleil. Les femmes sortent nu-tête en voiture, avec des fleurs dans les cheveux, et elles ont toutes l'air très garces. Il n'y a pas que l'air. A la Chiaia les marchandes de violettes vous mettent presque de force leurs bouquets à la boutonnière. Il faut les rudoyer pour qu'elles vous laissent tranquille. Du reste, belle abondance de monacaille et de curés; un carillon de cloches aux quatre cents églises de la ville et des mendiants à tous les pavés.

Que le voyageur est un être sot! J'étudie tous ceux qui viennent au musée. Sur cinq cents il n'y en a pas un que cela amuse, certainement. Ils y

viennent parce que les autres y viennent. Le lorgnon sur l'œil, on fait le tour des galeries au petit trot; après quoi on ferme le catalogue et tout est dit.

---

281. À LA MÊME.

Rome, 8 avril 1851.

Rien de nouveau à t'apprendre; nous ne sortons pas des musées. Le Vatican et le Capitole nous occupent entièrement, le Vatican surtout, où il y a vraiment des petites choses assez coquettes. La quantité de chefs-d'œuvre qu'il y a à Rome est quelque chose d'effrayant et d'écrasant. On s'y sent plus petit encore que dans le désert. Tout le monde afflue pour la semaine sainte. Les maisons sont pleines et les derniers venus ont du mal à trouver où se caser.

Je vais écrire à Bouilhet dont je n'entends pas plus parler que s'il était mort, ce qui m'ennuie. Pauvre garçon, comme il s'amuserait ici! Comme il humerait les ruines et la campagne! Car la campagne de Rome est ce qu'il y a de plus antique à Rome. Quant à la ville elle-même, malgré la quantité de choses antiques, le cachet antique n'y est plus; il a disparu sous la robe du jésuite. Il faut prendre Rome comme un vaste musée et ne pas lui demander autre chose que du xvi<sup>e</sup> siècle. J'ai vu l'autre jour une *Vierge* de Murillo dont il y a de quoi devenir fou, comme dirait le père Parain, et avant d'arriver à en faire une semblable on attraperait bien des fluxions de poitrine.

Une réflexion m'est venue hier à propos du

*Jugement dernier* de Michel-Ange. Cette réflexion est celle-ci, c'est qu'il n'y a rien de plus vil sur la terre qu'un mauvais artiste, qu'un grelin qui côtoie toute sa vie le beau sans jamais y débarquer et y planter son drapeau. Faire de l'art pour gagner de l'argent, flatter le public, débiter des bouffonneries joviales ou lugubres en vue du bruit ou des monacos, c'est là la plus ignoble des professions, par la même raison que l'artiste me semble le maître homme des hommes. J'aimerais mieux avoir peint la chapelle Sixtine que gagné bien des batailles, même celle de Marengo. Ça durera plus longtemps et c'était peut-être plus difficile. Et je me suis consolé de ma misère en songeant du moins à ma bonne foi. Tout le monde ne peut pas être pape. Le dernier franciscain qui court le monde pieds nus, qui a l'esprit borné et qui ne comprend pas les prières qu'il récite, est aussi respectable peut-être qu'un cardinal, s'il prie avec conviction, s'il accomplit son œuvre avec ardeur. Il est vrai, le pauvre homme, qu'il n'a pas pour le reconforter dans ses découragements le spectacle de sa pourpre, ni l'espoir de s'asseoir un jour sur le Saint-Siège.

---

282. À LOUIS BOUILHET.

Rome, 9 avril 1851.

Je t'ai écrit de Patras une longuissime lettre où je te parlais de tes deux pièces du *Vesper* et du *Corydon*<sup>(1)</sup>; aussi ai-je été fort étonné, dans le petit

(1) Voir *Nééra*, dans *Festons et Astragales*.

mot que Maxime a reçu de toi à Naples, de voir que tu me demandais mon avis. Tu as dû pourtant recevoir cette lettre; je serais fâché qu'elle fût perdue.

De jour en jour, à Naples et à Rome, depuis que j'y suis, j'attendais et j'attends une lettre de ta seigneurie. Je n'en ai pas eu depuis Athènes, c'est-à-dire depuis janvier dernier. C'est long, cher Monsieur. Que deviens-tu donc? Voilà l'été, pauvre vieux; au mois de juillet prochain, dans deux mois et demi, nous reprendrons nos dimanches, nos gueulades, nos chères et communes inquiétudes. Tu t'étendras sur mon tapis de voyage, plein encore de sable et de puces. Tu fumeras dans mes pipes longues et humeras, si tu veux, le cuir de ma selle.

Je deviens fou de désirs « effrénés » (j'écris le mot et je le souligne). Un livre que j'ai lu à Naples sur le Sahara m'a donné envie d'aller au Soudan avec les Touaregs qui ont toujours la figure voilée comme des femmes, pour voir la chasse aux nègres et aux éléphants. Je rêve bayadères, danses frénétiques et tous les tintamarres de la couleur. Rentré à Croisset, il est probable que je vais me fourrer dans l'Inde et dans les grands voyages d'Asie. Je boucherai mes fenêtres et je vivrai aux lumières. J'ai des besoins d'orgies poétiques. Ce que j'ai vu m'a rendu exigeant.

Le *Don Juan* avance piano; de temps à autre, je « couche par écrit » quelques mouvements.

Mais parlons de Rome; tu t'y attends, bien sûr. Eh bien, vieux, je suis fâché de l'avouer, ma première impression a été défavorable. J'ai eu, comme un bourgeois, une désillusion. Je cherchais la

Rome de Néron et je n'ai trouvé que celle de Sixte-Quint. L'air prêtre emmiasme d'ennui la ville des Césars. La robe du jésuite a tout recouvert d'une teinte morne et séminariste. J'avais beau me fouetter et chercher; toujours des églises, des églises et des couvents, de longues rues ni assez peuplées ni assez vides, avec des grands murs unis qui les bordent et le christianisme tellement nombreux et envahissant que l'antique qui subsiste au milieu est écrasé, noyé.

L'antique subsiste dans la campagne, inculte, vide, maudite comme le désert, avec ses grands morceaux d'aqueduc et ses troupeaux de bœufs à large envergure. Ça, c'est vraiment beau et du beau antique rêvé. Quant à Rome elle-même, sous ce rapport, je n'en suis pas encore revenu; j'attends pour la reprendre par là que cette première impression ait un peu disparu. Ce qu'ils ont fait du Colisée, les misérables! Ils ont mis une croix au milieu du cirque et tout autour de l'arène douze chapelles! Mais comme tableaux, comme statues, comme seizième siècle, Rome est le plus splendide musée qu'il y ait au monde. La quantité de chefs-d'œuvre qu'il y a dans cette ville, c'est étourdissant! C'est bien la ville des artistes. On peut y passer l'existence dans une atmosphère complètement idéale, en dehors du monde, au-dessus. Je suis épouvanté du *Jugement dernier* de Michel-Ange. C'est du Goëthe, du Dante et du Shakespeare fondus dans un art unique; ça n'a pas de nom et le mot sublime même me paraît mesquin, car il me semble qu'il comporte en soi quelque chose d'aigre et de trop simple.

J'ai vu une *Vierge* de Murillo qui me poursuit

comme une hallucination perpétuelle, un *Enlèvement d'Europe*, de Véronèse, qui m'excite énormément, et encore deux ou trois autres choses à faire beaucoup causer. Il y a quinze jours que je suis à Rome. Je t'en parlerai plus longuement plus tard. Mais la Grèce m'a rendu difficile sur l'art antique. Le Parthénon me gâte l'art romain, qui me paraît à côté mastoc et trivial. Oui, c'est beau, la Grèce!

Ah! pauvre vieux, comme je t'ai regretté à Pompéi! Je t'envoie des fleurs que j'y ai cueillies dans un lupanar sur la porte duquel se dressait un phallus. Il y avait dans cette maison plus de fleurs que dans aucune autre. Les semences antiques tombées à terre ont peut-être fécondé le sol. Le soleil casse-brillait sur les murs gris.

J'ai vu Pouzzoles, le lac Lucrin, Baïa. Ce sont des paradis terrestres; les empereurs avaient bon goût. Je me suis fondu en mélancolie par là.

Comme un touriste, je suis monté au haut du Vésuve, ce qui m'a même éreinté. Le cratère est curieux. Le soufre a poussé sur ses bords en formidables végétations jaune et lie de vin. J'ai été à Pœstum. J'ai voulu aller à Caprée et ai failli y rester... dans les flots. Malgré ma qualité de canotier, j'ai bien cru que c'était mon dernier moment. J'avoue avoir été troublé et même avoir eu *paour*, *grand paour*. J'étais à deux doigts de ma perte, comme Rome aux pires temps des guerres puniques.

Naples est charmant par la quantité de femmes qu'il y a. Tout un quartier est garni de putains qui se tiennent sur leur porte; c'est antique et vrai Suburre. Lorsqu'on passe dans la rue, elles retrou-

sent leurs robes jusqu'aux aisselles et vous montrent leur c... pour avoir deux ou trois sols. Elles vous poursuivent dans cette posture. C'est encore ce que j'ai vu de plus raide comme prostitution et cynisme. Nous deux Maxime, au bout de la rue, avons laissé tomber notre tête sur notre poitrine et avons soupiré : « Ce pauvre Bouilhet!!! »

C'est à Naples qu'il faut aller pour se retremper de jeunesse, pour aimer la vie. Le soleil même en est amoureux. Tout est gai et facile. Les chevaux portent des bouquets de plumes de paon aux oreilles. La Chiaia est une grande promenade de chênes verts au bord de la mer, arbres en berceau et le murmure des flots derrière.

Tu verras Maxime dans un mois. Je lui envie la bonne embrassade qu'il te donnera et cette fleur du retour que mon égoïsme aurait voulu t'offrir. « Fleur du retour » est bien Sainte-Beuve.

Je compte être à Venise vers le commencement de juin et m'en fais une fête. Je m'y donnerai une bosse de peinture vénitienne dont je suis amoureux. C'est définitivement celle qui m'est la plus sympathique. On dit que ce sont des matérialistes, soit. En tout cas ce sont des coloristes et de crânes poètes.

Adieu, cher vieux de mon cœur, je t'embrasse.

---

283. À ERNEST CHEVALIER.

Rome, 9 avril 1851.

Je savais, cher Ernest, que tu devais te marier; ma mère me l'avait écrit, mais j'ignorais que la chose fût faite. Sois heureux, c'est tout ce que je

te souhaite et tout ce qu'on peut souhaiter, il me semble bien. Pauvre vieux, nous sommes loin l'un de l'autre, nous qui vécûmes jadis comme des frères siamois. Nos conditions différentes, toi d'homme marié et établi, et moi de vagabond rêveur, nous séparent encore plus que les kilomètres qui se déroulent entre nous et nous distancent. Je crois que tu as pris le bon chemin, entre nous soit dit et sans te faire de compliments, et que j'ai pris, moi, je ne dis pas le mauvais, mais que le mauvais m'a pris (mes doctrines philosophiques, comme dirait le *Garçon*, ne me permettant pas de reconnaître qu'il y ait eu en cela liberté et libre arbitre).

Je ne cache pas que j'ai envie de connaître ta femme et d'embrasser tes moutards à naître. Ce que je te charge de faire aux uns et à l'autre, si toutefois, mon cher Monsieur, cela n'a rien qui vous déplaît.

Ah! oui, quand nous hurlions sur ce pauvre billard de l'Hôtel-Dieu, converti en théâtre dont tu étais le décorateur, qui nous eût dit qu'aujourd'hui je serais à Rome, que je sortirais de Saint-Pierre à 4 heures du soir et que je t'écrirais? Qui nous eût dit encore que je serais chauve? car tu me reverras la tête à peu près dépouillée. Je ressemble par là à Jules César et à une citrouille, car j'ai aussi énormément engraisé en Orient. Tu vas goûter, cher Ernest, tu goûtes déjà des bonheurs qui me seront toujours interdits. Je crois, comme le paria de Bernardin de Saint-Pierre, que le bonheur se trouve avec une bonne femme. Le tout est de la rencontrer, et d'être soi-même un bon homme, condition double et

effrayante. Quoi qu'il t'advienne par la suite, souviens-toi, cher vieux, que tu as là-bas, au bord de l'eau, entre la côte et la rivière, une oreille toujours ouverte pour les confidences, une main amie qui ne te faillirait pas et un dévouement qui, pour être vieux, n'a pas vieilli. Si l'écorce parfois t'a pu sembler plus râpeuse que par le passé, c'est que j'ai subi des petites scènes d'intérieur (je parle de l'âme) qui ont dû me cristalliser un peu les manières. Il faut faire comme à Herculanium, déblayer la lave, et tu retrouveras les peintures encore fraîches.

Eh bien, oui, j'ai vu l'Orient et je n'en suis pas plus avancé, car j'ai envie d'y retourner. J'ai envie d'aller aux Indes, de me perdre dans les pampas de l'Amérique et d'aller au Soudan voir la chasse aux nègres et aux éléphants. De toutes les débauches possibles, le voyage est la plus grande que je sache; c'est celle-là qu'on a inventée quand on a été fatigué des autres. Je la crois plus pernicieuse à la tranquillité de l'esprit et à la bourse que ne peut l'être celle du vin ou du jeu. On s'embête parfois, c'est vrai; mais on jouit démesurément aussi. La vue du Sphinx a été une des voluptés les plus vertigineuses de ma vie, et si je ne me suis pas tué là, c'est que mon cheval ou Dieu ne l'ont pas positivement voulu. La mer Morte m'a aussi fait plus de plaisir que je ne l'aurais supposé d'après son nom « mer Morte ou lac Asphaltite », que je lisais sur les cartes depuis longtemps.

Nous n'avons pu aller en Perse, hélas! Les massacres d'Alep et le soulèvement de la province de Bagdad nous en ont empêchés. Nous aurions eu

l'imprudence de nous y engager, que nous y serions restés. Nous avons même traversé la Syrie le fusil au poing. Personne n'a voulu nous conduire sur le mont Thabor et nous avons eu deux ou trois fois des alertes qui auraient pu devenir chaudes. Dieu merci, tout s'est bien passé, quoique tout notre monde ait été malade. Notre domestique français que nous avons emmené a failli crever de la fièvre, dans le Liban. Quant à nous deux, nous avons été inébranlables comme des rocs. Pendant huit mois consécutifs, nous avons vécu de riz, d'œufs durs, de notre chasse, c'est-à-dire de tourterelles, et d'eau claire. En Syrie, même régime, sauf que nous nous refaisions le tempérament dans les villes. Quant à l'Asie Mineure et à Rhodes, c'est plus confortable sous le rapport du bec. En Grèce nous avons souffert un peu du froid. Nous avons été bien rincés par les pluies et par les neiges. Nous nous sommes perdus une nuit dans le Cithéron, ce qui nous a donné occasion d'engueuler Apollon et les neuf Muses. Nous avons traversé le Péloponèse dans un rude moment. Souvent, pour passer les fleuves, nous avons de l'eau jusqu'au nombril, et nos chevaux nageaient sous nous. De Patras nous nous sommes embarqués pour Brindisi, et de Brindisi nous avons gagné Naples à travers les Calabres. Voilà! cher vieux, ce que nous avons fait. Quant à l'Égypte, nous sommes remontés au delà de la première cataracte, environ 80 lieues au-dessus du tropique du Cancer, et nous avons fait un détour pour gagner les bords de la mer Rouge, voyage de dix jours dans le désert par 50 degrés de chaleur Réaumur et par temps de

*Ramsin*<sup>(1)</sup>, autrement dit *Simoun*, meurtrier en poésie. Nous avons vu partout par là des choses, Monsieur, que l'on ne verrait pas à Paris, même en payant. O le désert ! O le désert !

A quelque jour, quand tu viendras au coin du feu y rôtir la semelle de tes bottes, je pourrai te faire part de mes impressions de voyage qui, pour être moins blagueuses que celles du sieur Dumas, ne laisseront pas, peut-être, de t'amuser tout autant.

---

284. À LOUIS BOUILHET.

Rome, 4 mai 1851.

Après-demain je pars de Rome ; et d'une encore ! Je commençais à y bien vivre. On peut s'y faire une atmosphère complètement idéale et vivre à part, dans les tableaux et les marbres. J'en ai dévoré le plus que j'ai pu. Quant à l'antique, on est froissé d'abord de ne pas l'y rencontrer, et il est certain qu'il est considérablement étouffé. Comme ils ont gâté Rome ! Je comprends bien la haine que Gibbon s'est sentie pour le christianisme en voyant dans le Colisée une procession de moines ! Il faudrait du temps pour bien se reconstruire dans la tête la Rome antique, encrassée de l'encens de toutes les églises. Il y a des quartiers pourtant, sur les bords du Tibre, de vieux coins pleins de fumier, où l'on respire un peu. Mais les belles rues ! Monsieur ! Mais les étrangers ! Mais la semaine sainte et la via Condotti

(1) *Kbamsin*.

avec tous ses chapelets, tous ses faux camées, tous ses Saint-Pierre en mosaïque ! Il y a pour les touristes des magasins pleins de pierres du Forum arrangées en presse-papier pour mettre sur les bureaux. On a fait des porte-plume avec les marbres des temples. Tout cela agace bougrement les nerfs. Telle est la première impression que m'a produite Rome.

Quant à la Rome du xvi<sup>e</sup> siècle, elle est flamboyante. La quantité des chefs-d'œuvre est une chose aussi surprenante que leur qualité. Quels tableaux ! quels tableaux ! J'ai pris des notes sur quelques-uns. Oui, on y vivrait bien, à Rome, mais dans quelque rue du peuple. A force de solitude et de contemplation, on monterait haut comme mélancolie historique.

J'ai été hier soir à Tibur. J'ai passé devant la place de la villa d'Horace ; il y avait quatorze messieurs et dames, montés sur des ânes.

La campagne est magnifique, déserte et désolée, avec de grands aqueducs. Là on est bien.

J'en suis fâché, mais Saint-Pierre m'ennuie. Cela me semble un art dénué de but. C'est glacial d'ennui et de pompe. Quelque gigantesque que soit ce monument, il semble petit. Le vrai antique que j'ai vu fait du tort au faux. On a bâti ça pour le catholicisme, quand il commençait à crever, et rien n'est moins amusant qu'un tombeau neuf. J'aime mieux le grec, j'aime mieux le gothique, j'aime mieux la petite mosquée, avec son minaret lancé dans l'air comme un grand cri.

Quand on se promène dans le Vatican, on se sent en revanche pénétré de respect pour les papes. Quels messieurs ! Comme ils se sont arrangé leur

maison ! Il y en a qui étaient vraiment des gens de goût.

Si tu me demandes ce que j'ai vu de plus beau à Rome, d'abord la Chapelle Sixtine de Michel-Ange. C'est un art immense, à la Goëthe, avec plus de passion. Il me semble que Michel-Ange est quelque chose d'inouï, comme serait un Homère shakespearien, un mélange d'antique et de moyen âge, je ne sais quoi. Il y a encore le torse du Vatican, un torse d'homme penché en avant, un dos avec tous ses muscles ! Douze bonnes toiles dans différentes galeries et tout le reste...

Je suis amoureux de la *Vierge* de Murillo, de la galerie Corsini. Sa tête me poursuit et ses yeux passent et repassent devant moi comme des lanternes dansantes.

Demain j'irai pour toi faire un tour dans Suburre. Mais c'est à Pompéi que je t'ai regretté.

Adieu, vieux. Si tu peux, envoie-moi le plus de papier écrit possible. Surtout maintenant que je suis seul, ça me fera du bien. Tes lettres, en voyage, font partie de mon hygiène.

285. À LOUISE COLET<sup>(1)</sup>.

*Entièrement inédite.*

Croisset, 26 juillet 1851.

Je vous écris parce que « mon cœur me porte à vous dire quelque bonne parole », pauvre amie.

(1) Depuis le billet du 21 août 1848, nous n'avons aucune trace de correspondance à la Muse. Cette lettre, dont une rencontre préalable explique le ton, marque la reprise des relations entre les deux amants.

Si je pouvais vous rendre heureuse, je le ferais avec joie; ce ne serait que justice. L'idée que je vous ai tant fait souffrir m'est à charge; ne le comprenez-vous pas? Mais cela ne dépend (et tout le reste n'a dépendu) ni de moi, ni de vous, mais des choses mêmes.

Vous m'avez dû l'autre jour, à Rouen, trouver bien froid. Je l'ai été le moins possible pourtant. J'ai fait tous mes efforts pour être bon; tendre, non : c'eût été une hypocrisie infâme et comme un outrage à la vérité de votre cœur.

Lisez et ne rêvez pas. Plongez-vous dans de longues études; il n'y a de continuellement bon que l'habitude d'un travail entêté. Il s'en dégage un opium qui engourdit l'âme. J'ai passé par des ennuis atroces et j'ai tournoyé dans le vide, éperdu d'*embêtement*. On s'en sauve à force de constance et d'orgueil; essayez.

Je voudrais que vous fussiez en tel état que nous puissions nous revoir avec calme. J'aime votre société quand elle n'est pas *orageuse*. Les tempêtes qui plaisent si fort dans la jeunesse ennuient dans l'âge mûr. C'est comme l'équitation : il fut un temps où j'aimais à aller au grand galop; maintenant je vais au pas et la bride sur le cou. Je deviens très vieux; toute secousse me gêne, et je n'aime pas plus à sentir qu'à agir.

Vous ne me dites rien de ce qui m'intéresse le plus, vos projets. Vous n'êtes encore fixée à rien; je le devine. L'avis que je vous avais donné était bon; il faut toujours, comme disait Phidias dans le temps, avoir un gigot et un aloyau.

Je vous reverrai bientôt à Paris, si vous y êtes. (Vous deviez rester en Angleterre un mois?) Je

serai à Paris à la fin de la semaine prochaine, je présume. J'irai en Angleterre vers la fin du mois d'août; ma mère désire que je l'y accompagne. Ce dérangement m'ennuie. Enfin!... Si vous y êtes encore, j'irai vous faire une visite. Nous tâcherons d'être contents l'un de l'autre. A Paris, je remettrai chez vous les deux manuscrits que vous m'avez confiés. Je vous rendrai aussi, mais seulement à vous et en main propre, une médaille de bronze que j'ai acceptée jadis par faiblesse et que je ne dois pas garder. C'est la propriété de votre enfant.

Farewell. God bless you, poor child!

GUSTAVE.

286. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Croisset, vendredi soir.

Je tarderai un peu au rendez-vous que je vous ai donné, chère amie. Des circonstances indépendantes de moi, et que je vous conterai, font que je ne pourrai vous voir qu'à la fin de cette semaine qui vient; en tous cas, je vous préviendrai dès la veille.

Je vous rapporterai votre manuscrit et le drame de *Madeleine*. Vous me feriez aussi bien plaisir si vous vouliez reprendre votre médaille. J'espère vous faire entendre raison là-dessus.

Vous me demandez que je vous apporte quelque chose de moi. Je n'ai rien à vous montrer. Voilà plus de deux ans que je n'ai écrit une ligne

de français et ce que j'avais écrit, de longtemps avant mon départ, est illisible et non copié. D'ailleurs, dans l'état de dégoût où je suis de moi, ce n'est pas le moment.

A quelque jour, si j'ai dans mon navire une cargaison non avariée et qui en vaille la peine, quelque belle chose rapportée de loin ou trouvée par hasard (qui sait?), vous serez des premières à la voir; je vous le promets.

Adieu, à bientôt.

A vous.

G. F.

287. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Croisset, samedi soir.

Ma chère amie, je pars pour Londres jeudi prochain. Je porterai vos lettres et vous écrirai à mon retour ce que j'aurai fait pour vous. Je ne sais en vérité pourquoi j'irai voir Mazzini; si vous avez une commission pour lui, je m'en acquitterai néanmoins avec plaisir.

J'ai commencé hier au soir mon roman<sup>(1)</sup>. J'entrevois maintenant des difficultés de style qui m'épouvantent. Ce n'est pas une petite affaire que d'être simple. J'ai peur de tomber dans le Paul de Kock ou de faire du Balzac chateaubrianisé.

J'ai eu mal à la gorge depuis mon retour. Ma vanité prétend que ce n'est pas de fatigue et je crois qu'elle a raison. Et vous? Comment va?

<sup>(1)</sup> *Madame Bovary.*

Je suis en ce moment très occupé dans une besogne passagère que je vous conterai plus tard.

Adieu, chère Louise, je vous embrasse sur votre col blanc. Un long baiser à vous.

---

288. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Londres, dimanche soir [28 septembre 1851].

• Chère Louise, votre lettre, datée de mercredi et envoyée à Croisset, était arrivée ici avant moi. Par suite d'un système de voyage absurde adopté par ma mère, nous avons été *trois* mortels jours à faire le voyage de Rouen à Londres. Enfin, hier au soir samedi, nous sommes arrivés à neuf heures du soir.

Je verrai dès demain matin votre libraire. Je pense, sans savoir pourquoi, qu'il faut d'abord aller chez le sieur Delisy. J'irai ensuite chez l'autre et vous tiendrai exactement au courant de l'affaire, sans m'engager avec aucun d'eux avant de savoir quel est celui des deux qui *en* offre le plus. Suis-je intelligent en affaire, hein ? C'est l'air du pays qui me pénètre.

Sanitairement parlant, je vais bien. Mon mal de gorge est passé. Mais j'ai tellement perdu l'habitude des voitures, en Orient, que celle de Rouen à Abbeville m'a éreinté.

Quant à ma santé, chère amie, ne craignez pas que je la compromette ici. *J'ai des intentions chastes* (et sur cette matière l'intention pour moi peut être réputée pour le fait).

J'ai lu la moitié du volume de Diderot. C'est

curieux et charmant par parties. Je vous le garderai quelque temps, car mon intention est de prendre des notes dessus.

J'ai revu la Manche et je [l'ai] traversée bien entendu. La dernière fois que je l'avais vue, c'était à Trouville, en revenant de Bretagne, il y a quatre ans. Quoique j'aie passé les meilleurs moments de ma jeunesse à humer son odeur et à dormir sur ses galets, je garde tout mon amour à la Méditerranée. J'aime la couleur avant tout et le calme, n'en déplaise aux gens poétiques qui préfèrent la tempête.

Nous venons de faire une promenade au cimetière de High-Gate. Quel abus d'architecture égyptienne et étrusque! Comme c'est propre et rangé! Ces gens-là ont l'air d'être morts en gants blancs. Je déteste les jardinets autour des tombeaux, avec des plates-bandes ratissées et des fleurs épanouies. Cette antithèse m'a toujours semblé de basse littérature. En fait de cimetières, j'aime ceux qui sont dégradés, ravagés, en ruines, pleins de ronces, avec des herbes hautes et quelque vache échappée du clos voisin qui vient brouter là tranquillement. Avouez que ça vaut mieux qu'un policeman en uniforme! Est-ce bête, l'ordre! c'est-à-dire le désordre, car c'est presque toujours ainsi qu'il se nomme.

Adieu, chère amie, je t'embrasse sur les deux joues et sous le menton à la plus grasse place blanche.

A toi. G. F.

P.-S. — Envoyez-moi ce que vous voudrez pour Mazzini; je le lui porterai.

---

## 289. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Londres, mardi.

J'ai été hier chez M. Delisy qui a lu votre lettre et m'a renvoyé à M. Sams dépositaire du manuscrit.

M. Delisy m'a dit que la saison était mauvaise, toute la *nobility* étant à la campagne.

Quant à M. Sams, il est à Paris, hôtel de Lille et d'Albion, rue S<sup>t</sup>-Honoré, et ne reviendra à Londres que dans un mois. Allez donc le trouver et tâchez d'en obtenir quelque chose.

Je suis fâché, chère amie, de n'avoir pu faire rien de mieux pour vous, mais vous voyez que j'y ai mis toute la célérité possible.

Adieu, nous partons pour l'exposition. Quel atroce brouillard!

Je vous embrasse.

A vous.

---

## 290. À MAXIME DU CAMP.

[Croisset] Ce mardi, 21 octobre 1851.

Il me tarde bien que tu sois ici et que nous puissions causer un peu longuement et serré, afin que je prenne une décision quelconque. Dimanche dernier, avec Bouilhet, nous avons lu des fragments de *Saint Antoine* : Apollonius de Tyane, quelques dieux, et la seconde moitié de la seconde partie, c'est-à-dire la *Courtisane*,

Thamar, Nabuchodonosor, le Sphinx, la Chimère et tous les animaux. Ce serait bien difficile de publier des fragments; tu verras. Il y a de fort belles choses; mais, mais, mais! ça ne satisfait pas en soi, et le mot « drôle » sera, je crois, la conclusion des plus indulgents, voire des plus intelligents. Il est vrai que j'aurai pour moi beaucoup de braves gens qui n'y comprendront goutte et qui admireront de peur que le voisin n'y entende davantage. L'objection de Bouilhet à la publication est que j'ai mis là tous mes défauts et quelques-unes de mes qualités. Selon lui, ça me calomnie. Dimanche prochain nous lirons tous les dieux; peut-être est-ce ce qui ferait le mieux un ensemble. Pas plus là-dessus que sur la question principale, je n'ai d'opinion à moi. Je ne sais que penser. Je suis comme l'âne de Buridan. On ne m'a pas jusqu'à présent accusé de manquer d'individualisme et de ne pas sentir mon petit moi. Eh bien! voilà que, dans la question la plus importante peut-être d'une vie d'artiste, j'en manque complètement, je m'annule, je me fonds, et sans efforts, hélas! car je fais tout ce que je peux pour avoir un avis quelconque, et j'en suis dénué autant que possible. Les objections pour et contre me paraissent également bonnes. Je me déciderais à pile ou face et je n'aurais pas regret du choix, quel qu'il fût.

Si je publie, ce sera le plus bêtement du monde, parce qu'on me dit de le faire, par imitation, par obéissance et sans aucune initiative de ma part. Je n'en sens ni le besoin ni l'envie. Et ne crois-tu pas qu'il ne faut faire que ce à quoi le cœur vous pousse? Le poltron qui va sur le terrain, poussé

par ses amis qui lui disent : « Il le faut ! » et qui n'en a pas envie du tout, qui trouve que c'est très bête, est, au fond, beaucoup plus misérable que le franc poltron qui avale l'insulte et reste tranquillement chez lui. Oui, encore une fois, ce qui me révolte c'est que ça n'est pas de moi, que c'est l'idée d'un autre, des autres, preuve peut-être que j'ai tort. Et puis, regardons plus loin : si je publie, ce ne sera pas à demi. Quand on fait une chose, il la faut bien faire. J'irai vivre à Paris pendant l'hiver. Je serai un homme comme un autre ; je vivrai de la vie passionnelle, intriguée et intrigante. Il me faudra exécuter beaucoup de choses qui me révolteront et qui d'avance me font pitié. Eh bien ! suis-je propre à tout cela, moi ? Tu sais bien que je suis l'homme des ardeurs et des défaillances. Si tu savais tous les invisibles filets d'inaction qui entourent mon corps et tous les brouillards qui me flottent dans la cervelle ! J'éprouve souvent une fatigue à périr d'ennui lorsqu'il faut faire n'importe quoi, et c'est à travers de grands efforts que je finis par saisir l'idée la plus nette. Ma jeunesse m'a trempé dans je ne sais quel opium d'embêtement pour le reste de mes jours. J'ai la vie en haine. Le mot est parti, qu'il reste ! Oui, la vie, et tout ce qui me rappelle qu'il la faut subir. C'est un supplice de manger, de m'habiller, d'être debout. J'ai traîné cela partout, en tout, à travers tout, au collège, à Paris, à Rouen, sur le Nil, dans notre voyage. Nature nette et précise, tu t'es souvent révolté contre ces normandismes indéfinis que j'étais si maladroit à excuser et tu ne m'as pas épargné les reproches !

Crois-tu que j'aie vécu jusqu'à trente ans de cette vie que tu blâmes, en vertu d'un parti pris et sans qu'il y ait eu consultation préalable? Pourquoi n'ai-je pas eu des maîtresses? Pourquoi prêchai-je la chasteté? Pourquoi suis-je resté dans ce marais de la province? Crois-tu que je serais sans vigueur et que je ne serais pas bien aise de faire le beau monsieur là-bas? Mais oui, ça m'amuserait assez. Considère-moi et dis-moi si c'est possible. Le ciel ne m'a pas plus destiné à tout cela qu'à être beau valseur. Peu d'hommes ont eu moins de femmes que moi. C'est la punition de cette *beauté plastique* qu'admire Théo, et si je reste inédit, ce sera le châtement de toutes les couronnes que je me suis tressées dans ma primevère. Ne faut-il pas suivre sa voie? Si je répugne au mouvement, c'est que peut-être je ne sais pas marcher. Il y a des moments où je crois même que j'ai tort de vouloir faire un livre raisonnable et de ne pas m'abandonner à tous les lyrismes, violences, excentricités philosophico-fantastiques qui me viendraient. Qui sait? Un jour j'accoucherais peut-être d'une œuvre qui serait mienne, au moins.

J'admets que je publie. Y résisterai-je? De plus forts y ont péri. Qui sait si au bout de quatre ans je ne serais pas devenu un crétin? J'aurais donc un autre but que l'Art même? Seul, il m'a suffi jusqu'à présent et, s'il me faut quelque chose de plus, c'est que je baisse; et si ce quelque chose d'accessoire me fait plaisir, c'est que je suis baissé. La peur que ce ne soit le démon de l'orgueil qui parle m'empêche de dire tout de suite : Non, mille fois non! Comme le colimaçon qui a peur

de se salir sur le sable ou d'être écrasé sous les pieds, je rentre dans ma coquille. Je ne dis pas que je ne sois point capable de toute espèce d'action, mais il faut que ça dure peu et qu'il y ait plaisir. Si j'ai la force, je n'ai pas la patience, et c'est la patience qui est tout. Saltimbanque, j'aurais bien levé des fardeaux, mais je ne me serais jamais promené en les portant au bout du poing. Cet esprit d'audace et de souplesse déguisées, de savoir-vivre, qu'il faut, l'art de la conduite, tout cela m'est lettre close, et je ferais de grandes sottises. Dans ta dernière nouvelle, tu as supprimé deux passages que tu considérais comme scabreux; c'est une concession humiliante qui m'a irrité contre toi. Je ne suis pas certain de ne pas t'en vouloir encore, et il est possible que je ne te pardonne jamais.

La Muse me reproche « le cotillon de ma mère ». J'ai suivi ce cotillon à Londres et il m'accompagnerait bien à Paris. Oh! si tu me débarrassais de mon beau-frère et de..., combien je sentirais peu le voisinage de ce cotillon! Hier j'ai parlé longuement de tout cela avec ma mère. Elle est comme moi, elle n'a pas d'avis. Son dernier mot a été : « Si tu as fait quelque chose que tu trouves bon, publie-le. » Me voilà bien avancé! Au reste, je te donne tout ce qui précède comme un thème à méditation. Seulement médite et considère-moi tout entier. Malgré ma phrase de l'*Éducation sentimentale* : « Dans les confidences les plus intimes, il y a toujours quelque chose que l'on ne dit pas »<sup>(1)</sup>, je t'ai tout dit, autant qu'un homme peut être de

(1) *Œuvres de Jeunesse inédites*, t. III, p. 49.

bonne foi avec lui-même. Il me semble que je le suis. Je t'expose mes entrailles. Je me fie à toi, je ferai ce que tu voudras. Je te remets mon individu, dont je suis harassé. Je ne me doutais guère, quand j'ai commencé ma lettre, que j'allais te dire tout cela. Ça est venu; que ça parte. Nos prochaines causeries en seront peut-être simplifiées. Adieu, je t'embrasse avec un tas de sentiments.

---

291. À LOUISE COLET.

[Croisset] Nuit de jeudi, 1 heure [fin octobre 1851].

Pauvre enfant! Vous ne voudrez donc jamais comprendre les choses comme elles sont dites? Cette parole, qui vous semble si dure, n'a pourtant pas besoin d'excuses ni de commentaires et, si elle est amère, ce ne peut être que pour moi. Oui, je voudrais que vous ne m'aimiez pas et que vous ne m'eussiez jamais connu et, en cela, je crois exprimer un regret touchant votre bonheur. Comme je voudrais n'être pas aimé de ma mère, ne pas l'aimer, ni elle ni personne au monde, je voudrais qu'il n'y eût rien qui partît de mon cœur pour aller aux autres, et rien qui partît du cœur des autres pour venir au mien. Plus on vit, plus on souffre. Pour remédier à l'existence, n'a-t-on pas inventé, depuis que le monde existe, des mondes imaginaires, et l'opium, et le tabac, et les liqueurs fortes, et l'éther? Béni celui qui a trouvé le chloroforme. Les médecins objectent qu'on en

peut mourir. C'est bien de cela qu'il s'agit! C'est que vous n'avez pas suffisamment la haine de la vie et de tout ce qui se (*sic*) rattache. Vous me comprendriez mieux si vous étiez dans ma peau et, à la place d'une dureté gratuite, vous verriez une commisération émue, quelque chose d'attendri et de généreux, il me semble. Vous me croyez méchant, ou égoïste pour le moins, ne songeant qu'à moi, n'aimant que moi. Pas plus que les autres, allez; moins peut-être, s'il était permis de faire son éloge. Vous m'accorderez toutefois le mérite d'être vrai. Je sens peut-être plus que je ne dis, car j'ai relégué toute emphase dans mon style; elle s'y tient et n'en bouge pas. Chacun ne peut faire que dans sa mesure. Ce n'est pas un homme vieilli comme moi dans tous les excès de la solitude, nerveux à s'évanouir, troublé de passions rentrées, plein de doutes du dedans et du dehors, ce n'est pas celui-là qu'il fallait aimer. Je vous aime comme je peux; mal, pas assez, je le sais, je le sais, mon Dieu! A qui la faute? Au hasard! A cette vieille fatalité ironique, qui accouple toujours les choses pour la plus grande harmonie de l'ensemble et le plus grand désagrément des parties. On ne se rencontre qu'en se heurtant et chacun, portant dans ses mains ses entrailles déchirées, accuse l'autre qui ramasse les siennes. Il y a de bons jours cependant, des minutes douces. J'aime votre compagnie, j'aime votre corps, oui ton corps, pauvre Louise, quand, appuyé sur mon bras gauche, il se renverse la tête en arrière et que je te baise sur le cou. Ne pleure plus, ne pense ni au passé ni à l'avenir, mais à aujourd'hui. « Qu'est-ce que ton devoir? L'exigence de chaque jour », a dit Goethe.

Subis-la cette exigence, et tu auras le cœur tranquille.

Prends la vie de plus haut, monte sur une tour (quand même la base craquerait, crois-la solide); alors tu ne verras plus rien que l'éther bleu tout autour de toi. Quand ce ne sera pas du bleu, ce sera du brouillard; qu'importe, si tout y disparaît noyé dans une vapeur calme. Il faut estimer une femme pour lui écrire des choses pareilles.

Je me tourmente, je me gratte. Mon roman a du mal à se mettre en train. J'ai des abcès de style et la phrase me démange sans aboutir. Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il la faut creuser avec, est un dur courant! Je m'en déssole tellement que ça m'amuse beaucoup. J'ai passé aujourd'hui ainsi une bonne journée, la fenêtre ouverte, avec du soleil sur la rivière et la plus grande sérénité du monde. J'ai écrit une page, en ai esquissé trois autres. J'espère dans une quinzaine être enrayé; mais la couleur où je trempé est tellement neuve pour moi que j'en ouvre des yeux ébahis.

Mon rhume touche à sa décadence; ça va bien. Au milieu du mois prochain, j'irai à Paris passer deux ou trois jours. Travaille, pense à moi, pas trop en noir et, si mon image te revient, qu'elle t'amène des souvenirs gais. Il faut rire quand même. Vive la joie! Adieu. Encore un baiser. Le protégé de M<sup>me</sup> Sand aura prochainement un article dans le *Journal de Rouen*.

---

## 292. À LA MÊME.

[Croisset, début novembre 1851.] Lundi soir.

J'aurais dû déjà répondre à votre longue et douce lettre qui m'a ému, pauvre chère femme. Mais je suis moi-même si lassé, si aplati, si embêté, qu'il faut que je me secoue vertement pour vous dire merci d'avoir lu si vite *Melaenis*. J'ai embrassé de votre part l'auteur qui a été touché de cette sympathie. Vous êtes la première du public qui l'applaudissiez. Eh bien, qu'en dites-vous? N'est-ce pas que c'est assez crânement tourné? Je ne puis juger de sang-froid cette œuvre qui a été faite sous mes yeux, à laquelle j'ai beaucoup contribué moi-même. J'y suis pour trop pour qu'elle me soit étrangère. Pendant trois ans ç'a été travaillé au coin de ma cheminée, strophe à strophe, vers à vers. Je crois qu'on peut dire que ça promet un poète de haute futaie. Nous étions, il y a quelques années, en province, une pléiade de jeunes drôles qui vivions dans un étrange monde, je vous assure. Nous tournions entre la folie et le suicide. Il y en a qui se sont tués, d'autres qui sont morts dans leur lit, un qui s'est étranglé avec sa cravate, plusieurs qui se sont fait crever de débauche pour chasser l'ennui. C'était beau! Il n'en reste plus rien que nous deux Bouilhet, qui sommes tant changés. Si jamais je sais écrire, je pourrai faire un livre sur cette jeunesse inconnue qui poussait à l'ombre dans la retraite, comme des champignons gonflés d'ennui.

Le secret de tout ce qui vous étonne en moi, chère Louise, est dans ce passé de ma vie interne que *personne* ne connaît. Le seul confident<sup>(1)</sup> qu'elle ait eu est enterré depuis quatre ans dans un cimetière de village, à quatre lieues d'ici. C'est quand je suis sorti de cet état que je suis venu à Paris et que j'ai connu Maxime. J'avais vingt ans, j'étais un homme et tout à fait. Il a pu lire le livre, mais non la préface, que je me rappelle bien, mais que je ne saurais nettement faire comprendre. *Melaenis*, en résumé, est le dernier écho de beaucoup de cris que nous avons poussés dans la solitude; c'est l'assouvisance d'un tas d'appétits qui nous ravageaient le cœur. Vous avez raison de dire que je n'en ai pas. Je me le suis dévoré à moi-même.

Aujourd'hui, je me sens noyé dans des flots d'amertume. L'arrivée des exemplaires de *Melaenis* m'a fait un effet de tristesse. Nous avons passé hier tout notre après-midi sombres comme la plaque de la cheminée. Ça nous causait une impression de prostitution, d'abandon, d'adieu; comprenez-vous? Quand j'ai reçu, au contraire, il y a quatre ans, le volume de Maxime, les mains me tremblaient de joie en coupant les pages.

D'où vient cette glace de maintenant, impression si différente de l'autre? Je vous assure que tout cela ne m'excite nullement et que j'ai grande envie de devenir phoque, comme vous dites.

Je me demande à quoi bon aller grossir le nombre des médiocres (ou des gens de talent; c'est synonyme) et me tourmenter dans un tas de petites affaires qui d'avance me font hausser les

(1) Alfred Le Poittevin.

épaules de pitié. Il est beau d'être un grand écrivain, de tenir les hommes dans la poêle à frire de sa phrase et de les y faire sauter comme des marrons. Il doit y avoir de délirants orgueils à sentir qu'on pèse sur l'humanité de tout le poids de son idée. Mais il faut, pour cela, avoir quelque chose à dire. Or je vous avouerai qu'il me semble que je n'ai rien que n'aient les autres, ou qui n'ait été aussi bien dit, ou qui ne puisse l'être mieux. Dans cette vie que vous me prêchez, j'y perdrais le peu que j'ai; je prendrais les passions de la foule pour lui plaire et je descendrais à son niveau. Autant rester au coin de son feu, à faire de l'Art pour soi tout seul, comme on joue aux quilles. L'Art, au bout du compte, n'est peut-être pas plus sérieux que le jeu de quilles. Tout n'est peut-être qu'une immense blague; j'en ai peur, et quand nous serons de l'autre côté de la page, nous serons peut-être fort étonnés d'apprendre que le mot du rébus était si simple. Au milieu de tout cela j'avance péniblement dans mon livre. Je gâche un papier considérable. Que de ratures! La phrase est bien lente à venir. Quel diable de style ai-je pris! Honnis soient les sujets simples! Si vous saviez combien je m'y torture, vous auriez pitié de moi. M'en voilà bêté pour une grande année au moins.

Quand je serai en route j'aurai du plaisir; mais c'est difficile. J'ai recommencé aussi un peu de grec et de Shakespeare.

J'oubliais de vous dire que l'institutrice<sup>(1)</sup> dévote est arrivée depuis 10 jours. Son *physique* ne m'impressionne pas. Je n'ai jamais été moins vénérien.

(1) Miss Isabelle, institutrice de sa nièce.

Adieu, je t'embrasse, pauvre femme aimée. C'est bien grossier d'écrire une lettre de quatre pages pour ne parler que de soi; c'est qu'en vérité, c'était déjà beaucoup. Deux longs baisers.

A. bientôt.

---

293. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Rouen, 11 novembre 1851.] Mardi soir.

Je ne me suis jamais piqué, ma chère, d'être un homme de goût ni de jolies manières; la prétention eût été trop vaniteuse. Vous n'avez pas besoin de me le rappeler. Que votre cousine ait l'intelligence des choses du cœur, tant mieux pour elle. Je n'ai pas même, moi, celle de l'esprit. Chacun fait ce qu'il peut. Voyons, point d'aigreurs entre nous. Que diable voulez-vous que je vous écrive que vous ne sachiez aussi bien que moi? Je ne peux vous donner aucune nouvelle ni du monde que je ne vois pas, ni de moi qui ne change, et comme je trouve en outre, pareillement à vous, qu'il faut garder ses douleurs pour soi sans en fatiguer les autres, et que je pense que j'ai fait un peu abus de ce chapitre vis-à-vis de vous, je n'ai donc rien de mieux à faire que de ne rien faire, c'est-à-dire me taire. Si vous saviez dans quelle plate monotonie je vis, vous vous étonneriez même que je m'aperçoive encore de la différence de l'hiver à l'été et du jour à la nuit.

Quoi qu'il en soit j'aurai de quoi causer avec vous quand je vous verrai la semaine prochaine.

Comme on dit vulgairement, je vous apprendrai du nouveau, et qui sait quand nous nous reverrons après ?

Il s'accomplit en ce moment en moi quelque chose de solennel. Je suis à une époque critique. Voilà que je vais avoir trente ans ; il faut se décider et n'y plus revenir. Je vous prévien que j'aurais mieux aimé vous faire part de tout cela par correspondance ; ce m'eût été plus commode, mais trop long !

Vous me verrez lundi au soir vers 8 ou 9 heures à peu près. Je passerai encore avec vous une autre soirée et je repartirai le lendemain, car je ne verrai personne à Paris. Qu'ai-je à y voir, si ce n'est vous ?

Adieu, mes lambeaux vous embrassent. Votre infirmité !

---

294. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Paris.] Samedi, 1 heure du matin.

Bouilhet vient d'arriver à 5 h. ce soir. Nous irons demain chez vous vers 9 ou 10 h. du soir, quelque empêtrés que nous puissions être ailleurs.

Nous devons dîner tous quatre avec Gautier, mais nous nous séparerons de bonne heure et serons chez vous, je l'espère, encore assez à temps pour causer un instant.

A vous.

---

295. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Samedi, 8 heures.

J'ai reçu tantôt un rendez-vous de Duplan (pour la *Revue des Deux-Mondes*) m'indiquant ce soir même à 8 h. 1/2.

Je ne puis, par conséquent, t'aller voir, chère amie. A demain donc. Je viendrai de bonne heure, vers 4 ou 5 heures et resterai jusqu'au soir.

Le souvenir d'hier ne sera pas des plus mauvais.

Travaille bien ce soir; que *La Muse* me remplace et te serre aussi fort.

Adieu, à demain.

A toi.

---

296. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche matin.

Je suis pris pour ce soir, chère Muse, et ne viendrai pas chez vous. Gautier m'a fort invité à venir entendre chez lui la Martinez dont je vous ai sans doute déjà parlé. C'est assez curieux pour ne pas manquer l'occasion. Mais à lundi; je viendrai de bonne heure et de bonheur (ah il est joli!).

A vous. G. F.

---

## 297. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Midi.

Reçois toutes les félicitations pour l'héritage. J'en suis bien content. Surtout, quand tu auras reçu l'argent, ne t'avise pas de payer tes dettes et ne dis la chose à personne.

Ci-joint la Revue et un mot de Bouilhet que je garde depuis *cing ou six jours* ! Il était inclus dans une lettre adressée à moi et j'oubliais toujours de le prendre.

Je n'irai pas dîner à 6 heures parce que je dîne chez le charmant beau-frère. J'ai accepté hier au soir. Il faut en passer par là. Ce n'est pas pour mon plaisir. Mais à 8 heures je serai chez toi.

Adieu, je t'embrasse.

## 298. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mercredi midi. [17 décembre 1851.]

Il fait un froid atroce. Je ne pourrai vous voir que vers 3 h. 1/2 pour vous quitter à 5 h. 1/2. Je reste chez moi et je viendrai vous voir demain au soir de bonne heure.

Sacré nom de Dieu ! l'héritage ! Faites-moi penser à vous en parler ; il y a peut-être quelque chose à faire néanmoins.

« Le Paradis en ce monde se trouve sur le dos

des chevaux, dans le *fouillement des livres* ou entre les deux seins d'une femme!» (Poésie arabe contemporaine). N'est-ce pas que c'est très joli cela?

Je lis en ce moment un livre de Daumas, sur les chevaux du Sahara, qui m'intéresse énormément. Pauvre Orient, comme j'y pense! J'ai un désir incessant et permanent de voyage. Cet affreux froid l'augmente. Je voudrais vivre aux bougies, ou mieux aux lanternes chinoises, dans un appartement chauffé à 30 degrés, sur des tapis peints comme des parterres... Par le temps qui court, où se réfugier, si ce n'est en ses rêves?

Adieu, chère bonne femme aimée, à demain. Tenez-vous les pieds chauds et le cœur tranquille.

A toi.

---

299. À LA MÊME.

[Paris, 31 décembre 1851.] Mercredi 2 heures.

Je n'irai pas vous voir ce soir, et je ne sais encore si j'irai chez Du Camp. Je lui avais donné rendez-vous hier et j'y ai manqué. A quoi bon porter chez les amis les fosses-Domange intérieures dont l'exhalaison vous asphyxie vous-même? Je vais mettre le bouchon dessus et vous ne sentirez plus rien. Pardon, excusez-moi. J'ai eu le tort de penser tout haut, seul, un instant, deux soirs de suite. Je vous jure par Dieu que vous n'aurez plus à me reprocher de telles incongruités. Je serai gentil, aimable, charmant et faux à faire vomir; mais je serai convenable. Je veux devenir un homme tout à fait bien.

La tête vous tournait donc quand je vous menais par la main au bord du balcon? J'y vis penché, moi, et sans balustrade. Ou du moins, à force d'avoir les coudes appuyés dessus, voilà qu'elle se descelle petit à petit et que je la sens trembler.

Vous vous êtes blessée des choses secrètes de mon cœur. Pourquoi le vouliez-vous, ce cœur? Quand je couchais sur la natte du juif ou du fellah, j'étais dévoré de poux et de puces; mais je ne me plaignais pas à mon hôte de ce qu'il m'avait donné la vermine. N'avez-vous donc pas compris quelle immense amitié il fallait que j'eusse pour vous pour me permettre de vous dire tout cela, pour me montrer à vous si nu, si déshabillé, si faible, vous qui m'accusez d'orgueil? Ce n'était guère en avoir, avouez-le.

Fermons là ce chapitre et n'en parlons plus. Le son de ces cuivres vous fait saigner les oreilles; j'y mettrai une sourdine, ou vous jouerai de la flûte.

Un mot d'explication et ce sera tout! J'aime à user les choses. Or tout s'use; je n'ai pas eu un sentiment que je n'aie essayé d'en finir avec lui. Quand je suis quelque part, je tâche d'être ailleurs. Quand je vois un terme quelconque, j'y cours tête baissée. Arrivé au terme, je bâille. C'est pour cela que lorsqu'il m'arrive de m'embêter, je m'enfonce encore plus dans l'embêtement. Quand quelque chose me démange, je me gratte jusqu'au sang et je suce mes ongles rouges. Se distraire d'une chose, c'est vouloir que la chose revienne. Il faut que cette chose se distraie de nous au contraire, qu'elle s'écarte de notre être naturellement.

Je suis un rustre de me plaindre devant vous. Mais est-ce que je me plains? Enfin, c'est fini, n, i, ni; n'en parlons plus.

Vous avez dû recevoir une petite lampe hier au soir. Je viendrai demain soit dans la journée ou le soir, mais plus probablement le soir, avec un visage gai, un esprit gai, un costume gai, tout à neuf, comme il convient pour la solennité du jour.

A vous qui m'aimez comme un arbre aime le vent; à vous pour qui j'ai dans le cœur quelque chose de long et de doux, quelque chose d'ému et de reconnaissant qui ne périra pas; à toi, pauvre femme que je fais tant pleurer et que je voudrais tant faire sourire, bonne âme qui pansez le lépreux, quoique la lèpre n'ait pas besoin d'être pansée et que le lépreux s'en fâche parfois, je te souhaite tout ce que je n'ai pas, la sérénité d'esprit, la foi en soi et tout ce qui fait qu'on est content de vivre. Je te souhaite l'ébranchage de toutes les épines de la vie et des allées sablées à marcher, bordées de fleurs, avec des bruits de ruisseau, des roucoulements de colombes dans les branches et de grands vols d'aigles dans les nuages.

Il ne faut désespérer de rien. Il y a trois ans, l'an 1849, à minuit, je pensais à la Chine et l'an 1850, à minuit, j'étais sur le Nil. C'était sur la route. C'était un à peu près, c'était autre chose. Enfin, qui sait? N'espérons pas, mais attendons.

Adieu, à demain.

---

## 300. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

1 heure du matin.

*La Banque* que j'avais projetée échoue; mon compte fait et ma place payée il me restera 3 francs. Il m'en aurait fallu au moins une dizaine. J'en suis vexé. Enfin!... c'eût été de l'argent agréablement jeté par la fenêtre! et j'en ai tant jeté sottement.

Adieu, pauvre cœur, adieu. J'ai entendu tout à l'heure le bruit de tes deux portes se refermer. Demain soir je serai là-bas; je ne sortirai plus de chez toi comme tous ces jours-ci. Quand tu liras ce billet je serai déjà rentré dans ma longue vie habituelle.

Adieu, ne te décourage pas. Grandis de plus en plus. L'orgueil est un dur consolateur, mais il console.

Adieu encore, je t'embrasse de tous mes membres et de toute mon âme.

## 301. À PARAIN.

[Croisset, janvier 1852.]

Eh bien! vieux père Parain, vous ne venez donc pas? Savez-vous que ma cheminée s'embête de ne plus vous avoir à cracher dans ses cendres? N'est-ce pas avant un mois que nous vous reverrons? Dépêchez-vous, mon vieux compagnon; maman s'ennuie beaucoup de ne pas vous avoir.

La société de miss Isabelle n'a pas pour elle remplacé la vôtre, et voilà aussi le moment venu de faire un tas de rangements pour lesquels vous lui serez fort utile. Quant à moi, vous savez si votre présence m'est agréable; elle fait presque partie de mon existence. Depuis que nous sommes revenus de Paris, il fait ici un temps affreux. La maison est pleine d'humidité au rez-de-chaussée. Les murs suent comme un homme qui a trop chaud. On a été obligé de faire du feu partout. Maman s'est décidée à démeubler la maison de Rouen. Ce ne va pas être une petite affaire quand vous serez revenu.

Tout le temps que nous avons été à Paris, Liline a été mauvaise comme le diable. J'avais conseillé de la renvoyer à Olympe pour la duire un peu; mais depuis que nous sommes ici; son humeur est redevenue plus sociable.

Vous trouverez chez Achille une nouvelle figure anglaise; je ne la connais pas encore.

Je me suis trouvé, comme vous savez, à Paris, lors du coup d'État. J'ai manqué d'être assommé plusieurs fois, sans préjudice des autres où j'ai manqué d'être sabré, fusillé ou canonné, car il y en avait pour tous les goûts et de toutes les manières. Mais aussi j'ai parfaitement vu : c'était le prix de la contre-marque. La Providence, qui me sait amateur de pittoresque, a toujours soin de m'envoyer aux premières représentations quand elles en valent la peine. Cette fois-ci je n'ai pas été volé; c'était coquet.

Le poème du sieur Bouilhet a bien mordu. Le voilà maintenant posé d'aplomb dans la gent de lettres. L'année prochaine il s'en ira à Paris et me

plantera là, ce dont je l'approuve, mais ce qui ne m'égayé pas quand j'y pense.

Je me suis remis à travailler comme un rhinocéros. Les beaux temps de *Saint Antoine* sont revenus. Fasse le ciel que le résultat me satisfasse davantage!

---

302. À LOUISE COLET. ✓

*Entièrement inédite.*

Mercredi, 1 heure. [14 janvier 1852.]

Je suis d'une tristesse de cadavre, d'un embêtement démesuré. Ma sacrée Bovary me tourmente et m'assomme. Bouilhet m'a fait, dimanche dernier, des objections sur un de mes caractères et sur le plan, auxquelles je ne peux rien; et quoi qu'il y ait, dans ce qu'il m'a dit, du vrai, je sens pourtant que le contraire est vrai aussi. Ah! je suis bien las et bien découragé! Tu m'appelles Maître. Quel triste Maître!

Non, tout cela n'a pas été assez creusé peut-être, car ces distinctions de la pensée et du style sont un sophisme. Tout dépend de la conception. Tant pis! je vais continuer, et le plus vite possible, afin de faire un ensemble. Il y a des moments où tout cela me donne envie de crever. Ah! je les aurai connues les *affres* de l'Art.

Enfin, je m'en vais secouer un peu ce manteau d'angoisses qui m'accable et te répondre. Ma lettre ne sera pas longue. Je profite d'une occasion pour Rouen, afin que tu aies ceci demain matin, à ton réveil.

J'ai reçu *Les Fantômes*<sup>(1)</sup>. La première partie est bonne, mais la dernière est plus faible. J'aurais voulu quelque chose de plus *roide*. Si tu n'en es pas pressée, ce sera une autre fois que je te la renverrai avec des remarques.

1. — Il faut mettre *perce*<sup>(2)</sup> dans le vers de squelette. Ailleurs, au lieu de ses os *perçaient* (*creusaient* est complètement faux), c'est l'idée de *on voyait* ses os sous...

*Plomber*, dans le sens que tu lui donnes, ne s'emploie, selon le dictionnaire de l'Académie, qu'au participe passé. *Teint plombé*, pour dire livide, c'est-à-dire vert et non couleur de plomb. Sois sûre que ce n'est pas pur de dire : le soleil plombait ses cheveux.

2. — Oui, mais il me semble qu'il y avait un autre mot que *contour* et qui valait mieux ?

4. — C'est l'idée même que je trouvais trop chargée et *exclusive*. « Vont languir seules », parce que les jeunes gens sont partis, est trop cru ; j'aimerais mieux que le sentiment fût plus général, qu'elles fussent tristes du départ des conscrits, par plus de sentiments que celui seulement de l'apitoyement d'amour.

5. — Sur le manuscrit mets-nous ces variantes, la 2<sup>e</sup> en note et la première dans le texte même.

(1) Poème de Louise Colet dans *Ce qu'on rêve en aimant*, 1 vol.

(2) Il s'agit des corrections à *La Paysanne*, premier récit de *Le Poème de la Femme*. Pour suivre les corrections de Flaubert, voir les extraits de ce poème à l'Appendice.

7. — *Parmi* est peut-être prétentieux et il arrête. Pourquoi (au risque de la césure passée) ne pas trouver un verbe plus long que *ployé* et alors tu mettrais *par*.

8. — Mets *feu ranimé de tes cendres tu sors* ou *ravivé* peut-être? il faut voir tout le couplet.

11. — *On va l'interrogeant* est fort lourd; et puis on ne va pas l'interrogeant, on l'interroge tout simplement et très brutalement. D'ailleurs c'est inutile si tu pouvais suivre l'idée jusqu'au bout du vers et mettre *argent*.

12. — *Débris aimés* ne vaut rien. J'aime mieux fantômes. Tu peux mettre aussi *ombres*, mais tu l'as, je crois, plus bas. Ce qui excuserait *débris*, ce serait *poussière* que tu as plus bas?

13. — Tant pis, *en présence* n'est pas heureux. *Il se présente* n'est pas heureux, quoique ce soit l'idée. C'est *il s'en va, il se traîne...*

*Qu'empreint la mort sous son râle étouffant*. Ce vers-là n'est pas bon, mais restes-y (et je te ferai observer, en passant, chère Muse, que souvent tu changes plus que tu ne corriges). *Empreint* est mauvais; c'est qu'y *fixe* et puis *sur sous*. L'idée est : erre un calme sourire que la mort balance, fait flotter sur son visage. Si tu parles du râle cela contrariera, comme idée, celle du sourire. On ne peut matériellement sourire quand on râle. Ce sont deux gestes de figure opposés. Simplifie ton idée et tu en viendras à bout facilement.

*Ses cris aigus dispersés dans la nuit*. Il faut à toute force un singulier, *son cri*. *Dispersés* est bien mou.

Voici comme je ferais :

Puis tout se tait, les champs deviennent pâles  
Et l'on n'entend que le Rhône qui fuit  
Et le coucou jetant par intervalles,  
Son cri sonore au milieu de la nuit (?)

Va maintenant et sois sûre que ta *Paysanne* est faite.

Adieu, mon pauvre cher cœur. Moi je suis bien accablé; ma tête pèse 300 livres. Voilà plusieurs jours que j'en ai abandonné Sophocle et Shakespeare. Comme c'est beau les histoires de l'ami! Elles m'ont bien amusé. Encore adieu, mille baisers.

A toi. Ton G.

303. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Croisset] Vendredi soir [16 janvier 1852].

Il se pourrait que la lettre que j'ai écrite à miss Harriet lors des événements de décembre ne lui fût pas parvenue, car je n'ai pas eu de réponse depuis. Faut-il que je lui dise de me renvoyer l'Album, si elle n'a pu s'en défaire avantageusement ou en partie?

La semaine prochaine il faut que j'aille à Rouen. Je mettrai au chemin de fer *Saint Antoine* et un presse-papier qui m'a longtemps servi. Quant à la bague, voici le motif pourquoi je ne te l'ai pas donnée encore : elle me sert de cachet. Je me fais monter un scarabée que je porterai à la place. Je t'enverrai donc bientôt cette bague.

Je suis étonné, chère amie, de l'enthousiasme excessif que tu me témoignes pour certaines parties de l'*Éducation*. Elles me semblent bonnes, mais pas à une aussi grande distance des autres que tu le dis. En tous cas je n'approuve point ton idée d'enlever du livre toute la partie de Jules pour en faire un ensemble. Il faut se reporter à la façon dont le livre a été conçu. Ce caractère de Jules n'est lumineux qu'à cause du contraste d'Henry. Un des deux personnages isolé serait faible. Je n'avais d'abord eu l'idée que de celui d'Henry. La nécessité d'un repoussoir m'a fait concevoir celui de Jules.

Les pages qui t'ont frappée (sur l'Art, etc.) ne me semblent pas difficiles à faire. Je ne les referai pas, mais je crois que je les ferais mieux. C'est ardent, mais ça pourrait être plus synthétique. J'ai fait depuis des progrès en esthétique, ou du moins je me suis affermi dans l'assiette que j'ai prise de bonne heure. *Je sais comment il faut faire*. Oh mon Dieu ! si j'écrivais le style dont j'ai l'idée, quel écrivain je serais ! Il y a dans mon roman un chapitre qui me semble bon et dont tu ne me dis rien, c'est celui de leur voyage en Amérique et toute la lassitude d'eux-mêmes suivie pas à pas. Tu as fait la même réflexion que moi à propos du *Voyage d'Italie*. C'est payer cher un triomphe de vanité qui m'a flatté, je l'avoue. J'avais deviné, voilà tout. Pas si rêveur encore que l'on pense, je sais voir et voir comme voient les myopes, jusque dans les pores des choses, parce qu'ils se fourrent le nez dessus. Il y a en moi, littérairement parlant, deux bonshommes distincts : un qui est épris de *guelades*, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes

les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée; un autre qui fouille et creuse le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque *matériellement* les choses qu'il reproduit; celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme. L'*Éducation sentimentale* a été, à mon insu, un effort de fusion entre ces deux tendances de mon esprit (il eût été plus facile de faire de l'humain dans un livre et du lyrisme dans un autre). J'ai échoué. Quelques retouches que l'on donne à cette œuvre (je les ferai peut-être), elle sera toujours défectueuse; il y manque trop de choses et c'est toujours par l'*absence* qu'un livre est faible. Une qualité n'est jamais un défaut, il n'y a pas d'excès. Mais si cette qualité en mange une autre, est-elle toujours une qualité? En résumé, il faudrait pour l'*Éducation* récrire ou du moins recalculer l'ensemble, refaire deux ou trois chapitres et, ce qui me paraît le plus difficile de tout, écrire un chapitre qui manque, où l'on montrerait comment fatalement le même tronc a dû se bifurquer, c'est-à-dire pourquoi telle action a amené ce résultat dans ce personnage plutôt que telle autre. Les causes sont montrées, les résultats aussi; mais l'enchaînement de la cause à l'effet ne l'est point. Voilà le vice du livre, et comment il ment à son titre.

Je t'ai dit que l'*Éducation* avait été un essai. *Saint Antoine* en est un autre. Prenant un sujet où j'étais entièrement libre comme lyrisme, mouvements, désordonnements, je me trouvais alors bien dans ma nature et je n'avais qu'à aller. Jamais je ne retrouverai des éperdûments de style comme

je m'en suis donné là pendant dix-huit grands mois. Comme je taillais avec cœur les perles de mon collier ! Je n'y ai oublié qu'une chose, c'est le fil. Seconde tentative et pis encore que la première. Maintenant j'en suis à ma troisième. Il est pourtant temps de réussir ou de se jeter par la fenêtre.

Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière ; plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau. Je crois que l'avenir de l'Art est dans ces voies. Je le vois, à mesure qu'il grandit, s'éthérisant tant qu'il peut, depuis les pylônes égyptiens jusqu'aux lancettes gothiques, et depuis les poèmes de vingt mille vers des Indiens jusqu'aux jets de Byron. La forme, en devenant habile, s'atténue ; elle quitte toute liturgie, toute règle, toute mesure ; elle abandonne l'épique pour le roman, le vers pour la prose ; elle ne se connaît plus d'orthodoxie et est libre comme chaque volonté qui la produit. Cet affranchissement de la matérialité se retrouve en tout et les gouvernements l'ont suivi, depuis les despotismes orientaux jusqu'aux socialismes futurs.

C'est pour cela qu'il n'y a ni beaux ni vilains sujets et qu'on pourrait presque établir comme axiome, en se posant au point de vue de l'Art pur,

qu'il n'y en a aucun, le style étant à lui tout seul une manière absolue de voir les choses.

Il me faudrait tout un livre pour développer ce que je veux dire. J'écrirai sur tout cela dans ma vieillesse, quand je n'aurai rien de mieux à barbouiller. En attendant, je travaille à mon roman avec cœur. Les beaux temps de *Saint Antoine* vont-ils revenir? Que le résultat soit autre, Seigneur de Dieu! Je vais lentement : en quatre jours j'ai fait cinq pages, mais jusqu'à présent je m'amuse. J'ai retrouvé ici de la sérénité. Il fait un temps affreux, la rivière a des allures d'océan, pas un chat ne passe sous mes fenêtres. Je fais grand feu.

La mère de Bouilhet et Cany tout entier se *sont fâchés* contre lui pour avoir écrit un livre immoral. Ça a fait scandale. On le regarde comme un *homme d'esprit*, mais perdu; c'est un paria. Si j'avais eu quelques doutes sur la valeur de l'œuvre et de l'homme, je ne les aurais plus. Cette consécration lui manquait. On n'en peut avoir de plus belle : être renié de sa famille et de son pays! (C'est très sérieusement que je parle.) Il y a des outrages qui vous vengent de tous les triomphes, des sifflets qui sont plus doux pour l'orgueil que des bravos. Le voilà donc, pour sa biographie future, classé grand homme d'après toutes les règles de l'histoire.

Tu me rappelles dans ta lettre que je t'en ai promis une pleine de tendresses. Je vais t'envoyer la vérité ou, si tu aimes mieux, je vais faire vis-à-vis de toi ma liquidation sentimentale non pour cause de faillite (Ah! il est joli celui-là), au sens élevé du mot, à ce sens merveilleux et rêvé qui rend les cœurs béants après cette manne impos-

sible. Eh bien non, ce n'est pas de l'amour. J'ai tant sondé ces matières-là dans ma jeunesse que j'en ai la tête étourdie pour le reste de mes jours.

J'éprouve pour toi un mélange d'amitié, d'attachement, d'estime, d'attendrissement de cœur et d'entraînement de sens qui fait un tout complexe, dont je ne sais pas le nom mais qui me paraît solide. Il y a pour toi, en mon âme, des bénédictions mouillées. Tu y es en un coin, dans une petite place douce, à toi seule. Si j'en aime d'autres, tu y resteras néanmoins (il me semble); tu seras comme l'épouse, la préférée, celle à qui l'on retourne; et puis n'est-ce pas en vertu d'un sophisme que l'on nierait le contraire? Sonde-toi bien: y a-t-il un sentiment que tu aies eu qui soit disparu? Non, tout reste, n'est-ce pas? tout. Les momies que l'on a dans le cœur ne tombent jamais en poussière et, quand on penche la tête par le soupirail, on les voit en bas, qui vous regardent avec leurs yeux ouverts, immobiles.

Les sens, un jour, vous mènent ailleurs; le caprice s'éprend à des chatoiements nouveaux. Qu'est-ce que cela fait? Si je t'avais aimée dans le temps comme tu le voulais alors, je ne t'aimerais plus autant maintenant. Les affections qui suintent goutte à goutte de votre cœur finissent par y faire des stalactites. Cela vaut mieux que les grands torrents qui l'emportent. Voilà le vrai et je m'y tiens.

Oui je t'aime, ma pauvre Louise, je voudrais que ta vie fût douce de toute façon, et sablée, bordée de fleurs et de joies. J'aime ton beau et bon visage franc, la pression de ta main, le contact de ta peau sous mes lèvres. Si je suis dur pour toi,

pense que c'est le contre-coup des tristesses, des nervosités âcres et des langueurs mortuaires qui me harcèlent ou me submergent. J'ai toujours au fond de moi comme l'arrière-saveur des mélancolies moyen âge de mon pays. Ça sent le brouillard, la peste rapportée d'Orient, et ça tombe de côté avec ses ciselures, ses vitraux et ses pignons de plomb, comme les vieilles maisons de bois de Rouen. C'est dans cette niche que vous demeurez, ma belle; il y a beaucoup de punaises, grattez-vous.

Encore un baiser sur ta bouche rose.

A toi.

304. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Croisset, 17 janvier 1852.]  
Samedi soir, 3 heures.

Il est temps que tu t'arrêtes en tes corrections de la *Paysanne*. Finis celles-là, c'est assez; tu ne ferais plus que la gâcher.

1. — *Pointaient* n'est pas bien fameux parce qu'il vient tout de suite à la pensée le mot *perçaient* qui est le propre; mais enfin c'est une tache; ce serait *saillissaient* si l'on pouvait.

2. }  
3. } Bon.

4. — *Hercule*, atroce, *épiant sa torture*, mauvais. Mais il me semble que ce qui était là précédemment valait mieux.

5. — Bon.

5 bis. — Oui, *songes* vaut mieux, mais *Le doux paysage du vieux château* : nous avons bien des fois ce château. Mets donc *son pays*.

6. — Fais donc attention que *renaît* est une métaphore et, quelque renaissance de sentiment qu'il y ait dans le cœur de quelqu'un, on ne peut jamais dire qu'il *renaît*, que ta Jeanneton *renaît* au moment même où elle meurt.

Tout le couplet de la mort de J. me paraît maintenant *irréprochable*, si ce n'est le fameux vers du sourire. Voici la version que j'aime le mieux :

A ces doux bruits dont son cœur fut bercé,  
Sur son visage erre un calme sourire  
Qui dans la mort y demeure fixé.

Ce vers est mauvais, mais il est clair. Il faut en garder presque tout. Si tu pouvais le faire ainsi :

... un calme sourire  
Qui... y flotte... et demeure fixé.

En mettant ton *y* plus haut tu retranches de la dureté à *y demeure* qui est bien lourd, mais propre; et ne t'embarrasse *pas de la mort*, on le devine très bien. C'est de même que pour le Rhône; ton *plus* n'est pas utile et j'aime bien mieux la tournure :

Et l'on n'entend que le Rhône qui fuit, etc.

7. — C'est peu important. Mets les deux variantes en marge du manuscrit au net. On ne peut pas toujours juger bien l'effet d'un vers isolé.

8. — Sois sûre que *quel est cet indigent* est farce. C'est *le mot* (en soi) que je blâme et non pas la tournure, l'intention. Je le blâme comme vilain.

Pour tes morts, il faut garder, à la fin, la tournure du présent, parce que

... et telle est la frayeur  
Qu'en vain on cherche un autre fossoyeur

est excellent.

C'était en *présence de* que j'avais repris, comme peu élégant en soi. Au reste mets-nous ces deux variantes en marge du manuscrit, sur la page blanche. Quant à *présence*, c'est une bien légère tache.

Tu vois donc qu'il ne te reste presque plus rien à faire. Mets-toi à *l'Acropole*<sup>(1)</sup>; il est temps, grandement temps.

J'ai passé un commencement de semaine affreux, mais depuis jeudi je vais mieux. J'ai encore six à huit pages pour être arrivé à un point, après quoi je t'irai voir. Je pense que ce sera dans une quinzaine. B[ouilhet], je crois, viendra avec moi. S'il ne t'écrit pas plus souvent, c'est qu'il n'a rien à te dire ou qu'il n'a pas le temps. Sais-tu, le pauvre diable, qu'il est occupé huit heures par jour à ses leçons; il a reçu l'autre jour d'Edma une lettre charmante. Je crois que la conjonction aura lieu à la première rencontre.

J'ai été *cinq jours à faire une page!* la semaine dernière, et j'avais tout laissé pour cela, grec, anglais; je ne faisais que cela. Ce qui me tourmente

<sup>(1)</sup> *L'Acropole d'Athènes*, poème de Louise Colet dans *Ce qu'on rêve en aimant*, 1 vol. Librairie Nouvelle, 1854.

dans mon livre c'est l'élément *amusant*, qui y est médiocre. Les faits manquent. Moi, je soutiens que les *idées* sont des faits; il est plus difficile d'intéresser avec, je le sais; mais alors c'est la faute du style. J'ai ainsi maintenant cinquante pages d'affilée, où il n'y a pas un événement, c'est le tableau continu d'une vie bourgeoise et d'un amour inactif; amour d'autant plus difficile à peindre qu'il est à la fois timide et profond, mais hélas! sans évelements internes, parce que mon monsieur est d'une nature tempérée. J'ai déjà eu dans la première partie quelque chose d'analogue. Mon mari aime sa femme un peu de la même manière que mon amant. Ce sont deux médiocrités dans le même milieu et qu'il faut différencier pourtant. Si c'est réussi, ce sera, je crois, très fort, car c'est peindre couleur sur couleur et sans ton tranché (ce qui est plus aisé). Mais j'ai peur que toutes ces subtilités n'ennuient et que le lecteur n'aime autant voir plus de mouvement. Enfin il faut faire comme on a conçu. Si je voulais mettre là dedans de l'action, j'agiserais en vertu d'un système, et je gâterais tout. Il faut chanter dans sa voix; or la mienne ne sera jamais dramatique ni attachante. Je suis convaincu d'ailleurs que tout est affaire de style, ou plutôt de tournure, d'aspect. Nouvelle! Le jeune Du Camp est officier de la Légion d'honneur! Comme cela doit lui faire plaisir! Quand il se compare à moi et considère le chemin qu'il a fait depuis qu'il m'a quitté, il est certain qu'il doit me trouver bien loin de lui en arrière et qu'il a fait de la route (extérieure). Tu le verras, à quelque jour, attraper une place et laisser là cette bonne littérature. Tout se confond dans sa tête, femme,

croix, art, bottes, tout cela tourbillonne au même niveau et pourvu que *ça le pousse*, c'est l'important. Admirable époque (curieux symbolisme!), comme dirait le père Michelet, que celle où l'on décore les photographes et où l'on exile les poètes (vois-tu la quantité de bons tableaux qu'il faudrait avoir faits avant d'arriver à cette croix d'officier?). De tous les gens de lettres décorés, il n'y a qu'un seul de commandeur, c'est monsieur Scribe! Quelle immense ironie que tout cela! et comme les honneurs foisonnent quand l'honneur manque!

Adieu ma pauvre chère vieille féroce,

Tout à toi,

Ton GUSTAVE.

Je ne te renvoie pas la page que tu m'as envoyée avant-hier, le contenu s'en trouve dans les pages ci-incluses.

Voilà, je crois, tout et il me semble n'oublier rien. Tu vois que c'est bien peu de chose, pauvre chère Muse. Aussi je m'attends à avoir dimanche un manuscrit irréprochable. Quand je dis dimanche, j'ai tort. Tu devrais encore être une quinzaine; ou plutôt, je me mettrais à rêver *l'Acropole* de suite et je ferais ces corrections tout à mon aise. C'est un travail si ennuyeux que de corriger ainsi tout en bloc!

Je t'engage à te dépêcher de commencer *l'Acropole*, pour avoir du temps à nous pour les corrections. Tu as l'habitude d'attendre toujours au dernier moment. Alors on se hâte, on s'essouffle, on ne fait rien de bien. Rappelle-toi le charivari où nous étions pour les corrections de ton vo-

lune. Il faut laisser cette manière de travailler aux journalistes. J'ai reçu, à propos de journaliste, une lettre de Du Camp, fort aimable. Houssaye est parti de la *Revue*. Du Camp, du reste, m'a l'air fort content. Si c'est de ses œuvres, il n'est pas difficile. La *Revue*, dit-il, va bien. Dieu le sait; mais j'ai peu envie de contribuer à cette gloire.

Lis aussi dans ce dernier numéro le conte de Champfleury. Je suis curieux d'avoir ton avis. As-tu lu la scène de l'écurie dans l'*Âne d'or*, et la prière à Isis? Je te recommande, dans les *États du Soleil*<sup>(1)</sup>, le combat de l'animal glaçon et le royaume des Arbres. Je trouve cela énorme de poésie.

Sais-tu ce que tu devrais faire, ma vieille? C'est de prendre l'habitude religieuse, tous les jours, de lire un *classique* pendant au moins une bonne heure.

En fait de *vers* français, il n'y en a qu'un comme facture, c'est La Fontaine. Hugo vient après, tout plus grand poète qu'il est, et, comme prose, il faudrait pouvoir faire un mélange de Rabelais et de La Bruyère.

Ah! si je t'avais connue dix ans plus tôt et que j'eusse eu, moi, dix ans de plus! Mais marche, bon courage! Tu es en bonne voie et il faut profiter du vent arrière, tant qu'il souffle dans la voile.

Adieu, chère cœur, il est bien tard.

Je t'embrasse tendrement.

A toi. Ton G.

(1) De Cyrano de Bergerac.

305. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 17 janvier 1852.

Non, mon bon vieil Ernest, je ne t'ai pas oublié ! Ta vie ne m'est pas plus indifférente que la mienne ne te l'est et, quand ta lettre m'est arrivée, il y avait cinq ou six jours que je pensais très fortement à toi, sans autre motif, et que j'allais t'écrire. Nos deux volontés se sont croisées.

J'ai vu avec peine que tu en avais plein ton sac de cette chère existence, pauvre bougre ! L'affection que tu portes à ta femme n'est pour toi qu'une série de soucis. Je sais par moi-même ce que c'est que de voir souffrir ceux que l'on chérit. Il n'y a pas de pire misère parce qu'il n'y en a pas où l'on sente plus son impuissance. Tu me dis que tes cheveux blanchissent ; les miens s'en vont. Tu retrouveras ton ami à peu près chauve. La chaleur, le turban, l'âge, les soucis peuvent bien être la cause de cette sénilité précoce du plus bel ornement de ma tête. Je ne pourrai jamais dire à un François I<sup>er</sup> quelconque :

Nous avons tous les deux au front une couronne.

Ah ! pauvre vieux et bon ami, où est le temps où chevelure, gaieté, espérances, tout cela flottait au vent ! La blague aussi est tombée. Quand je me rappelle le passé et ce vieux *Garçon* (que j'ai retrouvé à Rhodes, par parenthèse, dans la personne de Pruss, le consul), je suis jaloux de tant de choses

dépensées tout d'un coup. J'en voudrais avoir quelque chose maintenant.

Me voilà revenu à Croisset, auprès de mon feu, et bûche moi-même. Je suis recourbé sur mon travail acharné. J'ai abandonné toute idée de tapage quelconque. Ce que j'en fais est pour moi, pour moi seul, comme on joue aux dominos afin que la vie ne vous soit pas trop à charge. Si je publie (ce dont je doute), ce sera uniquement par esprit de condescendance vis-à-vis de ceux qui me le conseillent, pour n'avoir pas l'air d'un orgueilleux, d'un ours entêté. Rien de plus monotone que ma vie; elle s'écoule plus uniforme à l'œil que la rivière qui passe sous mes fenêtres. La petite fille apporte un peu de gaieté dans la maison. Quant à ma mère, elle vieillit de corps et d'humeur. Un désœuvrement triste l'envahit, avec les insomnies qui l'épuisent. Moi, je suis là entre eux deux. Le dimanche seulement Bouilhet vient; je cause un peu et puis j'en ai pour huit jours.

En fait de nouvelles, j'ai été au mois d'octobre à l'Exposition de Londres, qui était une fort belle chose, quoique admirée de tout le monde. J'ai passé dernièrement six semaines à Paris et j'ai manqué d'être assommé plusieurs fois lors du coup d'État.

L'ami Bouilhet vient de débiter avec éclat dans la *Revue de Paris*<sup>(1)</sup> par un conte romain (*Melaenis*) qui l'a posé de suite, parmi les artistes, au premier rang ou tout au moins immédiatement au second. Je n'en doutais du reste nullement. Quant au sieur Du Camp, sa *Revue de Paris* marche bien.

(1) Numéro de novembre 1851.

Ils vont gagner de l'argent. Il n'y a que moi qui reste toujours avec une non-position et léger escholier comme à 18 ans. Je vois cependant tous mes camarades ou mariés, ou établis, ou sur le point de l'être. A propos, j'ai un mien ami qui veut me faire faire un mariage de deux cent mille livres de rentes avec une mulâtresse qui parle six langues, est née à la Havane et a une humeur charmante. Me vois-tu en train de confectionner un tas de moricauds? Oïmé! Je n'en ai guère envie, de la femme ni des enfants. Quant à l'argent, moins qu'autrefois. J'ai bien vieilli sous le rapport d'un tas de cupidités dont la satisfaction, jadis, me semblait indispensable. Et puis à force de se répéter que les raisins sont verts, ne finit-on pas par le croire? Aussi je vais donc au jour le jour, travaillant pour travailler, sans plan de vie, sans projets (j'en ai trop fait, de projets), sans envie quelconque, si ce n'est de mieux écrire.

Quant à la question matérielle, mon voyage m'a écorniflé un peu. D'un autre côté, la fortune de ma mère ne s'améliore pas par le temps qui court. Enfin!

Et toi, donne-moi de tes nouvelles et surtout de celles de ta femme. Reprenons l'habitude de nous donner de temps à autre signe de vie. Si tu m'avais écrit cet été que tu étais aux Andelys, j'y aurais été certainement.

Adieu, mon bon vieux, reçois la plus cordiale embrassade de ton plus vieil ami.

---

## 306. À LOUISE COLET.

*Entièrement inédite.*

Dimanche, 1 heure. [25 janvier 1852.]

Je commençais, pauvre chère amie, à être inquiet de toi quand j'ai reçu ce matin ta bonne lettre. De jour en jour je remettais à t'écrire pour savoir de tes nouvelles et j'avais fixé ce jourd'hui comme le dernier pour en attendre. J'avais en tête que tu étais malade.

Épouse de Mahomet ! je t'envoie *Saint Antoine*, un presse-papier et un petit flacon d'huile de santal ; il y en a les deux tiers de ma provision. Tu en verseras une *demi-goutte* sur n'importe quoi et tu verras ensuite quelle odeur. C'est le premier et le plus précieux parfum d'Orient. Comme je viens de t'arranger ce flacon, j'en ai un peu maintenant aux mains et cette senteur me rappelle les bazars du Caire et de Damas. Il me semble que je vais voir les chameaux s'agenouiller devant les boutiques ouvertes.

J'ai peur que le *Saint Antoine* ne se perde en route. Ce serait un jugement de la Providence définitif. Écris-moi donc aussitôt que tu auras reçu cette boîte que je mettrai moi-même demain au chemin de fer.

Voilà deux dimanches que le pauvre Bouilhet me fait faux bond. Depuis le lendemain de mon arrivée ici je n'ai donc vu âme qui vive. La Seine coule à pleins bords ; le petit bout des branches des arbres est déjà rouge.

J'ai travaillé avec ardeur. Dans une quinzaine

de jours je serai au milieu de ma première partie. Depuis qu'on fait du style, je crois que personne ne s'est donné autant de mal que moi. Chaque jour j'y vois plus clair; mais la belle avance si la faculté imaginative ne va pas de pair avec la critique!

Hier au soir j'ai lu les 2 premiers volumes du *Don Juan* de Mallafitte. Hum! hum! Il y a du reste de grands efforts et par çï par là une phrase. Mais que c'est peu corsé!

Oui, fais ta comédie pour le Gymnase tout de suite, si tu as suffisamment mûri le sujet. (Si les Français sont si difficiles qu'ils refusent ta pièce, ou traînent trop en longueur, pourquoi ne la donnerais-tu pas à l'Odéon?) Tu devrais faire un *drame féroce*, en prose, quelque chose de fouetté et d'ardent. Il me semble que tu es capable de cela. Qui sait? Tu n'auras qu'à tomber sur un bon sujet; ça pourrait réussir et, partant, te donner de l'argent.

Je vais écrire à Henriette pour l'album et, si elle n'en a pas (*sic*) rien tiré et qu'elle ne voie pas en pouvoir tirer quelque chose, lui dire de me le renvoyer, car je ne peux lui dire de se faire débitante une à une d'autographes. Cela me semble délicat; qu'en dis-tu?

Au reste, ma pauvre vieille, si tu es gênée veux-tu que je t'envoie 500 francs. (C'eût été avec Du Camp ou Bouilhet, que ça n'eût pas fait de difficulté, n'est-ce pas?) Je l'eusse déjà fait, si je n'avais craint de te blesser. Il y a des traditions, pour toutes ces choses-là, que le plus indépendant observe!

Si j'ai été toujours si discret sur ces matières, c'est que j'en devinais trop. C'est que je ne voulais

pas gâter, en t'en parlant, le plaisir que tu avais à me voir. C'est surtout que je n'y pouvais rien. A ce propos je regrette bien des choses. Enfin ce qui est fait est fait. Voilà, je te le répète, ma vieille : j'ai une réserve de mille francs et t'en propose la moitié ! Tu aurais tort de refuser.

Ta pièce de vers, *la Veille*<sup>(1)</sup>, m'a ému ; le mouvement est beau : *ô fraîcheur du sang*, etc.... quel dommage que ce vers :

Si fortes qu'on dirait un *lien antérieur*

dépare la charmante idée qui suit.

Eh bien ! moi aussi, pauvre cœur, je pense à toi. Je t'aime, pauvre Louise, toi qui m'aimes tant. J'ai toujours le son de ta voix dans l'oreille et, sur les lèvres, souvent, l'impression de ton col. Pardonne-moi le mal que je te fais. Je m'en fais bien plus à moi, va.

Ce qu'on t'a conté sur le séjour de Maxime à Étretat (lequel pays est dans la Seine-Inférieure et non en Bretagne, par parenthèse) est vrai en partie et faux en d'autres. J'ignorais que le bois Gonthier eût péri, ainsi que l'histoire contée par Alphonse Karr, et je te serais très obligé de me procurer ou de m'indiquer la chose *exactement*. Ce doit être dans les *Guépes*. Max était à Étretat à l'automne de 1842, pendant que je rêvais *Novembre* sur la plage de Trouville. Il y avait, en effet, laissé des dettes, parce qu'on lui a donné immédiatement un conseil judiciaire qui lui a coupé l'herbe sous le pied. Son conseil judiciaire était son tuteur,

(1) *Veillée* dans *Ce qui est dans le Cœur des Femmes*, 1 vol.

lequel le volait. Mais il y a longtemps que tout a été payé à Étretat.

Je lis, le soir dans mon lit, les petites choses d'économie politique de Bastiat; c'est très fort. Je fais, tous les jours, deux heures de grec et je commence à labourer mon Shakespeare assez droit. Dans deux ou trois mois je le lirai presque couramment. Quel homme! quel homme! Les plus grands ne lui vont qu'au talon, à celui-là.

J'ai repensé au père d'Arpentigny<sup>(1)</sup>. C'est une bonne balle. Son système est curieux et j'ai envie de le connaître à fond.

Aujourd'hui dimanche, tu vas avoir ta petite société. Je ne sais pourquoi j'ai idée que le jeune Simon est amoureux de ta seigneurie. Il doit aspirer à l'épaule, comme le nez du père Aubry à la tombe (pour, de là, s'élancer au paradis).

Je m'en vais écrire un mot à Maxime, dont je n'entends pas plus parler que s'il était mort. Je ne sais s'il est encore à Coutances ou de retour.

Adieu, chère femme; toutes sortes de baisers.  
A toi. G.

307. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de samedi, 1<sup>er</sup> février 1852.

J'ai écrit une lettre à Henriette Collier où je l'engage à s'occuper vivement de l'Album et, si

<sup>(1)</sup> Capitaine Cas.-Stan. d'Arpentigny, auteur du volume *Chirognomonie*, ou l'art de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main.

elle ne peut s'en défaire avantageusement, en totalité ou en partie, à me le renvoyer par la poste à Croisset. La lettre est partie.

Mauvaise semaine. Le travail n'a pas marché; j'en étais arrivé à un point où je ne savais trop que dire. C'étaient toutes nuances et finesses où je n'y voyais goutte moi-même, et il est fort difficile de rendre clair par les mots ce qui est obscur encore dans votre pensée. J'ai esquissé, gâché, pataugé, tâtonné. Je m'y retrouverai peut-être maintenant. Oh! quelle polissonne de chose que le style! Tu n'as point, je crois, l'idée du genre de ce bouquin. Autant je suis débraillé dans mes autres livres, autant dans celui-ci je tâche d'être boutonné et de suivre une ligne droite géométrique. Nul lyrisme, pas de réflexions, personnalité de l'auteur absente. Ce sera triste à lire; il y aura des choses atroces de misères et de fétidité. Bouilhet, qui est venu dimanche dernier à 3 h. comme je venais de t'écrire ma lettre, trouve que je suis dans le ton et espère que ce sera bon. Dieu l'entende! Mais ça prend des proportions formidables comme temps. A coup sûr, je n'aurai point fini à l'entrée de l'hiver prochain. Je ne fais pas plus de cinq à six pages dans ma semaine.

Les vers de *la Presse* m'ont semblé meilleurs qu'à la première lecture, quoiqu'il y ait, dans cette pièce, un défaut capital: c'est le non-enchaînement de la première partie avec la seconde. L'Orient (1<sup>re</sup>), Hypathie (2<sup>e</sup>) étaient assez fertiles pour occasionner deux pièces séparées. On ne voit pas nettement comment la première amène la seconde. Quant à la dédicace, entre nous ton procédé est un peu leste vis-à-vis de Max. Puisque tu [la] lui

avais dédiée manuscrite, c'est assez drôle de changer à l'impression.

Je n'ai aucune nouvelle de lui. La Prose Duchemin est une bonne idée, quoiqu'il y ait, ça et là, des choses qui sortent du ton. Pour l'histoire du jeune Maxime, il y a, je crois, malheureusement du vrai. Il est probable qu'il ignore cette publication. Du moins, il ne m'en a jamais parlé. Au reste il croyait, en effet, être beaucoup plus riche qu'il ne s'est trouvé l'être.

A propos d'argent, c'est comme tu voudras, chère femme. Ce que je t'ai proposé sera toujours à ta disposition. Tu peux te regarder comme l'ayant dans un tiroir à Croisset. Dès que tu m'avertiras je te l'enverrai.

Ce bon *Saint Antoine* t'intéresse donc? Sais-tu que tu me gâtes avec tes éloges, pauvre chérie. C'est une œuvre manquée. Tu parles de perles. Mais les perles ne font pas le collier; c'est le fil. J'ai été moi-même dans *Saint Antoine* le saint Antoine et je l'ai oublié. C'est un personnage à faire (difficulté qui n'est pas mince). S'il y avait pour moi une façon quelconque de corriger ce livre, je serais bien content, car j'ai mis là beaucoup, beaucoup de temps et beaucoup d'amour. Mais ça n'a pas été assez mûri. De ce que j'avais beaucoup travaillé les éléments matériels du livre, la partie historique je veux dire, je me suis imaginé que le scénario était fait et je m'y suis mis. *Tout dépend du plan*. *Saint Antoine* en manque; la déduction des idées sévèrement suivie n'a point son parallélisme dans l'enchaînement des faits. Avec beaucoup d'échafaudages dramatiques, le dramatique manque.

Tu me prédis de l'avenir. Oh! combien de fois

ne suis-je pas retombé par terre, les ongles saignants, les côtes rompues, la tête bourdonnante, après avoir voulu monter à pic sur cette muraille de marbre ! Comme j'ai déployé mes petites ailes ! Mais l'air passait à travers au lieu de me soutenir et, dégringolant alors, je me voyais dans les fanges du découragement. Une fantaisie indomptable me pousse à recommencer. J'irai jusqu'au bout, jusqu'à la dernière goutte de mon cerveau pressé. Qui sait ? Le hasard a des bonnes fortunes. Avec un sens droit du métier que l'on fait et une volonté persévérante, on arrive à l'estimable. Il me semble qu'il y a des choses que je sens seul et que d'autres n'ont pas dites et que je peux dire. Ce côté douloureux de l'homme moderne, que tu remarques, est le fruit de ma jeunesse. J'en ai passé une bonne avec ce pauvre Alfred. Nous vivions dans une serre idéale où la poésie nous chauffait l'embêtement de l'existence à 70 degrés Réaumur. C'était là un homme, celui-là ! Jamais je n'ai fait, à travers les espaces, de voyages pareils. Nous allions loin sans quitter le coin de notre feu. Nous montions haut quoique le plafond de ma chambre fût bas. Il y a des après-midi qui me sont restés dans la tête, des conversations de six heures consécutives, des promenades sur nos côtes et des ennuis à deux, des ennuis, des ennuis ! Tous souvenirs qui me semblent de couleur vermeille et flamber derrière moi comme des incendies.

Tu me dis que tu commences à comprendre ma vie. Il faudrait savoir ses origines. A quelque jour, je m'écrirai tout à mon aise. Mais dans ce temps-là je n'aurai plus la force nécessaire. Je n'ai par devers moi aucun autre horizon que celui

qui m'entoure immédiatement. Je me considère comme ayant quarante ans, comme ayant cinquante ans, comme ayant soixante ans. Ma vie est un rouage monté qui tourne régulièrement. Ce que je fais aujourd'hui, je le ferai demain, je l'ai fait hier. J'ai été le même homme il y a dix ans. Il s'est trouvé que mon organisation est un système; le tout sans parti pris de soi-même, par la pente des choses qui fait que l'ours blanc habite les glaces et que le chameau marche sur le sable. Je suis un homme-plume. Je sens par elle, à cause d'elle, par rapport à elle et beaucoup plus avec elle. Tu verras à partir de l'hiver prochain un changement apparent. Je passerai trois hivers à user quelques escarpins. Puis je rentrerai dans ma tanière où je crèverai obscur ou illustre, manuscrit ou imprimé. Il y a pourtant au fond quelque chose qui me tourmente, c'est la non-connaissance de ma mesure. Cet homme qui se dit si calme est plein de doutes sur lui-même. Il voudrait savoir jusqu'à quel cran il peut monter et la puissance exacte de ses muscles. Mais demander cela, c'est être bien ambitieux, car la connaissance précise de sa force n'est peut-être autre que le génie. Adieu, mille baisers depuis l'épaule jusqu'à l'oreille. Garde tous mes manuscrits. Je t'apporterai moi-même *la Bretagne*. A toi.

---

308. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

8 février.

Tu es donc, décidément, enthousiaste de *Saint Antoine*, toi. Enfin! j'en aurai toujours eu un!

C'est quelque chose. Quoique je n'accepte pas tout ce que tu m'en dis, je pense que les amis n'ont pas voulu voir tout ce qu'il y avait là. Ça été légèrement jugé; je ne dis pas injustement, mais légèrement. Quant à la correction que tu m'indiques, nous en causerons; c'est énorme. Je rentre avec grand dégoût dans un cercle d'idées que j'ai abandonné, et c'est ce qu'il faut faire pour corriger dans le ton des autres parties circonvoisines.

J'aurai bien du mal à refaire mon *Saint*. Je devrai m'absorber bien longtemps pour pouvoir inventer quelque chose. Je ne dis point que je n'essayerai pas, mais ce ne sera pas de sitôt.

Je suis dans un tout autre monde maintenant, celui de l'observation attentive des détails les plus plats. J'ai le regard penché sur les mousses de moisissure de l'âme. Il y a loin de là aux flamboiements mythologiques et théologiques de *Saint Antoine*. Et, de même que le sujet est différent, j'écris dans un tout autre procédé. Je veux qu'il n'y ait pas dans mon livre *un seul* mouvement, ni *une seule* réflexion de l'auteur.

Je crois que ce sera moins élevé que *Saint Antoine* comme *idées* (chose dont je fais peu de cas), mais ce sera peut-être plus raide et plus rare, sans qu'il y paraisse. Du reste, ne causons plus de *Saint Antoine*. Ça me trouble, ça m'y fait resonger et perdre un temps inutile. Si la chose est bonne, tant mieux; si mauvaise, tant pis. Dans le premier cas, qu'importe le moment de sa publication? Dans le second, puisqu'elle doit périr, à quoi bon?

J'ai un peu mieux travaillé cette semaine. J'irai à Paris d'ici à un mois ou cinq semaines, car je vois

bien que ma première partie ne sera pas faite avant la fin d'avril. J'en ai bien encore pour une grande année, à 8 heures de travail par jour. Le reste du temps est employé à du grec et à l'anglais. Dans un mois je lirai Shakespeare tout couramment, ou à peu de chose près.

Je lis, le soir, du théâtre de Goethe. Quelle pièce que *Goetz de Berlichingen* !

A ce qu'il paraît qu'il y a dans les journaux les discours de G[uizot] et de Montal[embert]<sup>(1)</sup>. Je n'en verrai rien ; c'est du temps perdu. Autant bâiller aux corneilles que de se nourrir de toutes les turpitudes quotidiennes qui sont la pâture des imbéciles. L'hygiène est pour beaucoup dans le talent, comme pour beaucoup dans la santé. La nourriture importe donc. Voilà encore une institution pourrie et bête que l'Académie Française ! Quels barbares nous faisons avec nos divisions, nos cartes, nos casiers, nos corporations, etc. ! J'ai la haine de toute limite et il me semble qu'une Académie est tout ce qu'il y a de plus antipathique au monde à la constitution même de l'Esprit qui n'a ni règle, ni loi, ni uniforme.

Quels vers que ceux de l'ami Antony Deschamps !

Oui, tu es pour moi un délassement, mais des meilleurs et des plus profonds. Un délassement du cœur, car ta pensée m'attendrit, et il se couche sur elle comme moi sur toi. Tu m'as beaucoup aimé, pauvre chère femme, et maintenant tu m'admires beaucoup et m'aimes toujours. Merci

<sup>(1)</sup> M. de Montalembert prononça le 5 février son discours de réception à l'Académie française où il fut reçu par M. Guizot.

de tout cela. Tu m'as donné plus que je ne t'ai donné, car ce qu'il y a de plus haut dans l'âme, c'est l'enthousiasme qui en sort.

Adieu, chère et bonne Louise, merci de ton fragment de la *Cbine*. Un bon baiser sous ton col.

---

309. À LA MÊME.

[Croisset] Lundi soir [16 février 1852.]

J'ai une occasion de faire revenir d'Angleterre tes autographes. Veux-tu que je dise qu'on me les rapporte? Je crois que, là-bas, tu n'en tireras pas grand'chose, ou du moins il faudrait attendre peut-être bien longtemps. Réponds-moi donc là-dessus. Schiller et Gœthe ont été traduits par Marmier dans le format Charpentier. Tu peux dire au capitaine d'Arpentigny que la famille Fouet est dans les honneurs et la fortune. Le papa est conseiller à la Cour d'appel, le fils substitut, et on vient d'épouser 60,000 francs de rentes, ou 30, mais enfin pas mal!

Sais-tu que le fin Sainte-Beuve engage Bouilhet à *ne pas ramasser les bouts de cigares* d'Alfred de Musset! Dans un article<sup>(1)</sup> où il louangeait un tas de médiocrités avec force citations, c'est à peine s'il l'a nommé, et sans en citer un vers. En revanche beaucoup de coups d'encensoir à l'illustre M. Hous-saye, à M<sup>me</sup> de Girardin, etc. Ce qu'il en dit est habile au point de vue de la haine, parce qu'il passe dessus, comme sur quelque chose d'insinifiant. Je n'ai jamais eu grande sympathie pour

(1) Voir *Causeries du Lundi*, V.

ce lymphatique coco (Sainte-Beuve), mais cela me confirme dans mon préjugé. Il est pourtant d'ordinaire trop bienveillant pour que la chose vienne entièrement de lui. Il y a là-dessous quelque histoire, d'autant qu'il a été publié, il y a trois semaines environ, un article dans le *Mémorial de Rouen*, qui est de la même inspiration, c'est-à-dire louange de toute la *Revue de Paris* (sauf Maxime toutefois), à l'exclusion de Bouilhet, toujours écrasé par M. Houssaye qui se trouve dans les environs. Tu connais Sainte-Beuve, tu devrais bien nous savoir le fond de cette histoire-là. Je serais simplement curieux que tu causasses avec lui pendant quelque temps de *Melaenis*, comme si tu n'avais pas lu son article (il a paru dans le *Constitutionnel* lundi dernier).

Depuis que je suis parti de Paris, j'ai eu une fois cinq lignes de Du Camp, voilà tout. Il a écrit à Bouilhet qu'il était trop occupé pour écrire des lettres. Quand il voudra revenir à moi, il retrouvera sa place et je tuerai le veau gras, et je crois que ce jour-là elle lui semblera douce, car il s'achemine à de tristes mécomptes; enfin!

J'ai un Ronsard complet, 2 vol. in-folio, que j'ai enfin fini par me procurer. Le dimanche nous en lisons à nous défoncer la poitrine. Les extraits des petites éditions courantes en donnent une idée comme toute espèce d'extraits et de traductions, c'est-à-dire que les plus belles choses en sont absentes. Tu ne t'imagines pas quel poète c'est que Ronsard. Quel poète! quel poète! quelles ailes! C'est plus grand que Virgile et ça vaut du Gœthe, au moins par moments, comme éclats lyriques. Ce matin, à 1 heure et demie, je lisais tout haut

une pièce qui m'a fait presque mal nerveusement, tant elle me faisait plaisir. C'était comme si l'on m'eût chatouillé la plante des pieds. Nous sommes bons à voir, nous écumons et nous méprisons tout ce qui ne lit pas Ronsard sur la terre. Pauvre grand homme, si son ombre nous voit, doit-elle être contente! Cette idée me fait regretter les Champs-Élysées des anciens. C'eût été bien doux d'aller causer avec ces bons vieux que l'on a tant aimés pendant que l'on vivait. Comme les anciens avaient arrangé l'existence d'une façon tolérable! Donc nous avons encore pour deux ou trois mois de dimanches enthousiasmés. Cet horizon me fait grand bien et de loin jette un reflet ardent sur mon travail. J'ai assez bien travaillé cette semaine. J'irai à Paris cinq ou six jours dans trois semaines environ, lorsque je serai à un point d'arrêt. Adieu, je te baise les seins et la bouche.

---

310. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Lundi soir, minuit [1<sup>er</sup> mars.]

Dans huit jours je pense être près de toi. Si tu ne me vois pas chez toi lundi, une fois passé 9 heures, ce sera pour le lendemain mardi. Je resterai jusqu'à la fin de la semaine.

Si tu vois Pelletan, tu peux, *de toi-même*, lui parler de *Melaenis* et qu'il fasse un article comme il l'entende, favorable bien entendu. Ce serait ce qu'il y aurait de mieux, puisque c'est lui qui fait les comptes rendus de la *Presse*. Mais je ne crois pas qu'il se charge de critiquer les vers.

Tâche de me savoir quelque chose quant à l'affaire Sainte-Beuve. Il a paru aujourd'hui dans la *Revue de Paris* des vers de Bouilhet; procure-toi ce numéro.

Je suis en train de raboter quelques pages de mon roman pour m'arrêter à un point. Mais ça n'en finit [pas]. Cette première partie, que j'avais estimée devoir être finie à la fin de janvier, me mènera jusqu'à la fin de mai. Je vais si lentement! Quelques lignes par jour, et encore!

Voilà que je recommence comme du temps de *Saint Antoine*; je ne peux plus dormir. Je n'en éprouve aucune fatigue. Une fois que mon horloge [est remontée], elle va longtemps; mais il ne faut pas qu'on l'arrête. Et pour la remonter, c'est avec des cabestans et des machines. Je ne lis rien, sauf un peu de Bossuet, le soir, dans mon lit; j'ai quitté momentanément tout pour arriver en temps. Je voulais être libre à l'époque que j'avais dite.

Adieu donc, pauvre cher cœur, à bientôt; je t'embrasserai effectivement et comme je t'aime, à bras serrés. A toi.

---

311. À LA MÊME.

[Croisset] Mercredi, 1 heure de nuit [3 mars 1852].

Laisse donc là toutes tes corrections. La chose est risquée: qu'elle le soit! Merci, merci, pauvre chère femme, de tout ce que tu m'envoies de tendre. Je suis content de moi, de te voir heureuse à mon endroit; comme je t'embrasserai la semaine prochaine!

Je viens de relire pour mon roman plusieurs

livres d'enfant. Je suis à moitié fou, ce soir, de tout ce qui a passé aujourd'hui devant mes yeux, depuis de vieux keepsakes jusqu'à des récits de naufrages et de flibustiers. J'ai retrouvé des vieilles gravures que j'avais coloriées à sept et huit ans et que je n'avais [pas] revues depuis. Il y a des rochers peints en bleu et des arbres en vert. J'ai rééprouvé devant quelques-unes (un hiverbanage (*sic*) dans les glaces entre autres) des terreurs que j'avais eues étant petit. Je voudrais je ne sais quoi pour me distraire; j'ai presque peur de me coucher. Il y a une histoire de matelots hollandais dans la mer glaciale, avec des ours qui les assaillent dans leur cabane (cette image m'empêchait de dormir autrefois), et des pirates chinois qui pillent un temple à idoles d'or. Mes voyages, mes souvenirs d'enfant, tout se colore l'un de l'autre, se met bout à bout, danse avec de prodigieux flamboiements et monte en spirale.

J'ai lu aujourd'hui deux volumes de Bouilly<sup>(1)</sup> : pauvre humanité ! Que de bêtises lui sont passées par la cervelle depuis qu'elle existe !

Voilà deux jours que je tâche d'entrer dans des rêves de jeunes filles<sup>(2)</sup> et que je navigue pour cela dans les océans laiteux de la littérature à castels, troubadours à toques de velours à plumes blanches. Fais-moi penser à te parler de cela. Tu peux me donner là-dessus des détails précis qui me manquent. Adieu, à bientôt donc. Si lundi à 10 heures je ne suis pas chez toi, ce sera pour mardi. Mille baisers.

(1) *Les Jeunes Femmes*. Paris, Janet, 1852.

(2) *Madame Bovary*, chap. VI.

## 312. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure [20-21 mars 1852].

J'ai été d'abord deux jours sans rien faire, fort ennuyé, fort désœuvré, très endormi. Puis j'ai remonté mon horloge à tour de bras, et ma vie maintenant a repris le tic tac de son balancier. J'ai rempoigné cet éternel grec, dont je viendrai à bout dans quelques mois, car je me le suis juré, et mon roman qui sera fini Dieu sait quand ! Il n'y a rien d'effrayant et de consolant à la fois comme une œuvre longue devant soi. On a tant de blocs à remuer et de si bonnes heures à passer ! Pour le moment je suis dans les rêves de jeune fille jusqu'au cou. Je suis presque fâché que tu m'aies conseillé de lire les mémoires de M<sup>me</sup> Lafarge<sup>(1)</sup>, car je vais probablement suivre ton avis et j'ai peur d'être entraîné plus loin que je ne veux. Toute la valeur de mon livre, s'il en a une, sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu, suspendu entre le double abîme du lyrisme et du vulgaire (que je veux fondre dans une analyse narrative). Quand je pense à ce que cela peut être, j'en ai des éblouissements. Mais lorsque je songe ensuite que tant de beauté m'est confiée, à moi, j'ai des coliques d'épouvante, à fuir me cacher n'importe où. Je travaille comme un mulet depuis quinze longues années. J'ai vécu toute ma vie dans cet entêtement de maniaque, à l'exclusion de mes autres passions que j'enfermais

<sup>(1)</sup> *Heures de Prison*, 3 vol.

dans des cages, et que j'allais voir quelquefois seulement pour me distraire. Oh ! si je fais jamais une bonne œuvre, je l'aurai bien gagné. Plût à Dieu que le mot<sup>(1)</sup> impie de Buffon fût vrai ! Je serais sûr d'être un des premiers.

Il y a aujourd'hui 8 jours à cette heure, je m'en allais de chez toi, [...]. Comme le temps passe !

Oui, nous avons été heureux, pauvre chère femme, et je t'aime de toutes sortes de façons.

Tu as fait vis-à-vis de Bouilhet quelque chose qui m'a été au cœur. C'était bien bon (et bien habile !). Ça aura été son premier succès, à ce pauvre Bouilhet. Il se rappellera cette petite soirée<sup>(2)</sup> toute sa vie. Ma muse intérieure t'en bénit et envoie à ton âme son plus tendre baiser. Non, je ne t'oublierai pas, quoi qu'il advienne, et je reviendrai à ton affection à travers toutes les autres. Tu seras un carrefour, un point d'intersection de plusieurs entrecroisements (je tombe dans le Sainte-Beuve ; sautons). Et d'ailleurs, est-ce qu'on oublie quelque chose, est-ce que rien se passe, est-ce qu'on peut se détacher de quoi que ce soit ? Les natures les plus légères elles-mêmes, si elles pouvaient réfléchir un moment, seraient étonnées de tout ce qu'elles ont conservé de leur passé. Il y a des constructions souterraines à tout. Ce n'est qu'une question de surface et de profondeur. Sondez et vous trouverez. Pourquoi, a-t-on cette manie de nier, de conspuer son passé, de rougir d'hier et de vouloir toujours que la religion nouvelle efface les anciennes ? Quant à moi, je jure, devant toi

(1) «Le génie est une longue patience.»

(2) Soirée donnée chez Louise Colet en l'honneur de Bouilhet. Un chant de *Melaenis* y fut lu par M<sup>me</sup> Roger des Genettes.

que j'aime, que j'aime encore tout ce que j'ai aimé, et que, quand j'en aimerais une autre, je t'aimerais toujours. Le cœur dans ses affections, comme l'humanité dans ses idées, s'étend sans cesse en cercles plus élargis. De même que je regardais, il y a quelques jours, mes petits livres d'enfant dont je me rappelais nettement toutes les images, quand je regarde mes années disparues, j'y retrouve tout. Je n'ai rien arraché, rien perdu. On m'a quitté, je n'ai rien délaissé. Successivement j'ai eu des amitiés vivaces qui se sont dénouées les unes après les autres. Ils ne se souviennent plus de moi; je me souviens toujours. C'est la complexion de mon esprit, dont l'écorce est dure. J'ai les nerfs enthousiastes avec le cœur lent; mais peu à peu la vibration descend et elle reste au fond.

Avant-hier au soir, on m'a remis un petit paquet enveloppé dans de la toile cirée et qui avait été adressé chez mon frère. C'était un carré de filet de coton pour servir de housse à un fauteuil. J'ai cru reconnaître l'écriture d'Henriette Collier sur l'adresse; mais pas de lettre, pas d'avis, rien, et aucune nouvelle.

Il paraît donc que les femmes s'occupent de moi. Je vais devenir fat. M<sup>me</sup> Didier elle-même trouve que j'ai l'air distingué. Est-ce que je serais digne par hasard de figurer dans les *brillantes sociétés* où va Du Camp?

*Caroline de Lichtfeld*<sup>(1)</sup> est très pénible à lire. J'ai vu ce que c'était et m'arrête avant la fin du 1<sup>er</sup> volume.

(1) *Caroline de Lichtfeld*, ou *Mémoires d'une famille prussienne*, par M<sup>me</sup> DE MONTOLIEU, 2 vol. in-12, 1821.

J'ai lu la moitié de celui du sieur d'Arpentigny. C'est curieux et fort spirituel en certaines parties. Veux-tu que je t'écrive, pour nous amuser, une lettre *officielle* sur son bouquin, où je ferai des remarques? J'ai envie de m'en faire un ami, de ce pauvre père d'Arpentigny. Je ne sais pourquoi, mais je crois qu'il se divertit intérieurement sur notre compte et qu'il m'envie ma place.

[...] A propos d'excitations, Bouilhet l'est tout à fait (excité) par Madame R... Demain je verrai le fameux sonnet. Nous causerons aussi de l'article et de tout ce qu'il y a à faire. N'oublie [pas] de nous écrire distinctement les noms des deux particuliers de la *Presse* à qui il faut envoyer des *Melaenis*.

Quant à la *Bretagne*, je ne serais pas fâché que Gautier la lût maintenant. Mais si tu es tout entière à ta comédie, restes-y; c'est plus important. Pioche ferme. Si je t'avais seulement sous mes yeux pendant quatre mois de suite, bien libre de toute autre chose, tu verrais comme je te ferais travailler, et comme il faut peu de chose pour changer le médiocre en bon et le bon en excellent.

En tous cas n'envoie la *Bretagne* à Gautier (et non *Gauthier*) que quand tu l'auras lue, et avertis-moi. Je t'enverrai un petit mot à mettre dans le paquet.

Adieu, je vais me coucher; à demain. Ô! Dieu des songes, fais-moi rêver ma *Dulcinée*! As-tu remarqué quelquefois le peu d'empire de la volonté sur les rêves, comme il est libre, l'esprit, dans le sommeil, et où il va?

Dimanche.

J'ai écrit à Pradier pour le concours<sup>(1)</sup> dès lundi dernier. Quant à Sénard, je le connais trop peu pour lui rien recommander. Je ne l'ai vu que deux fois et dans des visites *payées*, pour les affaires de mon beau-frère. Je connais ses gendres, mais les ricochets n'iraient pas jusque-là.

Je crois du reste qu'il connaît peu d'académiciens. Sa société était celle de l'archevêque de Paris et de Cavaignac, l'année dernière. Quant à Berryer, ils doivent être mal ensemble. Je voudrais bien que tu réussisses. J'y attache une idée superstitieuse, puisque j'y ai travaillé un peu moi-même. Fasse le ciel que je ne t'aie pas porté malheur !

Voici le résultat de notre délibération relativement à ton article. Ces messieurs de là-bas sont évidemment peu gracieux pour nous. Malgré les belles promesses d'articles, etc., rien ou presque rien n'a eu lieu. Gautier, qui en devait faire un dans *la Presse*, n'en a pas fait et n'en fera pas. Du Camp se doute qu'il se passe entre toi et Bouilhet quelque chose. Ton article, pour lui, viendrait évidemment de nous trois et quoique certainement il n'oserait ostensiblement s'en montrer piqué, il serait choqué que nous ayons fait cela sans lui. Gautier, de son côté, serait médiocrement réjoui de voir l'éloge de *Melaenis* imprimé à son insu dans son journal avec force citations, car il a dit que Girardin lui défendait de citer des vers. Il faut accepter les blagues telles qu'on vous les donne

(1) Concours de poésie ouvert par l'Académie Française où Louise Colet présenta son poème.

jusqu'au moment où l'on en a un nombre suffisant pour les ramasser en bloc et vous les rejeter à la figure. Max sera seul cet été à la *Revue*, sans influence artistique supérieure. Nous verrons ce qu'il fera alors et s'il est complètement perdu pour nous, ce que je pense à peu près. D'ici là, Bouilhet ne veut lui donner aucune prise à rien, qu'il ne puisse articuler aucun grief contre lui, même en dedans, qu'il se croie toujours le patron et le fil conducteur de cette électricité qu'il ne conduit pas du tout. Comprends-tu bien ce que nous voulons dire? Bouilhet ne sait comment te remercier et s'excuser de refuser ton service. Je me suis chargé d'entortiller la chose de précautions oratoires. Quoique je n'aie pas été d'abord de son avis, je le crois en effet plus prudent et plus fort au fond. Ainsi, attendons jusqu'au bout. Quant à lui, je suis curieux du dénouement et je le présage pitoyable. Merci donc, pauvre chère amie. Nous t'envoyons un tas de baisers de reconnaissance et, me séparant de la dualité, je t'en envoie, tout seul, d'autres d'une autre nature.

A toi.

---

313. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Samedi soir, minuit et demi [27 mars 1852].

Tu aurais pu, chère Louise, te dispenser de te piquer pour ma malheureuse plaisanterie<sup>(1)</sup> sur

<sup>(1)</sup> Voir lettre précédente : « et qu'il m'envie ma place. [...] »

d'Arpentigny. Je n'étais pas convaincu qu'elle fût spirituelle, mais je ne me doutais guère qu'elle fût blessante et *atroce* surtout. Est-ce là ce qui avait rendu ta lettre si triste ?

Tu n'as guère le *mot pour rire*, si de semblables sottises t'importent. Moi je ris de tout, même de ce que j'aime le mieux. Il n'est pas de choses, faits, sentiments ou gens, sur lesquels je n'aie passé naïvement ma bouffonnerie, comme un rouleau de fer à lustrer les pièces d'étoffes. C'est une bonne méthode. On voit ensuite ce qui en reste. Il est trois fois enraciné dans vous le sentiment que vous y laissez, en plein vent, sans tuteur ni fil de fer, et débarrassé de toutes ces convenances si utiles pour faire tenir debout les pourritures. Est-ce que la parodie même siffle jamais ? Il est bon et il peut même être beau de rire de la vie, pourvu qu'on vive. Il faut se placer au-dessus de tout et placer son esprit au-dessus de soi-même, j'entends la liberté de l'idée, dont je déclare impie toute limite. Si cette longue glose pédantesque ne te satisfait pas, jé te demande pardon de ma maladresse et t'embrasse sur tes deux yeux que j'ai peut-être fait pleurer. Pauvre cœur, pourquoi me troubles-tu une si bonne tête ? Et c'est pourtant ce voisin envahissant qui m'a reçu, qui me garde et qui m'admire.

N'importe, tu m'as dit, il y a aujourd'hui quinze jours, sur le Pont-Royal, en allant dîner, un mot qui m'a fait bien plaisir, à savoir que tu t'apercevais qu'il n'y avait rien de plus faible que de mettre en art ses sentiments personnels. Suis cet axiome pas à pas, ligne par ligne. Qu'il soit toujours inébranlable en ta conviction, en disséquant

chaque fibre humaine et en cherchant chaque synonyme de mot, et tu verras! tu verras comme ton horizon s'agrandira, comme ton instrument ronflera et quelle sérénité t'emplira! Refoulé à l'horizon, ton cœur t'éclairera du fond au lieu de t'éblouir sur le premier plan. Toi disséminée en tous, tes personnages vivront et au lieu d'une éternelle personnalité déclamatoire, qui ne peut même se constituer nettement, faute de détails précis qui lui manquent toujours à cause des travestissements qui la déguisent, on verra dans tes œuvres des foules humaines.

Si tu savais combien de fois j'ai souffert de cela en toi, combien de fois j'ai été blessé de la poétisation de choses que j'aimais mieux à leur état simple! Quand je t'ai vue pleurer à la lecture des lettres d'amour, faite par M<sup>me</sup> R..., toutes mes pudeurs ont rougi. Nous valions mieux l'un et l'autre, et nous sommes là maigrement idéalisés. Qu'est-ce [que] ça intéressera? À qui ressemble cet homme? Pourquoi prendre l'éternelle figure insipide du poète qui, plus elle sera ressemblante au type, plus elle se rapprochera d'une abstraction, c'est-à-dire de quelque chose d'anti-artistique, d'anti-plastique, d'anti-humain, d'anti-poétique par conséquent, quelque talent de mots d'ailleurs que l'on y mette. Il y aurait un beau livre à faire sur la littérature probante; du moment que vous prouvez, vous mentez. Dieu sait le commencement et la fin; l'homme, le milieu. L'Art, comme Lui dans l'espace, doit rester suspendu dans l'infini, complet en lui-même, indépendant de son producteur. Et puis on se prépare par là, dans la vie et dans l'Art, de terribles mécomptes. Vouloir se

chauffer les pieds au soleil, c'est vouloir tomber par terre. Respectons la Lyre; elle n'est pas faite pour un homme, mais pour l'homme.

Me voilà bien humanitaire ce soir, moi que tu accuses de tant de personnalité. Je veux dire que tu t'apercevras bientôt, si tu suis cette voie nouvelle, que tu as acquis tout à coup des siècles de maturité et que tu prendras en pitié l'usage de se chanter soi-même. Cela réussit une fois dans un cri, mais, quelque lyrisme qu'ait Byron par exemple, comme Shakespeare l'écrase à côté avec son impersonnalité surhumaine. Est-ce qu'on sait seulement s'il était triste ou gai? L'artiste doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu. Moins je m'en fais une idée et plus il me semble grand. Je ne peux rien me figurer sur la personne d'Homère, de Rabelais, et quand je pense à Michel-Ange, je vois, de dos seulement, un vieillard de stature colossale, sculptant la nuit aux flambeaux.

Tu as en toi deux facultés auxquelles il faut donner jeu, une raillerie aiguë, non, une manière déliée de voir, je veux dire, et une ardeur méridionale de passion vitale, quelque chose de tes épaules dans l'esprit. Tu t'es gâté le reste avec tes lectures et tes sentiments qui sont venus encombrer de leurs phrases incidentes cette bonne compagnie qui parlait clair. J'espère beaucoup de ton *Institutrice*<sup>(1)</sup>, sans savoir pourquoi. C'est un presentiment. Et quand tu l'auras faite, fais-en deux ou trois autres et, avant la demi-douzaine, tu auras attrapé le filon d'or.

(1) Comédie de Louise Colet, non publiée.

Ce que je disais des sentiments qui ne passent pas, tu l'as pris pour une allusion au petit présent d'Henriette que j'avais reçu et cela t'a attristé ! J'ai deviné, avoue-le. Eh bien non, je n'ai pas été ému en le recevant et nullement ému même. C'est que je ne m'émeus pas facilement maintenant, et de moins en moins. Elle a tant sonné, ma sensibilité, que j'ai mis du mastic aux fêlures ; c'est ce qui fait qu'elle vibre moins clair.

Sitôt que tu sauras une solution définitive pour le prix, écris-moi.

J'ai fini ce soir de barbouiller la première idée de mes rêves de jeune fille. J'en ai pour quinze jours encore à naviguer sur ces lacs bleus, après quoi j'irai au bal et passerai ensuite un hiver pluvieux, que je clorai par une grossesse. Et le tiers de mon livre à peu près sera fait.

A propos de bal, j'ai fait une débauche mercredi dernier ; j'ai été à Rouen, au concert, entendre Allard le violoniste, et j'en ai vu là des balles ! C'était la haute société. Quelles têtes que celles de mes compatriotes ! J'ai retrouvé là des visages oubliés depuis douze ans et que je voyais quand j'allais au spectacle, en rhétorique. J'ai reconnu du monde que je n'ai pas salué, lequel a fait de même. C'était très fort de part et d'autre. Le plaisir d'entendre de fort belle musique très bien jouée a été compensé par la vue des gens qui le partageaient avec moi. Lis-tu *la Bretagne* ? Les deux premiers chapitres sont faibles.

Adieu, demain je clorai ma lettre quand Bouilhet sera venu. Mille baisers, chère épouse.

A toi.

Tu n'as pas besoin de m'envoyer les mémoires de Lafarge. Je les demanderai ici. Bouilhet t'a écrit hier et te ré-embrasse.

Encore adieu, mille caresses.

---

314. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche, 2 heures.

Bouilhet est là qui pioche ton œuvre, nous allons t'écrire nos remarques et corrections qui vont probablement nous occuper jusqu'à 6 heures.

Merci de ton offre d'article pour *la Presse*. Ce ne sera pas, probablement, de refus; mais attends-moi pour en causer. Es-tu sûre d'ailleurs que l'article soit admis? Je t'irai sans doute voir dans une quinzaine. J'ai encore 8 à 10 pages à faire et à en recalculer quelques autres avant d'être arrivé à un temps d'arrêt; après quoi je me donnerai cinq à six jours de vacances.

J'ai assez travaillé cette semaine. J'ai bon espoir, pour le moment du moins, quoiqu'il me prenne quelquefois des lassitudes où je suis anéanti. J'ai à peine la force de me tenir sur mon fauteuil dans ces moments-là. N'importe, je voudrais bien que mon roman fût fini et te le lire. Ce sera diamétralement l'antipode de *Saint Antoine*, mais je crois que le style en sera d'un art plus profond.

Je n'entends point parler de Du Camp. Au reste c'est un sujet qui m'afflige et te saurai gré de ne plus m'en ouvrir la bouche.

Pourquoi m'envoies-tu des autographes de

d'Arpentigny ? Ils n'ont rien de curieux. Je cherche à savoir quel est le sens de ces présents.

[...] Ce bon Augier ! Il avait bien débuté, mais ce n'est pas en fréquentant les filles et en buvant des petits verres que l'on se développe l'intelligence. Et puis tous ces gars-là sont d'une telle paresse et d'une si crasse ignorance ! Ils ont si peu la foi ! et si peu d'orgueil ! Ah ! Ah ! les gens d'esprit, quels pauvres gens cela fait !

Adieu, chère Louise, à bientôt donc.

Je t'embrasse.

### 315. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Samedi, 4 heures [3 avril 1852].

Je ne sais si c'est le printemps, mais je suis prodigieusement de mauvaise humeur ; j'ai les nerfs agacés comme des fils de laiton. Je suis en rage sans savoir de quoi. C'est mon roman peut-être qui en est cause. Ça ne va pas, ça ne marche pas. Je suis plus lassé que si je roulais des montagnes. J'ai dans des moments envie de pleurer. Il faut une volonté surhumaine pour écrire, et je ne suis qu'un homme. Il me semble quelquefois que j'ai besoin de dormir pendant six mois de suite. Ah ! de quel œil désespéré je les regarde, les sommets de ces montagnes où mon désir voudrait monter ! Sais-tu dans huit jours combien j'aurai fait de pages depuis mon retour de pays (*sic*) ? Vingt. Vingt pages en un mois et en travaillant chaque jour au moins sept heures ! Et la fin

de tout cela ? Le résultat ? Des amertumes, des humiliations internes, rien pour se soutenir que la férocité d'une fantaisie indomptable. Mais je vieillis, et la vie est courte.

Ce que tu as remarqué dans *la Bretagne* est aussi ce que j'aime le mieux. Une des choses dont je fais le plus de cas, c'est mon résumé d'archéologie celtique et qui [en est] véritablement une exposition *complète* en même temps que la critique. La difficulté de ce livre consistait dans les transitions, et à faire un tout d'une foule de choses disparates. Il m'a donné beaucoup de mal. C'est la première chose que j'aie écrite péniblement (je ne sais où cette difficulté de trouver le mot s'arrêtera ; je ne suis pas un inspiré, tant s'en faut). Mais je suis complètement de ton avis quant aux plaisanteries, vulgarités, etc. Elles abondent ; le sujet y était pour beaucoup : songe ce que c'est que d'écrire un voyage où l'on a pris d'avance le parti de *tout* raconter. Que je t'embrasse à pleins bras, sur les deux joues, sur le cœur, pour quelque chose qui t'a échappé et qui m'a flatté profondément. Tu ne trouves pas *la Bretagne* une chose assez hors ligne pour être montrée à Gautier et tu voudrais que la première impression qu'il eût de moi fût violente. Il vaut mieux s'abstenir. Tu me rappelles à l'orgueil. Merci !

J'ai bien fait la bégueule envers lui, ce bon Gautier. Voilà longtemps qu'il me demande que je lui montre quelque chose et que je lui promets toujours. C'est étonnant comme je suis pudique là-dessus. Ma répugnance à la publication n'est, au fond, que l'instinct que l'on a de cacher [...] Vouloir plaire, c'est déroger. Du moment que l'on

publie, on descend de son œuvre. La pensée de rester toute ma vie complètement inconnu n'a rien qui m'attriste. Pourvu que mes manuscrits durent autant que moi, c'est tout ce que je veux. C'est dommage qu'il me faudrait un trop grand tombeau; je les ferais enterrer avec moi comme un sauvage fait de son cheval.

Ce sont ces pauvres pages-là, en effet, qui m'ont aidé à traverser la longue plaine. Elles m'ont donné des soubresauts, des fatigues aux coudes et à la tête. Avec elles j'ai passé des orages, criant tout seul dans le vent et traversant, sans m'y mouiller seulement les pieds, des marécages où les piétons ordinaires restent embourbés jusqu'à la bouche.

J'ai parcouru rapidement le premier acte de *l'Institutrice*. J'y ai vu beaucoup de ça, dont tu abuses encore plus que moi. Je te la renverrai à la fin de la semaine avec des remarques. Le volume de d'Arpentigny sera dans le paquet.

C'est un homme héroïque, ce brave homme-là. A quelque jour sa femme de ménage le trouvera, un matin, glacé dans son lit et, la veille, il aura dîné en ville où il aura dit des galanteries, conté des histoires, été le plus aimable de la compagnie. Je suis sûr qu'il souffre quelquefois beaucoup. Comme les vieilles coquettes il crèvera dans son corset (je veux dire sa bonne tenue), plutôt que d'avouer qu'il lui faudrait retirer ses bottes et passer son bonnet de coton.

Ne t'inquiète pas de la page, elle fait partie d'un chapitre de Du Camp. Mets-la à part. Tâche de te procurer le dernier numéro de la *Revue*; le chapitre de Max qui y est est, avec *Tagabor*, ce qu'il a mis là de plus écrit.

[...] J'ai lu 50 pages de *Graziella* et vais me mettre ce soir à ta pièce. C'est pour cela que je t'écris maintenant. Demain matin je clorai ma lettre en t'embrassant de nouveau.

Dimanche.

J'ai lu l'*Institutrice*. La première impression ne lui a point été favorable. C'est lâche de style, sauf quelques phrases qui n'en font que mieux ressortir le négligé du reste. C'est fait trop vite, je crois.

Au reste, je t'écrirai cette semaine plus au long tout ce que j'en pense, après l'avoir relue. Ne te décourage pas toutefois. Je le suis par moment plus que tu ne le seras jamais, qu'on ne peut l'être.

J'ai toujours trouvé tes vers très supérieurs à ta prose. Il n'y a rien d'étonnant à cela, t'étant plus exercée aux uns qu'à l'autre.

Adieu, pauvre chère femme bien-aimée. Je t'embrasse comme je t'aime, tendrement et chaudement.

---

316. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeudi.

Je ne t'ai point fait de remarques particulières sur le style de ta comédie que je trouve vulgaire. Je sais bien qu'il n'est point aisé de dire proprement les banalités de la vie, et les hystéries d'ennui que j'éprouve en ce moment n'ont pas d'autre

cause. C'est même un grand effort que je fais que de t'écrire. Je suis brisé et anéanti de tête et de corps, comme après une grande orgie. Hier, j'ai passé cinq heures sur mon divan, dans une espèce de torpeur imbécile, sans avoir le cœur de faire un geste, ni l'esprit d'avoir une pensée. N'importe, continuons.

Je trouve donc que le style est généralement mou, lâche et composé de phrases toutes faites. C'est de la pâte qui n'a pas été assez battue. L'expression n'est point condensée, ce qui, au théâtre surtout, fait paraître l'idée lente, et cause de l'ennui. Et d'abord tout le 1<sup>er</sup> acte est une exposition. L'action se passe au second et dès la première scène du 3<sup>e</sup> on devine le dénouement. La dernière scène du 2<sup>e</sup> acte est pleine de mouvement. Si tout était comme ça, ce serait superbe. La première scène (monologue de la femme de chambre) est à tout le monde. Qui ne connaît ce plumeau, cette glace où elle se mire ?

La seconde, avec le garçon de restaurant, est assez drôle en elle-même. Mais que d'abus de *ça!* et la plaisanterie du chantage est d'un goût médiocre.

Quant aux deux personnages de Léonie et de Mathieu, je n'y comprends rien. Ils sont parfois très cyniques et d'autres fois très vertueux, sans que ce soit fondu. On se révolterait de ces mœurs-là qui sentent le Macaire (sauf l'exagération, laquelle sauve ce personnage); et puis, et puis, que de négligences ! Je t'assure, pauvre chère Louise, que cette lecture m'est pénible. Je peux ne rien entendre au théâtre; mais quant au français en lui-même, il me semble que tu es là

singulièrement sortie de tes habitudes littéraires.

Cette scène entre le frère et la sœur est démesurée de longueur. On ne s'intéresse ni à l'un ni à l'autre, avec leurs projets de duperie, leurs misères et les sentiments de fierté de Léonie, quoiqu'elle avoue jouer un rôle.

La scène 4 est également longue ; le dialogue, vers la fin, plus mouvementé. On est tout heureux de trouver quelque chose d'amusant.

Les scènes 6 et 7 me semblent atroces et j'y trouve à peu près tous les défauts réunis. Quant à l'acte 2<sup>o</sup>, qu'est-ce que c'est que cette femme qui reste pendant *tout* l'acte en scène, à faire la sourde et muette, trompant tout le monde, si ce n'est le spectateur qui est tenté de crier à l'acteur : « Elle vous trompe ! ». (Quel besoin y avait-il de ce personnage ? En quoi est-il nécessaire à l'action ? Et ce polisson d'acte a treize scènes !) Et puis comme on s'embêtera à leur conversation par écrit ! Il faut éviter d'écrire sur la scène, ça ennue toujours à regarder. Cette bonne Madame de Lauris, à laquelle on rrange ses oreillers, m'assomme et me révolte. Elle se joue indignement de ses enfants, dont la tendresse fera rire. Alors nous tombons dans la farce,

Scène 3. Quel interminable monologue ! Il faut faire des monologues quand on est à bout de ressources et comme exposition de passion (lorsqu'elle ne peut se montrer en fait). Mais ici c'est pour nous parler de ce que nous voyons, c'est-à-dire la vie intérieure de ce *château*. Inutile.

Quant à l'oiseau que l'on dessine, le perroquet empaillé que l'acteur serait obligé de tenir à la main, ferait pouffer de rire la salle et suffirait à lui

seul pour faire tomber un chef-d'œuvre. Comment se fait-il que tu n'aies pas vu cela ?

Dans la scène 5, l'explosion de Léonie dépasse les bornes. Bref, toute cette pièce me fait une impression de délicatesse froissée, pareille à celle que tu as ressentie si légitimement à la lecture de la bonne moitié de l'*Education sentimentale*.

J'arrête là mon analyse, car c'est, selon moi, une idée à reprendre complètement, ou à laisser.

Excuse-moi si je te choque en ce moment. Fais lire ton œuvre à Madame R..., en qui tu as confiance, et tu verras, si elle est franche, que l'effet ne lui en sera point agréable.

Je te renvoie le volume du père d'Arpentigny. Comme il ne me l'a pas prêté, je ne peux lui écrire. Si j'étais en train, je t'écrirais une lettre pour lui montrer. Son volume m'a beaucoup intéressé. Il devrait en faire faire une édition avec des planches. Il a deux ou trois portraits frappés avec beaucoup d'esprit et un même, celui du parvenu faisant tout lui-même, est un morceau qui pourrait passer pour classique; il y a là du talent de style.

J'ai lu *Graziella*. Le malheureux ! Quelle belle histoire il a gâtée là. Cet homme, on a beau dire, n'a pas l'instinct du style. Tel est du moins mon avis.

Adieu, je t'embrasse. Tâche d'être plus gaie que moi. Encore deux baisers sur tes bons et beaux yeux.

A toi.

---

## 317. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Croisset, jeudi, 4 heures du soir [15 avril 1852.]

Je t'écris avec grand'peine, car j'ai depuis hier matin un rhumatisme dans l'épaule droite qui ne va qu'en empirant d'heure en heure. Ce sont les pluies de la Grèce, les neiges du Parnasse et toute l'eau qui m'a ruisselé sur le corps dans le sacré vallon qui se font ainsi souvenir d'elles. Je souffre raisonnablement et suis pas mal irrité.

Si Madame R... trouve bonne ta comédie, tant pis pour elle (M<sup>me</sup> R...); ou elle manque de goût, ou elle te trompe par politesse, à moins que je ne sois aveugle complètement.

Moi, j'ai trouvé la chose ennuyeuse, démesurée, et surtout le personnage de la grand'mère des plus maladroits, toute considération littéraire mise à part.

Pendant deux hivers de suite, à Rouen, 1847 et 1848, tous les soirs, trois fois (*sic*) par semaine, nous faisons à nous deux Bouilhet des scénarios, travail qui assommait, mais que nous nous étions jurés d'accomplir. Nous avons ainsi une douzaine, et plus, de drames, comédies, opéras-comiques, etc., écrits acte par acte, scène par scène, et quoique je ne me croie nullement propre au théâtre, il me semble que la charpente de ta pièce est malhabile. Cette grand'mère écoutant sans bouger est une ficelle trop cynique. Je crois être dans le vrai, ma pauvre chérie. Tant mieux si mes coups d'étri-

vières t'excitent; tant pis (pour moi) s'ils sont donnés intempestivement. Le travail remarque un peu. Me voilà à la fin revenu du dérangement que m'a causé mon petit voyage à Paris. Ma vie est si plate qu'un grain de sable la trouble. Il faut que je sois dans une immobilité complète d'existence pour pouvoir écrire. Je pense mieux couché sur le dos et les yeux fermés. Le moindre bruit se répète en moi avec des échos prolongés qui sont longtemps avant de mourir. Et plus je vais, plus cette infirmité se développe. Quelque chose, de plus en plus, s'épaissit en moi, qui a peine à couler. Quand mon roman sera fini, dans un an, je t'apporterai mon manuscrit complet par curiosité. Tu verras par quelle mécanique compliquée j'arrive à faire une phrase.

L'histoire de M<sup>me</sup> R... m'a réjoui profondément (l'infortuné n'en sait rien encore; il est à Cany au sein de ses Lares. Voilà fort longtemps que je ne l'ai vu; je le régalerai de la chose dimanche). Tu me dis que, si tu étais homme, tu serais indigné de voir une femme te préférer une médiocrité. O femme, ô femme poète! que tu sais peu le cœur des mâles! On n'a pas dix-huit ans, que l'on a déjà éprouvé en cette matière tant de renforcements que l'on y est devenu insensible. On traite les femmes comme nous traitons le public, avec beaucoup de déférence extérieure et un souverain mépris en dedans. L'amour humilié se fait orgueil libertin. Je crois que le succès auprès des femmes est généralement une marque de médiocrité, et c'est celui-là pourtant que nous envions tous et qui couronne les autres. Mais on n'en veut pas convenir, et comme on considère très au-dessous de soi les objets de

leur préférence, on arrive à cette conviction qu'elles sont stupides, ce qui n'est pas. Nous jugeons à notre point de vue, elles au leur. La beauté n'est pas pour la femme ce qu'elle est pour l'homme. On ne s'entendra jamais là-dessus, ni [sur] l'esprit, ni [sur] le sentiment, etc.

Je me suis trouvé une fois avec plusieurs drôles (assez vieux) dans un lieu infâme. Tous certes étaient plus laids que moi, et celui à qui ces dames firent meilleure mine était franchement vilain (explique-moi ça, ô Aristote!). Et il n'est pas question ici de dons de l'âme, poésie de langage ou force d'idées, mais du corps, de ce qui est appréciable à l'œil et au reniflement des sens. Interroge n'importe quel ex-bel homme et demande-lui si, couché quelquefois avec une femme, il en a jamais trouvé qui se soient extasiées sur les lignes de son bras ou les muscles de sa poitrine. Quel abîme que tout cela! Et qu'importe le vase? C'est l'ivresse qui est belle (il y a là-dessus un beau vers<sup>(1)</sup> dans *Melaenis*). L'important, c'est de l'avoir.

Qu'elle s'amuse avec son beau Enault, cette pauvre petite mère R..., qu'elle jouisse, triple jouisse, et fasse monter au gars R... des cornes grandes comme des cèdres, tant mieux!

La contemplation de certains bonheurs dégoûte du bonheur : quel orgueil! C'est quand on est jeune surtout que la vue des félicités vulgaires vous donne la nausée de la vie : on aime mieux crever de faim que de se gorger de pain noir. Il y a bien des vertus qui n'ont pas d'autre origine.

<sup>(1)</sup> «Qu'importe le berceau, quand l'Olympe est vermeille.»  
*Melaenis*, chant 1<sup>er</sup>, p. 150, éd. Lemerre.

J'ai vu dans ta lettre le père d'Arpentigny jetant sur ta couche un regard d'arpenteur géomètre, estimant à vue de nez combien elle contenait d'hectares de plaisir. M'étais-je trompé? Eh! eh! Et le petit Simon que j'accusais, il y a quatre mois, d'*aspirer au teton*, comme le nez du père Aubry à la tombe; m'étais-je trompé? Quel grand moraliste je fais!

Quitte à renouveler tes inquiétudes, je t'annonce que je vais encore aller à Rouen ce soir, dîner chez mon frère. Depuis que ma mère a fait réparer son billard, ils sont d'une grande tendresse et viennent ici tous les dimanches, jusqu'à ce que quelque autre caprice les en écarte.

Et le prix? Quand saurai-je la solution?

Adieu, mon pauvre cher cœur.

D'où vient donc ta fièvre? Est-ce que c'est régulier! Prends du (*sic*) quinine.

Mille baisers sur tes yeux.

318. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Samedi soir [24 avril 1852].

Ah! je suis bien content, ç'a été un bon réveil, chère Louise, et aujourd'hui que j'ai fini mon ouvrage et qu'il est bonne heure encore, je m'en vais, selon ton désir, bavarder avec toi le plus longtemps possible. Mais d'abord que je commence par t'embrasser fort et sur le cœur, en joie de ton prix, pauvre chérie. Comme je suis heureux qu'il te doit survenu un événement agréable! La

balle du Philosophe s'esquivant au moment où l'on va lire ton nom est d'un comique de haut goût.

Si je n'ai pas répondu plus tôt à ta lettre dolente et découragée, c'est que j'ai été dans un grand accès de travail. Avant-hier, je me suis couché à 5 heures du matin et hier à 3 heures. Depuis lundi dernier j'ai laissé de côté toute autre chose, et j'ai exclusivement toute la semaine pioché ma *Bovary*, ennuyé de ne pas avancer. Je suis maintenant arrivé à mon bal que je commence lundi. J'espère que ça ira mieux. J'ai fait, depuis que tu ne m'as vu, 25 pages net (25 pages en six semaines). Elles ont été dures à rouler. Je les lirai demain à Bouilhet. Quant à moi, je les ai tellement travaillées, copiées, changées, maniées, que pour le moment je n'y vois que du feu. Je crois pourtant qu'elles se tiennent debout. Tu me parles de tes découragements : si tu pouvais voir les miens ! Je ne sais pas comment quelquefois les bras ne me tombent pas du corps, de fatigue, et comment ma tête ne s'en va pas en bouillie. Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure et où je n'ai rien pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente, qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et pervers, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre. Quelquefois, quand je me trouve vide, quand l'expression se refuse, quand, après [avoir] griffonné de longues pages, je découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété dans un marais intérieur d'ennui.

Je me hais et je m'accuse de cette démence

d'orgueil qui me fait haleter après la chimère. Un quart d'heure après, tout est changé; le cœur me bat de joie. Mercredi dernier, j'ai été obligé de me lever pour aller chercher mon mouchoir de poche; les larmes me coulaient sur la figure. Je m'étais attendri moi-même en écrivant, je jouissais délicieusement, et de l'émotion de mon idée, et de la phrase qui la rendait, et de la satisfaction de l'avoir trouvée. Du moins je crois qu'il y avait de tout cela dans cette émotion où les nerfs, après tout, avaient plus de place que le reste. Il y en a, dans cet ordre, de plus élevées; ce sont celles où l'élément sensible n'est pour rien. Elles dépassent alors la vertu en beauté morale, tant elles sont indépendantes de toute personnalité, de toute relation humaine. J'ai entrevu quelquefois (dans mes grands jours de soleil), à la lueur d'un enthousiasme qui faisait frissonner ma peau du talon à la racine des cheveux, un état de l'âme ainsi supérieur à la vie, pour qui la gloire ne serait rien, et le bonheur même inutile. Si tout ce qui vous entoure, au lieu de former de sa nature une conjuration permanente pour vous asphyxier dans les borbiers, vous entretenait au contraire dans un régime sain, qui sait alors s'il n'y aurait pas moyen de retrouver pour l'esthétique ce que le stoïcisme avait inventé pour la morale? L'art grec n'était pas un art; c'était la constitution radicale de tout un peuple, de toute une race, du pays même. Les montagnes y avaient des lignes tout autres et étaient de marbre pour les sculpteurs, etc.

Le temps est passé du Beau. L'humanité, quitte à y revenir, n'en a que faire pour le quart d'heure. Plus il ira, plus l'Art sera scientifique, de même

que la science deviendra artistique. Tous deux se rejoindront au sommet après s'être séparés à la base. Aucune pensée humaine ne peut prévoir maintenant à quels éblouissants soleils psychiques écloront les œuvres de l'avenir. En attendant, nous sommes dans un corridor plein d'ombre; nous tâtonnons dans les ténèbres. Nous manquons de levier; la terre nous glisse sous les pieds; le point d'appui nous fait défaut à tous, littérateurs et écrivains que nous sommes. A quoi ça sert-il? A quel besoin répond ce bavardage? De la foule à nous, aucun lien. Tant pis pour la foule, tant pis pour nous surtout. Mais comme chaque chose a sa raison, et que la fantaisie d'un individu me paraît tout aussi légitime que l'appétit d'un million d'hommes, et qu'elle peut tenir autant de place dans le monde, il faut, abstraction faite des choses et indépendamment de l'humanité qui nous renie, vivre pour sa vocation, monter dans sa tour d'ivoire et là, comme une bayadère dans ses parfums, rester seuls dans nos rêves. J'ai parfois de grands ennuis, de grands vides, des doutes qui me ricanent à la figure au milieu de mes satisfactions les plus naïves. Eh bien! je n'échangerais tout cela pour rien, parce qu'il me semble, en ma conscience, que j'accomplis mon devoir, que j'obéis à une fatalité supérieure, que je fais le Bien, que je suis dans le Juste.

Causons un peu de *Graziella*. C'est un ouvrage médiocre, quoique la meilleure chose que Lamartine ait faite en prose. Il y a de jolis détails : le vieux pêcheur couché sur le dos avec les hirondelles qui rasant ses tempes, Gr[aziella] attachant son amulette au lit, travaillant au corail, deux ou trois

belles comparaisons de la nature, telles qu'un éclair par intervalles qui ressemble à un clignement d'œil : voilà à peu près tout. Et d'abord, pour parler clair, la baise-t-il ou ne la baise-t-il pas ? Ce ne sont pas des êtres humains, mais des mannequins. Que c'est beau, ces histoires d'amour où la chose principale est tellement entourée de mystère que l'on ne sait à quoi s'en tenir, l'union sexuelle étant reléguée systématiquement dans l'ombre comme boire, manger, pisser, etc. ! Le parti pris m'agace. Voilà un gaillard qui vit continuellement avec une femme qui l'aime et qu'il aime, et jamais un désir ! Pas un nuage impur ne vient obscurcir ce lac bleuâtre ! O hypocrite ! S'il avait raconté l'histoire vraie, que c'eût été plus beau ! Mais la vérité demande des mâles plus velus que M. de Lamartine. Il est plus facile en effet de dessiner un ange qu'une femme : les ailes cachent la bosse. Autre chose : c'est dans un désespoir qu'il visite Pompéi, le Vésuve, etc., ce qui était une manière bien intelligente de s'instruire, par parenthèse. Et là, pas un mot d'émotion, tandis que nous avons passé au commencement par l'éloge de Saint-Pierre de Rome, œuvre glaciale et déclamatoire, mais *qu'il faut admirer*. C'est dans l'ordre ; c'est une idée reçue. Rien dans ce livre ne vous prend aux entrailles. Il y aurait eu moyen de faire pleurer avec Cecco, le cousin dédaigné. Mais non. Et à la fin aucun arrachement ; par exemple, l'exaltation intentionnelle de la simplicité (des classes pauvres, etc.) au détriment du brillant des classes aisées, l'ennui des grandes villes.

Mais c'est que Naples n'est pas ennuyeux du tout. Il y a de charmantes femelles ; et pas cher. Le

sieur de Lamartine tout le premier en profitait, et celles-là sont aussi poétiques dans la rue de Tolède que sur la Margellina. Mais non; il faut faire du convenu, du faux. Il faut que les dames vous lisent. Ah mensonge! mensonge! Que tu es bête!

Il y aurait eu moyen de faire un beau livre avec cette histoire, en nous montrant ce qui s'est sans doute passé : un jeune homme à Naples, par hasard, au milieu de ses autres distractions, couchant avec la fille d'un pêcheur et l'envoyant promener ensuite, laquelle ne meurt pas, mais se console, ce qui est plus ordinaire et plus amer. (La fin de *Candide* est ainsi pour moi la preuve criante d'un génie de premier ordre. La griffe du lion est marquée dans cette conclusion tranquille, bête comme la vie.) Cela eût exigé une indépendance de personnalité que Lamartine n'a pas, ce coup d'œil médical de la vie, cette vue du Vrai, enfin, qui est le seul moyen d'arriver à de grands effets d'émotion. A propos d'émotion, un dernier mot : avant la pièce de vers finale, il a eu soin de nous dire qu'il l'a écrite tout d'une *seule baleine et en pleurant*. Quel joli procédé poétique! Oui, je le répète, il y avait là de quoi faire un beau livre, pourtant.

Je suis bien de l'avis du Philosophe relativement aux vers de Gautier. Ils sont très faibles, et l'ignorance des gens de lettres est monstrueuse. *Melaenis* a paru une œuvre érudite : il n'y a pas un bachelier qui ne devrait savoir tout cela! Mais est-ce qu'on lit, est-ce qu'on a le temps? Qu'est-ce que ça leur fait? On patauge à tort et à travers. On est loué par ses amis, on perd la tête, on s'enfonce dans une obésité de l'esprit que l'on prend pour

de la santé! C'était pourtant un homme né, ce bon Gautier, et fait pour être un artiste exquis. Mais le journalisme, le courant commun, la misère (non, ne calomnions pas ce lait des forts), le putinage d'esprit plutôt, car c'est cela, l'ont abaissé souvent au niveau de ses confrères. Ah! que je serais content si une plume grave comme celle du Philosophe, qui est un homme sévère (de style), leur donnait un jour une bonne fessée, à tous ces charmants messieurs!

Je reviens à *Graziella*. Il y a un paragraphe d'une grande page tout en infinitifs : « se lever matin, etc. ». L'homme qui adopte de pareilles tournures a l'oreille fausse; ce n'est pas un écrivain. Jamais de ces vieilles phrases à muscles saillants, cambrés, et dont le talon sonne. J'en conçois pourtant un, moi, un style : un style qui serait beau, que quelqu'un fera à quelque jour, dans dix ans ou dans dix siècles, et qui serait rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences, et avec des ondulations, des ronflements de violoncelle, des aigrettes de feu; un style qui vous entrerait dans l'idée comme un coup de stylet, et où votre pensée enfin voguerait sur des surfaces lisses, comme lorsqu'on file dans un canot avec bon vent arrière. La prose est née d'hier; voilà ce qu'il faut se dire. Le vers est la forme par excellence des littératures anciennes. Toutes les combinaisons prosodiques ont été faites; mais celles de la prose, tant s'en faut.

Les histoires de M<sup>me</sup> R... me délectent et la figure du capitaine <sup>(1)</sup> est splendide. Quel homme

(1) D'Arpentigny. Voir lettre n° 306, p. 360.

bien que ce capitaine ! Tu m'as envoyé un morceau de dialogue qui m'a fait un effet analogue à quelques-uns de Molière ; c'était carré et lyrique tout ensemble. Pauvre petite femme ! Quelle tristesse ensuite quand elle s'apercevra que son cher ami n'est qu'un sot ! Que j'aurais voulu assister à la visite dans la chambre et voir toutes les cérémonies réciproques ! Tu sens bien cela, toi ; tu devrais porter ton attention littéraire sur ce genre d'aspects humains. Tu as un côté de l'esprit fin, délié et perspicace, relativement au comique, que tu ne cultives pas assez, de même qu'un autre, sanguin, *gueulard*, passionné et débordant quelquefois, auquel il faut mettre un corset et qu'il faut *durcir du dedans*.

Tu me dis que je t'ai envoyé des réflexions curieuses sur les femmes, et qu'elles sont peu libres d'elles (les femmes). Cela est vrai ; on leur apprend tant à mentir, on leur conte tant de mensonges ! *Personne ne se trouve jamais à même de leur dire la vérité*, et quand on a le malheur d'être sincère, elles s'exaspèrent contre cette étrangeté ! Ce que je leur reproche surtout, c'est leur besoin de poétisation. Un homme aimera sa lingère et il saura qu'elle est bête, qu'il n'en jouira pas moins. Mais si une femme aime un goujat, c'est un génie méconnu, une âme d'élite, etc., si bien que, par cette disposition naturelle à loucher, elles ne voient pas le vrai quand il se rencontre, ni la beauté là où elle se trouve. Cette infériorité (qui est, au point de vue de l'amour en soi, une supériorité) est la cause des déceptions dont elles se plaignent tant ! Demander des oranges aux pommiers leur est une maladie commune.

*Maximes détachées* : Elles ne sont pas franches avec elles-mêmes; elles ne s'avouent pas leurs sens; elles prennent leur cul pour leur cœur et croient que la lune est faite pour éclairer leur boudoir.

Le cynisme, qui est l'ironie du vice, leur manque; ou, quand elles l'ont, c'est une affectation.

La courtisane est un mythe. Jamais une femme n'a inventé une débauche.

Leur cœur est un piano où l'homme, artiste égoïste, se complaît à jouer des airs qui le font briller, et toutes les touches parlent. Vis-à-vis de l'amour en effet, la femme n'a pas d'arrière-boutique : elle ne garde rien à part pour elle comme nous autres qui, dans toutes nos générosités de sentiment, réservons néanmoins toujours *in petto* un petit magot pour notre usage exclusif.

Assez de réflexions morales. Causons de nous deux un peu. Et d'abord ta santé. Qu'est-ce que tu as donc?

Plût à Dieu que le dire de Pradier sur ma calvitie fût vrai! (ils repousseraient). Mais je crois qu'elle n'a pas cet avantage d'avoir eu une cause aussi gaillarde; non que je veuille me faire passer pour un *invaincu* comme dirait Corneille. J'ai eu des lacs de Trasimène. Mais il n'y a que moi qui peux le dire, tant la République a été complètement rétablie. Depuis trois semaines surtout, mes pauvres cheveux tombent comme des convictions politiques. Je ne sais si l'eau Taburel les faisait (*sic*) tenir. Tu peux m'en envoyer encore deux bouteilles pour essayer.

Tu mettras dans le paquet la Bretagne, si tu veux; ou garde-la, ça m'est égal.

Que je te dise des tendresses, me demandes-tu. Je ne t'en dis pas, mais j'en pense. Chaque fois que ta pensée me vient à l'esprit, elle est accompagnée de douceur.

Mes voyages à Paris, qui n'ont plus que toi pour attrait, sont dans ma vie comme des oasis où je vais boire et secouer sur tes genoux la poussière de mon travail. En ma pensée, ils chatoient dans le lointain, baignés d'une lumière joyeuse. Si je ne les renouvelle pas plus souvent, c'est par sagesse et [parce] qu'ils me dérangent trop. Mais prends patience; tu m'auras plus tard plus longuement.

Dans un an ou 18 mois, je prendrai un logement à Paris. J'irai plus souvent et dans l'année y passerai plusieurs mois de suite. Quant à présent, j'irai quand ma première partie sera finie, je ne sais quand, pas avant un grand mois; j'y passerai huit jours. Nous serons heureux, tu verras. Et puis, comment ne t'aimerais-je pas, pauvre chère femme? Tu m'aimes tant, toi! Ton amour est si bon, si aveugle! Tu me dis des choses si flatteuses! et qui ne sont pas pour me flatter cependant. Si c'est la vérité qui parle en toi, si plus tard les autres reconnaissent ce que tu y trouves, je me souviendrai de tes prédictions avec orgueil. Si au contraire je reste dans l'ombre, et bien tu auras été un grand rayon dans ce cachot, un hymne dans cette solitude.

Loin de toi, je suis ta vie, va; je la devine, je la vois et j'entends souvent, dans mon oreille, le bruit de tes pas sur ton parquet.

D'ici je regarde maintenant ta tête penchée sur ta petite table ronde où tu écris, et ta lampe qui brûle. Henriette te parle à travers la cloison. Je

sens sous mes doigts ta peau si fine et ta taille abandonnée sur mon bras gauche.

Je n'ai pas eu beaucoup de voluptés dans ma vie (si j'en ai beaucoup souhaité). Tu m'en as donné quelques-unes. Et je n'ai pas eu non plus beaucoup d'amours (heureux surtout) et je sens pour toi quelque chose de plus calme, mais de tout aussi profond, de sorte que tu es la meilleure affection que j'aie eue. Elle se tient sur moi avec un grand balancier.

J'ai été bousculé de passions dans ma jeunesse. C'était comme une cour de messageries où l'on est embarrassé par les voitures et les portefaix : c'est pour cela que mon cœur en a gardé un air ahuri.

Je me sens vieux là-dessus. Ce que j'ai usé d'énergie dans ces tristesses ne peut être mesuré par personne. Je me demande souvent quel homme je serais si ma vie avait été extérieure au lieu d'être intérieure; ce qu'il serait advenu si ce que j'ai voulu autrefois je l'eusse possédé...

Il n'y a qu'en province et dans le milieu littéraire où je nageais que ces concentrations soient possibles. Les jeunes gens de Paris ignorent tout cela.

O dortoirs de mon collège, vous aviez des mélancolies plus vastes que celles que j'ai trouvées au désert!

Adieu, voilà minuit passé. Mille baisers. Hein quelle lettre! En ai-je barbouillé de ce papier!

Je t'embrasse partout.

A toi. Ton G.

319. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche. [2 mai.]

Je ne t'ai pas écrit cette semaine tant j'étais harassé. Depuis avant-hier ça va mieux un peu et hier au soir, jour habituel de ma correspondance, comme j'étais en train, j'ai continué jusqu'à 2 heures sans avoir le temps de te dire bonjour.

Je n'ai reçu aucun paquet de toi et n'ai, par conséquent, rien à te renvoyer avec deux *Melaenis* que Bouilhet t'adressera, les accompagnant de toutes sortes d'amitiés. Puisque tu dois lire ta comédie aux Français, je vais t'en dire *pratiquement* ce que j'en pense. Le Philosophe, sous un transparent clair, y est bafoué. Ne fût-ce que cette terminaison en *IN*, tout le monde le reconnaîtra, et lui-même surtout s'y reconnaîtra et t'en gardera une rancune éternelle. Tu as tort pour Henriette, pour toi-même d'abord.

Quant à moi, ces messieurs de la *Revue* et autres, auxquels l'amî n'a pas manqué, ou ne manquera pas de dire la chose, feront des gorges chaudes sur mon compte. Le grand homme futur en aura (*ce dont je me moque complètement*); obscur et absent d'ailleurs, que m'importe? Il n'y a que sur toi que quelque désagrément en pourra rejaillir. Atténue donc autant que possible toute ressemblance entre Dherbin et le Philosophe. Fais-en un légitimiste, tout ce que tu voudras, au lieu d'un doctrinaire, etc. Réfléchis là-dessus; je crois le conseil important pour ta vie, pour l'avenir.

Appelles-y ton attention. Ce que [on] m'a rapporté de Musset [et] de Sand m'a ému. Le capitaine se soutient toujours; c'est une grande figure. Dans la lettre que je t'avais écrite en te renvoyant son volume, je t'y avais glissé deux phrases louangeuses un peu exagérées, pensant que tu pourrais les lui lire. A propos de lettres, j'en viens de voir une de Du Camp, qui est un chef-d'œuvre de démente et de vanité. Si Lambert, qui le voit souvent, était un homme communicatif, il en pourrait dire de belles à Madame Didier. Comme le temps change les hommes! et qu'il faut peu de choses pour faire tourner les têtes à de certaines gens!

Les clous sont à la mode; ma belle-sœur en est capitonnée et elle ne fait rien pour se les faire passer, exemple que je t'engage à suivre, au lieu de donner ton argent en pure perte au pharmacien et au médecin. Si tu avais été élevée comme moi dans les coulisses d'Esculape, tu serais convaincue de l'inutilité des remèdes dans les trois quarts et demi des maladies (et des choses de ce monde).

Il y avait dans les deux derniers numéros de la *Revue* deux articles curieux sur Edgar Poë<sup>(1)</sup>. Les as-tu lus?

Oui, je connais le *Raphaël* de Lamartine; c'est le dernier mot de la stupidité prétentive.

J'ai passé une mauvaise semaine; je me sens stérile, par moments, comme une vieille bûche. J'ai à faire une narration; or le récit est une chose qui m'est très fastidieuse. Il faut que je mette mon héroïne dans un bal. Il y a si longtemps que je n'en ai vu un que ça me demande de grands efforts

(1) Par Baudelaire.

d'imagination. Et puis c'est si commun, c'est tellement dit partout! Ce serait une merveille que d'éviter le vulgaire, et je veux l'éviter pourtant.

Adieu, ma pauvre chère amie, je suis bien heureux de ton succès. Je t'embrasse sur les yeux.

Mille baisers encore à toi.

Bouilhet est là, étalé sur mon divan.

320. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Croisset, samedi soir, minuit [8-9 mai 1852].

Le sonnet sera excellent avec deux ou trois petites corrections.

Quel odorant bien-être!  
Son chant me berce et me pénètre, etc.

Du reste l'inspiration est bonne. J'ai reçu la boîte. Bouilhet a le drame. Merci de l'eau Taburel. Tu as dû recevoir des confitures et du sucre de pomme pour Henriette.

Je suis bien aise que tu sois de mon avis relativement aux corrections. Change les terminaisons en IN et AVE, crois-moi.

A propos de d'Herbin, ton mariage avec lui a été annoncé mercredi dernier dans le *Nouvelliste*, journal de Rouen. Sais-tu cela?

Cette rectitude de cœur dont tu parles n'est que la même justesse d'esprit que je porte, je crois, dans les questions d'Art. Je n'adopte pas, quant à moi, toutes ces distinctions de cœur,

d'esprit, de forme, de fond, d'âme ou de corps : tout est lié dans l'homme. Il fut un temps où tu me regardais comme un égoïste jaloux qui se plaisait dans la rumination perpétuelle de sa propre personnalité. C'est là ce que croient ceux qui voient la surface. Il en est de même de cet orgueil qui révolte tant les autres et que payent pourtant de si grandes misères. Personne plus que moi n'a, au contraire, aspiré les autres. J'ai été humer des fumiers inconnus, j'ai eu compassion de bien des choses où ne s'attendrissaient pas les gens sensibles. Si la *Bovary* vaut quelque chose, ce livre ne manquera pas de cœur. L'ironie pourtant me semble dominer la vie. D'où vient que, quand je pleurais, j'ai été souvent me regarder dans la glace pour me voir ? Cette disposition à planer sur soi-même est peut-être la source de toute vertu. Elle vous enlève à la personnalité, loin de vous y retenir. Le comique arrivé à l'extrême, le comique qui ne fait pas rire, le lyrisme dans la blague, est pour moi tout ce qui me fait le plus envie comme écrivain. Les deux éléments humains sont là. *Le Malade imaginaire* descend plus loin dans les mondes intérieurs que tous les Agamemnon. Le « N'y aurait-il pas du danger à parler de toutes ces maladies ? » vaut le « Qu'il mourût ! »

Mais que l'on fasse jamais comprendre cela aux pédants ! C'est une chose drôle, du reste, comme je sens bien le comique en tant qu'homme et comme ma plume s'y refuse ! J'y converge de plus en plus à mesure que je deviens moins gai, car c'est là la dernière des tristesses. J'ai des idées de théâtre depuis quelque temps et l'esquisse incertaine d'un grand roman métaphysique, fantastique et gueu-

lard, qui m'est tombé dans la tête il y a une quinzaine de jours. Si je m'y mets dans cinq ou six ans, que [se] passera-t-il depuis cette minute où je t'écris jusqu'à celle où l'encre se séchera sur la dernière rature ? Du train dont je vais, je n'aurai fini la *Bovary* [que] dans un an. Peu m'importe six mois de plus ou de moins ! Mais la vie est courte. Ce qui m'écrase parfois, c'est quand je pense à tout ce que je voudrais faire avant de crever, qu'il y a déjà quinze ans que je travaille sans relâche d'une façon âpre et continue, et que je n'aurai jamais le temps de me donner à moi-même l'idée de ce que je voulais faire.

J'ai lu dernièrement tout l'*Enfer* de Dante (en français). Cela a de grandes allures, mais que c'est loin des poètes universels qui n'ont pas chanté, eux, leur haine de village, de caste ou de famille ! Pas de plan ! Que de répétitions ! Un souffle immense par moments ; mais Dante est, je crois, comme beaucoup de belles choses consacrées, Saint-Pierre de Rome entre autres, qui ne lui ressemble guère, par parenthèse. On n'ose pas dire que ça vous embête. Cette œuvre a été faite pour un temps et non pour tous les temps ; elle en porte le cachet. Tant pis pour nous qui l'entendons moins ; tant pis pour elle qui ne se fait pas comprendre !

Je viens de lire quatre volumes des *Mémoires d'outre-tombe*. Cela dépasse sa réputation. Personne n'a été impartial pour Chateaubriand, tous les partis lui en ont voulu. Il y aurait une belle critique à faire sur ses œuvres. Quel homme c'eût été, sans sa poétique ! Comme elle l'a rétréci ! Que de mensonges, de petitesesses ! Dans Gœthe il ne

voit que *Werther*, qui n'est qu'une des mansardes de cet immense génie. Chateaubriand est comme Voltaire. Ils ont fait (artistiquement) tout ce qu'ils ont pu pour gâter les plus admirables facultés que le bon Dieu leur avait données. Sans Racine, Voltaire eût été un grand poète, et sans Fénelon, qu'eût fait l'homme qui a écrit *Velléda* et *René* ! Napoléon était comme eux : sans Louis XIV, sans ce fantôme de monarchie qui l'obsédait, nous n'aurions pas eu le galvanisme d'une société déjà cadavre. Ce qui fait les figures de l'antiquité si belles, c'est qu'elles étaient originales : tout est là, tirer de soi. Maintenant par combien d'étude il faut passer pour se dégager des livres, et qu'il en faut lire ! Il faut boire des océans et les repisser.

Puisque tu admires tant la belle périphrase du père de Pongerville, « le tapis qu'à grands frais Babylone a tissé », je pourrai t'apporter un acte d'une tragédie que nous avons commencée il y a cinq ans, Bouilhet et moi, sur *La Découverte de la vaccine*<sup>(1)</sup>, où tout est de ce calibre, et mieux. J'avais à cette époque beaucoup étudié le théâtre de Voltaire que j'ai analysé, scène par scène, d'un bout à l'autre. Nous faisons des scénarios, nous lisions quelquefois, pour nous faire rire, des tragédies de Marmontel, et ç'a été une excellente étude. Il faut lire le mauvais et le sublime, pas de médiocre. Je t'assure que, comme style, les gens que je déteste le plus m'ont peut-être plus servi que les autres. Que dis-tu de ceci pour dire un bonnet grec :

Pour sa tête si chère  
Le commode ornement dont la Grèce est la mère,

(1) Voir *Œuvres de jeunesse inédites*, III, p. 339.

et pour dire noblement qu'une femme gravée de la petite vérole ressemble à une écumoire :

D'une vierge par lui (le fléau), j'ai vu le doux visage,  
 Horrible désormais, nous présenter l'image  
 De ce meuble vulgaire, en mille endroits percé,  
 Dont se sert la matrone en son zèle empressé,  
 Lorsqu'aux bords onctueux de l'argile écumante  
 Frémit le suc des chairs en sa mousse bouillante.

Voilà de la poésie, ou je ne m'y connais pas, et dans les règles encore !

J'éprouve le besoin de faire encore deux citations.

Une demoiselle parle à sa confidente de ses chagrins d'amour :

Et d'un secours furtif aidant la volupté  
 Je goûte avec moi-même un bonheur emprunté.

La confidente répond qu'elle connaît cela et ajoute :

et les hommes aussi  
 Par un moyen semblable apaisent leur souci.

Le lettre de la mère Hugo est très gentille. Je te la renvoie. Elle m'a causé une impression très profonde, et à Bouilhet aussi. Nous connaissons ici un jeune homme qui nourrit pour elle un amour mystique depuis l'exposition de son portrait par L. Boulanger, il y a une douzaine d'années au moins. Se doute-t-elle peu de cela, cette femme qui vit à Paris, qu'il n'a jamais vue, qu'elle n'a jamais vu ? Chaque chose est un infini ; le plus petit caillou arrête la pensée tout comme l'idée de Dieu. Entre deux cœurs qui battent l'un sur l'autre, il y a des abîmes ; le néant est entre eux, toute la vie et le

reste. L'âme a beau faire, elle ne brise pas sa solitude, elle marche avec lui. On se sent fourmi dans un désert et perdu, perdu. A propos de quoi donc tout cela? Ah! à propos du portrait de madame Hugo. C'est bien drôle, n'est-ce pas? J'ai été une fois chez elle, en 1845, en revenant de Besançon, où la marraine d'Hugo m'avait fait voir la chambre où il est né. Cette vieille dame m'avait chargé d'aller porter de ses nouvelles à la famille Hugo. Madame m'a reçu médiocrement. Le grand Hippolyte Lucas est arrivé, et je me suis retiré au bout de six minutes que j'étais assis.

Bouilhet va se mettre à son drame<sup>(1)</sup>. Au mois d'octobre, il ira habiter Paris. Lui parti, je serai seul; là commencera ma vieillesse. Tout ce que je connais de la capitale ne me donne pas envie d'y vivre. Paris m'ennuie; on y bavarde trop pour moi. La tentative de séjour que j'y ferai, les quelques mois que j'y passerai pendant deux ou trois hivers m'en détourneront peut-être pour toujours. Je reviendrai dans mon trou et j'y mourrai, sans sortir, moi qui me serai tant promené en idée. Ah, je voudrais bien aller aux Indes et au Japon! Quand la possibilité m'en viendra, je n'aurai peut-être ni argent ni santé. Physiquement d'ailleurs je me recoquille (*sic*) de plus en plus. La vue de ma bûche qui brûle me fait autant de plaisir qu'un paysage. J'ai toujours vécu sans distractions; il m'en faudrait de grandes. Je suis né avec un tas de vices qui n'ont jamais mis le nez à la fenêtre. J'aime le vin; je ne bois pas. Je suis joueur et je n'ai jamais touché une carte. La débauche me plaît

(1) *Madame de Montarcy.*

et je vis comme un moine. Je suis mystique au fond et je ne crois à rien.

Mais je t'aime, mon pauvre cœur, et je t'embrasse... rarement! Si je te voyais tous les jours, peut-être t'aimerais-je moins; mais non, c'est pour longtemps encore. Tu vis dans l'arrière-boutique de mon cœur et tu sors le dimanche. Adieu, mille baisers sur ta poitrine.

A toi.

---

321. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Croisset, samedi à dimanche, 1 heure matin.  
[15-16 mai 1852.]

La nuit de dimanche me prend au milieu d'une page qui m'a tenu toute la journée et qui est loin d'être finie. Je la quitte pour t'écrire, et d'ailleurs elle me mènerait peut-être jusqu'à demain soir; car comme je suis souvent plusieurs heures à chercher un mot et que j'en ai plusieurs à chercher, il se pourrait que tu passasses encore toute la semaine prochaine si j'attendais la fin. Voilà pourtant plusieurs jours que cela ne va pas trop mal, sauf aujourd'hui où j'ai éprouvé beaucoup d'embarras. Si tu savais ce que je retranche et quelle bouillie que mes manuscrits! Voilà cent vingt pages de faites; j'en ai bien écrit cinq cents au moins. Sais-tu à quoi j'ai passé tout mon après-midi avant-hier? A regarder la campagne par des verres de couleur; j'en avais besoin pour une page de ma *Bovary* qui, je crois, ne sera pas une des plus mauvaises.

Tu as bien envie de me voir, chère Louise, et moi aussi. J'éprouve le besoin de t'embrasser et de te tenir dans mes bras. J'espère, à la fin de la semaine prochaine à peu près, pouvoir te dire au juste quand nous nous verrons.

Je vais être dérangé cette semaine par l'arrivée de cousines (inconnues) et assez égrillardes, à ce qu'il paraît, du moins l'une d'elles. Ce sont des parentes de Champagne, dont le père est directeur de je ne sais quelles contributions à Dieppe. Ma mère a été les voir avant-hier et hier, jours où je suis resté seul avec l'institutrice. Mais sois sans crainte, ma vertu n'a pas failli et n'a pas même songé à faillir. A la fin de ce mois, ma nièce, la petite de mon frère, va faire sa première communion. Je suis convié à deux dîners et à un déjeuner. Je m'empiffrerai; ça me distraira. Quand on ne se gorge pas dans ces solennités, qu'y faire? Te voilà donc au courant de ma vie extérieure.

Quant à l'intérieure, rien de neuf. J'ai lu *Rodogune* et *Théodore*<sup>(1)</sup> cette semaine. Quelle immonde chose que les commentaires de M. de Voltaire! Est-ce bête! Et c'était pourtant un homme d'esprit. Mais l'esprit sert à peu de chose dans les arts, à empêcher l'enthousiasme et nier le génie, voilà tout.

Quelle pauvre occupation que la critique, puisqu'un homme de cette trempe-là nous donne un pareil exemple! Mais il est si doux de faire le pédagogue, de reprendre les autres, d'apprendre aux gens leur métier! La manie du rabaissement, qui est la lèpre morale de notre époque, a sin-

(1) Tragédies de Corneille, avec les commentaires de Voltaire.

gulièrement favorisé ce penchant dans la gent écrivante. La médiocrité s'assouvit à cette petite nourriture quotidienne qui, sous des apparences sérieuses, cache le vide. Il est bien plus facile de discuter que de comprendre, et de bavarder art, idée du beau, idéal, etc., que de faire le moindre sonnet ou la plus simple phrase. J'ai eu envie souvent de m'en mêler aussi et de faire d'un seul coup un livre sur tout cela. Ce sera pour ma vieille, quand mon encrier sera sec. Quel crâne ouvrage, et original, il y aurait à écrire sous ce titre : « De l'interprétation de l'antiquité » ! Ce serait l'œuvre de toute une vie. Et puis à quoi bon ? De la musique ! De la musique plutôt ! Tour-nons au rythme, balançons-nous dans les périodes, descendons plus avant dans les caves du cœur.

Cette manie du rabaissement, dont je parle, est profondément française, pays de l'égalité et de l'antiliberté. Car on déteste la liberté dans notre chère patrie. L'idéal de l'État, selon les socialistes, n'est-il pas une espèce de vaste monstre, absorbant en lui toute action individuelle, toute personnalité, toute pensée, et qui dirigera tout, fera tout ? Une tyrannie sacerdotale est au fond de ces cœurs étroits : « Il faut tout régler, tout refaire, reconstruire sur d'autres bases », etc. Il n'est pas de sottises ni de vices qui ne trouve (*sic*) son compte à ces rêves. Je trouve que l'homme maintenant est plus fanatique que jamais, mais de lui. Il ne chante autre chose et, dans cette pensée qui saute par-delà les soleils, dévore l'espace et bêle après l'infini, comme dirait Montaigne, il ne trouve rien de plus grand que cette misère même de la vie dont elle tâche sans cesse de se dégager. Ainsi la France,

depuis 1830, délire d'un réalisme idiot; l'infaillibilité du suffrage universel est prête à devenir un dogme qui va succéder à celui de l'infaillibilité du pape. La force du bras, le droit du nombre, le respect de la foule a succédé à l'autorité du nom, au droit divin, à la suprématie de l'esprit. La conscience humaine ne protestait pas dans l'antiquité; la Victoire était sainte, les dieux la donnaient, elle était juste; l'homme esclave se méprisait lui-même autant que son maître. Au M[oyen] A[ge], elle se résignait et subissait la malédiction d'Adam (à laquelle je crois au fond). Elle a joué la Passion pendant 15 siècles, Christ perpétuel qui, à chaque génération nouvelle, se recouchait sur sa croix. Mais voilà maintenant qu'épuisée de tant de fatigues elle paraît prête à s'endormir dans un hébètement sensuel, comme une putain sortant du bal masqué, qui sommeille à demi dans un fiacre, trouve les coussins doux tant elle est saoule, et se rassure en voyant dans la rue les gendarmes qui avec leurs sabres la protègent des gamins dont les huées l'insulteraient.

République ou Monarchie, nous ne sortirons pas de là de sitôt. C'est la résultante d'un long travail auquel tout le monde a pris part depuis De Maistre jusqu'au père Infantin, et les républicains plus que les autres. Qu'est-ce donc que l'Égalité si ce n'est pas la négation de toute liberté, de toute supériorité et de la nature elle-même? L'Égalité, c'est l'esclavage. Voilà pourquoi j'aime l'Art. C'est que là, au moins, tout est liberté dans ce monde des fictions. On y assouvit tout, on y fait tout, on est à la fois son roi et son peuple, actif et passif, victime et prêtre. Pas de limites; l'humanité est

pour vous un pantin à grelots que l'on fait sonner au bout de sa phrase comme un bateleur au bout de son pied (je me suis souvent, ainsi, bien vengé de l'existence; je me suis repassé un tas de douceurs avec ma plume; je me suis donné des femmes, de l'argent, des voyages), comme l'âme courbée se déploie dans cet azur qui ne s'arrête qu'aux frontières du Vrai. Où la Forme, en effet, manque, l'idée n'est plus. Chercher l'un, c'est chercher l'autre. Ils sont aussi inséparables que la substance l'est de la couleur et c'est pour cela que l'Art est la vérité même. Tout cela, délayé en vingt leçons au Collège de France, me ferait passer, près de beaucoup de petits jeunes gens, de messieurs forts et de femmes distinguées, pour grand homme pendant quinze jours.

Une chose qui prouve, selon moi, que l'Art est complètement oublié, c'est la quantité d'artistes qui pullulent. Plus il y a de chantres à une église, plus il est à présumer que les paroissiens ne sont pas dévots. Ce n'est pas de prier le bon Dieu que l'on s'inquiète, ou de cultiver son jardin, comme dit Candide, mais d'avoir de belles chasubles. Au lieu de traîner le public à sa remorque, on se traîne à la sienne. Il y a plus de bourgeoisie pur dans les gens de lettres que dans les épiciers. Que font-ils en effet, si ce n'est de s'efforcer, par toutes les combinaisons possibles, de flouer la pratique, et en se croyant honnêtes encore! (c'est-à-dire artistes), ce qui est le comble du bourgeois. Pour lui plaire, à la pratique, Béranger a chanté ses amours faciles, Lamartine les migraines sentimentales de son épouse, et Hugo même, dans ses grandes pièces, a lâché à son adresse des tirades sur l'humanité, le

progrès, la marche de l'idée, et autres balivernes auxquelles il ne croit guère. D'autres, restreignant leur ambition, comme Eugène Süe, ont écrit pour le Jockey Club des romans du grand monde, ou bien pour le faubourg Saint-Antoine des romans arsouille, comme les *Mystères de Paris*. Le jeune Dumas, pour le quart d'heure, va se concilier à perpétuité toute la loretanerie avec sa *Dame aux Camélias*. Je défie aucun dramaturge d'avoir l'audace de mettre en scène sur le boulevard un ouvrier voleur. Non : là il faut que l'ouvrier soit honnête homme, tandis que le monsieur est toujours un gremlin, de même qu'aux Français la jeune fille est pure, car les mamans y conduisent leurs demoiselles. Je crois donc cet axiome vrai, à savoir, que l'on aime le mensonge, mensonge pendant la journée et songe pendant la nuit. Voilà l'homme. Excellente narration du vieux Villemain et description de la mère Hugo.

Bouilhet ne viendra pas à Paris (à ce que je pense) de si tôt. Les nouveaux règlements universitaires lui ont retiré du coup quinze cents francs.

Trois heures viennent de sonner. Le jour paraît, mon feu est éteint, j'ai froid et vais me coucher.

Combien de fois déjà dans ma vie n'ai-je pas vu le jour vert du matin paraître à mes carreaux ! Autrefois, à Rouen, dans ma petite chambre de l'Hôtel-Dieu, à travers un grand acacia ; à Paris, dans la rue de l'Est, sur le Luxembourg ; en voyage, dans les diligences ou sur les bateaux, etc.

Adieu, ma chère amie, ma chère maîtresse.

A toi.

322. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche 3 heures [23 mai].

La mauvaise nouvelle que tu m'as envoyée ce matin, pauvre chère amie, ne m'a surpris qu'à moitié. J'avais été hier, pendant toute la journée, dans un état de langueur étrange comme si j'eusse subi le contre-coup des angoisses que tu éprouvais en ce moment. Ne te désespère pas. Remonte-toi. Je sais que cela est plus facile à dire qu'à faire, mais on se sauve de tout par l'orgueil. Il faut de chaque malheur tirer une leçon et rebondir après les chutes.

Pour le drame que tu médites, rumine bien le plan et aie toujours en vue l'action, l'effet. Ils ont trouvé mauvais (pour leur usage) le changement de décoration au second acte. Tu te rappelles que je t'avais fait cette objection. Tout ce qui sort de la ligne commune effraie. « Sus à l'originalité ! » C'est le cri de guerre intérieur de toutes les consciences. Garde ta pièce telle qu'elle est ; la changer serait la gâter. Si l'on ne *protégeait pas les arts*, au lieu du Théâtre Français il y en aurait dix autres et où tu pourrais te faire jouer. Mais qu'y faire ? Rester dans sa tente et y rebattre sur l'enclume son épée.

Quand tu auras un succès, un jour ou l'autre, tu redonneras ta pièce. D'ici là, garde-la pour toi ; la publier serait la perdre pour l'avenir. Attendre est un grand mot et une grande chose. Je suis aussi découragé que toi pour le moment. Mon

roman m'ennuie; je suis stérile comme un caillou. Cette première partie qui devait être finie d'abord à la fin de février, puis en avril, puis en mai, ira jusqu'à la fin de juillet. A chaque pas je découvre dix obstacles. Le commencement de la deuxième partie m'inquiète beaucoup. Je me donne un mal de chien pour des misères; les phrases les plus simples me torturent. Je ne veux pas aller à Paris (n'ait pas peur) avant d'être quitte de cette première partie. Mais comme je t'ai promis de te voir à la fin de ce mois et que, d'autre part, j'en ai bien besoin aussi, moi, voici ce que je te propose : un des jours de la fin de la semaine prochaine, vers le 3 ou le 4 juin, je t'écrirai pour te donner rendez-vous à Mantes, si tu veux, dans notre ancien hôtel, et nous y passerons 24 heures seuls, loin de tous. Une bonne journée à deux vaudra bien cinq ou six visites que je te ferai à Paris, chez toi et avec de l'entourage, et ne me coupera pas mon travail comme un arrêt d'une semaine, à un moment où j'ai besoin de ne pas perdre *le fil de mes pensées*. Dis-moi si ce plan te sourit.

Moi aussi je passerai plus tard par des journées comme tu en as eu une hier. Quand j'aurai fini ma *Bovary* et mon conte égyptien (dans deux ans), j'ai deux ou trois idées de théâtre que je mettrai à exécution, mais bien décidé d'avance à ne faire aucune concession, à n'être jamais joué ou sifflé.

Si j'arrive jamais à une *position*, comme on dit, ce sera à travers tout, et malgré toute considération de réussite. Je serai écrasé ou j'écraserai. Si j'ai en moi quelque valeur, ce parti pris (que je n'ai jamais pris mais qui est venu de lui-même) doit

l'augmenter. Si je n'en ai aucune, c'est au moins quelque chose que cet entêtement. Mais j'éprouve, en revanche, de belles lassitudes, de fiers ennuis, et des saouleurs de moi, à me vomir moi-même si je pouvais.

Ça me fera bien de te voir, de m'appuyer la tête sur ton pauvre cœur plein de moi, de causer en regardant tes yeux.

Adieu, chère amour, à bientôt, un long baiser sur tes lèvres.

A toi.

323. À LA MÊME.

[Croisset, 30 mai 1852.]

*Il faut se méfier des meilleures affections*, telle est la morale que je tire de ta lettre. Si le discours<sup>(1)</sup> de Musset qui m'horripile t'a paru charmant et que tu trouves également charmant ce que j'ai pu faire ou ferai, qu'en conclure?

Mais où se réfugier, mon Dieu! Où trouver un homme? Fierté de soi, conviction de son œuvre, admiration du Beau, tout est donc perdu? La fange universelle où l'on nage jusqu'à la bouche emplit donc toutes les poitrines? A l'avenir, et je t'en supplie, ne me parle plus de ce que l'on fait dans le monde, ne m'envoie aucune nouvelle, dispense-moi de tout article, journal, etc. Je peux fort bien me passer de Paris et de tout ce qui s'y brasse. Ces choses me rendent malade; elles me feraient deve-

(1) Prononcé à l'Académie Française, le 27 mai, en y prenant séance, succédant à M. Dupaty, vaudevilliste.

nir méchant et me renforcent d'autant dans un exclusivisme sombre qui me mènerait à une étroitesse catonienne. Que je me remercie de la bonne idée que j'ai eue de ne pas publier ! Je n'ai encore trempé dans rien ! Ma muse (quelque déhanchée qu'elle puisse être) ne s'est point encore prostituée, et j'ai bien envie de la laisser crêver vierge, à voir toutes ces véroles qui courent le monde. Comme je ne suis pas de ceux qui peuvent se faire un public et que ce public n'est pas fait pour moi, je m'en passerai. « Si tu cherches à plaire, te voilà déchu », dit Épictète. Je ne déchoirai pas. Le sieur Musset me paraît avoir peu médité Épictète, et cependant ce n'est pas l'amour de la vertu qui manque dans son discours. Il nous apprend que M. Dupaty était honnête homme et que c'est bien beau d'être honnête homme. Là-dessus, satisfaction générale du public. (Voir *Gabrielle*, de M. Émile Augier.) L'éloge des qualités morales, agréablement entrelacé à celui des qualités intellectuelles et mises ensemble au même niveau, est une des plus belles bassesses de l'art oratoire. Comme chacun croit posséder les premières, du même coup on s'attribue les secondes ! J'ai eu un domestique qui avait l'habitude de prendre du tabac. Je lui ai souvent entendu dire lorsqu'il prisait (pour s'excuser de son habitude) : « Napoléon prisait ». Et la tabatière en effet établissait certainement une certaine parenté entre eux deux, qui, sans abaisser le grand homme, relevait beaucoup le goujat dans sa propre estime.

Voyons un peu ce fameux discours. Le début est des plus mal écrits ; il y a une série de *que* de quoi faire vingt catogans. Je trouve ensuite du *res-*

pect qui va l'empêcher de parler (Musset respectant le sieur Dupaty!), la mort prématurée de son père et une jérémiade anodine sur les révolutions, lesquelles « interrompent pour un moment les relations de société ». Quel malheur ! Cela me rappelle un peu les filles entretenues, après 1848, qui étaient *désolées* : les gens comme il faut s'en allaient de Paris ; tout était perdu ! Il est vrai que, comme contrepoids, arrive l'éloge indirect de l'abolition de la torture ; la grande ombre de Calas passe, escortée d'un vers corsé :

Un beau trait nous honore encor plus qu'un beau livre.

Idée reçue et généralement admise, quoique l'un soit plus facile à faire que l'autre. J'ai pris bien des petits verres, dans ma jeunesse, avec le sieur Louis Fessard, mon maître de natation, lequel a sauvé quarante à quarante-six personnes d'une mort imminente et *au péril de ses jours*. Or, comme il n'y a pas quarante-six beaux livres dans le monde, depuis qu'on en fait, voilà un drôle qui, à lui tout seul, enfonce dans l'estime d'un poète tous les poètes. Continuons :

Éloge des écoliers reconnaissants envers leurs maîtres (flatterie indirecte aux professeurs ci-présents), et de rechef épigramme sur la liberté : *utile dulci* ; c'est le genre.

Enfin une phrase, et fort belle : « Le murmure de l'Océan, qui troublait encore cette tête ardente, se confondit dans la musique et un coup d'archet l'emporta. » Mais c'est l'Océan et la musique qui sont cause que la phrase est bonne. Quelque indifférent que soit le sujet en soi, il faut qu'il existe néanmoins. Or, lorsque de mauvaise foi on entonne

l'éloge d'un homme médiocre, qu'attendre, sinon une médiocrité? La forme sort du fond, comme la chaleur du feu.

Arrive le petit confiteur; là le poète appelle ses œuvres *des fautes d'enfant*, se blâme *des torts qu'il n'a plus* et traite l'école romantique de n'avoir pas le *sens commun*, quoiqu'il ne renie pas ses maîtres. Il y aurait eu ici de belles choses à dire sur la place d'Hugo, vide. Comment se priver de pareilles joies, comme se refuser à soi-même la volupté de scandaliser la Compagnie? Mais les *convenances* s'y opposaient; cela aurait fait de la peine à ce bon Gouvernement et c'eût été de mauvais goût. Mais en revanche nous avons, immédiatement après, l'éloge inattendu de Casimir Delavigne, *qui savait que l'estime vaut mieux que le bruit* et qui, en conséquence, s'est toujours traîné à la remorque de l'opinion, faisant les *Messéniennes* après 1815, *Le Paria* dans le temps du libéralisme, *Marino Faliero* lors de la vogue de Byron, *Les Enfants d'Édouard* quand on raffolait du drame moyen âge. Delavigne était un médiocre monsieur, mais Normand rusé qui épiait le goût du jour et s'y conformait, conciliant tous les partis et n'en satisfaisant aucun, un bourgeois s'il en fut, un Louis-Philippe en littérature. Musset n'a pour lui que des douceurs.

Louer des vers où se trouve celui-ci :

En quittant Raphaël, je souris à l'Albane.

et Anacréon à côté d'Homère! L'Albane est le père du rococo en peinture. M. de Voltaire l'aimait beaucoup. Ferney est plein de ses copies. Musset, qui a tant injurié Voltaire dans *Rolla*, mais qui devait faire son éloge à l'Académie (car il était

académicien), devait bien ce petit hommage à son peintre favori.

Suit l'éloge de l'opéra comique *comme genre*. Tout est du même tonneau; sans cesse l'exaltation du gentil, du charmant. Musset a été bien funeste à sa génération en ce sens. Lui aussi, morbleu, a chanté la grisette! et d'une façon bien plus embêtante encore que Béranger, qui au moins est en cela dans sa veine propre. Cette manie de l'étriqué (comme idée et comme œuvres) détourne des choses sérieuses, mais ça plaît; il n'y a rien à dire, on donne là dedans pour le quart d'heure. Nous allons revenir à Florian avant deux ans. Houssaye alors fleurira, c'est un berger.

Maintenant, un peu d'outrages aux grandes choses et aux grands hommes. Le travail du poète: *un noble exercice de l'esprit*. Vraiment! *Et quoi qu'on en puisse dire encore!* Quelle audace! Mais comme il y a des idées nobles et des idées apparemment qui ne le sont pas, *des routes grandes et sévères* et des routes petites et plaisantes (d'après la classification des genres bien entendu, 1<sup>o</sup> tragédies, 2<sup>o</sup> comédies, comédie sérieuse, comédie pour rire, etc.), il s'ensuit que Bossuet et Fénelon sont au-dessus de Molière (non académicien); *Télémaque* vaut mieux que le *Malade imaginaire*; pour les hommes graves, en effet, c'est une farce (tel est l'avis entre autres de M. Chéruel, professeur à l'École normale). N'importe, la petite route n'en est pas moins belle et à coup sûr elle doit être honorée (que de bonté!) *quand elle est suivie par un bonnête homme* (toujours l'honnête homme); autrement, non!

Ensuite un peu de patriotisme, le drapeau de l'Empire, de beaux faits dans la garde nationale.

Ce vers cité comme bon :

Les doux tributs des champs sur son onde tranquille!

et Tancrède qui est un type inimitable de poésie chevaleresque! Enfin, pour la conclusion, le bon exemple des gens qui meurent saintement escortés des sœurs de charité, lesquelles nous avons déjà vues plus haut en compagnie de l'idée chrétienne glorifiée.

Il y en a pour tous les goûts, si ce n'est pour le mien.

Quant à la réponse de Nisard, elle dégrade encore plus le sieur de Musset. De *Frank*, de *Rolla*, de *Bernerette*, pas un mot. Et il était là, lui! il avalait tout cela, il écoutait cette théorie que l'amour de Boileau est une *qualité sociale*. Il s'entendait dire que ses vers n'étaient pas sur leurs pieds et que les mères de famille daignaient l'approuver, une fois les enfants retirés. Avaler toutes ces grossièretés en public avec un habit vert sur le dos, une épée au côté et un tricorne à la main, cela s'appelle être honoré. Et voilà pourtant le but de l'ambition des gens de lettres! On attend ce jour-là pendant des années; ensuite on est posé, consacré. Ah! c'est que l'on vous voit, il y a des voitures sur la place, et il ne manque pas non plus de belles dames qui vous font des compliments après la cérémonie. Deux heures durant même, le public vous gratifie de cet empressement naïf qu'il témoigne tour à tour à Tom-Pouce, aux Osages<sup>(1)</sup>, à la planète Le Verrier, aux ascensions de Poittevin, aux premiers convois du

(1) Tribu de Peaux Rouges de l'Amérique du Nord.

chemin de fer de Versailles (rive droite). Et puis on figure le lendemain dans tous les journaux, entre la politique et les annonces.

Certes, il est beau d'occuper de la place dans les âmes de la foule, mais on y est les trois quarts du temps en si piètre compagnie, qu'il y a de quoi dégoûter la délicatesse d'un homme bien né.

Avouons que si aucune belle chose n'est restée ignorée, il n'est pas de turpitude qui n'ait été applaudie, ni de sot qui n'ait passé pour grand homme, ni de grand homme qu'on n'ait comparé à un crétin. La postérité change d'avis quelquefois (mais la tache n'en reste pas moins au front de cette humanité qui a de si nobles instincts), et encore ! Est-ce que jamais la France reconnaîtra que Ronsard vaut bien Racine ! Il faut donc faire de l'art pour soi, *pour soi seul*, comme on joue du violon.

Musset restera par ces côtés qu'il renie. Il a eu de beaux jets, de beaux cris, voilà tout. Mais le *parisien* chez lui entrave le poète ; le dandysme y corrompt l'élégance ; ses genoux sont raides de ses sous-pieds. La force lui a manqué pour devenir un maître ; il n'a cru ni à lui (?) ni à son art, mais à ses passions. Il a célébré avec emphase le *cœur*, le *sentiment*, l'amour avec toutes sortes d'*H*, au rabaissement de beautés plus hautes : « le cœur seul est poète », etc. Ces sortes de choses flattent les dames, maximes commodes qui font que tant de gens se croient poètes sans avoir fait un vers. Cette glorification du médiocre m'indigne. C'est nier tout art, toute beauté ; c'est insulter l'aristocratie du bon Dieu.

L'Académie française subsistera encore longtemps, quoiqu'elle soit fort en arrière de tout le

reste. Elle puise sa force dans la rage qu'ont les Français pour les distinctions. Chacun espère en être plus tard; je m'excepte. Du jour où elle a donné le premier prix Montyon, elle a avoué par là que la vie littéraire s'était retirée d'elle. N'ayant donc plus rien à faire et sentant les choses de sa compétence lui échapper, elle s'est réfugiée dans la vertu, comme font les vieilles femmes dans la dévotion.

Puisque je suis en veine de mauvaise humeur (et franchement j'en ai le cœur gros), je l'épuise. « Les jours d'orgueil où l'on me recherche, où l'on me flatte », dis-tu. Allons donc ! ce sont des jours de faiblesse, ceux-là, les jours dont il faut rougir. Tes jours d'orgueil, je vais te les dire. Les voici, tes jours d'orgueil ! Quand tu es chez toi, le soir, dans ta plus vieille robe, avec Henriette qui t'embête, la cheminée qui fume, gênée d'argent, etc., et que tu vas te coucher le cœur gros et la tête fatiguée; quand, marchant de long en large dans ta chambre, ou regardant le bois brûler, tu te dis que rien [ne] te soutient, que tu ne comptes sur personne, que tout te délaisse, et qu'alors, sous l'affaissement de la femme, la muse rebondissant, quelque chose cependant se met à chanter au fond de toi, quelque chose de joyeux et de funèbre, comme un chant de bataille, défi porté à la vie, espérance de sa force, flamboiement des œuvres à venir. Si cela te vient, voilà tes jours d'orgueil; ne me parle pas d'autres orgueils. Laisse-les aux faibles, au sieur Énault qui sera flatté d'entrer à la *Revue de Paris*, à Du Camp qui est enchanté d'être reçu chez M<sup>me</sup> Delessert, à tous ceux enfin qui s'honorent

assez peu pour que l'on puisse les honorer. Pour avoir du talent, il faut être convaincu qu'on en possède, et pour garder sa conscience pure, la mettre au-dessus de celles de tous les autres. Le moyen de vivre avec sérénité et au grand air, c'est de se fixer sur une pyramide quelconque, n'importe laquelle, pourvu qu'elle soit élevée et la base solide. Ah ! ce n'est pas toujours amusant et l'on est tout seul ; mais on se console en crachant d'en haut.

Encore un mot relativement à ma mère. Sans nul doute qu'elle ne t'ait reçue de son mieux, si vous vous fussiez rencontrées d'une façon ou d'une autre. Mais quant à en être *flattée* (ne prends pas ceci pour une brutalité gratuite), apprends qu'elle n'est flattée de rien, la bonne femme. Il est fort difficile de lui plaire ; elle a dans toute sa personne je ne sais quoi d'imperturbable, de glacial et de naïf qui vous démonte. Elle se passe de principes encore plus aisément que d'expansions. Toute en constitution vertueuse, elle déclare impudemment qu'elle ne sait pas ce que c'est que la vertu, et ne lui avoir jamais fait un sacrifice.

Elle me disait ce soir que je *m'aigrissais*. Je tourne peut-être en effet à la vieille fille. Tant pis ; la figure du Misanthrope est une des plus sottes que l'on puisse avoir. Oui, je deviens vieux, je ne suis pas du siècle, je me sens étranger au milieu de mes compatriotes tout autant qu'en Nubie, et je commence sérieusement à admirer le prince Président qui ravale sous la semelle de ses bottes cette noble France. J'irais même lui baiser le derrière, pour l'en remercier personnellement, s'il n'y avait une telle foule que la place est prise.

Dimanche soir.

Je serai jeudi prochain à Mantes à 5 h. 15. Tu peux prendre le convoi de 3 h. 25 et commander le dîner si tu as le temps. Je t'attends au débarcadère. Adieu, mille baisers.

A toi. G.

---

324. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Mercredi, minuit [9 juin 1852]. \*

Le même jour que j'ai appris la mort de Pradier<sup>(1)</sup> (dimanche), j'en ai appris deux autres, celle d'un de mes camarades<sup>(2)</sup> de collège (cousin de mon beau-frère), qui vient de crever à Alger où il se promenait, et celle d'une jeune femme, ancienne amie de ma sœur, qui dépérit d'une maladie de poitrine causée par des chagrins d'amour. La dernière fois que j'ai vu l'un, c'est il y a cinq à six mois, ici, à Croisset, sur la terrasse de mon jardin où il fumait avec moi. La dernière fois que j'ai vu la seconde, c'est il y a une douzaine d'années, à la campagne, dans le château de son tuteur; nous montions une côte ensemble, dans un bois, elle avait très chaud et marchait avec peine.

Ce pauvre Pradier, je le regrette! Aimable et charmante nature! Qu'il lui a manqué peu de

(1) 5 juin 1852.

(2) Fauvel.

chose, à cet homme, pour être un grand homme tout à fait : un peu plus de sérieux dans l'esprit et moins de banalité dans le caractère. Il n'en restera pas moins comme le premier sculpteur de son temps. Nous étions à Rosny pendant qu'il se mourait; il n'en est pas moins mort et nous n'en avons pas moins joui. Voilà l'éternelle, lamentable et sérieuse ironie de l'existence. C'est il y a six ans à cette époque, dans ce mois-ci, que nous nous sommes connus chez lui. Pauvre homme! J'en suis resté ahuri toute la journée. Je pourrais déjà faire un volume nécrologique respectable de tous les morts que j'ai connus. Quand on est jeune, on associe la réalisation future de ses rêves aux existences qui vous entourent. A mesure que ces existences disparaissent, les rêves s'en vont. J'ai bien éprouvé cela pour ma sœur, pour cette femme charmante dont je ne parle jamais par une pudeur de cœur qui me clôt la bouche. Avec elle j'ai enterré beaucoup d'ambitions, presque tout désir mondain de gloire. Je l'avais élevée, c'était un esprit solide et fin qui me charmait; elle s'est mariée à la vulgarité incarnée. Voilà les femmes.

La mort de Pradier me fait éprouver quelque chose d'égoïste assez honteux. Je suis fâché qu'il ne m'ait pas connu, moi qui l'admirais beaucoup. J'aurais voulu qu'un homme de sa trempe me distinguât de cette foule où je pataugeais autour de lui. Mais l'aurait[-il] pu d'ailleurs? Il avait peu le sens critique, notre ami. Sur son art même, je n'ai pu jamais en rien tirer, ce qui le rend supérieur à mes yeux, car c'était un homme d'instinct.

Tu te les rappelleras nos 48 heures de Mantes,

ma chère Louise. Ça a été de bonnes heures. Je ne t'ai jamais tant aimée ! J'avais dans l'âme des océans de crème. Toute la soirée ton image m'a poursuivi comme une hallucination. Il n'y a que depuis hier au soir que je me suis remis à travailler. Jusque-là j'ai passé mon temps dans le désœuvrement et la ruminatiôn des moments écoulés. *J'ai besoin de me calmer.*

Prends courage, un temps viendra où nous nous verrons plus souvent. Dans deux mois, quand ma première partie sera faite, j'irai passer quelques jours à Paris et au mois d'octobre nous retournerons à notre maison de campagne, voir jaunir les feuilles. Une fois mon roman fait, je prends un logement à Paris. Nous en ferons l'inauguration solennelle.

Adieu, je t'écrirai plus longuement la prochaine fois, à la fin de la semaine ou vers le commencement de l'autre.

Je t'embrasse, je te baise partout.

A toi, mon amour.

325. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche. 11 heures du soir.

Nous nous occupons présentement de ta pièce de *Pradier*<sup>(1)</sup>. Quand je dis nous, j'emploie un pluriel ambitieux, car Bouilhet, depuis une heure,

<sup>(1)</sup> Poème sur la mort de Pradier dans *Ce qui est dans le cœur des femmes*, 1 vol., Paris, 1852. Pour suivre les corrections des pages 435 et suivantes, voir à l'Appendice.

s'essouffle à refaire une strophe à laquelle je renonce. Je te dirai au bas de ma lettre nos observations. Il y a de bonnes choses dans ta pièce. Avec peu de corrections, elle peut être excellente.

J'ai repris mon travail. J'espère qu'il va aller, mais franchement *Bovary* m'ennuie. Cela tient au sujet et aux retranchements perpétuels que je fais. Bon ou mauvais, ce livre aura été pour moi un tour de force prodigieux, tant le style, la composition, les personnages et l'*effet sensible* sont loin de ma manière naturelle. Dans *Saint Antoine* j'étais chez moi. Ici, je suis chez le voisin; aussi je n'y trouve aucune commodité.

La lettre de l'Arménien m'a fait plaisir. Ce sont de rusés drôles que les Arméniens. Mets-toi en garde contre tout ce qui est oriental civilisé. Ces gens-là ont les vices des deux mondes. Avis. « Quand je retournerai en Orient... » dis-tu. Hélas la saison de ma migration est passée; je suis cloué et pour longtemps! J'aurais pourtant bien besoin d'eaux de Jouvence. Au fond je me sens las. Après les leçons de géographie que je donne à ma nièce, je reste quelquefois à regarder la carte avec des mélancolies sombres que je tais. Oh! la vie est trop courte et trop longue.

C'est un homme charmant que ce capitaine. Il te fait mon éloge (discrètement, par savoir-vivre, devinant son auditeur) et il admire l'*Ane d'or*. Vivent mes compatriotes! Mets-toi à ce bouquin et dévore-le. Je ne m'étonne point que le Philosophe se soit récréé. C'est du vin trop fort pour lui; il l'épouvante. Moi, j'aime les choses qui me font peur. A propos de peur, j'ai frémi à

l'histoire de ta chauve-souris. La superstition est le fond de la religion, la seule vraie, celle qui survit sous toutes les autres. Le dogme est une affaire d'invention humaine. Mais la superstition est un sentiment éternel de l'âme et dont on ne se débarrasse pas. Aujourd'hui, Rouen a été plein de processions, de reposoirs. Quelle bête chose que le peuple ! Jusqu'à présent on a respecté cette idée. Celles de royauté, d'autorité, de droit divin, de noblesse ont été bafouées ; le peuple seul restait debout. Il faut qu'il se traîne si bas dans l'ignominie et la bêtise qu'on le prenne en pitié à son tour et qu'il soit bien reconnu qu'il n'y a rien de sacré. Le siècle m'ennuie prodigieusement. De quelque côté que je me tourne, je n'y vois que misère. Des mots, des mots, et quels mots !

Ce que Gautier dit de Pradier dans le feuilleton que tu m'as envoyé est bien sec ; rien d'ému. Quel éreintement on aperçoit ! C'est qu'à force de jouer du violon sur son cœur, les cordes s'en détendent. Les gens de lettres sont des putains qui finissent par ne plus jouir. Ils traitent l'art comme celles-ci les hommes, lui sourient tant qu'ils peuvent, mais ne l'aiment plus, et tout s'avachit ensemble. Ame et style, poitrine et cœur.

Je me suis gaudy des détails sur la mère R... J'aime toujours à connaître l'envers des choses. A la bonne heure ! je l'estime et la balle du père R... cultivant ses roses est carrée. Le mari aux dehors non poétiques, ayant au fond des goûts plus propres que Madame, j'aime ça ; et jugez ensuite sur l'étiquette ! Depuis qu'il sait qu'elle est *légère*, Bouilhet est très excité.

Nous avons été très tristes aujourd'hui. Pourquoi? Je n'en sais rien. Était-ce le ciel, le carillon des processions que nous entendions au loin, où l'éternel sujet : l'avenir?

J'ai lu l'*Homère* de Lamartine. Pour du Lamartine, je l'aime assez. Mais je soutiendrai toujours que ce n'est pas là un écrivain et je t'en persuaderai en une demi-heure, quand tu voudras, preuves en main. Toute la partie narrative est la meilleure, mais qu'il y avait mieux à dire sur Homère! Les premières pages de la *Longueville* du Philosophe sont bien entortillées; il vise trop au xvii<sup>e</sup> siècle et s'y embrouille souvent dans des tournures lourdes de *que*, de *qui*, etc. J'aime les phrases nettes et qui se tiennent droites, debout tout en courant, ce qui est presque une impossibilité. L'idéal de la prose est arrivé à un degré inouï de difficulté; il faut se dégager de l'archaïsme, du mot commun, avoir les idées contemporaines dans leurs mauvais termes, et que ce soit clair comme du Voltaire, touffu comme du Montaigne, nerveux comme du La Bruyère et ruiselant de couleur, toujours.

Hier, j'ai été avec ma mère à la campagne voir le père et la mère de ce jeune homme mort à Alger (comme je te l'ai dit). C'est une maison entourée de grands arbres; le vent soufflait dans les tilleuls, des chiens de chasse hurlaient. J'ai eu là un bon frisson dans le dos. Le père, pauvre bonhomme de près de 80 ans, m'a embrassé en pleurant, sanglotant, crachant, râlant. C'était un sale et lamentable spectacle. Je les connais de longue date ces aspects de deuil.

PRADIER. — *Pourquoi ce cortège funèbre est un*

peu Delavigne de tournure, mais il faudrait tout changer; garde-le.

*Ce sont de blanches théories*, etc., très bon, très bon.

N'es-tu pas le fils de la Grèce  
*enchanteresse*

atroce.

Variante :

N'es-tu pas le fils de la Grèce  
Un des plus grands, un des plus beaux ?  
Sous ton ciseau qui la caresse,  
Chaque nymphe, chaque déesse  
Sort radieuse des tombeaux.

La strophe qui suit a d'abord son premier vers mauvais : les *blondes ombres* est bien dur et puis qu'est-ce que les *ombres d'Homère* qui sont filles de Phidias et *revivent vierges en palpitant sous ta paupière*? Elle est fort difficile à changer.

Voici donc deux variantes dont je ne suis guère fou, mais qui valent peut-être un peu mieux :

Lorsque la forme juvénile

(hum! hum! c'est juvénile)

S'élançait du bloc, dans tes bras,  
Le marbre, à ton geste docile,  
Croyait revoir le front tranquille  
De Praxitèle ou Phidias.

ou mieux peut-être :

Quand la forme blanche et pudique  
S'élançait du bloc, dans tes bras,  
Le marbre ému, rêvant l'attique,  
Croyait sentir l'étreinte antique  
De Praxitèle ou Phidias.

Je supprimerais complètement la strophe

Splendeur, beauté, etc.

Se *condensaient*...

*mariaient*

L'homme antique à l'homme nouveau

qui est d'explication et qui coupe le mouvement figuré. Elle arrête la marche et n'est pas bonne en soi.

O peuple immortel de statues, etc.

et la suivante, très bon; garde-toi bien de changer :

Dianes effleurant les grèves

qui est le meilleur vers de toute la pièce.

Au lieu de *venez glorifier sa mort*, qui me semble fort plat : *Venez pleurer! le maître est mort!*

Ici, le mouvement me semble très fini et qu'il n'y a plus rien à dire. Je m'arrêteraï là; ou bien si tu veux faire une queue pour la Sapho, fais alors une seule strophe pour Sapho seule, mais rythmée.

... et toi, etc.

Symbole si *triste* et si *beau*

Poésie, amour, *double* flamme,

Marbre où la lyre se fait femme,

Viens et marche en tête, ô Sapho!

mauvais : qu'est-ce qu'un marbre où une lyre se fait femme?

A celui, etc.

Souffle...

Tu as un souffle plus loin et là

... au fier Créateur, au doux maître

bon

... l'être

L'immortalité.

## II

1<sup>re</sup> Excellente.

2<sup>e</sup> Les deux premiers vers charmants.

... *empires tombés,*

tu as, tout à la fin,

... la poudre des empires.

*Ainsi que de fraîches Hébés*

est bien mauvais; une *fraîche Hébé*, archi-commun; plus bas, d'ailleurs, *frais paysage*. Dans la fin de la strophe suivante il y a du vague : *onde, quiétude, sérénité*, cela patauge.

Puis ils diront ta mort si douce, si rapide

si douce *et* si rapide plus harmonieux.

Qu'elle a glacé...

très beau, et la fin est bonne aussi, si ce n'est peut-être

... riante apothéose, etc.

La dernière image charmante.

Sur ce, très humiliés de n'avoir pu en trois heures rien trouver de mieux, nous allons nous coucher.

Adieu, pauvre chère amie, je t'embrasse avec mille tendresses profondes.

A toi. Ton G.

## 326. À LA MÊME.

[Croisset.] Samedi [12 juin 1852.]

Quoiqu'il soit une heure du matin et que j'aie écrit aujourd'hui pendant douze heures (sauf une pour mon dîner), il faut que je te dise combien je suis content de toi. C'est pour moi un *bonheur* que ta pièce<sup>(1)</sup>, chère Louise, un bonheur pour moi, comme j'en ai eu un pour toi, lorsque tu as eu ton prix. Il ne manque à cette pièce que très peu de chose pour en faire tout bonnement un petit chef-d'œuvre; et il n'y a pas de petits chefs-d'œuvre. Rythme, composition, nouveauté, tout y est; c'est bien, c'est bien. Je suis curieux de voir demain l'avis du confrère.

Mais moi j'en suis enchanté. Cette lettre partira demain par une occasion; elle t'arrivera le soir même. Qu'elle t'apporte donc un baiser d'ami, bien vigoureux et bien ému! Dans la première strophe :

Leurs serres de fleurs de l'Asie  
Avec toute leur poésie!!...

tu la montres la poésie; ton mot la gâte.

9° *méandre*<sup>(1)</sup>, vulgaire et lâche, ne présente rien à l'œil.

La *nef*, Lamartine, Tastu, Valmore, dames sensibles; va avec le barde, le destrier, etc.

3° *Morts radieux* est-il le mot propre?

4° Exquise d'un bout à l'autre, mais c'est le

<sup>(1)</sup> *Les Résidences royales*. Voir Appendice.

banc des orangeries qu'il faut lire et non *les bancs des orangeries*.

5° Un peu de confusion dans l'idée, mais d'excellents détails, des vers charmants :

Courent sur le marbre des frises.

6° *Les gais conteurs et les poètes*, trop de deux idées; une seule. Comme... les plus beaux vers... des poètes.

7° *A la lèvres monte l'Amour*, un peu brusque??

8° *A la calme étendue*, n'est pas raide.

9° Il est fâcheux que nous avons déjà vu les reines.

Voici un vers :

Où les reines buvaient du lait,

dont je fais un cas énorme. Il y a là plus de vraie poésie que dans toutes les tartines sur Dieu, l'âme, l'humanité, qui bourrent ce qu'on appelle les pièces de résistance. Ça ne saute pas à l'œil comme une pensée à grand effet; mais quelle vérité bien dite, et que c'est profond du *sentiment de la chose!* Il faut ainsi que tout sorte du sujet, idées, comparaisons, métaphores, etc. C'est là la griffe du lion, sois-en sûre, et comme la signature de la nature elle-même dans les œuvres. Un volume de pièces comme celle-là (une fois ces corrections faites, et qui du reste sont faciles) ne le céderait à quoi que ce fût; voilà mon avis. Quel joli refrain, et d'un singulier balancement!

Il n'y a qu'aujourd'hui de toute la semaine que j'aie un peu bien travaillé. Un paragraphe qui me manquait depuis cinq jours m'est enfin, je crois,

arrivé avec sa tournure. Quelle difficulté qu'une narration psychologique, pour ne pas toujours rabâcher les mêmes choses!

Du Camp m'a envoyé ses photographies. Je viens de lui écrire un mot pour le remercier. Si la *Revue de Paris* commence à décliner, voilà mes prédictions qui commencent à se vérifier. Il sera peut-être complètement coulé que je ne serai pas encore à flot. Lui qui devait me prendre à son bord, je lui tendrai peut-être la perche. Non, je ne regrette pas d'être resté si tard en arrière. Ma vie, du moins, n'a jamais bronché. Depuis le temps où j'écrivais en demandant à ma bonne les lettres qu'il fallait employer pour faire les mots des phrases que j'inventais, jusqu'à ce soir où l'encre sèche sur les ratures de mes pages, j'ai suivi une ligne droite, incessamment prolongée et tirée au cordeau à travers tout. J'ai toujours vu le but se reculer devant moi, d'années en années, de progrès en progrès. Que de fois je suis tombé à plat ventre au moment où il me semblait le toucher! Je sens pourtant que je ne dois pas mourir sans avoir fait rugir quelque part un style comme je l'entends dans ma tête et qui pourra bien dominer la voix des perroquets et des cigales. Si jamais ce jour que tu attends, où l'approbation de la foule viendra derrière la tienne, arrive, les trois quarts et demi du plaisir que j'en aurai seront à cause de toi, pauvre chère femme, qui m'as tant aimé. Mon cœur n'est pas ingrat; il n'oubliera jamais que ma première couronne, c'est toi qui l'as tressée et qui me l'as posée sur le front avec tes meilleurs baisers. Eh bien, il y a des choses plus voisines, que j'envie davantage

que ce tapage que l'on partage avec tant de monde. Sait-on, quelque connu que l'on soit, sa juste valeur? Les incertitudes de soi que l'on a dans l'obscurité, on les porte dans la célébrité. Que de gens, parmi les plus forts, en sont morts rongés, à commencer par Virgile qui voulait brûler son œuvre! Sais-tu ce que j'attends? C'est le moment, l'heure, la minute où j'écrirai la dernière ligne de quelque longue œuvre mienne, comme *Bovary* ou autres, et que, ramassant de suite toutes les feuilles, j'irai te les porter, te les lire de cette voix spéciale avec quoi je me berce, et que tu m'écouteras, que je te verrai t'attendrir, palpiter, ouvrir les yeux. Je tiendrai là ma jouissance de toutes les manières. Tu sais que je dois prendre au commencement de l'autre hiver un logement à Paris. Nous l'inaugurerons, si tu veux, par la lecture de *Bovary*. Ce sera une fête.

L'Arménien *t'a fait de l'effet*. Que serait-ce si tu avais vu des gens de la Mecque en costume, ou des jeunes gens grecs de la campagne! Les Arméniens ne sont généralement pas beaux : ils ont un nez d'oiseau de proie et des dents bombées, race de gens d'affaires, drogmans, scribes et politiques de tout l'Orient. Je crois que celui-ci, en question, désire conquérir des femmes illustres. Il se doit cela en sa qualité d'homme civilisé. S'il te proposait quelque affaire d'argent, rappelle-toi l'avertissement. Je crois à la *race* plus qu'à l'éducation. On emporte, quoi qu'en ait dit Danton, la patrie à la semelle de ses talons et l'on porte au cœur, sans le savoir, la poussière de ses ancêtres morts. Quant à moi, je ferais là-dessus, personnellement, une démonstration par  $A + B$ . Il en est

de même en littérature. Je retrouve toutes mes origines dans le livre que je savais par cœur avant de savoir lire, *Don Quichotte*, et il y a de plus, par dessus, l'écume agitée des mers normandes, la maladie anglaise, le brouillard puant. Adieu, mille et mille baisers; je suis éreinté et vais me coucher. A toi.

---

327. À MAXIME DU CAMP.

Croisset, 1852 [26 juin].

MON CHER AMI,

Tu me parais avoir à mon endroit un tic ou vice rédhibitoire. Il ne m'embête pas, n'aie aucune crainte. Mon parti est pris là-dessus depuis longtemps.

Je te dirai seulement que tous ces mots : *se dépêcher, c'est le moment, il est temps, place prise, se poser, hors la loi*, sont pour moi un vocabulaire vide de sens. C'est comme si tu parlais à un Algonquin. Comprends pas.

*Arriver*, à quoi? A la position de MM. Murger, Feuillet, Monselet, etc., Arsène Houssaye, Taxile Delord, Hippolyte Lucas et soixante-douze autres avec? Merci.

*Être connu* n'est pas ma principale affaire, cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités. D'ailleurs, sur ce chapitre même, sait-on jamais à quoi s'en tenir? La célébrité la plus complète ne vous assouvit point et l'on meurt presque toujours dans l'incertitude de son propre nom, à moins d'être un sot. Donc l'illustration ne vous classe pas plus à vos yeux que l'obscurité.

Je vise à mieux, à me plaire. Le succès me paraît être un résultat et non pas le but. Or j'y marche, vers ce but, et depuis longtemps il me semble, sans broncher d'une semelle, ni m'arrêter au bord de la route pour faire la cour aux dames, ou dormir sur l'herbette. Fantôme pour fantôme, après tout, j'aime mieux celui qui a la stature plus haute.

Périssent les Etats-Unis plutôt qu'un principe ! Que je crève comme un chien, plutôt que de hâter d'une seconde ma phrase qui n'est pas mûre.

J'ai en tête une manière d'écrire et gentillesse de langage à quoi je veux atteindre. Quand je croirai avoir cueilli l'abricot, je ne refuse pas de le vendre, ni qu'on batte des mains s'il est bon. D'ici là, je ne veux pas flouer le public. Voilà tout.

Que si, dans ce temps-là, il n'est plus temps et que la soif en soit passée à tout le monde, tant pis. Je me souhaite, sois-en sûr, beaucoup plus de facilité, beaucoup moins de travail et plus de profits. Mais je n'y vois aucun remède.

Il se peut faire qu'il y ait des occasions propices en matière commerciale, des veines d'achat pour telle ou telle denrée, un goût passager des chalands qui fasse hausser le caoutchouc ou renchérir les indiennes. Que ceux qui souhaitent devenir fabricants de ces choses se dépêchent donc d'établir leurs usines, je le comprends. Mais si votre œuvre d'art est bonne, si elle est *vraie*, elle aura son écho, sa place, dans six mois, six ans, ou après vous. Qu'importe !

C'est là qu'est le *souffle de vie*, me dis-tu, en

parlant de Paris. Je trouve qu'il sent souvent l'odeur des dents gâtées, ton souffle de vie. Il s'exhale, pour moi, de ce Parnasse où tu me convies, plus de miasmes que de vertiges. Les lauriers qu'on s'y arrache sont un peu couverts de merde, convenons-en.

Et à ce propos, je suis fâché de voir un homme comme toi renchérir sur la marquise<sup>(1)</sup> d'Escarbagnas, qui croyait que « hors Paris, il n'y avait pas de salut pour les honnêtes gens ». Ce jugement me paraît être lui-même provincial, c'est-à-dire borné. L'humanité est partout, mon cher monsieur, mais la blague plus à Paris qu'ailleurs, j'en conviens.

Certes, il y a une chose que l'on gagne à Paris, c'est le toupet; mais l'on y perd un peu de sa crinière.

Celui qui, élevé à Paris, est devenu néanmoins un véritable homme fort, celui-là était né demi-dieu. Il a grandi les côtes serrées et avec des fardeaux sur la tête, tandis qu'au contraire il faut être dénué d'originalité native si la solitude, la concentration, un long travail ne vous créent à la fin quelque chose d'approchant.

Quant à déplorer si amèrement ma vie neutralisante, c'est reprocher à un cordonnier de faire des bottes, à un forgeron de battre son fer, à un artiste de vivre dans son atelier. Comme je travaille de 1 heure de l'après-midi à 1 heure de l'après-mi-nuit *tous les jours*, sauf de 6 à 8 heures, je ne vois guère à quoi employer le temps qui me reste. Si

<sup>(1)</sup> La comtesse d'Escarbagnas, personnage de Molière dans la pièce de ce nom.

j'habitais en réalité la province ou la campagne, me livrant à l'exercice du domino, ou à la culture des melons, j'en concevrais le reproche. Mais si je m'abrutis, c'est Lucien, Shakespeare et écrire un roman qui en sont cause.

Je t'ai dit que j'irais habiter Paris quand mon livre serait fait et que je le publierais si j'en étais content. Ma résolution n'a point changé. Voilà ce que je peux dire, mais rien de plus.

Et crois-moi, mon ami, laisse couler l'eau. Que les querelles littéraires renaissent ou ne renaissent pas, je m'en fous. Qu'Augier réussisse, je m'en contrefous, et que Vacquerie et Ponsard élargissent si bien leurs épaules qu'ils me prennent toute ma place, je m'en archifous et je n'irai pas les déranger pour qu'ils me la rendent,

Sur ce je t'embrasse.

328. À LOUISE COLET.

*En partie inédite.*

[Croisset] Samedi soir [26 juin 1852].

Je viens d'écrire trois lettres, une à Trouville, à un capitaine, pour avoir 60 litres de rhum anglais, une à Henriette Collier pour qu'elle te ou me renvoie ton album et une au sieur Du Camp. Il y a, je crois, revirement. A propos de l'*Ulysse* de Ponsard il m'a écrit de but en blanc et il recommence à déplorer *amèrement*, c'est le mot, que je ne sois pas à Paris où ma place était entre Ponsard et Vacquerie. Il n'y a qu'à Paris qu'on vit, etc., etc. Je

mène une vie *neutralisante*. Je lui ai répondu strictement et serré sur ce chapitre. Je crois qu'il n'y reviendra plus et qu'il ne montrera ma lettre à personne. Je m'y suis tenu dans le sujet, mais je l'emplis. Ma lettre a quatre pages; en voici un paragraphe que je copie et qui te donnera une idée du ton : « C'est là qu'est le souffle de la vie, me  
« dis-tu. Je trouve qu'il sent l'odeur des dents gâ-  
« tées, ton souffle de vie. Il s'exhale pour moi, de  
« ce Parnasse où tu m'invites, plus de miasmes à  
« faire vomir que de vertiges. Les lauriers qu'on s'y  
« arrache sont un peu couverts de merde, conve-  
« nons-en.

« Et à ce propos, je suis fâché de voir un homme  
« d'esprit renchérir sur la marquise d'Escarbagnas,  
« laquelle croyait que « hors Paris, il n'y avait point  
« de salut pour les honnêtes gens ». Ce jugement  
« me paraît être lui-même provincial, c'est-à-dire  
« borné. L'humanité est partout, mon cher mon-  
« sieur, mais la blague plus à Paris qu'ailleurs, j'en  
« conviens », etc.

Ton long récit de la visite de Musset m'a fait une étrange impression. En somme, c'est un malheureux garçon. *On ne vit pas sans religion*. Ces gens-là n'en ont aucune, pas de boussole, pas de but. On flotte au jour le jour, tirailé par toutes les passions et les vanités de la rue. Je trouve l'origine de cette décadence dans la manie commune qu'il avait de prendre le sentiment pour la poésie.

Le mélodrame est bon où Margot a pleuré.

ce qui est un très joli vers en soi, mais d'une poétique commode. « Il suffit de souffrir pour chan-

ter», etc. Voilà des axiomes de cette école; cela vous mène à tout comme morale et à rien comme produit artistique. Musset aura été un charmant jeune homme et puis un vieillard; mais rien de planté, de rassis, de carré, de serein dans son talent ni sa personne (comme existence j'entends). C'est que, hélas! le vice n'est pas plus fécondant que la vertu. Il ne faut être ni l'un ni l'autre, ni vicieux, ni vertueux, mais au-dessus de tout cela. Ce que j'ai trouvé de plus sot et que l'ivresse même n'excuse pas, c'est la fureur à propos de la croix. C'est de la stupidité lyrique en action, et puis c'est tellement voulu et si peu senti. Je crois bien qu'il a peu écouté *Melaenis*. Ne vois-tu donc pas qu'il a été jaloux de cet étranger (Bouilhet) que tu te mettais à lui vanter après l'avoir repoussé (lui, Musset)? Il a saisi le premier prétexte pour rompre là les chiens.

Il eût été plus fort de ta part de souscrire à sa condition et puis, le soir de la lecture, de lui répondre par ses maximes «qu'il faut qu'une femme mente», et de lui dire «mon cher monsieur, allez à d'autres, je vous ai joué». S'il a envie de toi il lira ton poème; mais c'est un pauvre homme pour taire l'aveu que les petits journaux l'empêchent de tenir sa parole. Sa lettre d'excuse achève tout, car il ne promet encore rien; ce n'est pas franc. Ah mon Dieu! mon Dieu! quel monde!

Voilà plusieurs fois que je t'écris et que je ne pense pas à te parler de l'article de *Melaenis*. Si tu crois que monsieur Nefzer fera l'article, ça vaudrait mieux. Tâche de le savoir. Si non, nous rarrangerons un peu le tien et le reverrons.

Je n'aime pas tes corrections aux *Résidences*

*royales*<sup>(1)</sup> (nous verrons cela plus tard), ni ton sonnet. Tu mériterais bien que je te tirasse (excusez le subjonctif) les oreilles pour ton *réintroniser*, expression de droit canonique que tu me fourres là! Tu emploies quelquefois ainsi des mots qui me mettent en rage. Et puis le milieu du sonnet n'est pas plein. Il faut que tous les vers soient tendus dans un sonnet, et venant d'une seule haleine. La pièce de Bouilhet sur Pradier avait, dimanche dernier, 12 vers de faits. Il a dû supprimer le commencement qui était mauvais. Il m'apportera, j'espère, demain la chose finie.

Je suis harassé. J'ai depuis ce matin un pincement à l'occiput et la tête lourde comme si je portais dedans un quintal de plomb. *Bovary* m'assomme. J'ai écrit de toute ma semaine trois pages, et encore dont je ne suis pas enchanté. Ce qui est atroce de difficulté c'est l'enchaînement des idées et qu'elles dérivent bien naturellement les unes des autres.

Tu me parais, toi, dans une veine excellente; mais médite davantage. Tu te fies trop à l'inspiration et vas trop vite. Ce qui fait, moi, que je suis si long, c'est que je ne peux penser le style que la plume à la main et je patauge dans un gâchis continuel que je déblaye à mesure qu'il s'augmente. Mais pour des vers c'est plus net, la forme est toute *voulue*. La bonne prose pourtant doit être aussi précise que le vers, et sonore comme lui.

Je lis dans ce moment une charmante et fort belle chose, à savoir *Les États de la Lune*, de Cyrano

(1) Poème dans *Ce qui est dans le cœur des femmes*, 1 vol.

de Bergerac. C'est énorme de fantaisie et souvent de style.

Peux-tu me dire l'époque à peu près précise de la lecture de ton prix? Je pense avoir fini ma première partie à la fin du mois prochain. Nous irons à Trouville 15 jours au mois d'août. Si mon voyage à Paris se trouvait entre ces deux époques, ça m'arrangerait.

Adieu, chère femme bien-aimée, je t'embrasse sur le cœur. A toi, à toi.

Ton G.

Sais-tu que ton récit de la visite de Musset est crânement bien écrit, sans que tu t'en sois doutée peut-être; ça empoigne.

---

329. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Dimanche soir, minuit [27-28 juin 1852].

Voilà enfin la pièce sur Pradier. Si tu trouves le moyen de la faire paraître dans *les Débats*, *la Presse*, ou *le Pays*, jamais on ne se doutera que la publication vient de toi. Du Camp sera fort perplexé de savoir comment Bouilhet est arrivé à se faire imprimer dans un journal sans sa protection, et n'imaginera guère que [ce] soit l'auteur d'une pièce sur le même sujet. Ces façons sont peu dans les us de la gent de lettres, en effet.

Je suis encore sous l'impression de la visite de

Musset et suis curieux de voir la fin de l'histoire. On n'est pas plus goujat qu'il ne l'a été! C'est caduc et ignoble à la fois. Et voilà des gaillards qui ont des prétentions aux belles manières, à la gentilhommérie!

Je t'engage fort à ne plus lui faire aucune avance pour le rappel de sa promesse. Garde-toi le droit de le mépriser radicalement.

Au milieu de l'impression pénible que m'a donnée cette histoire, une consolation a surgi. C'est l'idée qu'il ne sort rien de bon de cette vie stupide. Si en la menant il faisait de bonnes œuvres; si, préoccupé de tant de misères, il restait malgré cela grand comme poète, là serait pour nous l'embêtement objectif. Mais non, plus rien! Son génie, comme le duc de Glocester, s'est noyé dans un tonneau et, vieille guenille maintenant, s'y effiloque de pourriture. L'alcool ne conserve pas les cerveaux comme il fait pour les fœtus.

Je n'en persiste pas moins dans mon dire relativement à l'*Ane d'or*, malgré l'avis du Philosophe et celui de Musset. Tant pis pour ces messieurs s'ils ne le comprennent pas et tant mieux pour moi si je me trompe. Mais s'il y a une vérité artistique au monde, c'est que ce livre est un chef-d'œuvre. Il me donne à moi des vertiges et des éblouissements. La nature pour elle-même, le paysage, le côté purement pittoresque des choses sont traités là à la moderne et avec un souffle antique et chrétien tout ensemble qui passe au milieu. Ça sent l'encens et l'urine, la bestialité s'y marie au mysticisme. Nous sommes bien loin encore de cela, nous autres, comme faisandage moral, ce qui me fait croire que la littérature française est encore jeune.

Musset aime la gaudriole. Eh bien ! pas moi. Elle sent l'esprit (que je l'exècre en art !). Les chefs-d'œuvre sont bêtes ; ils ont la mine tranquille comme les productions mêmes de la nature, comme les grands animaux et les montagnes. J'aime l'ordure, oui, et quand elle est lyrique, comme dans Rabelais qui n'est point du tout un homme à gaudriole. Mais la gaudriole est française. Pour plaire au goût français il faut cacher presque la poésie, comme on fait pour les pilules, dans une poudre incolore et la lui faire avaler sans qu'il s'en doute.

*P. S.* — Nous venons de relire la pièce ; nous en sommes saouls et n'en savons que penser. Juge-la toi-même et « fais-en ce que tu voudras » (Bouilhet) — « et tâche de la faire paraître » (moi).

Adieu, je t'embrasse tendrement. A toi.

Ton G.

330. À MAXIME DU CAMP.

[Croisset, début juillet 1852.]

MON CHER,

Je suis peiné de te voir si sensible. Loin d'avoir voulu rendre ma lettre *blesante*, j'avais tâché qu'elle fût tout le contraire. Je m'y étais, autant que je l'avais pu, renfermé dans les *limites du sujet*, comme on dit en rhétorique.

Mais pourquoi aussi recommences-tu ta rengaine et viens-tu toujours prêcher le régime à un homme qui a la prétention de se croire en bonne santé ? Je trouve ton affliction à mon endroit comique, voilà tout. Est-ce que je te blâme, moi, de vivre à Paris,

et d'avoir publié, etc. ? Lorsque tu voulais même, dans un temps, venir habiter une maison voisine de la mienne, à la campagne, ai-je applaudi à ce projet ? T'ai-je jamais conseillé de mener ma vie, et voulu mener ton *ingénieuse* à la lisière, lui disant : « Mon petit ami, il ne faut pas manger de cela, s'habiller de cette manière, venir ici, etc. ? » A chacun donc ce qui lui convient. Toutes les plantes ne veulent pas la même culture. Et, d'ailleurs, toi à Paris, moi ici, nous aurons beau faire ; si nous n'avons pas l'étoile, si la vocation nous manque, rien ne viendra ; et si au contraire elle existe, à quoi bon se tourmenter du reste ?

Tout ce que tu pourras me dire, je me le suis dit, sois-en sûr, blâme ou louange, bien et mal. Tout ce que tu ajouteras là-dessus ne sera donc que la redite d'une foule de monologues que je sais par cœur.

Encore un mot cependant. Le renouvellement littéraire que tu annonces, je le nie, ne voyant jusqu'à présent ni un homme nouveau, ni un livre original, ni une idée qui ne soit usée (on se traîne au cul des maîtres comme par le passé). On rabâche des vieilleries humanitaires ou esthétiques. Je ne nie pas la bonne volonté, dans la jeunesse actuelle, de créer une école, mais je l'en défie. Heureux si je me trompe ; je profiterai de la découverte.

Quant à *mon poste* d'homme de lettres, je te le cède de grand cœur, et j'abandonne la guérite, emportant le fusil sous mon bras. Je dénie l'honneur d'un pareil titre et d'une pareille mission. Je suis tout bonnement un bourgeois qui vit retiré à la campagne, m'occupant de littérature, et sans rien

demander aux autres : ni considération, ni honneur, ni estime même. Ils se passeront donc de mes lumières. Je leur demande en revanche qu'ils ne m'empoisonnent pas de leurs chandelles. C'est pourquoi je me tiens à l'écart.

Pour ce qui est de *les aider*, je ne refuserai jamais un service, quel qu'il soit. Je me jetterais à l'eau pour sauver un bon vers ou une bonne phrase, n'importe de qui. Mais je ne crois pas pour cela que l'humanité ait besoin de moi, pas plus que je n'ai besoin d'elle.

Modifie encore cette idée, à savoir que, si je suis seul, je *ne me contente pas de moi-même*. C'est quand je le serai, content de moi, que je sortirai de chez moi, où je ne suis pas gâté d'encouragements. Si tu pouvais voir au fond de ma cervelle, cette phrase, que tu as écrite, te semblerait une monstruosité.

Si ta conscience t'a ordonné de me donner ces conseils, tu as bien fait et je te remercie de l'intention. Mais je crois que tu l'étends aux autres, ta conscience, et que ce brave Louis<sup>(1)</sup> ainsi que ce bon Théo, que tu associes à ton désir de me façonner une petite perruque pour cacher ma calvitie, se foutent complètement de ma pratique ou, du moins, n'y pensent guère. « La calvitie de ce pauvre Flaubert », ils peuvent en être convaincus; mais désolés, j'en doute. Tâche de faire comme eux, prends ton parti sur ma calvitie précoce, sur mon irrémédiable encroûtement. Il tient comme la teigne; tes ongles se casseront dessus. Garde-les pour des besognes plus légères.

(1) Louis de Cormenin.

Nous ne suivons plus la même route, nous ne naviguons plus dans la même nacelle. Que Dieu nous conduise donc où chacun demande ! Moi, je ne cherche pas le port, mais la haute mer. Si j'y fais naufrage, je te dispense du deuil.

Je suis à toi.

---

331. À LOUISE COLET.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure du matin.  
[3-4 juillet 1852.]

Tes dernières lettres sont bien tristes, pauvre chère Louise. Tu m'as l'air découragée; *ne baisse pas*. Tu étais si bien il y a quelque temps; j'aime à te savoir calme là-bas pendant que je suis ici. Il y a bien des moments où, si je pouvais m'envoler vers toi, pour aller embrasser ta belle et bonne figure quand je me l'imagine triste et rêvant seule sur mille misères de la vie, je le ferais, va, et je m'en reviendrais. Espère, espère, tout est là; les voiles ne vont pas sans vent, les cœurs tombent quand le souffle leur manque. J'ai été bien affaissé toute cette semaine où j'ai fait à peu près une page. Comme j'ai envie que cette première partie soit achevée ! J'ai presque la conviction que c'est trop long et pourtant je n'y vois rien à retrancher, il y a tant de petites choses importantes à dire. Depuis hier au soir pourtant et surtout aujourd'hui, ça va mieux, le beau temps sans doute en est cause. Ce soleil m'a délecté et ce soir la lune. Je me sens, à l'heure qu'il est, frais et rajeuni.

Du Camp m'a répondu une lettre *bonhomme* et affligée. Je lui en ai renvoyé une autre du même tonneau (de vinaigre). Je crois qu'il sentira longtemps l'étourdissement d'un tel coup de poing et qu'il se le tiendra pour dit. Je suis très bon enfant jusqu'à un certain degré, jusqu'à une frontière (celle de ma liberté) qu'on ne passe pas. Or comme il a voulu empiéter sur mon territoire le plus personnel, je l'ai recalé dans son coin et à distance. Comme il me disait que l'on se devait aux autres, qu'il fallait s'aider, etc., que j'avais une mission et autres phrases, après lui avoir exprimé net que je me foutais radicalement de tout et de tous, j'ajoutais : « Les autres se passeront donc de mes lumières. Je leur demande en revanche qu'ils ne m'empoisonnent pas de leurs chandelles » et de même encre pendant quatre pages. Je suis un Barbare, j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. Normands, tous que nous sommes, nous avons quelque peu de cidre dans les veines; c'est une boisson aigre et fermentée et qui quelquefois fait sauter la bonde.

Nous reverrons demain, nous deux Bouilhet, l'article de *Melaenis*, puisque tu penses que ça vaut mieux. Mais il faudrait qu'il fût signé de quelqu'un du journal ou, tout au moins, que l'on ne sût pas que ça vient de toi, pour dérouter et voir un peu les revirements. Je voudrais savoir aussi la pièce de *Pradier* parue. Quelle immense chose que les *États du Soleil* de Bergerac! J'adore Babinet; voilà un homme qui admire l'*Ane d'or*.

J'ai beaucoup songé à Musset. Eh bien le fonds de tout cela c'est la Pose! Pour la Pose tout sert,

soi, les autres, le soleil, les tombeaux, etc., on fait du sentiment sur tout, et les pauvres femmes les trois quarts du temps y sont prises. C'est pour donner *une bonne idée de lui* qu'il te disait : essayez, j'ai échigné des Italiennes (laquelle idée d'Italiennes s'associe à celle de volcan; on voit toujours le Vésuve sous leur jupon. Erreur! l'Italienne se rapproche de l'Orientale et est molle à la fesse, « Folle à la messe », comme eût dit ce vieux Rabelais; mais n'importe, c'est une idée reçue), tandis que le pauvre garçon ne peut seulement peut-être pas satisfaire sa blanchisseuse. C'est pour paraître un homme à passions ardentes qu'il disait : « Moi, je suis jaloux, je tuerais une femme, etc. ». On ne tue pas les femmes, on a peur de la cour d'assises. Il n'a pas tué George Sand. C'est pour paraître un luron qu'il disait : « Hier j'ai failli assommer un journaliste ». Oui, failli, *car on l'a retenu*. C'est peut-être l'autre qui l'eût assommé. C'est pour paraître un savant qu'il disait : « Je lis Homère comme Racine ». Il n'y a pas, à Paris, vingt personnes qui en soient capables, et de ceux qui en font leur métier. Mais quand on s'adresse à des gens qui n'ont jamais étudié le susdit grec, on vous croit. Cela me rappelle ce bon Gautier me disant : « Moi, je sais le latin comme on le savait au moyen âge », et le lendemain je trouve sur sa table une traduction de Spinoza. « Pourquoi ne le lisez-vous pas dans l'original? — Ah! c'est trop difficile. » Comme on ment! Comme on ment en ce bas monde! Bref, les bras tendus aux arbres et les regrets dithyrambiques de sa jeunesse perdue me semblent partir du même sol. Elle sera émue, elle voudra (se dira-t-elle) me sauver, me relever, elle

y mettra son orgueil. Les femmes à prétentions justes se laissent prendre à ces sophismes, et l'on blague, l'on blague les larmes aux yeux. Enfin, comme bouquet du feu d'artifice, éblouissement de la débauche, les démons de feu (pour dire les garces), etc., etc. Mais j'ai donné dans tout cela aussi moi ! à 18 ans ! J'ai cru également que l'alcool et le bordel *inspiraient*. J'ai quelquefois, comme ce grand homme, mangé en un seul coup beaucoup d'argent à des processions mythologiques, mais j'ai trouvé tout cela aussi bête que le reste et aussi vide. Il faut être un piètre homme pour s'y tenir ; on en est bien vite rebattu. Si je suis, sous le rapport vénérien, un homme si sage, c'est que j'ai passé de bonne heure par une débauche supérieure à mon âge et intentionnellement, afin de savoir. Il y a peu de femmes que, de tête au moins, je n'ai déshabillées jusqu'au talon. J'ai travaillé la chair en artiste et je la connais. Je me charge de faire des livres à en mettre en rut les plus froids. Quant à l'amour, ç'a été le grand sujet de réflexion de toute ma vie. Ce que je n'ai pas donné à l'art pur, au métier en soi, a été là ; et le cœur que j'étudiais, c'était le mien. Que de fois j'ai senti à mes meilleurs moments le froid du scalpel qui m'entraît dans la chair ! *Bovary* (dans une certaine mesure, dans la mesure bourgeoise, autant que je l'ai pu, afin que ce fût plus général et humain) sera sous ce rapport, la somme de ma science psychologique et n'aura une valeur originale que par ce côté. En aura-t-il ? Dieu le veuille !

Tu me racontes au moins quelque chose, toi, dans tes lettres. Mais que puis-je te dire, que t'en-

tretenir des éternelles préoccupations de mon *moi* qui doivent finir par devenir fastidieuses? Mais c'est que je ne sais que cela. Quand je t'ai dit que je travaille et que je t'aime, j'ai tout dit.

Adieu donc, chère Louise bien-aimée, je t'embrasse tendrement.

A toi, à toi.

G.

La Rose Enault est quelque chose de gigantesque. Voilà du comique au moins!

332. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de lundi à mardi, 2 heures  
[5-6 juillet 1852.]

Je viens d'achever l'article sur *Melaenis*. Le tien, relu, ne m'a pas plu et celui que je viens de faire n'est guère meilleur. Si tu le trouves bon, tant pis pour toi. Bouilhet doit venir ce soir après ses leçons pour le voir. Nous le recalons encore et te l'enverrons.

Pour faire un article sur *Melaenis*, il m'eût fallu les coudées franches et pouvoir tout dire. A quelque jour je ferai *pour moi* ce travail. Il y aurait, à propos de ce poème, beaucoup à dire et du neuf, esthétiquement et archéologiquement parlant, mais aujourd'hui il s'agit tout bonnement d'en parler tant bien que mal et de *faire passer* un article favorable. Les turpitudes que j'ai mises à la fin n'ont point d'autre but.

Je rougis de tout point de cette ordure et moi qui te fais de si belles remarques sur ce que tu me montres, si je t'avais là, tu verrais un peu comme je déchiquetterais à belles dents le foutu style que je t'envoie. Peu importe. Je désire beaucoup que cet article paraisse et serais excessivement content si quelqu'un du journal voulait le signer. Je te recommande, bien entendu, l'anonyme le plus strict. Arrange-toi aussi de manière à ce que l'on ne se doute pas qu'il vient de toi. (Tu le feras recopier par la mère Hamelin.) Si aucun de ces messieurs ne veut le signer, mets un nom de hasard, mais vraisemblable. Si l'article semble trop long, tu supprimerais toute l'analyse et ferais un joint quelconque pour arriver jusqu'aux considérations, qu'il faut garder; et alors on ferait une longue citation (la taverne). Mais je crois que l'analyse n'est pas ennuyeuse et que le peu de vers que j'ai cités, étant bien choisis, donnent une idée, approximative hélas, du poème.

Arrange-nous cette affaire, bonne Musette. Nous serions flattés de pouvoir montrer indirectement à la *Revue de Paris* qu'on peut se passer d'elle. Il y a dans le dernier numéro une petite grosse flatterie directe de Musset à l'adresse de Bouilhet et une indirecte à la mienne. Je n'ai pas reçu de réponse à ma seconde lettre. En recevrai-je? J'en doute.

Mardi. [6 juillet.]

J'ai relu tout seul, et à loisir, ta dernière longue lettre, le récit de la promenade au clair de lune. J'aimais mieux la première, de toute façon, et

comme forme, et comme fond. N'est-ce pas qu'il s'est passé en toi quelque chose de trouble? Tu as eu beau dédaigner cette bouffée, elle ne t'en a pas moins tourné le cœur pendant quelque temps. Tu me comprendrais mal si tu croyais, pauvre chère Louise, que je t'adresse quelque reproche. On peut être maître de ce que l'on fait, mais jamais de ce que l'on sent. Je trouve seulement que tu as eu tort d'aller te promener une seconde fois avec lui. Tu l'as fait naïvement, je veux bien; mais, à sa place, je t'en garderais rancune. Il peut te prendre pour une coquette.

Il est dans les idées reçues qu'on ne va pas se promener avec un homme au clair de lune pour admirer la lune, et le sieur de Musset est diablement dans les idées reçues : sa vanité est de sang bourgeois. Je ne crois pas, comme toi, que ce qu'il a senti le plus soient les œuvres d'art. Ce qu'il a senti le plus, ce sont ses propres passions. Musset est plus poète qu'artiste, et maintenant beaucoup plus homme que poète — et un pauvre homme.

Musset n'a jamais séparé la poésie des sensations qu'elle complète. La musique, selon lui, a été faite pour les sérénades, la peinture pour le portrait et la poésie pour les consolations du cœur. Quand on veut ainsi mettre le soleil dans sa culotte, on brûle sa culotte et on pisse sur le soleil. C'est ce qui lui est arrivé. Les nerfs, le magnétisme, voilà la poésie. Non, elle a une base plus sereine. S'il suffisait d'avoir les nerfs sensibles pour être poète, je vaudrais mieux que Shakespeare et qu'Homère, lequel je me figure avoir été un homme peu nerveux. Cette confusion est impie.

J'en peux dire quelque chose, moi qui ai entendu, à travers des portes fermées, parler à voix basse des gens à trente pas de moi; moi dont on voyait, à travers la peau du ventre, bondir tous les viscères et qui parfois ai senti, dans la période d'une seconde, un million de pensées, d'images, de combinaisons de toute sorte qui jetaient à la fois dans ma cervelle comme toutes les fusées allumées d'un feu d'artifice. Mais ce sont d'excellents sujets de conversation et qui émeuvent.

La poésie n'est point une débilité de l'esprit, et ces susceptibilités nerveuses en sont une. Cette faculté de sentir outre mesure est une faiblesse. Je m'explique.

Si j'avais eu le cerveau plus solide, je n'aurais point été malade de faire mon droit et de m'ennuyer. J'en aurais tiré parti, au lieu d'en tirer du mal. Le chagrin, au lieu de me rester sur le crâne, a coulé dans mes membres et les crispait en convulsions. C'était une *dévi*ation. Il se trouve souvent des enfants auxquels la musique fait mal; ils ont de grandes dispositions, retiennent des airs à la première audition, s'exaltent en jouant du piano, le cœur leur bat, ils maigrissent, pâlisent, tombent malades, et leurs pauvres nerfs, comme ceux des chiens, se tordent de souffrance au son des notes. Ce ne sont point là les Mozarts de l'avenir. La *vocation* a été déplacée; l'idée a passé dans la chair où elle reste stérile, et la chair périt; il n'en résulte ni génie, ni santé.

Même chose dans l'art. La passion ne fait pas les vers, et plus vous serez personnel, plus vous serez faible. J'ai toujours péché par là, moi; c'est que je me suis toujours mis dans tout ce que j'ai fait.

A la place de *saint Antoine*, par exemple, c'est moi qui y suis; la *Tentation* a été pour moi et non pour le lecteur. *Moins on sent une chose, plus on est apte à l'exprimer comme elle est* (comme elle est toujours en elle-même, dans sa généralité et dégagée de tous ses contingents éphémères). Mais il faut avoir la faculté *de se la faire sentir*. Cette faculté n'est autre que le génie : *voir*, avoir le modèle devant soi, qui pose.

C'est pourquoi je déteste la poésie *parlée*, la poésie en phrases. Pour les choses qui n'ont pas de mots, le regard suffit. Les exhalaisons d'âme, le lyrisme, les descriptions, je veux de tout cela en style. Ailleurs, c'est une prostitution de l'art et du sentiment même.

C'est cette pudeur-là qui m'a toujours empêché de faire la cour à une femme. En disant les phrases *po-é-tiques* qui me venaient alors aux lèvres, j'avais peur qu'elle ne se dise : « Quel charlatan ! » et la crainte d'en être un effectivement m'arrêtait. Cela me fait songer à M<sup>me</sup> Cloquet qui, pour me montrer comme elle aimait son mari et l'inquiétude qu'elle avait eue durant une maladie de cinq à six jours qu'il avait faite, relevait son bandeau pour que je visse deux ou trois cheveux blancs sur sa tempe et me disait : « J'ai passé trois nuits sans dormir, trois nuits à le garder. » C'était en effet formidable de dévouement.

Sont de même farine tous ceux qui vous parlent de leurs amours envolés, de la tombe de leur mère, de leur père, de leurs souvenirs bénis, baissent des médailles, pleurent à la lune, délirent de tendresse en voyant des enfants, se pâment au théâtre, prennent un air pensif devant l'Océan.

Farceurs! farceurs! et triples saltimbanques! qui font le saut du tremplin sur leur propre cœur pour atteindre à quelque chose.

J'ai eu, aussi, moi, mon époque nerveuse, mon époque sentimentale, et j'en porte encore, comme un galérien, la marque au cou. Avec ma main brûlée j'ai le droit maintenant d'écrire des phrases sur la nature du feu. Tu m'as connu comme cette période venait de se clore, et arrivé à l'âge d'homme. Mais avant, autrefois, j'ai cru à la réalité de la poésie dans la vie, à la beauté plastique des passions, etc. J'avais une admiration égale pour tous les tapages; j'en ai été assourdi et je les ai distingués.

J'aurais pu t'aimer d'une façon plus agréable pour toi, me prendre à ta surface et y rester. C'est longtemps [ce] que tu as voulu. Eh bien non, j'ai été au fond. Je n'ai pas admiré ce que tu montrais, ce que tout le monde pouvait voir, ce qui ébahissait le public. J'ai été au delà et j'y ai découvert des trésors. Un homme que tu aurais séduit et dominé ne savourerait pas, comme moi, ton cœur aimant jusqu'en ses plus petits angles. Ce que je sens pour toi n'est pas un fruit d'été, à peau lisse, qui tombe de la branche au moindre souffle et épate sur l'herbe son jus vermeil. Il tient au tronc, à l'écorce dure comme un coco, ou garnie de piquants comme les figues de Barbarie. Cela vous blesse les doigts, mais contient du lait. Quel beau temps, Louise, comme le soleil brille! Tous mes volets sont fermés; je t'écris dans l'ombre. Voilà deux ou trois bien belles nuits. Quels clairs de lune! Je me sens en bon état physique et moral et j'espère que ma *Bovary* va reprendre un peu.

La chaleur me fait l'effet d'eau-de-vie; elle me sèche la fibre et m'excite.

J'attends Bouilhet. Un bon baiser, je fermerai ma lettre ce soir. A toi.

Ton G.

Je te renvoie aussi ton article, à cause des citations coupées.

Mardi soir.

Bouilhet est étonné de n'avoir reçu de toi ni lettre ni *Pays*. Qu'est-ce qu'il y a?

Voilà l'article; il ira comme ça. Tâche pourtant de le faire passer, ainsi que la pièce de *Pradier*, si elle ne l'est pas encore.

---

333. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Nuit de mercredi. [7-8 juillet.]

Non, je ne te ferai pas de reproches, quoique tu m'as fait bien souffrir ce matin, étrangement et d'une manière nouvelle. Quand j'en suis arrivé, dans ta lettre, au *tutoiement*, c'est comme si j'eusse reçu un soufflet sur la joue; j'ai bondi. Oui j'ai eu cette faiblesse et ne pas l'avouer serait poser. Cet homme me paiera cette rougeur un jour ou l'autre, d'une façon telle quelle. Si je faisais des phrases dans son genre, je te dirais que j'éprouvé le besoin de l'assommer. Mais il est certain que je le bâtonnerais avec délices, et qu'il me reste de tout

cela *un cor* fort sensible. S'il me marche jamais sur le pied, je lui fourrerai ce pied dans le ventre, et quelque chose avec. Ah! ma pauvre Louise, toi, toi, avoir été là! Je t'ai vue un moment tuée sur le pavé, avec la roue te passant sur le ventre, un pied de cheval sur ta figure, dans le ruisseau, toi, toi, et par lui! Oh comme je voudrais qu'il revienne et que tu me [le] foutes à la porte crânement devant trente personnes!

S'il te récrit, réponds-lui une lettre *monumentale* de cinq lignes. « Pourquoi je ne veux pas de vous? Parce que vous me dégoûtez et que vous êtes un lâche. » Il avait peut-être peur de se compromettre en venant voir si tu n'étais pas écrasée sous la roue.

Noble poète qui pense à amuser le prince-président en lui envoyant des facéties sur l'Académie (dont il est très fier d'être membre), et qui tremble encore, à l'heure qu'il est, que l'Académie n'en sache quelque chose! Tu as manqué de tact dans toute cette affaire. Il y a du vent dans la tête des femmes comme dans le ventre d'une contrebasse! Au lieu de t'élancer de la voiture, tu n'avais qu'à faire arrêter le cocher et de (*sic*) lui dire : « Faites-moi le plaisir de jeter dehors M. A. de Musset qui m'insulte. »

Je m'arrête, je ne veux pas t'en écrire plus long. Il est très tard; je n'ai rien fait aujourd'hui, sauf ce soir depuis 2 heures.

La pièce sur M. Waldor est fort belle, fort belle. Quant au reste, assez médiocre.

Merci pour l'article, et qu'on le signe surtout! J'attends les vers avec impatience.

Adieu, je t'embrasse, je te serre, je te baise

partout; à toi, à toi, mon pauvre amour outragé.

Encore un long baiser.

Ton G.

334. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche soir. [18 juillet.] 52

Ce sera ce soir une lettre bien courte. Voilà plusieurs nuits que je passe à peu près complètement et j'ai besoin d'en faire une bonne. Je t'écrirai plus longuement un des jours de cette semaine. Hier il a fallu se lever avant six heures pour aller à 3 lieues d'ici, à la campagne, à l'enterrement de Fauvel, ce cousin de ma mère dont je t'ai parlé, qui est mort en Afrique. J'ai avalé deux messes, une à la cathédrale de Rouen d'abord, puis là-bas à Pissy. Ce matin, j'ai été à un comice agricole, dont j'en (*sic*) suis revenu mort de fatigue et d'ennui. J'avais besoin de voir une de ces ineptes cérémonies rustiques pour ma *Bovary*, dans la deuxième partie.

C'est pourtant là ce qu'on appelle le Progrès et où converge la société moderne. J'en suis physiquement malade. L'ennui qui m'arrive par les yeux me brise, nerveusement parlant, et puis le spectacle longtemps enduré de la foule me plonge toujours dans des vases de tristesse où j'étouffe!

Je ne suis pas sociable, définitivement. La vue de mes semblables m'alanguit. Cela est très exact et littéral.

Quelles bonnes journées j'ai passées jeudi et vendredi! Jeudi soir, à deux heures du matin, je me suis couché si animé de mon travail qu'à trois heures je me suis relevé et j'ai travaillé jusqu'à midi. Le soir je me suis couché à une heure, et encore par raison. J'avais une rage de style au ventre à me faire aller ainsi le double de temps encore. Le vendredi matin, quand le jour a paru, j'ai été faire un tour de jardin. Il avait plu, les oiseaux commençaient à chanter et de grands nuages ardoise couraient dans le ciel. J'ai joui là de quelques instants de force et de sérénité immense dont on garde le souvenir et qui font passer par-dessus bien des misères. J'éprouve encore l'arrière goût de ces trente-six heures olympiennes et j'en suis resté gai, comme d'un bonheur.

\* Ma première partie est à peu près faite.

J'éprouve un grand sentiment de débarras.

Jamais je n'ai écrit quelque chose avec tant de soin que ces vingt dernières pages.

Au milieu de la semaine qui suivra la prochaine, c'est-à-dire vers le 4 ou le 5 août, de mardi ou de mercredi en quinze, je compte donc aller te voir. Je t'apporterai 500 francs; ce sera avant l'époque de ton billet.

Musset s'est conduit en *bomme d'esprit*. Retiens cela et rappelle-toi cette appréciation de sa conduite présente pour plus tard. Voilà tout ce que j'en peux dire.

Quant à moi, tu finis par me donner une figure ridicule d'anthropophage, que je renie. Mais mes sentiments là-dessus ne sont pas comme les tiens, si variables. Je n'ai vu que l'action et non la réac-

tion. Tu m'excuseras donc si je garde mes premières impressions que rien, je crois, n'effacera.

Ce qui se formule en moi par image y reste. Or il m'en a causé une, à ton endroit, odieuse. Nous causerons de tout cela tranquillement, ensemble, dans seize à dix-huit jours, quand je t'embrasserai, ma bonne chère Louise.

J'ai bien ri de ton excitation à propos du *Satyricon*. Il faut que tu sois fort inflammable. Je te jure bien, quant à moi, que ce livre ne m'a jamais rien fait.

Il y a, du reste, peu de luxure, quoi que tu en dises. Le luxe y domine tellement la chair qu'on la voit peu.

Adieu, à bientôt une autre lettre. Écris-moi.

Je t'embrasse bien fort.

A toi. Ton G.

---

335. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeudi 4 heures du soir.

Je suis en train de recopier, de corriger et raturer toute ma première partie de *Bovary*. Les yeux m'en piquent. Je voudrais d'un seul coup d'œil lire ces cent cinquante-huit pages et les saisir avec tous leurs détails dans une seule pensée. Ce sera de dimanche en huit que je relirai tout à Bouilhet et le lendemain, ou le surlendemain, tu me verras. Quelle chienne de chose que la prose! Ça n'est jamais fini; il y a toujours à

refaire. Je crois pourtant qu'on peut lui donner la consistance du vers. Une bonne phrase de prose doit être comme un bon vers, *inchangeable*, aussi rythmée, aussi sonore. Voilà du moins mon ambition (il y a une chose dont je suis sûr, c'est que personne n'a jamais eu en tête un type de prose plus parfait que moi; mais quant à l'exécution, que de faiblesses, que de faiblesses mon Dieu!). Il ne me paraît pas non plus impossible de donner à l'analyse psychologique la rapidité, la netteté, l'emportement d'une narration purement dramatique. Cela n'a jamais été tenté et serait beau. Y ai-je réussi un peu? Je n'en sais rien. A l'heure qu'il est je n'ai aucune opinion nette sur mon travail.

Causons un peu de la pièce d'*Hugo*<sup>(1)</sup>. Je n'aime pas les six premiers vers.

Aux anges de ta vie

pas d'ange! pas d'ange! Ce sont tous ces mots-là qui donnent des chloroses au style. Une femme vaut mieux qu'un ange, d'abord; les ailes ne valent pas les omoplates et sont plus faciles à faire. La description du salon est bien troussée et il y a là deux excellents vers :

Mais l'ombre disputait...  
La moitié du plafond...

Des fronts charmants, des têtes inspirées

répétition de la même idée; lourd et surtout bien vague d'expression à côté du détail si précis *bor-*

(1) Poème de Louise Colet.

*dures dorées. Piédestal, triomphal*, rime commune; va avec : *guerriers, lauriers*.

D'un culte saint et la tête penchée  
encore une tête. C'est trop de têtes.

Comme une Grecque eût fait de ses poètes dieux  
atroce de tournure.

Une muse...  
Attachait...

deux bons vers, si ce n'est *conquis*, qui est banal.

Tu passais radieux, ceint de la double gloire!!

deux idées; une aurait suffi; elles se nuisent. On voit à la fois des rayons et une ceinture. Que l'idée de *radieux* emplisse seule le vers! C'est *ceint* qui est mauvais.

Les deux autres, qui finissent le mouvement, bons.

Héros triomphants

pas raide; nous avons déjà triomphal plus loin. Toute la fin du couplet bien pâteuse. Mauvaises épithètes : *courtisane étrange*. Pourquoi étrange? Pour rimer avec *ange*. Pourquoi *ange*? Pour rimer avec *étrange*; cheville double.

Le couplet qui suit me plaît assez et le commencement de l'autre, dont je ne comprends pas la fin parce que l'idée n'est pas nette; et d'ailleurs encore du *radieux*.

Quoi qu'il en soit, il y a du bon dans cette pièce et j'en aime assez l'ensemble. C'est bien de toi dont on peut dire le mot de Boileau sur Corneille. Il a un bon génie qui lui souffle des vers

et puis qui, tout à coup, l'abandonne et lui dit : « Tirez-vous-en comme vous pourrez. » A côté de choses excellentes tu en fourres avec le même aplomb de pitoyables.

Mais l'ombre disputait à la pâle clarté  
La moitié du plafond rempli d'obscurité.

n'a pas l'air d'être fait par l'auteur de :

Les suaves désirs de la vierge au cœur d'ange  
Et ceux de Marion la courtisane étrange.

Et ce qui m'étonne, c'est que souvent, en tes bons endroits, la difficulté y est vaincue triomphalement (comme ici par exemple) et que les mauvais pèchent au contraire par une inexpérience infantine.

Médite donc plus avant d'écrire et attache-toi au *mot*. Tout le talent d'écrire ne consiste après tout que dans le choix des mots. C'est la précision qui fait la force. Il en est en style comme en musique : ce qu'il y a de plus beau et de plus rare c'est la pureté du son.

Bouilhet a reçu de Du Camp une lettre qui nous plonge dans une hilarité profonde. Il a découvert les vers au *Pays* et lui fait toute espèce d'offres de services. Il va en mettre dans le numéro d'août, lui en promet d'avance pour celui de novembre, etc. Voilà les hommes : plus on les néglige, plus ils vous recherchent. Quelle pitoyable chose que tout cela !

Je ne te parle jamais de mes embêtements de famille, mais je n'en manque pas non plus. Mon frère, ma belle-sœur, mon beau-frère [...], j'ai de tout cela plein le dos. Dieu ! que je suis gorgé

de mes semblables ! Si j'étais seul, l'ennui ne durerait pas un quart d'heure et j'aurais bien vite envoyé promener toutes ces mauvaises bêtes. Patience ! Je me promets un jour un grand soulagement de ce côté. Mon entourage (qui, Dieu merci, m'entoure peu) recevra un jour de ma seigneurie une ruade telle qu'il ne s'en relèvera plus. Quelle admirable invention du Diable que les rapports sociaux !

Je lis maintenant le soir, dans mon lit, l'histoire de Charles XII du sieur de Voltaire. C'est corsé ! Voilà de la narration au moins.

Enault poussant Bouilhet me paraît assez grotesque. Mais qu'est-ce qui n'est pas grotesque ? Voir les choses en farce est le seul moyen de ne pas les voir en noir. Rions pour ne pas pleurer.

Dans quinze jours, chère Louise, j'espère être à tes côtés (et sur tes côtes). J'en ai besoin. Cette fin de mon roman m'a un peu fatigué. Je m'en aperçois maintenant que le four commence à se refroidir.

Adieu, je profite d'une occasion pour Rouen pour faire partir ma lettre ce soir. Écris-moi. Je t'embrasse tendrement comme je t'aime, ma vieille chérie.

A toi. Ton G.

---

## APPENDICE <sup>(1)</sup>.

### LA PAYSANNE.

.....  
Ronces, cailloux, ensanglantaient ses pieds;  
Comme un cerceau se courbait son échine,  
Ses os *perçaient* sous sa noire poitrine,  
Son chef battait ses genoux chancelants,  
Et le soleil *plombait* ses cheveux blancs.  
Tel qu'une lampe au fond d'une caverne  
.....

.....  
Sous ces contours où *saillit* le squelette,  
Grâce et fraîcheur, vous devinerait-on ?  
.....

.....  
Jean l'agaçait de l'œil et de la lèvre :  
Pour son désir ce n'était pas assez ;  
Vous irritiez son amoureuse fièvre,  
Taille, *contours* furtivement pressés !  
De leur jeunesse ils suivirent la pente.  
.....

.....  
Les jeunes gars ont quitté la charrue,  
Les vieux bergers ont laissé leurs troupeaux,  
Tout le hameau dans son unique rue  
S'agite et sort comme aux jours de repos,  
.....

(1) EN raison de la longueur de ce poème, nous ne donnons que les passages permettant au lecteur de suivre les corrections conseillées par Flaubert.

Sur chaque seuil les femmes sont groupées,  
 Quenouille en main, nourrissons dans leurs bras;  
 A leur travail les filles échappées  
 Marchent par bande et se parlent tout bas.  
 En les voyant, les mères, les aïeules,  
 Avec pitié devisent de l'amour :  
 — «Pauvres enfants, *elles vont languir seules*;  
 «Pour la jeunesse, oh! c'est un mauvais jour!»

.....  
 .....  
 Calme, le cou *ployé* sur ses cheveux,  
 Elle dormait une nuit : autour d'elle  
 Montaient des flots d'azur et de rubis,  
 Son bel enfant, fait ange, d'un coup d'aile  
 La revêtait d'éblouissants habits. . .

.....  
 Comme l'on voit, quand se dissout la brume,  
 Les eaux, les bois s'éclairer dans un champ,  
 Au souvenir quand l'âme se rallume,  
 Le passé brille et va se rapprochant :  
 Tout s'éclipsait et tout était poussière;  
 Mais, ô mémoire, avec tes hôtes morts,  
 Le jour arrive où *renaît* ta lumière!  
 Oiseau de feu, de *tes cendres tu sors*;  
 Tu viens du cœur peupler la solitude,  
 Y ranimant des regards et des voix,  
 Et l'homme accourt, malgré sa lassitude,  
 Les bras tendus aux ombres d'autrefois.

.....  
 Le jour s'éteint. . . La pauvre vieille expire  
 A ces doux bruits qui la berçaient enfant :  
 Sur son visage erre un calme sourire  
 Qui dans la mort y survit triomphant.

.....  
 Puis tout se tait : les champs deviennent pâles ;  
 L'on n'entend plus que le Rhône qui fuit  
 Et le coucou jetant par intervalles  
 Son cri sonore au milieu de la nuit.  
 .....

.....  
 Or, ce soir-là plus froide était la bise,  
 Et vers minuit les chiens jappaient plus fort,  
 Lorsqu'un vieillard à longue barbe grise  
 Parut *trainant* sa marche avec effort :  
 Un vieux schako vacille sur sa tête ;  
 Sous son caban troué, son pantalon  
 Laisse entrevoir la pourpre d'un galon ;  
 Sa veste porte un débris d'épaulette ;  
 Ses pieds sont nus. *Quel est cet indigent ?*  
 Près du foyer, insensible il s'affaisse ;  
 On le secourt, on l'entoure, on s'empresse.  
 Dans ce vieillard, qui reconnaîtrait Jean ?  
 .....

.....  
 Aller mourir dans son pauvre village,  
 Revoir le Rhône, aspirer l'air en feu,  
 Se retrouver dans le *doux paysage*  
 Du vieux château, c'était son dernier vœu.  
 Songes lointains, *spectres des jours prospères*,  
 Vous vous levez quand la mort vient à nous !  
 Pour nous saisir, *poussières* de nos pères,  
 Vous attirez nos atomes vers vous.  
 .....

.....  
 Les trépassés, dans l'étroit cimetière,  
 Ne trouvent plus la place qu'il leur faut.  
 Un jour, celui qui les mettait en terre,  
 Frappé comme eux, soudain leur fait défaut.  
 Les pauvres morts pourrissent *en présence*  
 Des survivants, et, telle est la frayeur,  
 Qu'en vain on *cherche un autre fossoyeur*.  
 .....

.....  
 Le bras plongé dans les *débris funèbres*,  
 Avidement il saisit le trésor :  
 C'était autour d'un rameau de vertèbres,  
 Quelques fils noirs où pendait un cœur d'or !  
 Un papier jaune, empreint de moisissure,  
 Était dedans! . . . Jean fut pris d'un frisson.  
 Quoique le temps eût rongé l'écriture,  
 Il reconnut sa lettre à Jeanneton !

---

## PRADIER.

### I

Pourquoi ce funèbre cortège  
 De chars de deuil, d'amis en pleurs ?  
 Ton cercueil, que la foule assiège,  
 Sous des voiles aux plis de neige  
 Eût été mieux parmi les fleurs.

Ce sont les blanches Théories,  
 Le front chaste, la lyre en main,  
 Qui sous leurs longues draperies  
 Devaient calmes, quoique attendries,  
 Escorter ton dernier chemin.

N'es-tu pas le fils de la Grèce,  
 Un des plus grands, un des plus beaux ?  
 De cette antique Enchanteresse  
 Chaque Nymphé et chaque Déesse  
 Par toi sortirent des tombeaux.

Quand ces blondes Ombres d'Homère  
 Revivaient vierges dans tes bras,  
 Palpitantes sous ta paupière,  
 Elles croyaient revoir leur père,  
 Ou Praxitèle, ou Phidias !

L'âme errante de leur génie  
 Suspendue au bleu firmament  
 Pour renaître à la tienne unie,  
 Glissa de la mer d'Ionie  
 Sur les bords de ton lac Léman.

## II

O peuple immortel des statues !  
 Femmes, héros qu'il anima,  
 Anges voilés, Dées nues  
 Des temples et des avenues,  
 Accourez ! ô vous qu'il aima !

Venez tous, enfants de ses rêves  
 Qu'il créait divins, sans effort !  
 Dianes effleurant les grèves !  
 Tendres Vénus, pudiques Èves !  
 Venez glorifier sa mort !

Et toi, dernier né de son âme,  
 Symbole si triste et si beau,  
 Poésie, Amour, double flamme !  
 Marbre où la lyre se fait femme !  
 Viens ! et marche en tête, ô Sapho !

A celui qui te fit renaître,  
 Souffle ardent de l'antiquité,  
 Au fier créateur, au doux maître,  
 Chante l'Hymne qui nous rend l'Être,  
 L'Hymne de l'Immortalité !

Les vers d'Anacréon, les accents de Tibulle  
 Ont transmis d'âge en âge un souffle qui circule  
 Comme une tiède haleine en des seins frémissants.  
 L'Arioste et Pétrarque, en stances cadencées  
 Ont prolongé le chœur de ces nobles pensées  
 Où l'âme flotte dans les sens.

Tant que l'Amour et l'Art garderont leur jeunesse  
 Leur jeunesse éternelle et qui fleurit sans cesse,  
 Se riant du néant des empires tombés!  
 Comme ces chants divins, tes œuvres recueillies  
 Triompheront du Temps sans être pâlies  
 Ainsi que de fraîches Hébés!

Caressant du regard tes filles radieuses,  
 Les jeunes amoureux aux belles amoureuses  
 Murmureront ton nom euphonique et vibrant.  
 Puis ils diront ta vie, onde large et tranquille,  
 Quiétude du cœur où l'art trouve un asile,  
 Sérénité qui t'a fait grand!

Puis ils diront ta mort si douce et si rapide  
 Qu'elle a glacé ton front sans y creuser de ride.  
 Dans un frais paysage, au bord du fleuve assis,  
 Sous un ciel chaud et bleu comme un ciel de l'Attique  
 Tu tombes foudroyé, tel qu'un génie antique  
 Exempt des vieux jours obscurcis.

Aux femmes, aux enfants qui t'aimaient dans la vie,  
 Aux disciples élus, ils porteront envie.  
 Riante apothéose où leurs cœurs salueront  
 Par le bruit des baisers, par l'éclat des sourires,  
 Ton fantôme foulant la poudre des empires,  
 Un bandeau de roses au front!

Juin 1851.

---

LES RÉSIDENCES ROYALES<sup>(1)</sup>.

Avec leurs longues avenues,  
 Leurs silencieuses statues  
 Se mirant dans les bassins ronds;  
 Leurs grands parcs ombrés et profonds,  
*Leurs serres de fleurs des tropiques*  
*Et leurs fossés aux ponts rustiques!*  
 Ils sont pour nous, ces vieux palais,  
 Ils sont pour nous; habitons-les!

.....  
 Sur la *nef* qui dort à la rive  
 .....

.....  
*Morts Radieux* toujours vivants.  
 .....

Sur le *banc des orangeries*  
 Dans l'étable des métairies  
 Où les *reines* buvaient du lait,  
 Dans le kiosque et le chalet  
 Aux terrasses des galeries  
 Allons asseoir nos causeries.  
 Ils sont pour nous, ces vieux palais,  
 Ils sont pour nous, habitons-les!

Sous le fronton de jaspe rose,  
 Où l'amour sourit et repose

(1) Nous ne donnons, de ce poème, que les quelques passages cités dans la lettre de Flaubert.

Cherchons le bain mystérieux,  
Le bain antique aimé des dieux :  
Diane et ses nymphes surprises  
*Courent sur le marbre des frises!*  
Ils sont pour nous, ces vieux palais,  
Ils sont pour nous, habitons-les.

## TABLE DES MATIÈRES.

1847.

	Pages.
185. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	2
186. A Louise Colet ( <i>en partie inédite</i> ).....	5
187. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	7
188. A Ernest Chevalier.....	9
189. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	11
190. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	14
191. A Ernest Chevalier.....	16
192. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	19
193. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	22
194. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	24
195. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	26
196. A Ernest Chevalier.....	28
197. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	31
198. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	34
199. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	36
200. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	39
201. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	40
202. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	44
203. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	46
204. A la même.....	48
205. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	50
206. A la même.....	52
207. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	55
208. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	57

209. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	59
210. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	62
211. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	67
212. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	68
213. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	71
214. A Ernest Chevalier.....	74
215. A Louise Colet ( <i>en partie inédite</i> ).....	75
216. A la même.....	77

## 1848.

217. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	79
218. A Maxime Du Camp.....	81
219. A Ernest Chevalier.....	83
220. A Maxime Du Camp.....	85
221. A Louise Colet ( <i>billet inédit</i> ).....	85

## 1849.

222. A Ernest Chevalier.....	86
223. A Parain.....	87
224. Au même.....	90
225. Au même.....	92
226. A sa mère.....	94
227. A la même.....	95
228. A la même.....	95
229. A la même.....	96
230. A la même.....	98
231. A la même.....	98
232. A la même.....	99
233. A la même.....	102
234. A la même.....	104
235. A la même.....	106
236. A la même.....	110
237. A Louis Bouilhet.....	117
238. A sa mère.....	122
239. A la même.....	125
240. A Madame Bonenfant.....	126
241. A sa mère.....	128
242. A son frère.....	134

## 1850.

243. A Louis Bouilhet.....	138
244. A sa mère.....	142
245. Au docteur Jules Cloquet.....	147
246. A Louis Bouilhet.....	153
247. A Emmanuel Vasse.....	157
248. A sa mère.....	158
249. A la même.....	162
250. A la même.....	164
251. A la même.....	166
252. A Louis Bouilhet.....	168
253. A sa mère.....	179
254. A la même.....	183
255. A la même.....	185
256. A la même.....	190
257. A la même.....	191
258. A Emmanuel Vasse.....	197
259. A Louis Bouilhet.....	200
260. A sa mère.....	212
261. A Louis Bouilhet.....	216
262. Au même.....	220
263. A sa mère.....	221
264. A la même.....	225
265. A Louis Bouilhet.....	227
266. A sa mère.....	232
267. A Louis Bouilhet.....	234
268. A Parain.....	242
269. A sa mère.....	247
270. A Louis Bouilhet.....	250
271. A sa mère.....	257
272. A Parain.....	261
273. A sa mère.....	263
274. A la même.....	267
275. A Louis Bouilhet.....	272
276. A sa mère.....	282

## 1851.

277. A sa mère.....	284
278. A la même.....	287

279.	A Louis Bouilhet.....	293
280.	A sa mère.....	300
281.	A la même.....	302
282.	A Louis Bouilhet.....	303
283.	A Ernest Chevalier.....	307
284.	A Louis Bouilhet.....	311
285.	A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	313
286.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	315
287.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	316
288.	A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	317
289.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	319
290.	A Maxime Du Camp.....	319
291.	A Louise Colet.....	324
292.	A la même.....	327
293.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	330
294.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	331
295.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	332
296.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	332
297.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	333
298.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	333
299.	A la même.....	334
300.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	337

## 1852.

301.	A Parain.....	337
302.	A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	339
303.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	342
304.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	348
305.	A Ernest Chevalier.....	354
306.	A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	357
307.	A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	360
308.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	364
309.	A la même.....	367
310.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	369
311.	A la même.....	370
312.	A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	372
313.	A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	377
314.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	382
315.	A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	383
316.	A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	386

317. A Louise Colet ( <i>en partie inédite</i> ).....	390
318. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	393
319. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	404
320. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	406
321. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	412
322. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	418
323. A la même.....	420
324. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	429
325. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	431
326. A la même.....	438
327. A Maxime Du Camp.....	442
328. A Louise Colet ( <i>en partie inédite</i> ).....	445
329. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	449
330. A Maxime Du Camp.....	451
331. A Louise Colet ( <i>en partie inédite</i> ).....	454
332. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	458
333. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	464
334. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	466
335. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	468
APPENDICE.....	473













0 1164 0225179 1

PQ2247 .A2 1926 t.2

Flaubert, Gustave

Correspondance.

DATE	ISSUED TO
	<b>33741</b>

**33741**

PQ  
2247  
A2  
1926  
t.2

Flaubert, Gustave  
Correspondance.  
Nouv. éd. augm.

Trent  
University

